



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

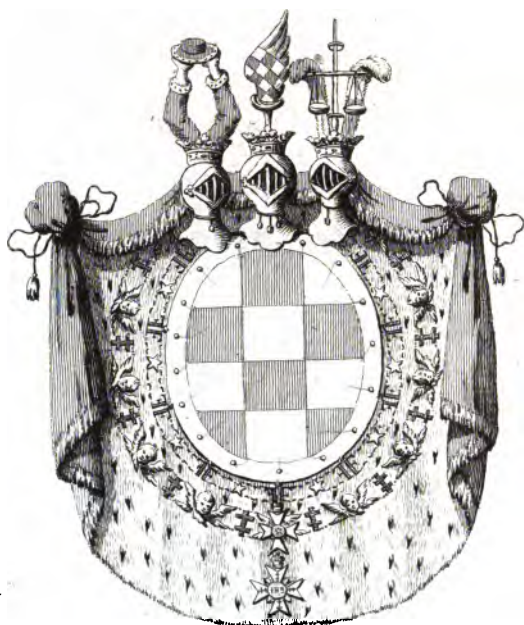
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

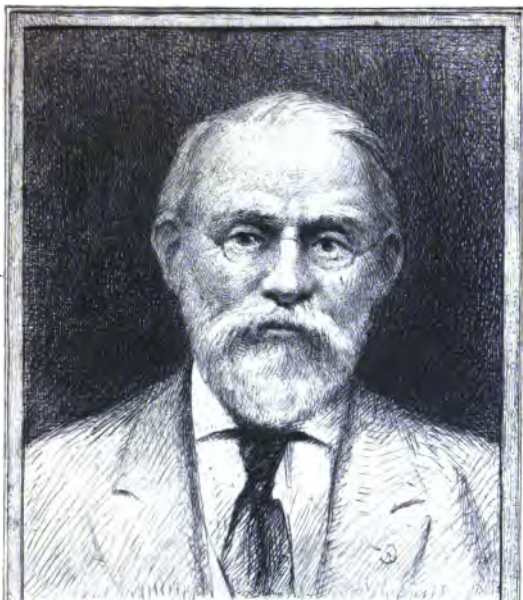
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Z

1007

B584

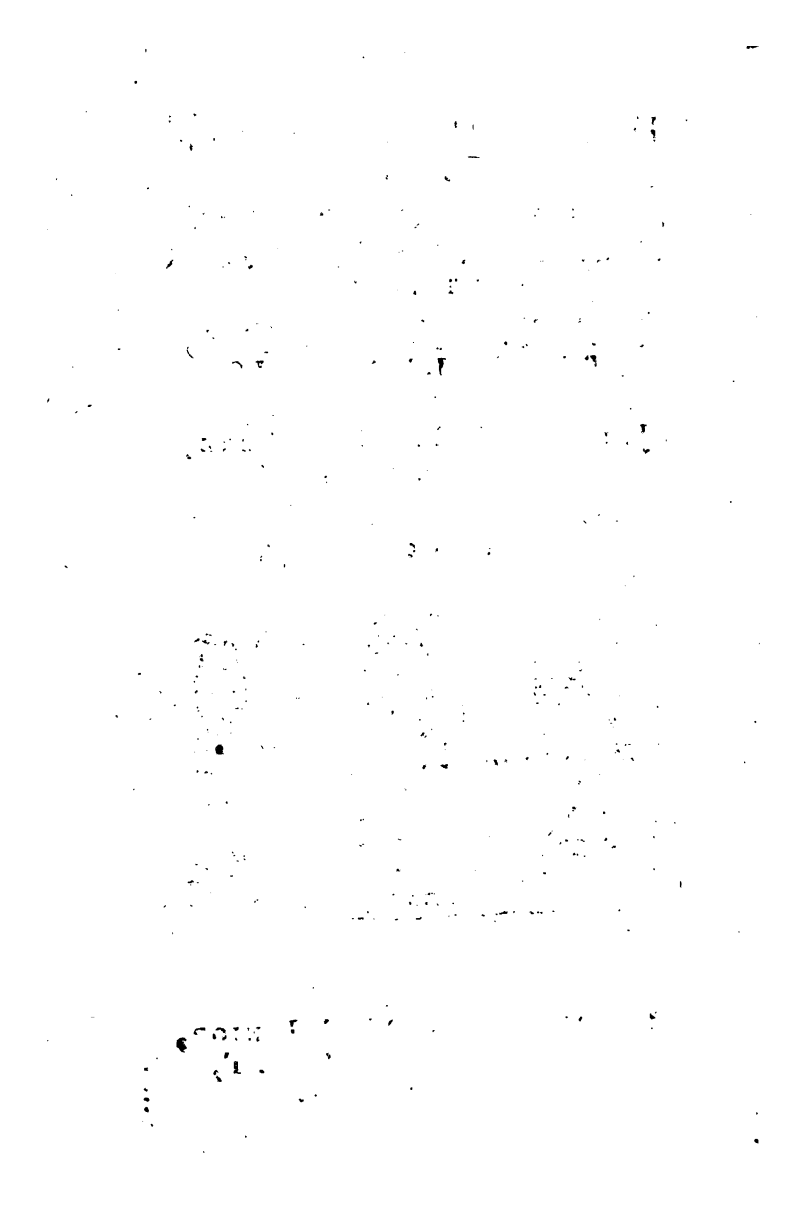


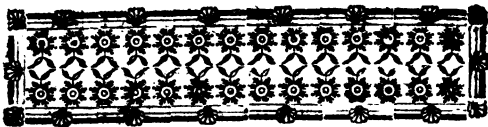
SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
MDCCCLXXIII.
TOME QUARANTIEME.
PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXXIII.





Dunning
Gottschall
11-27-39
39327

T A B L E D E S

ARTICLES.

ART. I. **N**OUVEAUX ME'MOIRES DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES & B. L. de
Berlin, *Année MDCCLXX.*
Premier Extrait. pag. 1

II. ELE'MENS D'HISTOIRE GE'-
NE'RALE, *par Mr. l'Abbé*
MILLOT, II^e. Extrait. - - - 24

III. DISSERTATION SUR LES MI-
RACLES, *par M. FARMER,*
III^e. Extrait. - - - 44

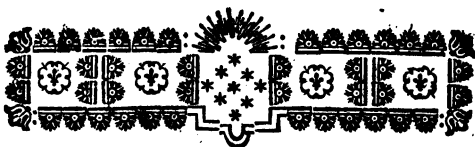
IV. CHEFS-D'OEUVRE DRAMATI-
QUES, *par M. DE MARMON-*
TEL. 59

V. LE DOM QUICHOTTE SPIRI-
TUEL. 80

IV TABLE DES ARTICLES.

- VI. LETTRE de M. VAN GOENS,
*aux Auteurs de la Bibliothèque
que des Sciences.* . pag. 91
- VII. HISTOIRE DE LA CONVER-
SION DU COMTE STRUEN-
SE'E, par M. le Dr. MUNTER. 98
- VIII. LETTRES sur plusieurs passa-
ges de l'Ecriture Sainte, par
Mr. NIEUWLAND. 121
- IX. TRAITE' DE SUICIDE, par M.
DUMAS, I. Extrait. 131
- X. RE'PONSE à la Question propo-
sée par la Société de Harlem,
sur l'Education des Enfants par
M. CHATELAIN. 149
- XI. EPI'TRE à mon Mari, pour le
jour de sa fête. 166
- XII. MONDE PRIMITIF ANALYSE'
ET COMPARE' AVEC LE MON-
DE MODERNE, par M. COURT
DE GE'BELIN, I. Extrait. 170
- XIII. EPI'TRE à ma Fille, âgée d'un
mois. 200
- XIV. NOUVELLES LITTERAIRES. 204

BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S,

P O U R L E S M O I S

D E

J U I L L E T, A O U T, S E P T E M B R E,

M D C C L X X I I I



ARTICLE PREMIER.

NOUVEAUX MEMOIRES DE L'ACADE-
MIE ROYALE DES SCIENCES ET
BELLES LETTRES (de Berlin). An-
Tome XL. Part. I. A née

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

née MDCCLXX. Avec l'Histoire
pour la même Année. *Berlin*, chez
C. F. Voss 1772. Vol. in 4°. de
74. pp. pour l'Histoire, & de 496
pour les Mémoires, avec deux
Planches.

 L seroit bien superflu de faire
l'éloge de ce précieux Recueil.
Toute l'Europe littéraire re-
garde les 25 premiers Volu-
mes qui en ont paru comme un trésor
de lumières, & comme une des meil-
leures preuves des progrès que font dans
notre siècle la solide érudition, le bon
goût & l'esprit philosophique. Mais
nous devons avertir que la nouvelle sui-
te, qui commence par le Volume que
nous avons sous les yeux, aura encore
des avantages sur la précédente. Outre
que la typographie sera plus soignée,
que le papier & le caractère en seront
plus beaux, on mettra désormais une
partie Historique à la tête de chaque Vo-
lume, & l'on y donnera le précis des
faits

JUILLET, AOÛT, SEPTMB., 1773. 3

faits intéressans qui ont concerné l'Académie pendant le cours de l'année à laquelle ce Volume se rapportera.

En 1752. il avoit paru un Volume entièrement consacré à l'Histoire de cette illustre Société, depuis son origine jusqu'en 1750. Actuellement le célèbre Secrétaire donne au Public, la continuation de cette Histoire, & dans la première Partie du Tome dont nous allons rendre compte, il présente d'abord la liste complète de toutes les réceptions académiques depuis 1750, avec les changemens relatifs aux titres & aux emplois. On trouve donc ici les noms de tous les Membres, tant Honoraires qu'Ordinaires & Externes, qui ont été agrégés depuis la Présidence de Mr. de Maupertuis (1). Viennent ensuite les Questions

(1) Le Roi n'a point encore nommé de Président à la place de Mr. Maupertuis; & depuis 1764. S. M. s'est réservé le droit de proposer elle-même les sujets qui devoient être élus comme Académiciens.

4 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

tions proposées par l'Académie pour les Prix, & les noms de ceux qui les ont remportés. Enfin une dernière Liste est celle de tous les Eloges des Académiciens, morts depuis le renouvellement de l'Académie. La plupart ont été faits par le Secrétaire Perpétuel; quelques-uns cependant ont été fournis par d'autres, & le Roi lui même a composé ceux de MM. *Jordan, de Goltze, de la Mettrie, de Still, & de Knobelsdorf*, Mr. FORMEY, fait après cela l'Histoire de l'Année 1770; il rend compte de ce qui s'est passé dans les Assemblées publiques ou extraordinaires; il donne des extraits intéressans de divers Mémoires qui y ont été lus; & il indique les Ouvrages imprimés ou manuscrits, les machines & inventions présentées à l'Académie pendant le cours de cette année. Toute la partie historique de ce Volume est terminée par l'Eloge de Mr. *de Bielfeld*. Nous avons déjà parlé de cet Eloge (2),
qui

(2) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXXVIII. pag. 133. & suiv.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 3

qui a été placé à la tête du III^e Tome des *Institutions Politiques* : nous n'y reviendrons donc pas à présent, & nous passons aux Mémoires de l'année 1770. Ils sont, comme de coutume, rangés sous quatre Classes, que nous allons sommairement parcourir.

CLASSE DE PHILOSOPHIE EXPERIMENTALE. 1. *Observation de la Tortue de ce Pays* ; par Mr. MARGRAF, traduit de l'Allemand. Un Pêcheur ayant donné à Mr. M. deux tortues de l'espèce qu'on nomme *Testudo aquarum dulcium*, seu *orbicularis*, il les mit dans une grande & large cuve, y versa de l'eau, & y nourrit ces animaux d'abord de pain & de quelques débris de viande, ensuite de poissons vivans, qu'ils aimoient beaucoup. Les tortues mor-
doient le poisson à la partie inférieure du ventre, & réitéroient les morsures jusqu'à ce que totalement affoibli, il se tournât sur le dos : il ne tar-
doit pas à expirer, & dès que la tortue s'apercevoit qu'il étoit immobile, elle l'entraînoit au fond, & le dépouilloit tout net
A 3. jus-

6 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

jusqu'aux arrêtes, qui restoient seules dans l'eau, avec quelques parties cartilagineuses de la tête. Souvent la vessie venoit flotter au dessus de l'eau; & l'on peut compter, quand on voit quelques vessies à la surface d'un étang, qu'il y a des tortues au fond. Elles se trahissent aussi par un sifflement qui leur est propre. Notre habile Académicien conjecture que la morsure de la tortue est vénéneuse, puis que dès la première le poisson s'affoiblit & qu'il crève après deux ou trois. Peut-être aussi que les endroits mordus sont d'une extrême sensibilité, & que la douleur que le poisson éprouve est bientôt suivie d'accidens mortels. Les tortues s'accouplèrent, & la femelle déposa au fond de la cuve 20 à 30 oeufs, qui ressembloient parfaitement aux oeufs de serpent, excepté qu'ils étoient un peu plus ronds & plus gros, sans aucune écaille dure, comme certains oeufs de poule, qui sont simplement couverts tout autour d'une peau blanche. La chaleur du Soleil fit éclore ces oeufs au mois de Juin, & il en

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 7

en sortit de petites tortues avec une écaille dure, qui d'abord étoit blanche & transparente, mais qui dans peu de jours devint rouge, & finalement noire. L'une de ces tortues vécut plus de 4 ans; lors qu'elle mourut elle pesoit une once & demie, mais elle n'étoit parvenue à cette grosseur que peu-à-peu & presque imperceptiblement. Notre habile Académicien observe que la lenteur de l'accroissement de cet animal semble avoir été réglée par la Nature, afin qu'il ne cause pas de trop grands dégâts dans les étangs & autres eaux quelquefois à moitié taries où il se trouve, & dont il détruiroit tout le poisson, comme il le fait en partie.

II. *Relation succinte concernant la Terre de Debresin, pour servir de Supplément à l'histoire naturelle du Sel lixiviel minéral qui résiste au feu; par Mr. GLEDITSCH, traduit de l'Allemand.* On fait beaucoup de cas en Hongrie d'un certain Savon, fort sec, poli, gras & doux au toucher, & qui n'en cède guère en blancheur & par ses autres propriétés au sa-

von de Venise. Comme il se conserve toujours sec, sans devenir graisseux, ni avoir de mauvaïse odeur, cela lui a donné une grande vogue dans les principaux endroits du Royaume susdit, & il s'y débite de jour en jour davantage. On fait ce savon à *Debrezin* (3), & les Savonniers du lieu se servent pour sa préparation d'une certaine terre saline, de couleur grise, & dont le goût a manifestement une force alcaline ou lixivielle. Elle est quelquefois plus pure que de coutume; mais le plus souvent il s'y trouve du sel admirable de Glauber, & toujours de la graisse en plus grande ou moindre quantité. De semblables terres, qui renferment dans le mélange de leurs parties plus ou moins d'un sel lixivial naturel minéral, pur ou impur, qui résiste au feu, se rencontrent aussi, entre autres contrées, dans les Indes Orientales, & cela dans les terrains sablonneux

(3) *Debrezin* est une Ville de la haute Hongrie, au Comté de Zabolcz à 16 lieues de Tokay.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 9

neux sur les côtes de Coromandel , pas loin du rivage. Il s'en trouve encore en Natolie, & sans doute dans bien d'autres endroits. Quant à la terre qu'on voit dans le district de Debrezin, Mr. GLEDITSCH nous en donne dans ce Mémoire une description fort bien faite, qui lui a été communiquée par Mr. Kagel, Brandebourgeois, qui s'attache avec beaucoup d'application & de succès à l'étude de la Nature.

III. *Dissertation Anatomico-Physiologique sur la préparation des liquides sécrétoires du corps humain, par la résorption, & sur les diverses & considérables utilités qui en résultent*; par Mr. MECKEL, traduit du Latin. Cette excellente Dissertation, qui contient une multitude de découvertes intéressantes & d'expériences curieuses, parut il y a quelque temps en Latin, & nous en donnâmes pour lors une notice, à laquelle nous renvoyons (4).

IV.

(4) *Bibl. des Sc.* Tom. XXXVIII. pag. 470.

IV. *Sur les Porte-lumières appliqués à la Lampe* ; par Mr. LAMBERT. Dans un Mémoire précédent, ce grand Physicien avoit insinué que la théorie des porte-voix, telle qu'il l'avoit donnée, étoit également applicable à la lumière, parce qu'elle se fonde simplement sur la loi générale de la réflexion. C'est ce qu'il prouve à présent plus en détail par des calculs & par l'expérience ; & il montre qu'au moyen d'un cone de fer blanc, la lumière d'une lampe à deux mèches est tellement renforcée, qu'elle éclaire autant que le feroient 18 mèches égales. Les personnes qui aiment à lire au lit, peuvent placer cette lampe sur un guéridon assez élevé à 5 jusqu'à 8 pieds de distance du lit, & voir bien clair sans courir aucun danger. Mr. LAMBERT a encore essayé d'éclairer la rue, en plaçant la lampe avec son porte lumière à une fenêtre élevée de 15 pieds au dessus de la rue. L'effet en a été qu'à une distance de 60 pieds on voyoit chaque brin de paille, on se reconnoissoit mieux qu'au clair de la lune, &

& on pouvoit lire à une distance de 35 à 40 pieds, de sorte qu'il faudroit peu de ces porte-lumières placés des deux côtés d'une rue & dirigés en forme de diagonales, pour éclairer la rue beaucoup mieux que ne le fait la pleine lune. Mais pour produire cet effet, il est bon de placer les porte-lumières tout au moins à une hauteur de 15 ou 18 pieds au dessus de la rue, afin d'éviter les petits angles d'incidence qui nuisent à la clarté. Il faudroit encore les enfermer dans des lanternes faites exprès.

V. *Observations sur l'Encre & le Papier*; par Mr. LAMBERT. Un Philosophe tel que notre célèbre Académicien, tire parti de tout pour faire des découvertes & pour se rendre utile. Une petite caisse remplie de quelques Livres imprimés & de quelques Manuscrits qu'on lui envoyoit, fut endommagée dans le voyage, l'eau y entra, & lors qu'au bout de 8 jours la caisse parvint à Mr. LAMBERT, il trouva ses Livres & ses Manuscrits plus ou moins gâtes à proportion de la bonne ou

ou mauvaise qualité du papier & de l'encre. Cela lui donna lieu de rechercher quelle espèce de papier & quelle espèce d'encre se conserve le mieux, & on trouve dans ce Mémoire l'utile résultat de ses observations.

VI. *Sur les phénomènes de l'Anguille tremblante* ; traduit de l'Allemand. Ce Mémoire est très curieux ; c'est l'Extrait d'une Lettre de Mr G. W. Schilling à l'Académie, datée de Londres, le 8. Juillet 1769. L'Anguille tremblante est sans doute le même Poisson, dont Mr. *Gravesande*, Gouverneur de la Colonie d'Iséquébo, fit il y a 18 ans une bonne description, qui fut insérée dans le second Tome des Mémoires de la Société de Haarlem. Ce Poisson a beaucoup de rapport, avec celui qu'on nomme *Torpille* ou *Tremble* : il cause, comme lui, aux personnes qui le touchent un ébranlement douloureux & il les engourdit ensuite, mais ce qu'on ignoroit jusques ici, c'est qu'il peut être désarmé en quelque sorte par l'aimant. “ Au mois de Juillet 1764, dit Mr. Schilling, on me

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. , 1773. 17

me donna une petite anguille tremblante, dont la longueur étoit de six pouces, & l'épaisseur au milieu d'un pouce; je la mis dans un plat sur une table, mais personne n'osoit y toucher sans s'exposer à recevoir un coup des plus violens qui étoit suivi d'un long engourdissement; ces effets étant pourtant plus forts sur les uns que sur les autres. Je fus moi-même frappé avec tant de véhémence que la partie inférieure du bras, sur-tout à l'endroit du coude, demeura engourdie au moins deux heures, & que je conservai peu de sentiment à la partie supérieure; mais les autres membres du corps ne s'en ressentirent point. Il se trouvoit par hazard trois pierres d'aimant dans ma chambre, dont l'une étoit un aimant artificiel: tous ces trois aimants étoient armés. Tandis que je réfléchissois sur le coup que j'avois reçu, ces aimants s'offrirent à ma vue avec les fers qui y étoient suspendus. Le plus fort en portoit quatre onces; je le détachai de sa place & je l'apportai près de la table où le
pois-

poisson se trouvoit. J'observai alors qu'il s'agitoit extraordinairement dans l'eau, quoique personne ne le touchât : je continuai à tenir l'aimant près du poisson, & je le fis quelquefois passer par dessus ; je remarquai que plus la proximité augmentoit, plus le poisson se démenoit, au lieu que quand j'éloignois l'aimant, il demeuroit tranquille. Quand j'eus bien observé tout cela, je mis l'aimant dans l'eau, & le poisson recommença ses mouvemens, mais sans s'approcher jamais de l'aimant. Cela dura quelque temps, après quoi le poisson redevint plus tranquille, il s'approcha de la pierre, jusqu'à ce qu'à la fin il devint contigu & parut comme suspendu à l'eau qui environnoit l'aimant. Je fus saisi d'étonnement à cette vue, & j'appellai mes gens pour en être témoins.

— Nous prîmes un petit morceau de bois pour écarter le poisson de l'aimant auquel il paroissoit attaché, personne n'osant se hasarder de le toucher : la pierre fut tirée hors de l'eau & le poisson parut fatigué ; mais à mesure que l'aimant

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 15

mant s'éloignoit, il reprit sa vivacité. Alors quelqu'un de la compagnie osa le toucher, & ne s'aperçut d'aucune secousse bien marquée. On remit la pierre dans l'eau, le poisson redevint bientôt inquiet, mais cela ne dura pas longtemps, il revint presque aussitôt s'attacher de nouveau à l'aimant. Au bout d'environ une demi-heure, le poisson se détacha de l'aimant, tout-à-fait affoibli, & demeura étendu à côté, cependant encore en vie. L'aimant fut retiré de l'eau; nous touchâmes tous le poisson, & personne ne fut frappé le moins du monde, quoique nous le prissions dans nos mains & que nous l'y comprimâssions. Nous passâmes ensuite à l'examen de la pierre, & nous trouvâmes l'armure tant du pôle septentrional que du pôle méridional toute velue, comme si elle avoit été plongée dans de la limaille de fer. Nous en fûmes fort étonnés, & cela nous fit prendre la résolution de garder ce poisson. Nous le mîmes donc dans un vaisseau de bois, où il y avoit de l'eau, nous y jettâ-

âmes de temps en temps des morceaux de pain frais, & d'autres choses propres à le nourrir. Les jours suivans il parut plein de vie, & l'on pouvoit le toucher sans en ressentir la moindre incommodité; mais ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que quand il étoit attaché à la pierre d'aimant, en touchant l'aimant on n'éprouvoit aucun effet de la force du poisson, au lieu que lors qu'on le touchoit avec un fer le coup étoit plus violent; mais en touchant avec le doigt le poisson même, on ne s'appercevoit de rien depuis qu'il avoit perdu sa force par le contact de l'aimant. On jetta ensuite un peu de limaille de fer dans l'eau, & on laissa écouler de nouveau l'espace de huit jours, au bout desquels on voulut retirer le poisson de l'eau; mais celui qui le toucha fut assez vivement frappé, non pourtant comme dans les commencemens. Là dessus on le rapprocha de la pierre d'aimant & il s'y rattacha, mais pour quelques minutes seulement, après lesquelles il s'en détacha tout affoibli".

Mr. SCHILLING réitéra plusieurs fois

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 17

ces expériences avec diverses anguilles, dont l'une avoit quatre pieds de longueur & un pied d'épaisseur. Un jeune esclave Nègre, qui avoit été conduit des côtes d'Afrique à Surinam, toucha cette dernière anguille sans éprouver la moindre secousse. Il se moquoit de la peur des autres; mais après avoir pendant plusieurs jours touché ce poisson à diverses reprises, son corps se couvrit d'une forte ébullition. Alors le Nègre demanda la permission de manger le poisson, assurant que sans cela il ne guérirait jamais. Mr. SCHILLING ne trouva pas à propos de se défaire d'une anguille qui lui avoit coûté bien cher, & qu'il se proposoit de soumettre encore à diverses expériences. Le Nègre guérit cependant à l'aide de quelques laxatifs & délayans accompagnés d'une bonne diète. Toutes les fois que dans la suite on lui fit toucher ce poisson, l'ébullition revint; mais on réussit toujours à la dissiper par la même cure. Divers possesseurs de plantages apprirent à notre Auteur, que quand les Nègres

Tome XL. Part. I.

B

tou

touchoient cette anguille , la plupart d'entr'eux étoient atteints d'une lèpre incurable ; ce qui étoit causé qu'on le leur défendoit sévèrement.

VII. *Extrait des Observations météorologiques faites à Berlin, pendant l'année 1770 ; par Mr. BE'GUELIN.* Nous trouvons à la fin de ce Mémoire une observation d'un triple Arc-en-Ciel : elle est si singulière que nous croyons devoir la rapporter. Le 12 Juillet 1770, Mr. BEGUELIN, se trouvant aux bains de Freyenwalde, aperçut vers les 7. heures du soir du côté de l'Orient un arc-en-ciel ordinaire , accompagné de l'arc extérieur, tous deux tronqués vers le haut par des nuages , en sorte qu'on ne voyoit que la partie boréale , qui descendoit jusqu'à l'horizon ; les couleurs étoient bien vives , cependant l'arc extérieur paroissoit d'un tiers plus étroit que l'intérieur , & l'on n'y distinguoit exactement que du rouge jusqu'au verd. Entre ces deux iris , mais une fois plus près de l'extérieur , s'élevoit un troisième arc - en - ciel , qui sembloit appuyé sur
un

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 19

un nuage à 3 ou 4 degrés au dessus de l'horizon; cet iris n'étoit pas concentrique aux deux autres, il faisoit partie d'un plus grand cercle, & alloit couper l'arc extérieur sous un angle fort aigu, très peu au dessous de la nue qui terminoit cet arc. L'ordre des couleurs dans ce 3^e iris étoit celui des iris ordinaires; le rouge en formoit le cercle extérieur, & alloit au point de l'intersection se confondre avec le cercle rouge du second arc-en-ciel. Ces deux iris étoient sensiblement d'une égale largeur; les couleurs visibles n'alloient pas au delà du verd. Ils ne cessèrent de paroître que lors que le premier arc-en-ciel disparut.

CLASSE DE MATHÉMATIQUE.

I. *Nouvelles Reflexions sur les Tautobrones*; par Mr. DE LA GRANGE.

II. *Démonstration d'un Théorème d'Arithmétique*; par Mr. DE LA GRANGE.

III. *Reflexions sur la résolution algébrique des équations*; par Mr. DE LA GRANGE.

IV. *Suite d'Observations faites à l'Observatoire Royal, pendant le mois de Juin 1770; par Mr. JEAN BERNOULLI.*

V. *Calculs pour l'opposition de Jupiter en 1770, par Mr. JEAN BERNOULLI.*

VI. *Observations Analytiques; par Mr. LAMBERT.*

CLASSE DE PHILOSOPHIE SPECULATIVE. I. *Sur l'indifférence d'équilibre & le principe du choix; par Mr. BEGUELIN.* La plupart des Philosophes modernes croient, ainsi que le faisoit Leibnitz, que l'indifférence d'équilibre est une chimère, qu'il faut toujours à l'ame un motif prépondérant pour qu'elle puisse agir, & que le principe du choix est dans tous les cas la représentation d'un plus grand bien. M. BEGUELIN reconnoît que cette maxime est presque toujours vraie, mais il soutient cependant qu'entre une multitude de cas où la volonté qui choisit, le fait par des motifs prépondérans, il faut qu'il y ait un cas où elle n'aura pas plus de raison de choisir un objet que de le rejeter. Or, selon lui, dans ce cas d'équi-

qu'il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire. D'ailleurs le parfait équilibre ne sauroit être que de très courte durée, la moindre chose suffit pour le troubler, la plus petite circonstance, le plus léger motif étranger, quelque idée obscure, quelque raison sourde que l'ame n'apperçoit pas bien sensiblement, & dont elle ne sauroit rendre compte, la déterminera & lui fera faire un choix. Notre Académicien ne reste pas sans réplique, mais ce qu'il dit en faveur de la liberté d'indifférence nous paroît plus ingénieux que solide, & nous serions fort trompés si après avoir entendu ses raisons & celles de ses adversaires, on demeuroid long-temps en équilibre.

II. *Sur le Problème de Molyneux*; par Mr. MÉRRIAN: *Premier Mémoire*. Voi-

ci l'énoncé du Problème : *Supposez un aveugle de naissance qui soit présentement homme fait , auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un cube & un globe du même métal , & à peu près de la même grosseur , en sorte que lorsqu'il touche l'un ou l'autre , il puisse dire quel est le cube , & quel est le globe. Supposez que le cube & le globe étant posés sur une table , cet aveugle vienne à jouir de la vue : on demande si en les voyant sans les toucher , il pourroit les discerner , & dire quel est le globe & quel est le cube. Ce Problème tient dans la Philosophie moderne une place distinguée. Les Locke , les Leibnitz , les hommes les plus célèbres de notre Siècle en ont fait l'objet de leurs recherches. Il a été le germe de découvertes importantes , qui ont produit des changemens considérables dans la science de l'Esprit humain , & surtout dans la théorie des sensations. Mr. MERRIAN se propose d'écrire une histoire raisonnée , où l'on verra les diverses solutions qui ont été données de ce problème , les principes & les argumens qui*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 23

qui leur servent de base & d'appui, les conséquences que les Philosophes en ont tirées, enfin les idées & les théories nouvelles qui ont résulté du conflit de leurs opinions. Il tracera un tableau qui représentera ces matières subtiles & abstraites sous toutes leurs faces, & avec toute la clarté dont elles sont susceptibles. Un sujet déjà si piquant par lui même, traité par un des plus profonds & des plus ingénieux Philosophes de nos jours, ne sauroit manquer d'intéresser vivement tous les Gens de Lettres, & ils souhaiteront sans doute que ce premier Mémoire soit suivi de plusieurs autres, comme Mr. MERIAN en donne l'espérance. Du reste tout est si lié dans ce Mémoire, qu'il n'est pas possible d'en rien détacher.

La Suite au Trimestre prochain.





ARTICLE SECOND.

ELE'MENS D'HISTOIRE GENE'RALE, Première Partie. Histoire Ancienne. Par Mr. l'Abbé MILLOT &c.

Second Extrait.

A Prés quelques observations générales sur cet Ouvrage, nous en avons indiqué la division dans notre premier Extrait. Mr. MILLOT commence par les Egyptiens, non qu'ils soient le plus ancien Peuple, mais parce qu'ils offrent une plus riche matière d'instructions. Plusieurs Historiens, & *Bosuet* en particulier, ont vanté l'attachement des Egyptiens aux coutumes antiques & leur haine pour toute nouveauté; c'est avec raison que notre Auteur se déclare contre leur sentiment „ Quel mérite, *s'écrie-t-il*, d'avoir conservé
de

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 25

de mauvaises loix avec les bonnes , des usages ridicules avec les coutumes respectables, de grossières superstitions avec les sentimens religieux ! Il ne faut pour réfuter ce paradoxe, que l'exemple de l'Egypte, sur lequel on veut s'appuyer. Tout s'y faisoit toujours de même. Voilà pourquoi tant de choses s'y faisoient mal. Les abus ne se corrigent , les mœurs, les loix & les arts ne se perfectionnent que par des changemens. La nouveauté, souvent pernicieuse, est aussi souvent nécessaire. Sans elle, ni les Egyptiens, ni aucun Peuple, ne seroient sortis de la barbarie, sans elle à quoi nous serviroit la raison dont les progrès successifs doivent tendre au bonheur de la société ? Le grand point est d'innover avec sagesse, car souvent le pire des abus est de mal reformer les abus ". Mr. MILLOT revient encore à combattre le même préjugé en parlant de *Servius Tullius* Roi de Rome : „ Son règne fit éclore des changemens salutaires, dont la République avoit besoin. Les Romains ne pensoient pas, comme d'au-

tres Peuples, qu'on ne doit jamais toucher au gouvernement ni aux usages établis; ils durent en grande partie leur prospérité à des innovations, qui eussent indigné les Egyptiens & quelques Philosophes enthousiastes &c". Souvent c'est parce qu'une coutume est ancienne qu'il seroit à propos de l'abolir, les circonstances qui l'ont introduite venant à changer, elle doit cesser d'être utile & peut encore devenir funeste.

On trouve plus de critique dans ces Elémens que dans nombre d'Histoires très volumineuses; Mr. MILLOT évite de surcharger la mémoire & s'attache à former le jugement; il écarte avec soin tous les faits minutieux, mais s'arrête toujours sur les personnages célèbres dont les vertus, les passions, les talens, ou les services ont influé sur leurs contemporains. Rapportons en quelques exemples. „Démofthène avoit vaincu la nature, pour acquérir la perfection de l'éloquence. Il gouverna long-temps sa patrie par le talent de la parole; mais l'enthousiasme funeste qu'il y alluma, peut il être
mis

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 27

mis en parallèle avec la prudente politique de Phocion? & quand Rollin lui attribue une sagacité merveilleuse qui lui montrait les événemens futurs & éloignés, comme s'ils eussent été présents, ne diroit-on pas que la défaite de Philippe & d'Alexandre avoit vérifié ses prédictions? Les Athéniens lui érigèrent une statue avec cette inscription: *Démophilène, si tu avois eu autant de force que de jugement, jamais le Mars Macédonien n'auroit dominé la Grèce.* Ils auroient mieux fait d'y mettre, *si tu avois eu autant de jugement que de génie & d'éloquence* — Plus ardent que sage, il agit comme si Athènes avoit été la même qu'au temps des Aristide & des Thémistocle; — Quand un Peuple est aussi corrompu que l'étoient les Athéniens, on ne peut attendre de lui des efforts magnanimes & constants, tels qu'il en falloit pour vaincre Philippe. L'Orateur devoit se diriger sur les conjonctures — Mais lâche dans les combats & hardi dans la tribune, il souffla toujours le feu de la guerre, & persuada que le salut & l'honneur

neur de la patrie en dépendoient. Phocion, au contraire, ne respirant que le bien réel de sa patrie, conseilloit toujours la paix, quoi que l'on eût continuellement besoin de lui pour la guerre. On peut juger par leur caractère, lequel méritoit le plus de confiance. On en jugera mieux par les faits. Turreil, que Rollin a copié, devoit-il prendre les Harangues de Demosthène pour base de sa belle Préface historique? C'est à peu près comme si l'on rapportoit une cause d'après le plaidoyer d'un seul Avocat — Demosthène, dont l'ame foible & mercenaire dégradoit les talens, ne résista point à l'argent d'Harpale. Sa prévarication indigna le Peuple; l'Aréopage le condamna. Mis en prison pour le paiement de l'amende, il s'évada. & fit paroître dans son exil une pusillanimité méprisable — Averti secrètement de la mort de *Philippe*, il courut au Conseil, feignant d'avoir eu un songe mystérieux qui annonçoit quelque bonheur extraordinaire. Dès que la nouvelle de l'événement fut répandue, une joie indé-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 29

décente éclata dans toute la ville. L'Orateur en donna l'exemple, quoique sa fille fut morte depuis peu de jours. Il fit remercier les Dieux par des sacrifices, & décerner une couronne à *Pausanias* le meurtrier de *Philippe*. Un excès si honteux dévoile le caractère de *Démolibène*. Ces grandes maximes, qu'il étaloit dans la tribune, étoient moins l'expression de ses sentimens, que le ressort par lequel il faisoit triompher ses passions ”.

Il y a autant de contraste dans les jugemens qu'on a portés sur *Alexandre*, qu'il y en avoit entre les vertus & les vices de ce Héros. Notre Historien voit avec peine le panégyrique d'Alexandre dans le célèbre Ouvrage de l'*Esprit des Loix* (*Liv. X. Chap. 14.*). Quelque imposant que soit le nom de *Montesquieu*, la plupart des idées qu'on trouve dans ce passage lui paroissent plus ingénieuses que solides. „ Le génie d'*Alexandre* étoit vaste sans doute; mais la fougue de son ambition étoit peu capable d'un système de prudence. Il réussit toujours, mais
il

il eut souvent besoin d'un bonheur qu'on ne peut se promettre sans témérité. Il subjuga les Perses, que le despotisme de leurs Rois avoit préparés à un autre joug ; mais il lassa la patience des Macédoniens , malgré l'enthousiasme que leur inspiroit ses victoires. La fondation de plusieurs Villes en différens Pays, sur-tout d'Alexandrie en Egypte , prouve qu'il avoit de grandes vues , mais ces Villes , dit Mr. l'Abbé de Mably, „ il ne les regardoit que comme les „ trophées , que les Grecs avoient coutume d'élever dans les lieux où ils „ avoient gagné une bataille ”. Sa continence , son respect pour la famille de *Darius* , lui font beaucoup d'honneur ; mais peut-on douter que la suite de sa vie n'ait terni entièrement l'éclat de ces premières vertus ? Enfin s'il méditoit de porter la guerre en Afrique, en Sicile , en Espagne , après avoir conquis les Indes jusques près du Gange ; n'est-ce pas une preuve qu'il ne connut pas les bornes où doivent se renfermer les entreprises humaines. Estimons les choses

ses par leur utilité réelle. Louons Alexandre d'avoir voulu dessécher les marais de la Babylonie , & creuser à Babylonie un bassin pour une flotte nombreuse ; louons ces projets de marine & de commerce ; mais avouons qu'il fit beaucoup plus de mal que de bien , non seulement aux peuples vaincus , mais à ses propres sujets qu'il laissa en proie à la discorde. Son empire fut bientôt divisé , sa famille dépouillée & éteinte : il sembla n'avoir travaillé que pour la fortune de ses Généraux ”.

Mr. MILLOT caractérise très bien *Caton* le Censeur , dont le caractère dur & l'esprit ardent ne connoissoient point de justes bornes. „ Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les *Scipions* , ni à la manière dont il l'exerça — *Caton* flattoit le peuple en exhalant sous le masque d'un zèle rigide , l'amertume de son fiel & de ses haines personnelles. Elevé à la censure , il l'exerça en réformateur impitoyable , quoique sa conduite secrète ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un Sénateur , uniquement
pour

pour avoir embrassé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'Ordre des Chevaliers, où il étoit entré après sa disgrâce, & le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelque ornement superflu. Par-là il en imposoit à une aveugle populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs, qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante fois appelé en jugement, jamais le Peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût *Caton* le Censeur, le préjugé populaire lui servoit plus que son mérite. C'est par là que les enthousiastes règnent sur la multitude. -- Déjà du temps de *Caton*, l'amour des Lettres, de la Philosophie & des Sciences, dissipoit la rouille de férocité que les Romains avoient reçu de leurs ancêtres. *Caton* s'en plaignit amèrement. Quoiqu'il fut lui-même Historien & Orateur, il se déchaîna contre les Grecs, dont
on

on alloit prendre les leçons. On chassa par un décret ces Rhéteurs & ces Philosophes, qu'il représentoit comme dangereux, & qui l'étoient réellement lors qu'ils n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs & des vices. Mais qu'est-ce que *Caton* pouvoit craindre des vrais Philosophes, des Gens de Lettres dignes de ce nom ? Rome ne devoit-elle pas gagner infiniment à s'instruire ? n'avoit-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse & plus humaine ? n'avoit-elle pas besoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés, de chercher des secours dans la Physique, l'Astronomie, la Géométrie, dans toutes les Sciences ? n'avoit-elle pas besoin des charmes de la Littérature, pour adoucir son caractère, & pour servir de modèle aux Nations, après en avoir été la terreur ? Les deux *Scipions* vainqueurs de Carthage ne valaient-ils pas les anciens Héros, qui

ne connoissoient que la guerre & l'acharnement? Et les *Varro*, les *Cicéron*, les *Virgile*, les *Horace*, & tant d'autres auroient-ils illustré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ses Généraux, si les maximes du farouche Censeur avoient toujours prévalu? Il est vrai cependant qu'on vit Rome s'éclairer & se corrompre à la fois : mais la corruption fut le fruit de sa grandeur, de son opulence ; & la Littérature, loin d'être la cause du mal, pouvoit y apporter du remède. Il en est de l'abus des Lettres, comme de celui de la Religion : c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien ”.

Le Livre Ve. qui termine l'Histoire Grecque, offre l'intéressant tableau des progrès des Arts, de la Littérature, de la Philosophie & des Sciences chez cette Nation célèbre, il est écrit avec autant de goût que de sagesse. „ Ne pouvant approfondir des matières si intéressantes, dit Mr. M., tâchons d'en saisir les premiers principes, & de nous en former une idée juste. Elles sont in-

fini-

finiment plus utiles que tous ces récits de guerres, de combats, d'intrigues, de petits changemens qu'on tire de l'immensité des choses humaines, pour en former des Bibliothèques, où la raison ne trouve presque aucun aliment; que tous ces catalogues de noms & de dates entassés, dont on accable cruellement la mémoire, sans donner à l'esprit les notions les plus importantes; savoir des noms n'est rien, savoir des faits indifférens est comme rien: savoir ce qui intéresse l'humanité, c'est la vraie science de l'honnête homme. — La Poésie a devancé presque toujours les autres genres de littérature; sans doute parce qu'elle est le fruit de l'imagination & du sentiment, & qu'on exerce ces deux facultés avant la raison. Une espèce d'instinct porte les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, leur bonheur; les Dieux qu'ils adorent, les Héros qu'ils admirent. les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire. Aussi trouve-t-on des vers chez les sauvages. La vivacité des passions a contribué aux progrès de ce

bel art ; mais l'intérêt de l'humanité en a été souvent l'objet. Le but de l'*Iliade* est d'étouffer dans l'ame des Grecs une fatale discorde, & d'y exciter l'héroïsme par le spectacle des exploits de leurs ancêtres. Les vertus pacifiques étoient peu connues. Si *Homère* en avoit senti les avantages , il les eût vraisemblablement célébrées. Ses Poèmes sont la source de l'Art Dramatique inventé du temps de *Sophocle*. — On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs Poètes Tragiques, étoient capables d'applaudir aux bouffonneries indécentes d'un *Aristophane*. Ils faisoient presque un crime à *Euripide*, d'avoir mis dans la bouche d'*Hippolyte* ces paroles : *Ma langue a prononcé le serment, mais mon cœur n'y a point consenti* ; quoique le serment dont il s'agissoit parut contraire au devoir. Et dans le même temps ils souffroient qu'on jouât les Dieux, le Gouvernement, les Magistrats, les *Socrate*, dans des Pièces qui révoltoient également la Religion & l'honnêteté publique. — Il faut être

être comme Madame *Dacier*, bien idolâtre de l'Antiquité, pour ne pas convenir que les modernes sont beaucoup au dessus des Grecs dans l'Art Dramatique. En reconnoissant que ceux-ci ont été nos maîtres, ne nous aveuglons point jusqu'à encenser leurs défauts, aux dépens de la justice due à leurs é-mules. — Quand les esprits sont en mouvement, & que la curiosité, l'émulation ou d'autres motifs, les portent à l'étude, tous ne peuvent suivre la même carrière; & si les Belles-Lettres ont un attrait invincible pour les uns, les Sciences ne sont pas moins propres à charmer les autres. La passion de savoir & l'amour de la vérité se développent au milieu même des Muses. Dès que les plaisirs de la raison commencent à être connus, ceux de l'imagination s'émoussent pour les esprits sérieux & actifs, qui préfèrent le solide à l'agréable, ou plutôt qui trouvent l'agrément dans le vrai. L'homme, la société & la nature leur offrent une matière immense de réflexions & de re-

cherches. Ils embrassent la Philosophie, parce qu'ils ne trouvent point ailleurs de quoi satisfaire leurs penchans. Les premiers Philosophes furent des Sages, principalement appliqués à l'étude & à la pratique des devoirs. Ils méditoient sur ce qui peut assurer le bonheur des particuliers & celui des Etats ; ils rapportoient à ce but les plus profondes contemplations ; ils ne connoissoient ni les vaines subtilités, ni les disputes de mots, ni l'esprit de système & de secte, qui produisirent tant d'erreurs & d'extravagances, lorsqu'on sortit de la sphère des choses sensibles pour créer des causes intellectuelles, & qu'on sacrifia l'amour du vrai au desir de faire triompher l'opinion &c. ”.

L'Auteur passe en revue les plus célèbres Philosophes de la Grèce, se bornant suivant sa coutume à ce qui intéresse davantage l'esprit humain. Il rend compte aussi des progrès de cette Nation dans la Géométrie, l'Astronomie, la Médecine, la Science Oeconomique &c. “ Ces détails m'ont paru importans, dit-il, pour faire

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1773. 39

re connoître à quel point l'esprit humain s'éleva, à quel point il s'arrêta, dans la Nation qui a éclairé la Maitresse du monde. Rome va nous offrir des spectacles d'un autre genre. Le courage, la pauvreté, la vertu ou l'ambition feront sa grandeur, avant que les Arts, les Sciences, y pénétrant à la suite des richesses, en fassent la rivale d'Athènes, d'Athènes destinée à lui donner des leçons & à recevoir ses loix.

Nous regrettons que les bornes d'un Extrait ne nous permettent point de nous arrêter beaucoup à l'Histoire Romaine: on ne sauroit donner trop d'éloges à ce morceau qui justifie plus encore que tout le reste le titre d'*Elémens*, puisque l'Auteur a surfermer en moins de deux Volumes & demi, tout ce qu'il importe de savoir sur un sujet si intéressant & si vaste. Rapportons son jugement sur la personne & le Règne d'Auguste. „ A l'âge de soixante & seize ans, après environ quarante quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré

dans les batailles; se sentant près de mourir, *N'ai-je pas bien joué mon rôle?* dit-il à ses confidens; *la pièce est finie, applaudissez.* Peu d'acteurs en effet l'ont égalé sur le grand theatre de l'ambition & de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie, & les crimes par lesquels il rendit le Triumvirat exécration, on doit avouer que Rome devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles, il ramena l'abondance avec la paix, il ranima l'agriculture; il opposa des loix aux désordres; il gouverna enfin plutôt en sage Roi qu'en tyran. Une de ses maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer & peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement, à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or: la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il

a reçues des Orateurs & des Poètes, prouvent seulement qu'il favorisa les Lettres, & qu'il récompensoit les talens. Comblés de ses bienfaits, les *Virgile*, les *Horace*, lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la reconnoissance, ou de l'adulation? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains & d'enlever les suffrages de tous les siècles".

Mr. MILLOT est bien loin d'applaudir, comme l'a fait *Bossuet*, à la politique de *Claude* qui prétendit augmenter les forces de l'Empire, en permettant que des étrangers y parvinssent aux premiers honneurs. « Il arriva, dit *Bossuet*, que
 „ tous les sujets de l'Empire se crurent
 „ Romains. Les honneurs du Peuple
 „ victorieux se communiquèrent aux
 „ Peuples vaincus: le Sénat leur fut ouvert, & ils pouvoient aspirer jusqu'à
 „ l'Empire. Ainsi par la clémence Romaine, toutes les Nations n'étoient
 „ plus qu'une seule Nation, & Rome

„ fut regardée comme la commune pa-
 „ trie ". On pourroit dire au contrai-
 re , *c'est l'observation de notre Historien*,
 qu'il n'y eut plus de Romains quand
 tous le furent ; que ce mélange de tou-
 tes les Nations anéantit la Nation do-
 minante ; que Rome cessa d'être une
 patrie , dès que la plupart de ses citoyens
 devoient lui préférer une autre patrie ;
 & que ce fut là une des principales cau-
 ses de sa ruine.

Le quatrième Volume finit à l'établis-
 sement de la Religion de *Mahomet* ; Voi-
 ci quelques traits du fanatisme des Sarra-
 sins, qui font sentir en même temps
 leur supériorité sur ces derniers Romains
 qu'ils écrasèrent dans toutes leurs cam-
 pagnes. „ Les Sarrafins fuyoient dans
 une rencontre, après avoir vu leur Gé-
 neral fait prisonnier. *Avez-vous donc ou-
 blié, s'écria un Capitaine, que tourner
 le dos à l'ennemi c'est offenser Dieu & son
 Prophète. Qu'importe que Dézar soit pri-
 sonnier ? Dieu est vivant, & vous voit.*
 Ils revinrent à la charge , & défirent
 les Romains. Avant la bataille d'Yar-
 mouk,

mouk, qui précéda la prise de Jérusalem, un des chefs anima les troupes par cette Harangue : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable & l'enfer derrière.* Dans une conférence avec Amrou, Constantin lui demandant quel droit il prétendoit avoir sur la Syrie ? *le droit que donne le Créateur,* répondit-il, *la terre appartient à Dieu, il en dispose comme il lui plaît pour ses Serviteurs ; & le succès des armes manifeste sa volonté.* — Lors qu'Omar vint prendre Jérusalem, il portoit sur son chameau sa provision, avec un outre rempli d'eau & un plat de bois. Ayant aperçu des Sarrasins habillés de soie, (c'étoient des habits gagnés au pillage,) il ordonna de les traîner dans la boue le visage contre terre, & de mettre en pièces leurs habits. — Que l'on pense au luxe & aux plaisirs de la Cour de Constantinople ; aux factions toujours séditieuses, toujours protégées l'une ou l'autre par les Princes ; aux querelles théologiques qui agitoient tous les esprits ; à la foiblesse des troupes, à l'épuisement des finances,

ces, à la bassesse & à la corruption des mœurs: on ne sera plus étonné de voir l'Empire déchiré par les Musulmans. Quels hommes comparés à leurs ennemis! C'est le fanatisme armé contre la bigotterie.



ARTICLE TROISIEME.

A DISSERTATION ON MIRACLES &c.

C'est-à-dire,

DISSERTATION SUR LES MIRACLES &c. par Mr. FARMER &c.

Troisième Extrait.

A Près avoir réfuté l'opinion de ceux qui attribuent le succès des Enchanteurs de Pharaon, à un pouvoir que Dieu même leur conféra pour faire briller celui de Moïse, celle qui suppose que

que le Diable aida les Magiciens non à opérer des effets réels, mais à faire illusion aux sens des spectateurs, l'Auteur attaque ceux qui regardent leurs actions comme de vrais miracles. En remontant à l'étymologie & au sens des termes originaux, employés pour désigner ces prétendus Sages, Enchanteurs ou Magiciens, il trouve dans leurs noms même la nature de leur profession, ils affectoient une connoissance supérieure de la nature des choses visibles & invisibles, prétendoient expliquer & faire des signes, des prodiges selon les règles de leur art; habileté que les Ecritures refusaient constamment à de telles gens en tant que surnaturelle. Le but pour lequel Pharaon les fait chercher, ne sauroit être celui qu'on suppose communément, celui d'armer les Dieux de l'Egypte contre celui d'Israël. Rien n'est plus contraire au système Théologique des Payens. Leurs Dieux étoient quelquefois en querelles, mais leurs adorateurs ne savoient pas le secret de les animer les uns contre les autres, ils tâchoient

choient uniquement de se rendre favorable la Divinité ennemie. D'ailleurs en ce cas, les Magiciens eussent employé leur pouvoir à détourner les fléaux de l'Egypte & non à les imiter; à les accroître. Il est bien plus naturel de concevoir que Moïse, député d'un Peuple esclave & méprisé, annonçant à un Roi des Egyptiens enflés de leurs sciences & de leurs arts superstitieux, l'existence de Jéhovah, maître unique & suprême de l'Univers, sa protection envers les Israélites, dut donner une preuve de sa commission, ce qu'il fit par le changement d'une verge en serpent; que ce Prince peu disposé par son orgueil & ses préjugés à laisser aller ce Peuple, revenu de la première surprise que lui causa ce prodige, soupçonne Moïse de n'être qu'un Magicien plus habile que d'autres, & fait venir les siens qui ne cherchent pas à détruire le pouvoir de Moïse, mais à lutter d'habileté avec lui. La question étoit non de savoir si les Dieux de l'Egypte ou les Démonns pouvoient faire de plus grands miracles que
l'Amr-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 47

L'Ambassadeur de Jéhovah , mais si les miracles de cet Ambassadeur prouvoient que son maître étoit le Jéhovah , celui qui est le Souverain de l'Univers , ou s'ils n'étoient que des effets naturels dus à la seule connoissance de l'art magique. Mais , dit-on , les Magiciens ignoroient-ils l'étendue de leur pouvoir ? Non , dit Mr. F. en regardant Moïse comme un homme de leur profession , en s'étonnant qu'il voulut leur apprendre quelque chose en ce genre (a) , ils apperçurent aisément que pour plaire au Roi , il falloit décréditer le miracle de Moïse , que peut-être il le falloit pour leur propre sûreté , par obéissance à un Tiran qui exigeoit l'impossible ; & ils n'ignoroient pas qu'il étoit aisé d'en imposer à un Prince prévenu en leur faveur , qui se contenteroit des apparences. De la part de Moïse tout annonce qu'il ne pouvoit croire à la réalité des miracles,

(a) Le Talmud , Philon , & Joseph adoptent une supposition & rapportent leurs paroles.

cles, opérés par les Enchanteurs, moins encore à leur capacité de créer des êtres vivans & animés. Ses principes, ses idées sur la Magie, sur les Divinités du Paganisme, sa doctrine d'un Dieu unique & Souverain, l'usage qu'il fait de ses miracles en général, & de chacun d'eux en particulier, pour établir l'existence, l'autorité de ce seul Etre, & la mission qu'il a de sa part, ne sauroient se concilier avec cette supposition. La supériorité des oeuvres de Moïse, que l'on regarde comme suffisante pour obtenir le but qu'il se proposoit, ne prouvoit point la supériorité absolue du Dieu d'Israël qu'il devoit établir; aussi ne compare-t-il jamais la grandeur de ses miracles avec celle des Enchanteurs. Mais on en appelle aux expressions mêmes de Moïse, qui décrit les merveilles qu'ils opérèrent dans les mêmes termes que ses propres miracles. Mr. F. répond 1°. qu'il est ordinaire dans le langage commun de parler d'un tour de jongleurs comme de quelque chose de réel; Apulée *Metam: l. 1.* dit qu'ils avaloient une

épée,

épée, une lance &c., & ce langage ne trompe personne quand le caractère de celui dont il s'agit & toutes les circonstances de ses actions, sont désignés & connus, & c'étoit ici le cas. 2°. Moïse n'affirme nulle part une parfaite conformité entre les miracles des Egyptiens & les siens, il ne dit point ils firent *cela*, comme il le dit jusqu'à trois fois dans un seul Chapitre, quand ils marque la conformité de ses actions avec les ordres de Dieu; il se sert d'un terme plus vague, ils firent *ainsi*, ou quelque chose de *semblable*, expression dont il se sert lors même qu'ils le firent sans succès, *ils firent ainsi, mais ils ne purent: Exod. VIII: 18.* 3°. Moïse rapporte leurs prodiges à l'art humain, à l'impôt-ture; le terme qu'il emploie ici pour désigner l'enchantement (a) est entièrement différent de ceux qui le désignent dans tous les autres endroits de l'Ecriture Sainte, il signifie un *artifice caché*.

Si

(a) *Belatehem*, VII: 22. vient de *lou* cacher, couvrir.

Tome LX. Part. 1.

D

Si de la considération du langage de Moïse, nous passons avec notre Auteur à celle des miracles mêmes de ces Enchanteurs, nous n'y verrons rien que de naturel, tandis que ceux de Moïse portent l'empreinte du pouvoir divin.

10. Quant au changement de leurs verges en serpens, plusieurs Savans (a) ont produit des témoignages non suspects de l'habileté des Peuples Orientaux à apprivoiser ces animaux, à s'en servir pour faire des tours d'adresse extraordinaires. Il n'importe pas de savoir le détail de leurs opérations, la possibilité nous suffit. Mais ce qui servit à démontrer la différence d'eux à Moïse, & que le changement qu'Aaron venoit d'opérer étoit une production miraculeuse, ce fut la destruction des serpens de ces Magiciens, qui étoit une nouvelle démonstration de l'intervention Divine. Aussi c'est dès ce moment que la punition de Pharaon & des Egyptiens est pro-

(a) *Bochart, Sykes, Huet, & différens Voyageurs.*

prononcée, & cet acte de la Justice de Dieu est une nouvelle preuve de la fausseté de l'hypothèse commune, dans laquelle l'obstination de ce Prince ne peut paroître que naturelle. 2°. Il fut encore moins difficile aux Enchanteurs, de changer la couleur d'une très petite quantité d'eau par quelque préparation, & de persuader à Pharaon qu'ils opéreroient le même effet sur une plus grande, si l'on en pouvoit trouver qui ne fut pas déjà changée en sang.

Le miracle de Moïse qui s'étoit étendu sur toutes les eaux de l'Egypte, ne pouvoit être suspecté d'artifice, non plus 3°. que celui de la production de cette multitude de grenouilles qui couvrirent le pays ; au lieu que celui d'en faire paroître quelques unes dans un petit espace choisi, dont on les avoit écartées, n'étoit rien moins qu'avéré. S'ils eussent d'ailleurs été capables d'en faire naître, ils eussent pu encore mieux les éloigner. 4°. Leur tentative inutile pour la production des poux, achève de prouver la fausseté de leurs miracles précédens ;

dens; il ne leur eût pas été plus difficile de créer ces insectes, que de changer une verge en serpent &c, mais on voit que le manque de succès dans ce dernier cas, est occasionné par la nature & les circonstances différentes de l'entreprise. Auparavant ils avoient été prévenus de ce que Moïse avoit fait, ils avoient eu le temps de se préparer à l'imiter (a). Ici Pharaon lui-même n'est point averti de ce qui va arriver (b), la petitesse des animaux à produire, obligeoit les spectateurs à examiner l'artifice de près, & les mettoit en état de le découvrir; les Magiciens en étoient eux-mêmes couverts & environnés, ils n'avoient aucun moyen de prouver que ceux qu'ils auroient produits, ne devoient leur création qu'à leur pouvoir, & ils disent *c'est ici le doigt de Dieu*; ils n'imputent leur mauvais succès ni à l'omission de quelque cérémonie magique, ni

(a) *Exode* VII: 15, 17. VIII: 1-4.

(b) *Ibid.* VIII: 16.

ni à l'impuissance de leurs Dieux, mais au pouvoir *d'une* Divinité, car l'original admet ce sens. Cet aveu de la réalité du miracle, est une apologie destinée à prévenir les reproches que le Roi pourroit leur faire de leur ignorance dans leur Art; & ce Prince s'en contente, il ne leur attribue aucune négligence, il ne leur ordonne pas de faire de nouveaux efforts, ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il eût cru lui même qu'ils avoient quelque Divinité à leurs ordres. Ajoutons à toutes ces considérations, la comparaison que St. Paul (a) fait de ceux qui sans aucune ombre de raison, & par le seul effet de la corruption de leur cœur, s'opposoient au Christianisme, avec la conduite de ceux qui résistèrent à Moïse. Il les taxe les uns & les autres, non d'agir par quelque pouvoir emprunté des mauvais esprits, mais d'absurdité, *leur folie fut manifestée*, ils ne remportèrent de leurs vains efforts que le mépris de
ceux

(a) 2 Tim: III: 9.

ceux qui avoient eu de la vénération pour eux, & pour leur prétendue science.

D'après cette explication, on s'attend sans doute que Mr. F. ne verra dans l'histoire de la Pythonisse d'Endor qu'une suite d'impostures, un événement naturel. Il établit au contraire la réalité de l'apparition de Samuel à Saül, & il la considère comme un miracle certain & incontestable. Il montre d'abord en général l'absurdité de la nécromancie, & du prétendu pouvoir d'évoquer les âmes des morts, il prouve en particulier que cette femme ne ressuscita point le Prophète, & ne fit point paraître le démon sous la forme de Samuel. Toutes les circonstances de la relation, la nature des termes que la Pythonisse même emploie, lui prouvent qu'elle envisagea cette apparition comme un événement inattendu, & auquel elle n'avoit aucune part. Il répond à toutes les objections que l'on pourroit faire contre son explication, & fait voir que la prédiction de Samuel annonce

une

JUILLET, AOÛT, SEPTÈMB., 1773. 57

une connoissance plus qu'humaine, qu'elle eut son entier accomplissement, que ce miracle avoit pour but de justifier le caractère de Samuel, de soutenir les loix & les prédictions emanées de Dieu par la bouche de ce Prophète, de confirmer le choix de David, de manifester la vengeance divine contre tous ceux qui avoient recours aux pratiques impies de la Divination & de la Nécromantie, par lesquelles Saül venoit de combler la mesure de ses crimes (a). Il remonte enfin à l'origine de ces hypothèses & de ces erreurs, qui ont pour fondement l'influence des mauvais esprits, des Arts magiques &c., il la trouve dans ces préjugés de la Philosophie Payenne, que les premiers Pères de l'Eglise n'avoient malheureusement que trop conservés, qu'ils transmièrent à leurs successeurs, que l'Eglise Romaine a retenus & favorisés, malgré leur opposition avec l'Ecriture Sainte dont ils défigurent la Doctrine simple & sublime.

H

(a) i Chron. X: 13.

Il faut donc considérer les miracles, ces actes de la seule intervention divine, comme une preuve certaine de la mission céleste & de la doctrine d'un Prophète; lorsqu'il y a une relation clairement annoncée entre ces miracles & cette mission, lorsqu'ils sont opérés en faveur de son témoignage; & il ne suffit pas de les regarder en ce cas comme de simples preuves d'un pouvoir extraordinaire, mais il faut aussi éviter un autre extrême non moins dangereux, celui de quelques Théologiens, qui représentent les miracles comme une preuve de l'inspiration continuelle, universelle & perpétuelle de ceux qui en ont une fois opéré. Les diverses commissions données à divers Prophètes furent plus ou moins étendues, chacun a constamment caractérisé & déclaré le but de celle qu'il avoit reçue, avant que d'opérer le miracle ou après l'avoir opéré. Si dans la suite il a erré sur quelque autre objet que celui de sa commission, ou s'il a agi contre sa précédente conviction; cette erreur ou cette ré-

révolte ne détruit point la certitude de la vérité qu'il avoit établie par ses miracles. Nous devons la recevoir comme divine ensuite de cette évidence surnaturelle, mais nous ne pouvons recevoir que cette seule doctrine qui eut cette évidence pour appui. Nous n'analyserons pas les avantages de ce genre d'évidence, nous nous bornons à les indiquer. Mr. F. démontre invinciblement que la preuve par les miracles est 1°. en soi décisive & absolue: Dieu ne peut attester le mensonge. 2°. Qu'elle est naturelle, propre au genre humain dans tous les temps, & dans tous les lieux. 3°. Qu'elle est un moyen de conviction puissant, aisé, & abrégé pour tous les hommes, 4°. Que ce moyen n'est ni violent ni mécanique: c'est un appel à la raison, aux bonnes dispositions du cœur qu'il suppose & qu'il exerce. 5°. Que les miracles sont nécessaires pour attester une mission divine, pour confirmer & répandre une nouvelle révélation, sur-tout quand elle est opposée aux passions & aux préjugés. 5°.

Qu'ils servent à faire revivre & à confirmer les principes de la Religion Naturelle, à ramener & à garantir les hommes de ces deux extrêmes également funestes, l'idolâtrie & l'athéisme. 7°. Que l'évidence des miracles de science ou de puissance, est la plus convenable qui puisse accompagner une Révélation permanente, parce qu'elle s'étend à tous les siècles & à toutes les nations.

La conclusion que tire notre Auteur des principes qu'il a établis dans les diverses parties de cet intéressant Ouvrage, c'est qu'il n'y a point d'objections valables contre la Révélation Judaïque & Chrétienne, puis que son évidence a pour base les miracles.





ARTICLE QUATRIEME.

CHEFS - D'OEUVRE DRAMATIQUES, ou Recueil des meilleures Pièces du Théâtre François Tragique, Comique & Lyrique; avec des Discours Préliminaires sur les trois genres, & des Remarques sur la Langue & le goût; par Mr. *Marmontel*, Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Française. Dédié à MADAME LA DAUPHINE. in 4°. de pp. 107. sans les Discours préliminaires &c. qui font pp. 83.

C'Est pour consoler d'une privation involontaire ceux que leur âge, leur état, leur façon de penser & de vivre éloignent du Spectacle, qu'on a imaginé de publier ce Recueil. Mais, dira t-on, ceux qui pourront se plaire à la lecture de

de ces Chefs-d'œuvre, avoient la ressource des Théâtres mêmes où ils sont puisés. Sans doute, & tout ce qu'on peut opposer à cette réflexion, c'est que les Discours & les remarques de Mr. *Marmontel* donnent un très grand prix à ce Recueil, & que les Estampes & les Vignettes qui doivent décorer chaque Pièce, pour suppléer autant qu'il est possible à la représentation théâtrale, feront de cette collection le *chef-d'œuvre* de la Typographie. Chaque Volume contiendra quatre Pièces de cinq Actes, ou un nombre d'Actes équivalent; à moins qu'il n'arrive comme dans le premier Volume, que les Discours préliminaires, les Remarques &c. n'occupent l'espace d'une Pièce ou de quelques Actes. „ A la première Pièce que l'on donnera d'un Auteur, sera jointe une notice de sa vie & de ses Ouvrages. Chaque Pièce sera accompagnée de Remarques critiques les unes sur la Langue, les autres sur le goût. Celles-ci seront en petit nombre, à l'égard des Pièces anciennes, & qui n'entrent dans
ce

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 61

ce Recueil que pour marquer les progrès de l'art. On sera plus sévère & plus attentif à observer les imperfections des Pièces vraiment dignes de servir de modèles ; mais dans ces Remarques, on n'oubliera jamais le respect qu'on doit aux grands Hommes ". Ce bel Ouvrage, quelque frais qu'il exige, ne se débite point par souscription. Ceux qui voudront se procurer l'avantage des premières Epreuves, seront tenus seulement de se faire inscrire à l'Imprimerie du Sr. *Grangé*, ou chez le Sr. *Brunet* Marchand de papier en gros, rue des Ecrivains à Paris. Le prix de chaque Volume sera de 24 livres, & de 6 liv. pour chaque Pièce détachée en 5 actes, ou pour l'équivalent en plusieurs petites Pièces. Les Volumes paroîtront successivement dans l'intervalle de six mois, à dater du 1^{er} Mai dernier. Le Prospectus que nous venons d'extraire, est suivi de deux Discours très intéressans & très bien faits, l'un sur le système de la Poésie Dramatique, son origine & ses progrès, l'autre sur la Tragédie.

La

tre, il y avoit plus de quatre cents ans qu'*Homère* avoit chanté la guerre de Troie, il y avoit plus de deux cents ans qu'*Eumèle* avoit décrit en vers les travaux des abeilles, & qu'*Archiloque* avoit fait des Satyres; il y avoit plus de cent ans que *Terpandre*, au son de sa lyre, avoit adouci les mœurs des Lacédémoniens, & que *Tyrtée* les avoit animés aux combats; *Alpbée* & *Sapho* avoient charmé Lesbos de leur poésie & de leur chant, la voix d'*Epiménide* avoit expié le massacre des Sylonites, & *Mimnerme* dans l'Élégie avoit fait soupirer l'amour. L'Art Dramatique étoit cependant bien indiqué par la nature; & ce ne fut ni *Thespis* ni *Eschyle* qui en fit l'essai; ce fut le premier homme qui s'avisa d'être le singe de son semblable, de contrefaire son langage, son air, ses gestes, son maintien, sa façon, d'exprimer la joie ou la douleur, l'amour, la frayeur, la colère, &c. Il y a bien loin de là, sans doute, au Britannicus de *Racine*, & au Tartufe de *Molière*; mais c'est le miracle du génie d'avoir tiré d'un simple jeu d'en-

d'enfans le spectacle le plus sublime. Le ridicule dut être le premier objet de l'imitation : car c'est sur-tout le ridicule que l'on s'amuse à copier ; & ce secret de la malice humaine est révélé par les enfans. On s'amuse aussi à voir retracer devant ses yeux un objet risible ; & le même instinct de malignité qui inventa la Comédie, en assuroit le succès.

L'idée de s'affliger en voyant imiter des douleurs, des plaintes & des larmes, semble d'abord plus singulière que celle de se divertir à copier des ridicules, & à les voir représenter ; mais la nature l'indiqua de même. Nous observons aussi dans les enfans un plaisir vif à être émus par des récits qui leur font peur, ou qui leur font pitié : c'est le principe de la Tragédie. On commença donc par raconter au peuple des fables terribles ou plaisantes ; comme on en raconte aux enfans. Mais le Poëte, seul Acteur encore, voulut animer son récit. Tantôt il chanta sur la lyre, & parut un homme inspiré ; tantôt se livrant à

Tome XL. Part. I. E l'ité

l'illusion de la scène qu'il racontoit, il se pénétra des sentimens qu'il donnoit à ses personnages. Homère , en récitant l'Iliade , fut tour - à - tour fougueux & fier comme le jeune Achille; abbatu, désolé comme le vieux Priam; & s'il est vrai comme on le dit, qu'il eût fait un Poëme bouffon, sans doute il le jouoit de même. Cet art du Poëte d'animer ses récits par une déclamation imitative, devoit faire souhaiter de voir toute une fable représentée; & l'idée heureuse & féconde de distribuer les rôles à différens Acteurs, & de les mettre en scène, auroit du venir à Thespis; mais elle ne vint qu'à Eschyle: car ce n'est jamais que l'homme de génie qui saisit ces idées grandes & simples, dont le vulgaire après coup s'étonne de ne s'être point avisé. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'inventeur de la Tragédie, c'est d'avoir si bien conçu d'abord la nature de ce Poëme, que personne, après lui, depuis plus de vingt-deux siècles, n'y ait pu mettre plus de grandeur ni plus de régularité. Voyez la Tragédie des Perses.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1773. 67

Jes. — La Tragédie, chez les Grecs, fut ce qu'elle devoit être chez un peuple républicain, exposé à de grandes révolutions, & dont le courage & la constance étoient les vertus politiques. Elle fut ce qu'elle pouvoit être sur des théâtres immenses, devant tout un peuple assemblé. Elle eut pour objet politique la crainte & la haine des Rois; pour dogme la fatalité; & pour leçon morale, l'égalité des hommes sous l'empire de la destinée. Sa manière fut simple, grande, forte, énergique; son éloquence fut en action; tous ses tableaux furent peints à grands traits. Le naturel, la vérité des mœurs, le pathétique des situations, furent ses beautés dominantes. Mais du côté des caractères, de l'étude du coeur humain, de l'ordonnance de la fable, de la texture de l'intrigue, de la plénitude de l'action, elle ne fut ni ne pouvoit être ce qu'elle a été parmi nous. — Dans le repos & le loisir qui suivit les guerres Puniques, nous dit *Horace*, les Romains commencèrent à chercher dans

les Poëtes tragiques & comiques de la Grèce, ce qu'il pouvoit y avoir d'utile; ils essayèrent même s'il leur seroit possible de les traduire dignement. Tels furent à Rome, en effet, les premiers pas de la Tragédie & de la Comédie. Mais quant à l'époque, on est tenté de croire que le texte d'Horace a été altéré. Le plus beau temps de la Comédie à Rome, semble avoir été celui des guerres Puniques, depuis *Nævius* jusqu'à *Térence*, ce qui fait l'espace d'un siècle &c".

La suite de ce Discours présente divers détails intéressans, extraits de l'Histoire du Théâtre François. Si cette Nation a surpassé ses modèles, il s'en faut bien que malgré leur secours ses progrès aient été aussi rapides que ceux des Grecs. C'est une chose déplorable, dit Mr. MARMONTEL que l'Histoire du Théâtre François depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècle. Cependant *Grévin* Auteur dramatique qui écrivoit au milieu du seizième siècle, annonce que son intention étoit de marcher sur les traces
des

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 69

des Anciens. „ Je me contente, disoit-
„ il, de donner aux François la Comé-
„ die en telle pureté qu'anciennement
„ l'ont baillée *Aristophane* aux Grecs,
„ *Plaute & Térence* aux Romains ”.
Qu'on juge par ces Vers du goût qui ré-
gnoit alors, c'est un nommé *de la Tail-*
le Auteur de quelques Tragédies, qui
fait dire à *Darius* après sa défaite:

*Ores je veux demeurer solitaire;
Rien ne me peut que le déplaisir plaire
Le seul ennui mes ennuis désennuie, &c.*

C'est lui qui fait dire à *Thessale* en par-
lant d'*Alexandre*.

*Va, va, ô fier tyran, la fière tyrannie
Sera par des gens fiers bien fièrement punie.*

„ *Mairet* fut le premier qui fit voir sur
la scène une Tragédie régulière: ce fut
la *Sophonisbe* (en 1619). On l'attribuoit
à *Théophile*, peut-être afin de n'avoir
pas deux hommes à louer. Rien ce-
pendant ne ressemble moins au style du
Pirame que celui de la *Sophonisbe*. Les

défauts de l'un sont l'enflure & les pointes; ceux de l'autre sont la foiblesse & la familiarité. Mais la conduite de celle-ci fut un prodige de l'art pour son siècle, & ce mérite lui a obtenu l'honneur d'être à la tête de ce Recueil". En lisant cette Pièce, la seule que contienne ce premier Volume, on voit que si le hazard règle souvent les dignités parmi les hommes, il influe quelquefois aussi sur le rang qu'on assigne aux productions de l'esprit. Si les prédécesseurs de *Mairet* n'eussent point été dépourvus de talens & de goût, jamais la *Sophonisbe* n'eût été placée à la tête des Chefs-d'oeuvre du Théâtre François.

Le second Discours de Mr. MARMONTEL est extrait en partie du Chapitre XII. de sa Poétique; mais il y a des morceaux entièrement neufs, qui nous paroissent excellens; tel est celui où l'Auteur examine l'influence qu'ont eu sur le caractère de leurs Tragédies, le gouvernement, les mœurs & l'esprit des différens Peuples qui ont cultivé l'Art Dramatique. — " Une seule époque
dans

dans Rome fut favorable à la Tragédie : ce fut celle de la tyrannie & de la servitude , des délateurs & des proscrits. Alors sans doute le tableau de ses calamités auroit attendri Rome ; la foiblesse & l'innocence fugitive dans les déserts, réfugiée dans les tombeaux, poursuivie, arrachée de ses derniers asyles, traînée aux pieds d'un monstre couronné, & livrée au fer des licteurs, ou réduite au choix du supplice ; ce contraste d'une férocité & d'une obéissance également stupides , cet abattement inconcevable d'un peuple qui avoit tant de fois bravé la mort, qui le bravoit encore, & qui trembloit devant des maîtres aussi lâches qu'impérieux ; ce mélange d'un reste d'héroïsme avec une bassesse d'esclaves abrutis ; cette chute épouvantable de Rome libre & maîtresse du monde, sous le joug des plus vils des hommes , des plus indignes de régner & de vivre , d'un *Claude*, d'un *Caligula*, qui auroient été le rebut des esclaves, s'ils étoient nés au rang des esclaves ; ces deux extrémités des choses

humaines rapprochées sur un théâtre, auroient été sans doute le tableau le plus pitoyable & le plus effrayant de nos misérables destinées. Mais en faisant verser des larmes, elles auroient peut-être donné l'envie de verser du sang; Rome, en se voyant elle-même dans ce tableau épouvantable, auroit frémi de l'excès de ses maux; la honte & l'indignation pouvoient ranimer son courage; & ses oppresseurs n'avoient garde de lui présenter le miroir. On voit que sous Tibère, *Æmilius Scaurus*, pour avoir fait dire, peut-être innocemment, dans sa Tragédie d'Atrée, ces paroles d'Euripide: „ Il faut supporter la folie de celui „ qui commande „, *stultitiam imperantis*, fut condamné à se donner la mort. Ainsi dans le temps que Rome étoit libre, son histoire & ses mœurs n'étoient pas encore assez tragiques; & dans le temps de ses calamités, Rome avoit perdu jusqu'à la liberté de voir sur son théâtre retracer à ses yeux sa honte & ses malheurs. — Cet esprit de chevalerie, qui a fait parmi nous de l'amour

une

une passion morale, sérieuse, héroïque, en attachant à la beauté un espèce de culte, en mêlant au penchant physique un sentiment plus épuré, qui de l'ame s'adresse à l'ame, & l'élève au dessus des sens; ce roman de l'amour enfin, que l'opinion, l'habitude, l'illusion de la jeunesse, l'imagination exaltée & séduite par les desirs, ont rendu comme naturel, sembloit offrir à la Tragédie Espagnole des peintures plus fortes, des scènes plus terribles, l'amour étant lui-même en Espagne plus fier, plus fougueux, plus jaloux, plus sombre dans sa jalousie, & plus cruel dans ses vengeances que dans aucun autre pays du monde. Mais l'héroïsme Espagnol est froid; la fierté, la hauteur, l'arrogance tranquille en est le caractère; dans les peintures qu'on en a faites, il ne sort de sa gravité que pour donner dans l'extravagance: l'orgueil alors devient de l'enflure; le sublime, de l'ampoulé; l'héroïsme de la folie. Du côté des mœurs, ce fut donc la vérité, le naturel qui manquèrent à la Tragédie Espagnole; &

du côté de l'action, la simplicité & la vraisemblance. Le défaut du génie Espagnol est de n'avoir su donner des bornes, ni à l'imagination ni au sentiment. &c.,,

Mr MARMONTEL observe que l'Angleterre, qui n'a jamais produit un grand Peintre, un grand Statuaire, un bon Musicien, a produit d'excellens Poètes: soit parce que l'Anglois aime la gloire, & qu'il a vu que la Poésie donnoit réellement un nouveau lustre au génie des nations, soit parce que naturellement porté à la méditation & à la tristesse, il a senti le besoin d'être ému & dissipé par les illusions que ce bel Art produit; soit enfin parce que son génie, à certains égards, étoit propre à la Poésie, dont le succès ne tient pas absolument aux mêmes facultés que celui des autres talens. Tant que la Poésie, chez ce peuple ne fit que se conformer au génie national, elle eut pour elle la force au défaut de la grace, la hardiesse & la vigueur en échange de l'élégance & de la régularité.

« Mais lorsque le goût des peuples voisins

fins

sins eut commencé à se former , & qu'un petit nombre d'excellens Ecrivains eurent appris à l'Europe à sentir les véritables beautés de l'Art ; il se trouva parmi les Anglois , comme ailleurs , des hommes doués d'un esprit assez juste , & d'une sensibilité assez délicate , pour discerner dans la nature , les traits qu'il falloit peindre & ceux qu'il falloit rejeter , & pour juger que de ce choix dépendoit la décence , la grace , la noblesse , la beauté de l'imitation. Ce goût de la belle nature , les Anglois le prirent en France , à la Cour de Louis le Grand , & le portèrent dans leur patrie. Ce fut à *Molière* , à *Racine* , à *Despréaux* , qu'ils durent *Wieberley* , *Congreve* , *Rochester* , *Dryden* , *van Brugh* , *Pope* , *Adisson*. Mais au lieu que par-tout ailleurs c'est le goût d'un petit nombre d'hommes éclairés , qui l'emporte à la longue sur le goût de la multitude , en Angleterre c'est le goût du peuple qui domine & qui fait la loi. Dans un Etat où le peuple règne , c'est au peuple que l'on cherche à plaire ; & c'est sur-tout dans les

Spec-

Spectacles qu'il veut qu'on l'amuse à son gré. Ainsi tandis qu'à la lecture, les Poètes du second âge charmoient la Cour de *Charles II*, & que la partie la plus cultivée de la Nation, d'accord avec toute l'Europe, admiroit le comique ingénieux & décent de Congreve, la majestueuse simplicité du Caton d'Ardisson, l'élégance & la grace des Contes de Prior, la véhémence & l'énergie des Satyres de Rochester, & tous les trésors de la poésie de style répandus dans les Epîtres de Pope; l'ancien goût, le goût populaire n'applaudissoit sur les Théâtres, où il règne impérieusement, que ce qui pouvoit égayer ou émouvoir la multitude, un comique grossier, obscène, outré dans toutes ses peintures; un tragique aussi peu décent, où toute vraisemblance étoit sacrifiée à l'effet de quelques scènes terribles, & qui ne tendent qu'à remuer fortement des esprits flegmatiques, y employoit indifféremment tous les moyens les plus violens: car le peuple dans un Spectacle veut qu'on l'émeuve, n'importe par quelles
 pein-

peintures, comme dans une fête il veut qu'on l'enivre, n'importe de quelle liqueur. — Lorsque Shakespear, au commencement du dix-septième siècle, fit paroître la Tragédie sur le Théâtre de Londres, l'Italie avoit eu le *Dolce*, l'Espagne avoit *Lopez de Véga*, la France applaudissoit *Hardi*. Le Poète Anglois avoit trop de génie pour être servile imitateur; le Théâtre Espagnol est le seul dont il paroisse avoir eu connoissance. La fécondité de Lopez de Véga, qui avoit donné mille pièces de théâtre, la grossière ignorance de *Caldéron*, & le mauvais goût de leur siècle, avoient étouffé leur génie. Celui de Shakespear ne fut pas plus éclairé; mais un instinct plus fort lui fit saisir la vérité & l'exprimer par des traits énergiques; il fut inculte & déréglé dans ses compositions, mais il ne fut point romanesque. Il n'évita ni la bassesse, ni la grossièreté qu'autorisoient les mœurs & le goût de son temps; mais il connut le cœur humain, & les ressorts du pathétique. Il fut répandre une terreur profonde; il fut

fut enfoncer dans les ames les traits déchirans de la pitié; il ne fut ni noble, ni décent, il fut véhément & sublime; chez lui nulle espèce de régularité ni de vraisemblance dans le tissu de l'action, quoique dans les détails, il soit regardé comme le plus vrai de tous les Poètes: vérité sans doute admirable, lors qu'elle est le trait simple, énergique & profond qu'il a pris dans le coeur humain; mais vérité souvent commune & triviale, qu'une populace grossière aime seule à voir imiter. Il en a été de lui, sans comparaison, comme d'*Homère*: l'enthousiasme qu'il a inspiré par des beautés vraiment tragiques, a rendu ses admirateurs superstitieux & passionnés, même pour ses défauts. En avouant qu'il en avoit, ils les ont tous attribués à son siècle, & jusques-là ils ont été justes. Mais lorsqu'on leur a mis sous les yeux l'analyse de ces compositions monstrueuses, où toutes les règles du bon sens & de la bienséance sont à chaque instant violées; ils l'ont défendu pas à pas, & ce qu'ils avoient en somme, ils l'ont

l'ont rétracté en détail &c. ”.

L'article des Allemands est fort court; Mr. MARMONTEL assigne très bien les causes qui ont du retarder leurs progrès dans l'Art de la Poésie; mais il eût du parler avec éloge de plusieurs de leurs Poètes, qui malgré toutes les difficultés qui s'opposoient à leurs succès se sont acquis des droits à la célébrité. Le silence de l'Auteur sur leur compte, semble prouver qu'il connoît beaucoup moins la Littérature Allemande que celle des autres Peuples tant anciens que modernes.

Pour donner une idée des notes grammaticales dont le Prospectus fait mention, nous allons transcrire celle qui se rapporte à quelques-uns des Vers suivants:

*Je ne puis ignorer qu'à ce même moment
Que je passe ma vie avec tant de tourment,
Ce jeune Conquérant ne songe & ne travaille
A joindre ma couronne au gain de la bataille,
Et qu'il ne fût ravi de m'avoir en ses mains
Pour servir de trophée aux triomphes Romains.*

„ Après,

„ Après, je ne puis ignorer, le verbe
 „ doit être à l'indicatif, & sans négation.
 „ Je ne puis ignorer *qu'il songe*,
 „ *Et qu'il est ravi*; au lieu qu'on doit
 „ dire: je ne puis penser, je ne puis
 „ croire, je ne puis me persuader, je
 „ ne puis nier, désavouer *qu'il soit*; je
 „ ne puis douter *qu'il ne soit*. C'est une
 „ des plus grandes difficultés de notre
 „ Langue ”.



ARTICLE CINQUIEME.

THE SPIRITUAL QUIXOTTE,
 &c.

C'est-à-dire,

LE DOM QUICHOTTE SPIRITUEL, ou les Excursions de Mr. *Geoffroy Wildgoose*, Roman Comique, 3 Vol. in 12^{mo}: Londres, chez *Dodsley*.

LE ridicule, ce caractère équivoque du vrai & du faux, est cependant un

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 81

un moyen puissant d'arrêter le cours de certaines erreurs en matière d'opinion, de goût ou de conduite, d'en préserver ceux qui y auroient quelque penchant, & de ramener un grand nombre de ceux qui les ont adoptés, en mettant sous leurs yeux le contraste que forment ces erreurs, ou leurs conséquences, avec les principes naturels du sens commun. Mais ce moyen utile n'est pas sans danger : semblable à celui des caustiques employés sur le corps humain, après avoir consumé les chairs viciées, il attaque quelquefois le vif; & ce n'est pas sans raison qu'on a reproché à quelques Auteurs d'avoir confondu l'abus avec le véritable l'usage, & à d'autres d'avoir détruit l'estime de ce qui étoit bon en soi, en attaquant des excès ou des défauts, que les esprits superficiels en ont regardés comme inséparables. Cette observation plus ou moins applicable aux Ouvrages de ce genre, comme à ceux du Théâtre, mérite d'autant plus d'attention, que l'agrément qui s'y trouve

en facilite la séduction. Elle est sur-tout nécessaire lorsqu'il s'agit d'un ridicule répandu sur les opinions religieuses , sur les excès ou les foiblesses des hommes relatives à la piété & aux sentimens envers l'Etre suprême. Ces excès, ces foiblesses existent , sans doute, mais qu'il est difficile de fixer le point où ils commencent & où ils cessent d'être tels ! C'est cependant ce point que l'Auteur & le Lecteur doivent déterminer, pour se garantir du risque de séduire ou d'être séduit. Nous ne jugerons pas du degré de précaution employé dans l'Ouvrage que nous annonçons. Il a pour but d'attaquer les idées fanatiques, les extravagances de ces Réformateurs vagabonds appelés Méthodistes, qui depuis l'année 1736. temps où *Whitefield* s'associa à *Wesley*, à *Charles*, à *Clayton*, ont fait les plus grands progrès en Angleterre, parmi des personnes foibles d'esprit & privées d'un bon jugement, de tout rang & de tout âge. On nous les présente comme des hommes, qui par la seule force de leur imagination con-

JUILLET, AOÛT, SEPTMB., 1773. 83

conjurent les puissances des ténèbres dans un siècle de lumière, qui s'établissent réformateurs sans aucune nécessité apparente, prétendent planter la foi & l'Evangile dans un Pays Chrétien, combattre le Papisme là où le Protestantisme est établi par les loix, qui déclament contre les bonnes oeuvres dans un siècle abondant, selon eux, en toutes sortes d'iniquités. Pour eux les invectives les plus grossières, les plus opposées à l'esprit de charité, sont ce que dicte le Saint Esprit. Une effusion de paroles ridicules exprimées avec enthousiasme, d'un ton traînant, chantant, pleureur, s'appelle la prédication de l'Evangile; des tremblemens, des pamoisons, des gestes de contortion, sont les indices de la Régénération. Sans décider jusques à quel point ces caractères conviennent à chacun d'eux, & à leurs chefs en particulier, qui cependant trompeurs ou trompés, ne manquent ni de zèle ni même d'habileté; nous avouons que c'est là sans doute un héroïsme très susceptible du ridicule dont l'Auteur veut divertir

tir le public. Il nous montre d'abord la source du fanatisme de son Héros, dans des études faites sans jugement, qui nourrissant sa mémoire & non son esprit & son cœur, produisirent bientôt le dégoût de toute application de ce genre; ensuite dans les douleurs d'un sot orgueil qui offensé & aigri engendra la misanthropie. Enfin la lecture des anciens Auteurs Puritains, faite dans la solitude, fut un aliment à son goût, il y trouvoit des sentences de réprobation sur tout le genre humain, le petit nombre d'élus excepté, auquel il appartenait infailliblement. Il ne manquoit plus pour compléter sa phrénésie religieuse, que de rencontrer de ces élus errans, des Méthodistes, pour ranger sous quelques classes ces idées confuses & brouillées dans son cerveau. Il eut occasion de les entendre & de les entretenir. Bientôt il voulut s'élever à eux, il prêcha, mais il lui manquoit encore ce jargon inintelligible mais composé de termes pieux, qui consiste à appliquer les hébraïsmes du V. T. & les expressions parti-

ticulières aux Apôtres, à des choses communes & triviales. Il ne lui fut pas difficile de l'acquérir. Enfin méprisant la petite sphère de ses auditeurs du plus bas peuple, le nouvel Apôtre sort de chez lui pour chercher des aventures spirituelles. Il visite Mr. *Whitfield* & le prend pour modèle. Nous n'analyserons pas les discours, les comparaisons, les contes qu'il fait à son auditoire: qu'on juge de la méthode de la Secte par ce trait. Au tabernacle de Bristol, prêchant sur ces paroles de l'Ecclesiaste XI. *Jeune homme réjoui toi &c. car pour toutes ces choses Dieu t'amenera en jugement*, après avoir fait une peinture plus que naïve des désordres de la jeunesse, il ajoute, „*livrez vous à tout cela, mais* „*souvenez vous qu'en le faisant vous* „*serez damnés. Damnés? ... oui ...* „*& pourquoi? . . . Pourquoi? ce ne* „*sera pas pour vos débauches, vos* „*fraudes, vos jeux, votre ivrognerie,* „*vos mensonges, vos juremens. Dieu* „*n'est pas capable de chicaner ses* „*créatures pour pareilles bagatelles.*

„ non , c'est pour vôte manque de foi ,
 „ vôte infidélité que vous le ferez &c”.

Le Sancho de ce Dom Quichotte sert à faire sentir toute l'absurdité des idées & de la doctrine de son maître; sa simplicité & son sens droit embarrassent souvent le Héros, mais son ignorance & sa soumission raccommoient tout, & lui font suivre son maître en enrageant. Quelquefois à ces scènes extravagantes l'Auteur oppose sagement les traits de la vraie piété & de la vertu, qu'on lit avec le plus grand plaisir. En voici un exemple qui donnera une idée du ton de l'Auteur & de sa connoissance du monde. „ Lady Forrester , dit-il ,
 „ s'est fait une loi de satisfaire à tout
 „ ce que le devoir exige d'elle, avant
 „ que de se livrer à aucune espèce d'a-
 „ musement; c'est ensuite de ce prin-
 „ cipe, qu'elle fait sa tournée presque
 „ tous les jours chez les pauvres du
 „ village, où elle a une maison de cam-
 „ pagne. Elle avoit fait faire un jour
 „ de la toile pour une pauvre femme
 „ qui étoit près de son terme, & qui
 „ ayant

„ ayant presque chaque année un enfant,
 „ se trouvoit souvent au dépourvu par
 „ l'absence de Lady. La toile avoit
 „ été choisie un peu forte, dans l'inten-
 „ tion qu'elle pût servir plus d'une fois.
 „ Cette femme reçoit la visite de Lady
 „ qui la lui apporte, & considère le pré-
 „ sent avec attention. Lady lui de-
 „ mande ce qu'il lui en semble, elle ré-
 „ pond que la toile est assez grossière,
 „ mais que peut-être cela ira. Miss Saint-
 „ hil, amie de Lady, demande à la femme
 „ si elle ne remercie pas Lady de la peine
 „ qu'elle a prise. Ah ! lui répond elle, Mi-
 „ lady a tant de gens qui travaillent pour
 „ elle, que cela ne lui donne pas beau-
 „ coup de peine. Notre héros qui accom-
 „ pagnait Lady branla la tête, Lady sou-
 „ rit & se rendit à une autre cabane, où
 „ demeurait une pauvre femme avec sept
 „ ou huit enfans, presque nus & moitié
 „ mourans. Lady s'informe pourquoi el-
 „ le n'a pas envoyé chercher chez elle du
 „ bouillon pour ses enfans, comme elle
 „ avoit coutume de le faire. Pour dire la
 „ vérité, répondit-elle, c'est qu'il n'est

plus si bon qu'autrefois depuis ce nouveau Cuifinier que vous avez. J'en suis fâchée, mais qu'y manque-t-il ? lui dit Lady. Ah ! dit-elle, l'ancien donnoit de temps en temps de la viande aux pauvres gens avec leur soupe ordinaire, il avoit quelque charité. Je ne le crois pas, dit Lady, il étoit bon envers quelques uns, selon que la fantaisie lui en prenoit, & très dur envers bien d'autres ; il donnoit à ses favoris des nourritures qui ne convenoient nullement à leur maladie & à leur état, & renvoyoit à vuide ceux qu'il n'aimoit pas en les accablant de reproches, c'est pour cela que je l'ai renvoyé.

Dans la maison attenante demouroit un homme, qui avoit la fièvre depuis longtemps, & à qui Lady avoit envoyé une infusion de Quinquina ; elle s'informa de l'état où il le trouvoit & si la fièvre l'avoit quitté. Non, lui dit-il, cette drogue ne m'a pas fait de bien, du tout. — Peut-être ne la prenez-vous pas régulièrement -- Oh ! non, car cela est si amer que je n'en puis souffrir
le

le goût. Lady lui représenta que toute sa vertu consistoit dans cette amertume, & que s'il ne prenoit pas ce remède il ne pourroit chasser la fièvre. L'homme lui répondit qu'il en seroit ce qui plairait à Dieu, mais que pour lui il ne prendroit pas une drogue d'Apothicaire, quand il en devroit mourir. Ils rencontrèrent un moment après un autre misérable fort âgé, & qui avoit l'air de s'échapper d'une taverne. Eh ! bien, Jean, lui dit Lady Forester, que faites vous, je suis bien aise de vous voir, je croyois que votre foiblesse ne vous permettoit pas de sortir. Comment avez vous trouvé le Livre que je vous ai donné à lire, quand votre mal vous retenoit au logis? — Je ne sais pas, Milady, c'est sûrement un fort bon Livre, mais j'ai eu tant à faire que je n'ai pas eu le temps d'en lire un mot. Notre Héros ne put s'empêcher de remarquer, que si les efforts de sa Grandeur pour le bien du prochain avoit été sans succès, elle ne perdrait cependant pas sa récompense. Lady lui répondit qu'elle étoit déjà

récompensée par le sentiment d'avoir rempli ses devoirs. Ah ! lui dit-il , si votre Grandeur pouvoit leur faire avoir un peu de la véritable foi , elle en verroit bientôt les effets. ”

Un accident qui sembloit devoir être fatal à nôtre Apôtre , le rendit enfin à lui même. Il reçut un coup à la tête , qui en lui faisant perdre beaucoup de sang , calma l'effervescence de celui qui lui restoit ; dans un état de foiblesse , les discours d'un sage Ecclesiastique & ensuite ceux de *Miss Townsend* , qui lui avoit inspiré un intérêt particulier , lui font abandonner ses idées romanesques. Il retourne chez sa mère , épouse *Miss Townsend* , & vit heureux & content.





ARTICLE SIXIEME.

LETTRE de Mr. VAN GOENS,
aux Auteurs de la *Bibliothèque*
des Sciences.

MESSIEURS,

JE viens de recevoir de la part de l'ACADEMIE DES BEAUX ARTS DE VIENNE, le Prospectus d'un Ouvrage posthume de Mr. WINCKELMANN, avec prière de l'annoncer dans ce Pays-ci. Je prens la liberté de vous en envoyer à cet effet une traduction Française, pour être insérée dans votre Journal. Les personnes qui voudront souscrire à cet Ouvrage, sont priées de m'écrire à temps, & de me marquer exactement le nombre d'exemplaires dont elles souhaitent faire l'acquisition.

J'ai

92 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

J'ai l'honneur d'être avec une très
parfaite considération,

MESSIEURS,

*Votre très humble & très
obeissant Serviteur.*

Utrecht,
ce 28. Sept. 1773.

VAN GOENS.

*Conseiller de S. M. Imp. R.
Ap. & Professeur à Utrecht.*

AVIS AU PUBLIC,

*Concernant les Ouvrages de feu Mr. WINC-
KELMANN, traduit de l'Allemand.*

Si le sentiment douloureux que
l'Allemagne & l'Italie ont ressenti à la
perte d'un homme tel que Mr. WINC-
KELMANN, pouvoit s'effacer jamais,
les Ouvrages qu'il a laissés après sa mort,
suffiroient pour leur rappeler son sou-
venir.

L'article le plus important de ce legs
précieux, est sans doute son *Histoire*
de

de l'Art de l'Antiquité. Je parle, non d'un exemplaire corrigé du Livre publié sous ce titre à Dresde l'an 1764., mais d'une production entièrement nouvelle, dans laquelle l'Auteur n'a fait entrer qu'un très petit nombre des matériaux qui composoient son premier Ouvrage, de la manière, à peu près, dont à la construction d'un Temple nouveau, on emploie quelques pierres prises dans les debris d'un bâtiment jeté à bas. Cet Ouvrage, tel qu'on l'a trouvé à la mort de feu Mr. WINCKELMANN, est entièrement préparé pour l'impression, & l'Auteur a même eu soin de noter jusqu'aux plus petites attentions qu'il souhaitoit qu'on eût en le donnant à la presse. Il s'étoit proposé avant de donner au jour l'original, d'en faire faire une Traduction Française, tant pour avoir la satisfaction de voir enfin son travail rendu d'une utilité plus générale, qu'afin de prévenir que sa seconde *Histoire de l'Art de l'Antiquité*, n'eût, comme la première, le malheur d'être défigurée par un Traducteur

teur ignorant. Mr. *Touffaint* s'étoit même déjà engagé, de concert avec MM. *Merian & Sulzer*, à prendre sur lui cette charge honorable : & l'Auteur venoit de commencer à transcrire de sa propre main la Copie de son Ouvrage, qu'il se proposoit de faire tenir à cet effet à Mr. *Touffaint*, lorsque sa mort tragique détruisit tout d'un coup tous ces projets.

L'Edition de cette *Histoire* entièrement refondue de *l'Art de l'Antiquité*, qu'on se prépare maintenant à donner au public, à l'honneur de l'Allemagne & de l'Académie Impériale des Beaux Arts de Vienne, & qui sera accompagnée de plusieurs pièces anecdotes trouvées parmi les papiers de Mr. WINKELMANN, sera le meilleur monument qu'on pourroit ériger à la mémoire de son incomparable Auteur, & conservera son souvenir bien mieux que ne pourroit faire une statue de marbre. Pour faciliter l'exécution de cette entreprise, on a jugé à propos de prendre la voie de la souscription, quoique sans
au-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE., 1773. 95

aucune prénumération ou paiement fait d'avance. Un arrangement aussi désintéressé paroîtra moins inexplicable au Public , après qu'on l'aura informé, que ce n'est pas un Libraire , mais un particulier , Amateur des Arts , qui fait les frais de cette Edition ; & il aimeroit mieux s'exposer à quelque perte , que de priver le Public des Ecrits d'un Auteur qui fait tant d'honneur à sa Patrie. Aussi ne se propose-t-on pas de tirer de cet Ouvrage un nombre vague d'exemplaires, pour glisser après dans le commerce ceux qui pourroient en rester; on n'en tirera absolument qu'autant d'exemplaires qu'il se trouvera de connoisseurs & *Dilettanti* , qui souhaiteront d'en faire l'acquisition. C'est pour les inviter à s'annoncer à temps qu'on publie l'Avis présent , aussi bien que pour tracer en peu de mots le plan de l'édition de cet immortel Ouvrage. L'Auteur a voulu qu'il fut dédié à son Illustre Protecteur Mr. le Prince de Kaunitz ; & vis-à-vis du titre, se trouvera le portrait de Mr. WINCKELMANN, gra-

gravé par le fameux Sr. *Schmutzer*. Dans la Préface, on donnera une notice détaillée, & puisée dans de bonnes sources, de la vie de l'Auteur, & l'on rendra compte du plan entier de son Ouvrage. Celui-ci sera imprimé avec soin, d'un caractère neuf & très beau, sur le meilleur papier, & formera un gros Volume grand in quarto, exécuté de la manière dont le mérite un livre classique & destiné à passer à la postérité. Les Estampes en taille douce, qui y appartiennent seront gravées sous les yeux de l'Académie, sur les dessins donnés par l'Auteur. L'Ouvrage sera suivi de quelques pièces détachées de Mr. WINCKELMANN, auxquelles on ajoutera quelques unes de ses Lettres les plus intéressantes. Une Table complete des matières terminera le Volume. Quant à son prix, il est impossible de le fixer d'avance. Tout ce dont on peut assurer le Public, c'est qu'on lui en fixera toujours un beaucoup plus raisonnable, que n'auroit pu faire un Libraire quelconque. On donnera à la tête de l'Ouvrage, une liste exacte des

Sous-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 97

Souscripteurs, & aussitôt que l'impression sera achevée, on délivrera à chacun son exemplaire, qu'il paiera au prix fixe, avec les fraix du transport. La souscription sera ouverte jusqu'au mois de Mai 1774. après quoi personne n'y pourra plus être admis, puisqu'on ne tirera qu'un nombre d'exemplaires égal à celui des souscriptions reçues vers ce terme. On souscrit à Vienne chez Mr. *Bianchi*, au *Real-Zeitungs Comtoir*, &c. Donnée à Vienne au Mois d'Août 1773.

(Signé)

FR. J. RIEDEL,

Membre de l'Académie des Arts.





ARTICLE SEPTIEME.

HISTOIRE DE LA CONVERSION
 DU COMTE J. F. STRUENSE'E,
 Ci-devant Ministre Privé du Ca-
 binet de Sa Majesté Danoise. A-
 vec une Relation, faite par lui-
 même, de la manière dont il est
 parvenu à changer de sentimens
 par rapport à la Religion. Pu-
 bliée par Monsieur le Docteur
 BALTHASAR MÜNTER, &
 traduite de l'Allemand par Mada-
 me de la Fite ; *Amsterdam* 1773.
 grand in 8°. deux Parties, dont
 la première est de pp. 254. y com-
 pris la Préface &c. & la 2^e. de 260.

Nous avons parlé du caractère, du mé-
 rite, & de l'authenticité de cet Ou-
 vrage, dans l'Extrait que nous avons
 don-

donné de l'Original (*Bibl. des Sc. Tom. XXXVIII. p. 38*). Nous nous proposons aujourd'hui d'en faire connoître la Traduction, & d'indiquer avec plus de détail la marche que l'Auteur a suivie.

Instruit d'avance des préjugés que nourrissoit le Comte *Struensée* contre la Religion & ses Ministres, Mr. MÜNTER ne se proposa d'autre but dans sa première visite, que de lui inspirer de la confiance, de lui faire sentir l'importance du ministère qu'il venoit exercer, & si l'occasion s'en présentoit, de fonder ses principes en matière de Religion. Le prisonnier reçut l'Ecclésiastique avec un visage sombre, & la contenance d'un homme qui se prépare à écouter des reproches offensans & à n'y répondre que par un silence dédaigneux. « Nous étions seuls, dit Mr. MÜNTER, & je ne pus contempler sans attendrissement, la triste situation de celui qui peu de semaines auparavant étoit le premier & le plus puissant des sujets de notre Souverain. Je ne pouvois dissimuler cette impression, & ne cherchai point aussi à

la lui cacher. Monsieur le Comte, dis-je alors, vous le voyez, je viens à vous avec une ame pénétrée : je fais & je sens ce qu'on doit à un homme devenu malheureux, & qu'à coup sûr Dieu n'avoit point fait naître pour une pareille infortune. Je souhaiterois du fond de mon coeur pouvoir vous rendre mes visites aussi agréables qu'utiles. Ici, Mr. MUNTER fait voir au Comte qu'aucun motif d'intérêt, ou de gloire, n'avoit pu le déterminer à accepter la vocation qui le conduisoit auprès de lui ; qu'au contraire la vue des inconvéniens qui y étoient attachés auroit suffi pour l'en détourner, si l'espérance de le consoler dans son infortune, de l'aider à en éviter une bien plus à craindre encore, ne l'avoit emporté sur toute autre considération. *Struensee* convint, dit Mr. MUNTER, que je n'avois en vue que son seul intérêt. „ Si vous en êtes convaincu, *poursuivit le Docteur, avec émotion*, ne me refusez pas la confiance légitime qu'on doit à celui qui s'intéresse vivement à nous. Je répondrai à cette confiance,

dus-

dâssiez-vous au commencement me traiter d'homme foible, d'esclave du préjugé, j'y répondrai par tout ce que la gratitude & l'amitié inspirent; je ne me laisserai point de vous prouver cette amitié, & puis que je suis le seul ami qui vous reste sur la terre, & que vous êtes en droit d'espérer des consolations de votre unique ami, je veux jusqu'au dernier moment travailler à votre repos & à votre bonheur. Il me regarda fixement, me serra la main, & ses yeux me parurent mouillés de quelques larmes". Mr. MUNTRE cherche à mettre à profit cet instant favorable; sa compassion, qu'on pourroit nommer adroite, si elle n'avoit été réelle, dispose insensiblement le Comte à lui accorder de la confiance, & à lui découvrir son système en matière de Religion.

Il s'en falloit de beaucoup que *Struensée* ne fut Chrétien; cependant il reconnoissoit & vénéroit l'Etre suprême, & croyoit que la race humaine & l'Univers tiroient de lui leur origine. -- Que l'homme soit composé de deux substan-

ces, c'est ce dont il n'avoit pu parvenir à se convaincre. Il se regardoit lui & ses semblables comme de simples machines -- „ C'est Dieu , *continue le*
 „ Comte, qui imprime d'abord le mouve-
 „ ment à la machine humaine; quand
 „ elle s'arrête, c'est à-dire quand l'hom-
 „ me meurt, il n'y a plus rien à crain-
 „ dre ni à espérer pour lui -- Je ne re-
 „ fuse point aux hommes la liberté,
 „ je crois cependant que toutes nos ac-
 „ tions libres sont déterminées par nos
 „ sensations: en conséquence j'admets
 „ de la moralité dans les actions, mais
 „ entant seulement qu'elles aient des
 „ suites par rapport à la société. Car
 „ tout ce que l'homme peut faire est indif-
 „ férent en soi; Dieu n'y prend aucune
 „ part & si l'homme se trouvoit le maî-
 „ tre de diriger à son gré les effets de
 „ sa conduite, & qu'il empêchât qu'elle
 „ ne devînt nuisible à la Société, per-
 „ sonne ne seroit en droit de lui faire
 „ des reproches.. ”. Le Comte avoue
 que plusieurs de ses actions lui causoient
 de l'inquiétude, sur-tout parce qu'elles
 avoient

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 103

avoient entraîné d'autres personnes dans l'infortune. „ Cependant il n'en re-
„ doutoit pour lui aucune suite fâcheuse ,
„ aucun châtiment après cette vie , ne
„ voyant pas qu'un tel châtiment pût
„ servir à satisfaire la Justice Divine ,
„ supposé même qu'elle prît connois-
„ sance des actions humaines. L'hom-
„ me ici bas n'est déjà que trop puni
„ de ses fautes. Lui-même au sein de
„ la grandeur ne s'étoit point senti heu-
„ reux ; au moins durant les derniers
„ mois de cette fortune si enviée il avoit
„ essuyé bien des chagrins , bien des al-
„ larmes. Sa principale objection con-
„ tre le Christianisme consistoit en ce
„ qu'il n'étoit point généralement ré-
„ pandu. Si la Révélation étoit divine ,
„ &c en même temps la vraie , la seule
„ route qui conduisit à plaire à Dieu ,
„ il faudroit nécessairement qu'elle fût
„ connue de tous les hommes ”.

Mr. MUNTER lui dit peu de cho-
ses ce jour-là , en réfutation de son sys-
tème ; mais lui proposa la lecture d'un

excellent Ouvrage qui pourroit contribuer à rectifier ses idées en matière de Religion. Quel est cet Ouvrage, demanda *Struensee*, d'un air de méfiance? On lui dit qu'il avoit pour titre: *Considérations sur la Religion*, par l'Abbé *Jérusalem*, & il consentit à le lire.

Le principal soin du Docteur MUNTZ, lors de sa seconde entrevue avec le Comte, devoit être de lui prouver la fausseté de cette hypothèse, *l'homme n'est qu'une simple machine*. Tout ce morceau est plein de clarté, de précision & de force; le Docteur démontre par des règles puisées dans une saine logique, que l'hypothèse du Comte est incomplète, insuffisante & fautive; puis il lui oppose cette autre hypothèse: *l'homme est composé de deux substances d'un corps & d'une ame*, & fait voir qu'exempte des défauts de la première, elle a de plus tous les avantages qui manquent à celle-ci. Enfin il compare encore les deux hypothèses dans leur rapport avec Dieu & les hommes, pour mettre le Comte en état de juger laquelle des deux mérite

la préférence. „ Il est conforme à la raison , *dit-il* , de choisir entre deux propositions qui ne sont pas encore évidentes , celle qui s'accorde le mieux avec l'idée qu'on doit avoir des perfections de Dieu & de la dignité de l'homme. Appliquons cette règle à nos deux hypothèses. Si l'homme n'est qu'une simple machine , Dieu sans doute a fait en lui une machine très ingénieuse , très propre à exciter l'admiration , parce qu'elle atteste l'inimitable habileté de son Auteur. Mais je ne trouve point ici de dessein , ni cette empreinte de bonté & de sagesse , que j'étois en droit de chercher dans l'ouvrage d'un Dieu. En un mot , je ne vois en l'Etre suprême , s'il est permis de s'exprimer de la sorte , qu'un savant constructeur d'Automates. Si l'homme au contraire est composé de deux substances , Dieu a produit en lui un Etre raisonnable & libre ; & je puis conclure de la raison & de la liberté de cette créature , que Dieu s'est proposé en la formant des fins bienfaisantes & dignes de lui ; j'apprends à aimer mon

Auteur, à vénérer sa sagesse & sa bonté. Ici je découvre en lui tous les caractères de l'amour, il se présente à moi comme un père. — Suivant la première hypothèse, l'homme n'est qu'un jeu de la main divine, vil esclave créé sans objet, qui n'est ni meilleur, ni plus heureux que la brute, & réduit peut être au néant lorsqu'il cesse de vivre. Mais suivant l'autre opinion, l'homme est créé pour des fins importantes, il est chargé de sa propre conduite, il occupe une place distinguée parmi les oeuvres de Dieu, il sent qu'il jouit sur la terre d'une foule de prérogatives, refusées aux Créatures d'une autre espèce, enfin il a droit d'espérer un très haut degré de perfection dans une meilleure oeconomie. Ceux qui savent qu'on ne sauroit avoir du grand Etre une idée trop sublime, & qui s'intéressent à la dignité de la nature humaine, ne balanceront point entre les deux hypothèses". Le Comte avoit essayé à plusieurs reprises de défendre la sienne, mais chaque fois le Docteur avoit détruit des argumens, qu'il cro-

crovoit victorieux en faveur de sa cause. On lisoit son embarras dans ses regards ; cependant il persistoit toujours dans sa première opinion, qui, disoit-il, avoit jetté de trop profondes racines chez lui, pour pouvoir s'en détacher. D'ailleurs l'incertitude des connoissances humaines, la crainte d'échanger une erreur contre une autre, sa situation présente qui ne lui laissoit point assez de calme & de sérénité pour entrer dans l'examen de ses anciens principes, lui paroissent des raisons suffisantes pour justifier sa résistance. Mr. MUNTER cherche à lui faire sentir la foiblesse de ses excuses, lui parle avec toute la tendresse & l'énergie dont il est capable, le presse, le conjure de ne pas rendre infructueuses pour l'Eternité, les dernières semaines de sa vie. „ Si vous persistez, dit-il, dans l'aveugle opinion qui ferme la source des biens salutaires qu'on puise dans la Religion, sans doute dans le misérable espoir de cesser d'être & par conséquent de n'avoir pas à souffrir après la mort, je suis obligé de vous dire que
vous

vous pourriez être déçu dans cette triste espérance. Oui, quand il seroit démontré de la manière la plus incontestable que l'homme est une machine, Dieu qui l'a formée, peut après l'avoir détruite, rétablir l'oeuvre de ses mains. Un Horloger n'a-t-il pas ce pouvoir sur une montre brisée ? Ainsi du moins vous sortirez de ce monde dans un doute affreux sur le sort qui vous attend, vous qui pouvez encore en être pleinement éclairci, & quitter la vie avec un sentiment d'espérance & de joie. Il ne voulut point convenir qu'il cherchât une consolation dans l'attente du néant après la mort, ses yeux laissoient couler des pleurs, cependant il refusoit de s'avouer vaincu ”.

Afin de préparer le Comte à recevoir des impressions religieuses, Mr. M. crut devoir ouvrir son coeur à des sentimens d'humanité & de tendresse, & dans cette vue il lui rappella le souvenir de ses Parens, l'entretint de leur affliction, & l'exhorta à leur procurer l'unique consolation qu'ils pouvoient désormais at-
ten-

tendre de lui, celle de les rassurer sur son sort à venir.

Dans le troisième Entretien, le Docteur s'attache à faire voir au Comte, que c'est moins dans son esprit que dans son cœur que s'est gravée l'opinion fatale qu'il refuse d'abandonner. « Vous aimez, *lui dit-il*, à croire que l'homme est une machine, vous craignez en perdant cette erreur de perdre un sentiment agréable. Voilà la cause de votre résistance aux lumières de la saine raison, & je vais le prouver par l'histoire de votre propre cœur. Quand avez-vous commencé à vous conduire avec imprudence, à écouter la voix de l'ambition, à suivre l'attrait de la volupté? Sans doute dès votre première jeunesse, avant qu'il vous soit venu dans la pensée que l'homme destitué d'une âme n'est qu'une simple machine. Cependant, le sentiment de la moralité des actions, que Dieu avoit aussi gravé dans votre cœur, vous causoit quelquefois de l'inquiétude; vous cherchiez à vous en délivrer, & le hazard

vous

vous fait entendre, ou lire cette proposition : *l'homme n'est qu'une machine*. Aussi-tôt vous vous écriez : tout est donc fini après la mort , je puis donc me livrer à mes penchans, être ambitieux , voluptueux ; pourvu que je sache éviter les maux que le vice entraîne ici bas, cela me suffit, qu'ai-je à redouter d'un avenir chimérique ? Adoptant dès lors ce commode système, vous vous efforçâtes dans la suite à l'appuyer de quelques preuves, afin de tranquilliser votre raison qui pour le moins doutoit encore. En vous occupant à l'étude de l'Anatomie dans la vue de devenir un Médecin habile (ah que ne vous êtes vous borné à cette vocation !), vous crûtes les trouver ces preuves. Sans examiner leur valeur, elles favorisoient votre opinion chérie. c'en fut assez pour les saisir avidement ; & voilà comment s'est abusé mon malheureux Ami ! A compter de cet instant tout vous parut permis , & vos passions ne connurent plus de frein. Vous commettiez avec joie chaque excès qu'elles vous invitoient à

com-

commettre, vous croyiez triompher de la Religion & de la vertu; & cette pensée, *je ne suis qu'une machine*, appaisoit vos remords aussi-tôt que leur cri se faisoit entendre. Puis-je encore m'étonner après cela de votre attachement à un principe, qui si long-temps vous a servi de bouclier contre tous les assauts de la conscience? Enfin l'ami qui s'est chargé du soin de votre ame, vient vous déclarer que le temps de l'illusion est passé, que vous êtes plus qu'une machine, que vous avez une ame immortelle. Je réfute votre système, je le détruis, votre propre raison vient à mon secours, vous êtes subjugué; mais vous ne voulez point vous avouer vaincu. D'où vient? uniquement parce que cette opinion a jetté de trop profondes racines dans votre coeur! Non seulement vous lui savez gré d'avoir favorisé vos passions, mais encore & c'est le motif qui vous y attache sur-tout, vous entrevoyez avec effroi le réveil qui doit suivre le long sommeil de votre conscience, la multitude de péchés qui va s'offrir

fir à vous, les reproches amers qui vien-
 dront déchirer votre coeur aussi-tôt que
 vous commencerez à reconnoître l'ex-
 istence de votre ame. Pour éviter
 une lumière qui vous blesse, vous vous
 tenez à l'erreur la plus dangereuse,
 vous feignez de la croire, & cela
 contre votre propre conviction. Peut-
 être aussi l'envie d'avoir raison, la hon-
 te de céder, sont elles causes de votre
 résistance, peut-être avez vous fait des
 disciples, & craignez-vous de passer
 dans leur esprit pour un maître peu sûr
 de ses principes". Le Docteur lui rap-
 pelle de nouveau, que l'espoir du néant
 après la mort, n'est pas une conséquen-
 ce de son hypothèse. „Ainsi continuez,
 j'y consens, continuez à croire que vous
 n'êtes qu'une machine, mais ne vous
 croyez point pour cela à l'abri d'une
 nouvelle existence après la mort. Quel
 parti prendrez-vous donc à présent? Se-
 ra-ce de résister toujours à la vérité, de
 rendre inutiles tous mes efforts pour vo-
 tre salut? S'il en est ainsi, mes con-
 seils vous sont superflus, & le compte que
 vous

vous aurez à rendre à Dieu, au Père de la vérité & de la vertu, deviendra toujours plus redoutable. Renoncez-vous au contraire à un système faux & dangereux, j'en bénirai Dieu pour vous, je me réjouirai au delà de toute expression d'avoir une lueur d'espérance de vous voir encore heureux dans l'éternité. O mon cher Comte, vos jours sont abrégés & comptés; hélas! il vous en reste bien peu: hâtez-vous de sauver votre ame! Voilà d'où vient je vous sollicite si vivement, d'où vient je frémis à l'idée que peut-être en cet instant vous résistez à ma prière. . . . Il m'avoit rarement interrompu pendant tout ce discours, qu'il écoutoit avec beaucoup d'attention, & il m'avoua que la manière dont son opinion s'étoit formée & fortifiée chez lui, étoit précisément celle que je venois de décrire. Après quelques instans de silence de part & d'autre, pendant lesquels il parut plongé dans ses idées, ah! j'espère, s'écria-t-il, j'espère & je souhaite à présent l'immortalité! Je présentai aussi-tôt que

L'Ouvrage de *Jérusalem* avoit pu l'amener jusques-là; lui-même me le confirma le moment d'après, disant qu'il étoit impossible de résister à cette lecture".

Le Comte étant arrivé à l'espoir & au desir de l'immortalité, Mr. MÜNTER ne jugea point à propos de l'arrêter à de longues recherches sur l'existence, la nature & la durée de notre ame: j'appréhendois, dit-il, que les vérités spéculatives ne vinssent absorber un temps précieux, & qu'elles ne nous entraînaissent dans des discussions subtiles, étrangères à la conversion du cœur. Il crut plus important d'achever de détruire la fausse sécurité du Comte, & de lui faire voir que dans cette vie future, devenue l'objet de ses vœux & de son espérance, il n'avoit point un sort heureux à se promettre.

Nous nous sommes arrêtés long-temps sur ces trois premiers Entretiens, parce qu'il étoit nécessaire de montrer le point d'où le Comte est parti, pour arriver au terme qu'il a su atteindre; à présent

sent nous ne ferons guère qu'indiquer en général la route que son sage Conducteur lui a fait parcourir. L'étude de la Religion Naturelle, devoit précéder celle du Christianisme; éclairé par les Ouvrages de Mrs. *Jérusalem*, *Gellert*, & *Reimar*, le Comte *Struensée* renonça volontairement aux opinions qui lui sont contraires, après en avoir reconnu l'illusion & le danger. A cette étude succéda l'examen de son état moral & de ses relations avec Dieu. Mr. MUNTER fit avec lui la recherche la plus exacte des péchés que ses passions & sa légèreté l'avoient porté à commettre, & des suites funestes qu'ils avoient du entraîner. Troublé, confondu à l'idée d'une vie passée dans le désordre, le sentiment de ses fautes fut suivi du repentir le plus amer. Mr. MUNTER chercha à lui rendre salutaire la profonde tristesse où il le vit plongé, & après l'avoir fait convenir que la seule raison ne pouvoit lui donner la certitude d'être reçu en grâce, ni lui fournir des consolations suffisantes, il l'invita à chercher dans la Re-

ligion Chrétienne la source unique des consolations efficaces. Alors il lui apprit à connoître le Fondateur du Christianisme du côté historique, & sa doctrine du côté moral ; dans cette vue il lui donna l'histoire des trois dernières années du Sauveur ; & le Comte ne tarda point à aimer, à admirer Jésus-Christ & sa morale. Il trouva qu'il étoit contre toute vraisemblance, qu'une morale aussi excellente fût fondée sur des doctrines fausses & d'invention humaine, & qu'un Homme si bon & si sage fût un fanatique ou bien un imposteur. Puis il rechercha les preuves de la mission divine de Jésus-Christ : il examina la crédibilité historique de sa résurrection, les Oracles qui se sont accomplis en sa personne, & toutes ces preuves parurent plus que suffisantes au Comte, pour le convaincre que J. C. a été envoyé de Dieu. Ensuite il s'appliqua à connoître la partie théorétique du Christianisme, & commença par la doctrine de la Rédemption, comme en étant le dogme fondamental. Après avoir prouvé que cette doctrine s'accorde avec toutes les per-

perfections de Dieu , qu'elle est le moyen le plus efficace pour rendre les hommes bons & heureux , Mr. MUNTER lui applique ainsi ces vérités générales.

„ Je ne vois plus rien à présent , qui puisse vous empêcher de devenir Chrétien. Vous y êtes souverainement intéressé. Vous voyez l'Eternité de bien près : votre conscience est chargée , & craint la colère de Dieu. Votre raison ne peut vous fournir aucune ressource , & le seul moyen qu'il y ait dans le monde , de vous procurer cette paix & cette consolation que vous souhaitez si ardemment , c'est la foi en Jésus-Christ : moyen dont une infinité de gens éclairés ont fait avant vous l'heureuse expérience , & qu'ils ont trouvé infailible. Vous savez que ce Jésus a été pleinement autorisé de Dieu , comme son Envoyé auprès des hommes. Et vous voyez à présent que le moyen qu'il vous indique , est digne de Dieu. Vous ne pouvez donc , si vous vous aimez vous même , si votre salut vous est cher , vous ne pouvez qu'employer ce moyen , c'est-à-dire , croire

en Jésus-Christ. Cessez, Monsieur le Comte, cessez d'être malheureux. Croyez en Jésus-Christ : il vous pardonnera vos péchés, & votre mort sera pour vous l'entrée d'une éternité bienheureuse. Ici suivit une scène, *continue* Mr. MÜNTER, qui me toucha au delà de l'expression. Jamais je n'ai ressenti une telle joie ; jamais je n'ai eu une plus entière & plus ravissante certitude du bonheur d'avoir ramené un pécheur de ses égaremens. Tant que je vivrai je me souviendrai de cette heure solennelle & délicieuse ; tant que je vivrai, je ne cesserai d'en bénir le Seigneur. Il faudroit, dit le Comte, que je fusse le plus insensé des hommes, si après des preuves si convaincantes, après avoir si bien senti l'excellence & l'utilité du Christianisme, je ne l'embrassois pas avec joie. Il agit aussi puissamment sur mon cœur : quand je lis la vie de Jésus-Christ, je suis souvent ému jusqu'à répandre des larmes. Déjà même à l'idée de ma mort se mêle un sentiment d'espérance ; & je me suis familiarisé avec

les

les circonstances effrayantes dont elle sera accompagnée. Je ne sais comment je serai disposé, ni si j'aurai la même force, quand l'heure fatale sera venue; mais je puis dire qu'à présent j'y pense sans allarme, & qu'il n'y a plus rien qui m'attache à la vie. C'est avec une douce tranquillité que je fonde sur Jésus-Christ, l'espoir du pardon de mes péchés. Et vous, mon digne Ami, je vous remercie du fond de mon cœur, de ce que vous m'avez amené jusqu'ici. Je l'embrassai, je lui dis, que c'étoit à Dieu qu'il devoit en rendre grâces, & nous fîmes la prière ensemble".

Mr. MÜNTER dans ce même Entretien, rapporte un exemple bien remarquable de l'extrême difficulté qu'il y a à se défaire des fausses opinions que l'amour du vice a fait embrasser, & que l'on a entretenues long-temps avec plaisir. Le Comte, dit-il, étoit non seulement convaincu de la fausseté de son ancien système sur la non-existence après la mort, mais il avoit encore embrassé le Christianisme, qui est entière-

ment fondé sur l'attente d'une oeconomie à venir & éternelle, il l'avoit, dis-je embrassé avec connoissance de cause, & après en avoir soigneusement examiné toutes les preuves, il détestoit ses premières erreurs comme la source de toute son infortune, & il ne trouvoit de consolation & de joie que dans l'attente d'un monde meilleur : & cependant cette idée, *peut-être qu'il n'y a point d'éternité*, le persécutoit encore, & il n'en fut entièrement délivré que peu de jours avant sa mort. Je voudrois que son exemple fut un avertissement pour ceux qui ont tant de facilité à recevoir les sentimens mêmes les plus absurdes, pourvu qu'ils soient favorables à leurs passions ”.

Nous rendrons compte incessamment de la suite de cet Ouvrage ; quant à la Traduction nous pouvons répondre de sa fidélité, l'ayant comparée soigneusement avec l'Original, & pour ce qui est des autres qualités qui constituent une bonne Traduction, nos Lecteurs sont en état de juger, si elles se trouvent dans celle-

JUILLET, AOÛT, SEPTMB., 1773. 121

celle-ci par les morceaux pris au hazard
que nous venons d'en rapporter.



ARTICLE HUITIEME.

LECTIONES EXEGETICÆ, of
UITLEGKUNDIGE VERMAA-
KELYKHEDEN, bevat in verschei-
de Brieven, over veele Byhel plaat-
sen; en eenige Stukken over de Kerk-
geschiedenis. Door PETRUS NIEUW-
LAND, Leeraar der Hervormde Ge-
meente in 's Gravenhage, en Lid van
de Zeeuwfche Maatschappij der Wee-
tenfchappen;

C'est-à-dire,

LECTIONES EXEGETICÆ, ou
Lettres fur plusieurs passages de
l'Ecriture Sainte, & fur quel-
ques points de l'Histoire Ecclesi-
astique; par Mr. NIEUWLAND,

H 5

Pas-

Pasteur de l'Eglise Réformée (Flamande) de la Haye, & Membre de la Société Zéelandoise des Sciences; *La Haye*, chez J. Thierry 1773. grand 8°. de 604. pp.

LE savant Auteur de cet Ouvrage entretient depuis longtemps une correspondance assez étendue avec divers Amis, tant Ecclésiastiques que Laïques, qui font, comme lui, leurs délices de la lecture & de l'étude de l'Ecriture Sainte. Ces pieux & doctes Correspondans, se communiquent mutuellement leurs idées, sur des passages difficiles de la Bible, ils s'éclairent les uns les autres, & le Public va désormais profiter aussi de ce commerce épistolaire si édifiant & si instructif. La plupart des Lettres que ce Volume renferme sont de Mr. NIEUWLAND lui-même; d'autres, en petit nombre, lui ont été adressées & les Auteurs n'en sont point nommés; toutes, & particulièrement celles du célèbre Pasteur de la Haye, supposent une lecture immense, une éru-

rudition très variée, & beaucoup d'habileté dans l'interprétation de l'Ecriture Sainte. Ce n'est pas que nous voulussions adopter toutes les explications de Mr. NIEUWLAND, il y en a qui nous paroissent plus ingénieuses que solides, & nous prévoyons d'ailleurs qu'on trouvera qu'il se livre quelquefois un peu trop à son imagination, & qu'il hazarde de temps en temps certaines idées, & certaines expressions assez singulières, comme, par ex. dans sa Lettre, sur les Visites Pastorales (1). Mais il faudroit être bien injuste, pour ne pas reconnoître que cet Ouvrage renferme une multitude de choses intéressantes & instructives, que l'Auteur y répand beaucoup de jour sur divers passages obscurs de nos Saints Livres, que la plupart des explications sont très heureuses, & que si elles ne sont pas toujours nouvelles pour ceux, qui entendent le François & l'Anglois, elles le seront pour les
trois

(1) Pag. 276 & suiv.

trois quarts de ses lecteurs, parce qu'elles n'avoient pas encore été proposées en Hollandois. Nous allons en produire un exemple.

Lorsque les Prédicateurs & les Moralistes, parlent de la confiance qui doit accompagner les prières que l'on fait à Dieu, ils ne manquent guère de citer ce passage de St. Jaques : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu — mais qu'il la demande avec foi, sans aucun doute, car celui qui doute ressemble aux flots de la Mer, qui sont agités & emportés ça & là par le vent. Qu'un homme de ce caractère ne se flatte pas de rien obtenir du Seigneur : l'homme double de cœur est inconstant dans toutes ses voies (2).* On infère de ces paroles, non seulement que les Chrétiens peuvent avoir l'assurance que Dieu leur accordera les graces spirituelles qu'ils lui demandent, mais aussi qu'ils doivent l'avoir, que cette assuran-

ce,

(2) Jacq. I: 5. 8.

ce, cette forte & entière persuasion d'être exaucés, est nécessaire, indispensable, que c'est une condition sans laquelle nos prières ne sauroient être agréables à Dieu, & que ceux qui prient sans avoir une telle assurance commettent un grand péché, qu'ils sont doubles de cœur &c. Mr. NIBUWLAND rejette avec raison cette maxime & l'explication sur laquelle on la fonde. Et d'abord il observe, qu'il n'est point du tout vraisemblable que St. Jaques se fût élevé avec tant de force, contre un défaut qui a toujours été fort rare, & qui devoit sur-tout l'être extrêmement dans le siècle des Apôtres. Un homme qui demandant avec sincérité la sagesse spirituelle au Seigneur, douteroit de l'obtenir, & manqueroit de confiance en celui qu'il invoque, douteroit par là même de la Bonté, de la Puissance, & de la Sainteté de Dieu; or celui qui auroit de si fausses idées de l'Etre suprême, ne penseroit guère à s'adresser à lui par la prière. Il est vrai qu'il y a des cas où un Chrétien, sans manquer de

de confiance en la personne, sans douter des Perfections de Dieu, peut craindre de n'en être pas exaucé, lors par ex. qu'un sentiment trop vif de sa propre indignité, de ses péchés, de l'abus criminel qu'il a fait des graces précédentes du Seigneur, le porte à appréhender de n'en point recevoir de nouvelles. Alors il ne doute pas de la Puissance de Dieu, il doute si cet Etre si souvent offensé, & dont les graces ont été tant de fois méprisées, voudra bien répandre de nouveaux bienfaits sur un homme qui s'en est rendu si indigne. Mais un tel doute seroit-il donc assez mal fondé, assez criminel pour que St. Jacques voulût le condamner avec tant de sévérité? Représenteroit-il le Chrétien humble & timide, qui est agité de ces doutes, comme un hypocrite, comme un homme double de cœur, comme un homme qui ne doit pas se flatter de rien obtenir du Seigneur?

Il faut donc que l'Apôtre ait eu en vue une disposition tout autrement criminelle, que celle du Chrétien qui doute

te

te par un sentiment de son indignité; & il ne sera pas difficile de découvrir cette disposition, si l'on observe avec Mr. NIEUWLAND que le terme de l'Original *διὰ πρὸς* que l'on a rendu par *douter*, signifie très souvent *chanceler*, *hésiter*, être *indécis*, *indéterminé*: il est employé dans ce sens Rom. IV: 20. Rom. XIV: 23. Actes X: 20. &c. Or si on lui donne ici la même signification, rien de plus clair, ni de plus beau que la pensée de St. Jaques: *Celui qui demande la sagesse à Dieu doit la demander sans hésiter, sans être indécis, sans clocher des deux côtés (3), sans être partagé entre le desir de servir Dieu, & celui de continuer à vivre dans le désordre; il faut que sa résolution de se convertir soit ferme, & qu'il souhaite sincèrement les graces spirituelles qu'il demande.* Or il n'est que trop ordinaire que cette disposition ne se trouve pas dans ceux qui prient

(3) C'est l'expression employée par Elie, 1 Rois XVIII: 21.

prient. Bien des pécheurs sentent le danger de leur état, ils souhaitent quelquefois d'en sortir, ils voudroient faire leur salut, ils prient Dieu de les convertir & lui demandent la sagesse spirituelle ; mais en même temps ils sont encore attachés à leurs vices, ils craignent de sortir de l'esclavage de leurs passions ; s'ils sentent leurs maux, ils redoutent les remèdes, & souvent lors qu'ils prient Dieu de les régénérer, ils appréhendent au fond du coeur qu'il ne les exauce trop tôt : en un mot ils sont précisément dans l'état que St Augustin décrit si bien dans ses *Confessions* Liv. VIII. Chap. 5. De tels hommes sont, comme le dit St Jaques, *doubles de coeur*, ils ne sont pas sincères, ils ont un coeur partagé entre Dieu & le monde, ils *s'approchent de Dieu avec un coeur double* (4) ; ils sont *inconstans dans toutes leurs voies*, dans tout ce qu'ils font, ils veulent un jour ce qu'ils ne veulent plus le lendemain ;

(4) *Ecclesiastique* 1 : 33.

main, ils sont *semblables aux flots de la mer*, ils sont dans une agitation continuelle, ils passent rapidement d'une disposition à l'autre, & il est bien manifeste que des gens de ce caractère ne doivent pas *se flatter de rien obtenir du Seigneur*, puisqu'ils ne souhaitent pas sincèrement ce qu'ils lui demandent. On voit donc que la censure de St. Jaques ne tombe pas, comme on le croit communément, sur ceux qui demandant la sagesse *craignent de n'être pas exaucés*, mais au contraire sur ceux qui *craignent intérieurement d'être exaucés*. Nous ne doutons pas que nos Lecteurs ne goûtent cette explication. Elle n'est pas absolument nouvelle; outre que MM. de Beausobre & Lenfant l'avoient insinuée dans leurs Notes sur ce passage de St. Jaques, voici ce que dit Saurin, dans son Sermon sur le Cantique de Siméon (5): *Il faut demander la sagesse ne doutant nullement, ou comme on peut traduire le passage de St. Jaques, auquel je fais al-*
lu-

(5) *Sermons de Saurin*, Tom. V. pag. 56.

lusion, il ne faut pas chanceler entre le desir de la sagesse & le desir de la folie ; il ne faut pas être comme le flot de la mer, qui semble faire un mouvement pour venir sur le rivage, & qui incontinent ensuite retourne avec impétuosité dans les gouffres d'où il est venu. Mais si Mr. NIEUWLAND n'est pas le premier auteur de cette explication, il l'a au moins développée beaucoup mieux qu'on ne l'avoit encore fait, & il l'a accompagnée de plusieurs excellentes réflexions qu'on lira avec plaisir & avec fruit.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 131



ARTICLE NEUVIEME

TRAITE' DU SUICIDE, ou du
meurtre volontaire de soi-même.

Par JEAN DUMAS (1).

Savoir souffrir la vie & voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, & tel sera mon sort.

Graffet, Trag. d'Edouard III.

Amsterdam; chez Changuion, 1773.
grand in 8°. de pp. 444.

C Et Ouvrage ne laisse plus rien à dire
à ceux qui voudroient traiter
après Mr. DUMAS la même matière,
ni rien de solide à lui objecter de la
part des Apôtres du Suicide. Il réfute
tout ce que ceux-ci ont avancé de plus
spécieux en faveur de leur opinion; &
pour

(1) Il est Pasteur de l'Eglise François de Leipsick.

pour les combattre, il emprunte tour-à-tour des armes victorieuses de la Philosophie, de la Religion Naturelle & de la Religion Révélée. A l'inspection du titre on pourroit croire que ce Traité n'est fait que pour un très-petit nombre de personnes, pour arrêter seulement les funestes effets du désespoir ou ceux de la plus sombre mélancolie ; mais son utilité est bien plus générale. Ce Livre est fait pour tous les malheureux, il est propre à répandre dans leurs âmes, la consolation, la patience & la paix ; & s'il existoit un spécifique qui eût la double vertu de calmer les douleurs, & de prévenir les maux qui attaquent la vie dans ses principes, il seroit l'emblème de cet Ouvrage. Parmi tous les Auteurs qui se sont élevés contre la doctrine du Suicide, personne ne l'a combattue avec plus de chaleur & de force que le célèbre Citoyen de Genève dans une Lettre de *la Nouvelle Héloïse* (1) ; qui croi-

roit

(1) C'est la XXII. Lettre du III^e Volume.

roit après avoir lu ce morceau , vrai chef d'oeuvre d'éloquence & de raisonnement , que Mr. Rousseau est regardé ici comme l'un des *Orateurs de la mort* (2), & que le passage suivant, qui sert de texte à ce Traité du Suicide , soit tiré d'une Lettre qu'il adressa il y a quelques années à Mr. de Voltaire : *c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge , & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu , que de celui qui peut dire avec Caton : Nec me vixisse poenitet , quoniam ita vixi , ut frustra me natum non existimem. Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement , sans murmure & sans désespoir , quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ. Mr. DUMAS ne s'arrête qu'au second membre de cet-*

(2) On appelloit ainsi le Philosophe *Hégésias*, parce qu'il peignoit si vivement les misères de la vie & les avantages de la mort , que ceux qui l'entendoient prenoient aussi-tôt la résolution de se détruire eux-mêmes.

cette proposition, contre lequel il prouve que personne n'ayant droit, dans aucun cas, d'abrèger le cours de sa vie, le sage ne doit jamais attenter sur la sienne. Et il détruit en même temps les raisons principales, sur lesquelles on fonde la légitimité du Suicide.

Dans le premier Chapitre de cet Ouvrage, on définit le Suicide „ l'action d'une personne qui, de quelque manière que ce soit, se prive de la vie, le sachant & le voulant, ou par dégoût pour elle, ou par l'emportement d'une passion dominante qui se voit frustrée, ou par un excès de délicatesse, de sensibilité, d'impatience, de crainte, de chagrin, de désespoir ". On distingue du Suicide, ces dévouemens héroïques dont un Roi d'Athènes, quelques Citoyens généreux, le Fondateur du Christianisme, & les Martyrs de la Religion ont donné l'exemple. Puis on montre que c'est un crime de disposer de sa vie, sans en avoir reçu le droit de Dieu, à qui seul elle appartient; & qu'il n'est pas apparent que l'Etre suprême donne à ses créa-

créatures humaines, un droit opposé aux fins de leur existence présente. Mr. D. pose d'abord en fait que Dieu ne l'a point donné ce droit ; « & en voici, *dit-il*, la preuve générale que j'établirai dans tout cet Ouvrage : c'est que cette concession au lieu d'être évidente (comme elle devroit l'être de l'aveu de Mr. R., qui reconnoit que pour être fondé à *détoger*, il faut que la nature ou la fortune portent bien distinctement l'ordre du départ), n'est ni suffisamment indiquée par la Nature & par la Révélation, ni même vraisemblable ; attendu qu'elle seroit contraire aux vues de Dieu les plus manifestes.

Ces vues, *continue notre Auteur*, sont de nous élever à toute la perfection & la félicité dont notre nature est susceptible. Dieu se propose toujours ce qui est le plus digne de lui, & le dessein de perfectionner sans cesse l'état de ses créatures, est le seul qui répond à l'excellence de ses divins attributs. Il lui convient, il lui est glorieux de donner aux Êtres qu'il a créés tout le développe-

ment, toute la perfection, tous les avantages & les degrés de félicité que peut comporter leur essence. C'est sur ce qu'exigeoit le plus grand bien de l'Univers, qu'il a dû se régler dans le choix qu'il a fait de l'essence particulière de chaque Etre, parce qu'il ne seroit pas possible qu'ils fussent jamais complètement heureux dans un Univers, dont toutes les parties ne s'accorderoient pas parfaitement; de sorte que chacun a précisément l'essence qu'il pouvoit & devoit avoir relativement aux autres. Toute Essence créée a nécessairement des bornes, l'incrée seul est infini; & tout ce qui est borné ne peut être que successivement accru, amélioré, perfectionné. Cela a lieu sur-tout à l'égard des Natures intelligentes & morales, telles que les hommes. Il est impossible qu'ils soient tout d'un coup, au premier moment de leur existence, aussi parfaits & heureux qu'ils peuvent le devenir par un progrès infini d'expériences, de connoissances, de modifications, de forces, de capacités & de mérites.

Nos

Nos ames pour atteindre toute leur perfection & leur félicité , ont besoin de certaines qualités qui les mettent dans le plus grand rapport possible avec tous les avantages de l'Univers , & qui les rendent capables d'en jouir. Ces qualités dépendent de nos idées, de nos sensations & de nos expériences; & nous ne pouvons avoir que des sensations & des expériences successives qui demandent à leur tour des états passifs, successifs, & divers. C'est pour nous les procurer que Dieu nous fait passer d'une économie à l'autre, ou qu'il a voulu nous placer dans différens ordres de choses, que j'appelle ici états, & qui sont propres à nous faire acquérir toutes les qualités physiques, & morales, nécessaires pour notre principale destination. Mais ces états doivent, comme notre essence, être tous réglés sur le bien universel des Etres, de même que sur le notre propre que Dieu se propose également. Lui seul connoissant toutes les exigences de ces deux grandes fins, pouvant les combiner par-

faitement ensemble, y bien assortir les moyens; a seul pu aussi déterminer la nature & la durée de chacun de ces états, pour chaque Etre: & il n'est pas douteux qu'il ne l'ait fait de la manière la plus juste, la plus précise, la plus convenable à ses vues, puisqu'il est infiniment sage". Dieu nous laisse il est vrai la puissance d'anticiper notre mort, mais ce pouvoir ne nous en donne pas le droit. „ Je fais bien, *dit* Mr. D. que par cette anticipation on ne sort point de l'ordre général, parce que Dieu qui l'a prévue, a arrangé les choses en conséquence; mais on n'en est pas moins rebelle à Dieu, puis qu'on se soustrait à l'effet ordinaire des moyens naturels qu'il employe communément pour nous en faire déloger; & que cela peut l'avoir engagé à renoncer à un arrangement meilleur, qu'il auroit préféré pour l'avantage même de ceux qui se seroient soumis à ses dispensations &c. ”.

Dans le Chapitre suivant, l'Auteur s'attache à prouver en général que tous les maux résultent de la nature des choses

ses; qu'ils sont utiles & nécessaires pour conduire l'homme à sa grande fin; qu'ils l'attaquent avec violence, à tout âge; & que tant qu'ils n'épuisent pas en lui les sources de la vie, ils ne peuvent être un congé clair & formel de Dieu, qui le décharge de l'obligation de vivre. Puis il développe ces quatre propositions: 1°. Les maux excessifs ne sont pas durables. Sujets à des vicissitudes continuelles, ils s'adoucisent ou ils tuent. Tempérés par divers biens qui les accompagnent, & par l'espérance de ceux qui les suivront, il deviennent supportables au sage. 2°. Les maux ne sont pas non plus distribués sur la terre, comme ils devroient l'être pour nous apporter clairement notre congé. 3°. Les utilités morales des maux physiques, détruisent toute l'apparence du droit de se tuer qu'on infère de ces maux. 4°. Il n'y a point de congé dans des maux propres à augmenter le bonheur d'une autre vie, pour des Etres dont la durée ne se borne point à celle qu'ils ont sur la terre, ni la destinée sur cette terre à y com-
plet

pletter la somme des individus de leur espèce, que Dieu veut faire exister par la génération. C'est principalement ce Chapitre, l'un des meilleurs de tout l'Ouvrage, qui nous a fait dire que ce Traité du Suicide, étoit d'une utilité générale ; ici l'on indique aux malheureux des secours efficaces, d'abondantes sources de consolations ; la patience, le courage, l'amitié, l'espérance & la Religion. Rapportons quelques uns des morceaux qui nous ont le plus frappés.

„ Celui qui au sein de la misère se voit encore paralytique ou impotent, privé de la faculté d'agir, réduit à garder le lit ou la chambre, en proie aux tourmens de la goutte ou de la pierre, ou à d'autres douleurs non moins violentes, est, sans doute, le plus infortuné des mortels : ses maux à leur comble & sans espoir de guérison, il est dans un état des plus déplorables. Cependant parmi ceux qui ont cet affreux sort en partage, en est-il beaucoup qui se tuent pour le changer ? -- Les personnes que leur profession appelle auprès des malades, savent com-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 147

combien il est rare d'en voir qui aiment mieux mourir, que continuer leur douloureuse existence; ce qui prouve que la vie la plus souffrante a pour les hommes, dont l'esprit est sain & raffiné, des agrémens qui la leur rendent chère, & qu'il n'y a point d'état pour eux qui soit long temps & absolument insupportable. S'il y en avoit qui le fussent, on verroit bien plus de Suicides qu'il n'y en a parmi les malades en proie aux grandes douleurs: les moyens de s'en délivrer par cette voie ne leur manquent pas; il en est peu néanmoins qui veuillent y avoir recours. Présentez un poignard ou du poison à ceux qui paroissent le plus disposés à s'en servir; ils se raviseront bientôt & diront avec le Philosophe Antisthène: *ce n'est pas de la vie que je veux être délivré; c'est de la douleur.* Mais qu'est-ce qui peut les attacher à une vie, où ils souffrent si cruellement? Quels agrémens y peuvent-ils trouver?--Le plaisir d'être, inséparable du sentiment de l'existence, sentiment toujours agréable parce qu'il apprend qu'on est
quel-

quelque chose, qu'on tient à l'Univers; qu'on en fait partie, qu'on existe, qu'on vit; l'horreur naturelle du néant & de la mort; l'incertitude de ce qu'on deviendra en sortant de ce monde; la crainte de passer à un état pire que celui où l'on est; l'espoir d'une délivrance qui ne paroît jamais impossible à qui la desire ardemment; le courage & la patience de souffrir que donne cet espoir; les effets mêmes de cette patience & de ce courage, dont le propre est de fortifier l'ame, de tendre ses ressorts, de les roidir, & d'en diminuer la sensibilité physique; le doux calme qui succède à la crise du mal; la satisfaction d'en avoir soutenu la violence, de s'en être tiré, & la confiance flatteuse que l'épreuve répétée de ses forces inspire en elles; Voilà ce qui retient à la vie ceux pour qui elle n'est presque qu'un supplice continu. Voilà un contrepois que met en eux la Nature, pour balancer la force de leurs tourmens, en tempérer la rigueur, & les leur faire supporter. De plus la Religion & l'Humanité leur amènent
une

une foule de secours. L'une leur ouvre toutes les sources de ses consolations, dont on ne sent jamais mieux qu'alors le besoin & l'efficace ; l'autre leur prodigue ses soins & ses soulagemens. Des Parens & des Amis tendres, s'empressent autour d'eux & les comblent de leurs douces caresses. La seule vue de leur présence & de leur compassion les soulage, car on aime à avoir des témoins de ses souffrances, à les voir partager aux autres, à en être plaint ; & rien ne touche, n'affecte plus délicieusement que les témoignages de l'amitié dans le malheur. Si leur état leur cause bien des chagrins & des peines, il leur en épargne aussi beaucoup. L'impuissance où ils sont d'agir, la nécessité de vivre dans la retraite & le régime, les décharge des travaux rudes & des soins pénibles que leur imposeroient leurs besoins dans l'état de santé, toujours plus nombreux alors que dans l'état de maladie ; & cette décharge est un grand soulagement, propre à consoler du malheur qui la cause. Obligés à moins de dépense, le peu de bien qu'ils peuvent avoir, suffit pour leur

leur entretien. N'en ont-ils pas assez ; en sont-ils absolument dépourvus ? la charité ne manque jamais d'y suppléer. Je conviens qu'il est triste d'être à l'assistance des autres ; mais c'est un moindre mal que d'être réduit à périr de misère ; & un petit mal qui délivre d'un plus grand , est un bien — Outre tout cela , leurs maux dont les accès de courte durée ne reviennent qu'à certains périodes , leur laissent des intervalles de tranquillité plus longs que ceux de la douleur , & les préparent à mieux goûter dans leurs momens de relâche , les plaisirs qui leur restent. Les visites qu'on leur fait , la conversation , la lecture , la réflexion leur en procurent de délicieux. Ceux dont ils jouissoient avec indifférence , & qu'ils trouvoient si insipides du temps de leur prospérité , sont pour eux dans leur infortune pleins de suavité & de charmes : ils les goûtent avec volupté. Un Ciel serein , un beau clair de Lune , un Soleil étincelant qui vient éclairer de ses rayons lumineux leur sombre demeure , le souffle du Zéphyr respiré à la fenêtre , ou sur la porte d'une chau-

chaumière , l'aspect de la campagne, d'un jardin ou d'un édifice ; la vue des passans, le chant d'un oiseau , le vol d'un papillon qui se joue dans l'air & caresse les fleurs sous leurs yeux, les réjouit & les enchante. Curieux de savoir tout ce qui se passe, le plus petit événement, la moindre nouvelle qu'on leur raconte les intéresse & les amuse. Un différent qui s'élève entre des personnes de leur connoissance , une guerre qui se déclare, une entreprise singulière qui se fait, une révolution qui se prépare, leur tient tellement à cœur, que malgré les maux cruels qui les dévorent, ils seroient fâchés de mourir avant d'en avoir vu l'issue ". Nous n'avons garde de supprimer un motif de consolation, qui ne pouvoit être apperçu & qui ne peut-être senti que par une ame noble & délicate, c'est que la vue de nos maux sert à adoucir ceux des autres & qu'elle est pour eux une occasion d'acquérir & d'exercer des vertus. „ Si l'homme perclus, souffrant & pauvre se trouve dans l'impuissance de travailler au bien

public, d'exercer les arts & l'aumône; s'il consomme dans l'inaction les bienfaits du riche, qui pourroient être employés à favoriser l'activité & l'industrie de quelqu'autre sujet; s'il occupe autour de lui des bras que la compassion & l'humanité dérobent à des travaux plus profitables à la société, il n'en est pas pour cela moins utile au monde. Son exemple instruit, console les autres: ils s'estiment plus heureux, depuis qu'ils ont vu l'excès de ses maux. Sa constance à les souffrir, leur apprend à mieux supporter leurs peines, les leur adoucit & ranime leur courage; ils n'osent plus s'en plaindre: le mécontentement qui jette dans une langueur amère, empoisonne la vie, & engendre le désespoir, fort de leur cœur qu'il flétrissoit, & les livre aux agréables & vivifiantes influences de la douce consolation, qui vient les remplir. Plus contents de leur sort à la vue du sien, leur ame fermée au murmure & à la plainte, s'ouvre au plaisir & à la joie, dont les rayons auparavant interceptés pour elle, recommencent

cent à la pénétrer & à y luire. Ils puissent maintenant dans leurs disgraces mêmes, des satisfactions & des forces, qui agrandissent leur capacité pour le bonheur, les animent aux plus grands efforts pour l'atteindre, & les préparent à le trouver dans tous les états. La vue des malheureux dont les maux sont à leur comble, touche, émeut, attendrit, excite la pitié, la générosité, & porte à la bienfaisance. Ces sentimens qui font tant d'honneur à l'humanité, qui embellissent par eux-mêmes, & par leurs bons effets le tableau de la nature, ne se manifesteroient point dans un monde, dont les disgraces n'auroient rien de frappant & de terrible &c". Terminons ce premier Extrait par une autre réflexion de notre Auteur bien digne d'être rapportée. „ Il n'est pas douteux que la Sainteté de Dieu qui lui fait détester toute iniquité, tout vice, tout désordre, ne l'ait porté à employer, pour en détourner les hommes si faciles à s'y livrer, les moyens conformes à leur nature, qui étoient propres

à produire cet effet. Et puis que les maux extrêmes de la vie ont la propriété de rendre ces moyens plus efficaces, il est aussi indubitable que Dieu a eu en vue cette utilité importante, en se déterminant à les permettre. Mais ces maux perdroient toute leur force pour nous convaincre de la certitude d'une autre vie, s'ils étoient destinés à nous congédier de celle-ci, & s'ils nous donnoient le droit d'en rompre les liens, dès qu'ils nous pèsent trop. L'usage de ce droit feroit disparoître le spectacle frappant des grandes souffrances, qui ne pouvant se concilier avec les perfections divines que dans la supposition d'un état futur de compensation & de félicité, nous prouvent d'autant plus sensiblement la réalité de cet état, qu'elles sont plus longues & plus rigoureuses. Dieu donc qui a voulu les faire servir à cette utile fin, ne peut être censé vouloir que les hommes en empêchent l'effet, en les fuyant ou les faisant cesser par une mort anticipée, sitôt qu'ils craignent d'en être long-temps la proie".

A R-



ARTICLE DIXIEME.

RE'PONSE A LA QUESTION
proposée par LA SOCIE'TE' DE
HARLEM eu égard à la manière
dont on doit cultiver l'Esprit & le
Coeur des Enfans, pour qu'ils devien-
nent des Hommes utiles & heureux.
Par H. A. CHATELAIN. *Harlem*
chez J. Bosch, 1773. grand in 8°.
de pp. 304.

CE Discours qui a remporté l'*acces-*
sit en 1767. se trouve imprimé
& traduit en Hollandois, dans le IXe.
Tome des Mémoires de la Société de
Harlem: aujourd'hui on l'a publié à part
dans les deux Langues, afin de rem-
plir le voeu de ceux qui s'intéressent aux
progrès de l'Education, en facilitant
l'acquisition d'un Ouvrage précieux pour
toutes les familles. Ce n'est point à un

Homme de Lettres qu'on le doit, la vocation de Mr. CHATELAIN ne laissoit à l'étude que ses momens de loisir; mais heureusement né, doué d'un esprit juste & d'un coeur sensible, pénétré des obligations qu'imposent le doux nom de Père, il avoit profondément réfléchi sur tout ce qui fait l'objet de l'éducation. La mort lui ravit les Enfans pour lesquels il avoit commencé cet Ouvrage; la douleur qu'il en ressentit, tempérée par une piété sincère & fervente, ne l'empêcha point de continuer son entreprise: il trouva même de la douceur à travailler pour les Enfans des autres (1). Ce détail ne nous paroît pas superflu, la confiance que doit inspirer cet Ecrit ne sauroit avoir de meilleur garant que les vertus de son Auteur; & les défauts qu'on pourroit blâmer dans la forme, s'excusent parce que nous avons dit en commençant.

L'E-

(1) Depuis il est redevenu Père & deux de ses Enfans lui survivent.

L'Education est considérée ici sous trois faces : I. Relativement à ceux qui en sont chargés. II. Relativement à ceux qui en sont les objets. III. Relativement à ce qui en est une suite. Cet Ecrit, est „un plan d'Education par voie de conseils, que chaque Lecteur intelligent *appliquera, ou modifiera, ou réduira selon l'âge, la capacité, le caractère, la situation, & la destination* des Enfans qu'il s'agira d'élever.” Il est difficile, quelque méthodique qu'il soit, d'analyser un Ouvrage, où les détails sont montrés seulement, & non développés, où toutes les idées se rapprochent & s'enchaînent au point où elles le sont dans ce Discours; aussi nous nous contenterons d'indiquer les principales divisions & d'en rapporter quelques maximes.

„L'Education, *dit Mr. C.* est l'art d'employer les meilleurs moyens pour rendre le Corps sain & vigoureux, pour éclairer l'Esprit & l'orner de connoissances utiles & agréables, pour purifier le Cœur & le rendre vertueux, & pour procurer un Extérieur décent, de l'ai-

fance & des graces ". Dans la première Partie, on pose que l'Education est un devoir indispensable ; on examine qui sont ceux, que le soin de l'Education concerne, les devoirs qu'ils ont à remplir, les dispositions & les talens qui leur sont nécessaires ; on détermine l'idée que les parens doivent se faire de l'Education ; on leur conseille d'avoir autant de soin de l'Education des Filles que de celle des Garçons ; enfin l'on examine laquelle est préférable de l'Education publique ou de l'Education privée, & l'Auteur décide en faveur de celle-ci après avoir balancé les avantages & les inconvéniens de l'une & de l'autre.

Dans la seconde Partie, il ne s'arrête point à ce qui a rapport à l'Education physique, mais renvoyant ses Lecteurs à l'excellent Discours de Mr. *Ballexferd*, il passe tout de suite à l'Article qui concerne *l'esprit* des Enfans.

Il faut d'abord chercher à *connoître*, puis travailler à *former* l'esprit de ses Elèves ; ici l'on indique divers moyens d'exercer, de fortifier & d'étendre leur ima-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 153

imagination, leur mémoire, & leur jugement. Parmi les divers conseils que donne l'Auteur, sur la manière dont il faut s'y prendre afin d'inspirer aux Enfans du goût pour l'instruction, nous avons distingué celui-ci : on doit, *dit-il*, leur faire une loi de leurs jeux, comme de l'instruction, quand ils négligent l'instruction, pour leurs jeux. Mr. C. se rencontre dans cette occasion avec un homme de beaucoup d'esprit, qui, chargé de l'éducation d'un jeune Prince, ne vouloit employer que l'adresse pour le détourner des amusemens frivoles qui remplissoient tout son temps. Il s'avisait de lui regler des heures pour chacun de ses jeux; l'Elève se plut d'abord à cet arrangement, mais bientôt il en sentit la gêne & le dégoût succéda au plaisir : alors il s'approcha de son Gouverneur & voulut partager ses occupations; celui-ci après s'être fait un peu prier lui donna des leçons de Géographie & d'Histoire.

Mr. CHATELAIN passe en revue les divers genres de connoissances que les

Enfans doivent acquérir ; ce qui concerne l'étude de la Religion , nous paroît surtout très bien vu. „ Ne commencez à instruire ou à faire instruire vos Enfans, que lorsqu'ils auront assez d'intelligence pour comprendre & assez de raison pour goûter, ce que vous leur enseignerez. Vous résolvez-vous à instruire vous-même vos Enfans dans la Religion , attendez qu'ils témoignent du desir de la connoître. Pour faire naître ce desir, ayez soin d'admirer fréquemment , en leur présence, tous les caractères de Grandeur , de Majesté , de Puissance, de Sagesse & de Bonté, qui se remarquent dans les Ouvrages de la Nature. Ne négligez aucune occasion d'augmenter & d'exciter ce desir, sans cependant leur adresser la parole ; & ne répondez pas d'abord , ni toujours, aux questions qu'ils pourront vous faire sur ces sujets. Inspirez - leur , indirectement, beaucoup de respect pour la Religion, en ne parlant de tout ce qui la concerne qu'avec vénération , en ne leur laissant rien appercevoir dans votre

tre domestique, qui puisse donner atteinte au respect pour la Religion que vous voulez leur inspirer. Lors que le temps sera venu de répondre au desir que vos Enfans ont de connoître la Religion, témoignez-leur en votre joie; félicitez-les d'avoir ce desir, & assurez-les de la satisfaction & du zèle que vous aurez à les aider dans leurs recherches. Assurez-les d'avance que la Religion est belle, aimable, amie de la joie & du bonheur, & qu'il y a un grand plaisir à s'en instruire. Parlez leur toujours de la Religion avec un air serein, & la joie peinte sur le visage; & ne les entrenez jamais lors que vous êtes mal disposé ou chagrin. Evitez avec soin de leur rendre l'étude de la Religion difficile & désagréable; & instruisez les en plutôt par forme de conversation, que par une étude trop assidue & trop astreinte à de certains temps. Donnez leur d'abord l'idée d'un Dieu Tout-Puisant, infiniment Sage, Présent par tout, qui a tout créé, qui conserve tout, & de qui procèdent tous les biens.

Don-

Donnez-leur ensuite l'idée de la Bonté de Dieu ; faites le leur envisager comme leur Père, en les engageant à observer dans tout ce qui est en eux , & dans tout ce qui les environne , un but bien-faisant , qui les intéresse *personnellement*. Convinquez bien intimement vos Enfants des attributs physiques & moraux de la Divinité — Suppléez à ce qui manque dans la plupart des Catéchismes au sujet de la Religion Naturelle. Accoutumez & formez vos Enfants , à trouver des réponses aux questions que vous leur faites sur la Religion , & ne leur dictez jamais que des questions. Instruisez-les à fond de tout ce qui concerne la Religion Naturelle , avant que de passer à la Religion Révélée. Conduisez-les au point qu'ils sentent vivement le besoin qu'ils ont d'une Révélation ; & excitez en eux le desir de la connoître. Ne vous pressez pas de leur faire connoître la Religion Révélée ; pour cet effet , cachez soigneusement la Bible à vos Enfants --- Pendant qu'ils ignorent encore s'il y a une Révélation , en-

tre-

trenez-les de la *possibilité* d'une *Révélation divine*, & des caractères qu'elle doit nécessairement avoir. Offrez leur ensuite, de les aider dans leurs recherches touchant la *certitude* d'une telle Révélation, & donnez leur les Livres de *l'Ancien Testament*. Observez ensuite vos Enfans, & voyez s'ils sont, d'eux-mêmes, usage de cette découverte. Après avoir examiné avec eux, l'Ancien Testament, laissez-les encore pour quelque temps dans l'incertitude s'il y a une Révélation postérieure, qui confirme l'Ancien Testament, & offrez-leur enfin *les Evangiles* — Veillez avec un soin extrême, à ce qu'ils *puissent les propositions*, dont l'assemblage forme la substance de la Religion de Jésus Christ, *dans les passages mêmes des Ecrivains Sacrés*; & non qu'ils assortissent les passages aux *propositions* qu'ils veulent établir, ou que leur raison veut *uniquement admettre*. — Donnez-leur, sur-tout, de saines idées de l'ouvrage de la Rédemption, en leur faisant voir qu'elle n'est point *arbitraire*, mais qu'elle

le est fondée sur la nature des choses , puis qu'elle consiste *essentiellement dans l'andantissement moral du péché* , qu'elle est *digne de la Sainteté, de la Sagesse & de la Miséricorde de Dieu, & admirablement adaptée aux besoins d'hommes déchus , pervers, & immortels* — Accoutumez - les à la pensée que *Dieu seul* peut les rendre heureux. Habituez - les à penser en *Etres immortels*. Prévenez-en eux la frayeur de la mort , en leur en donnant de justes idées , en leur en parlant fréquemment &c ”. L'Auteur avoit commencé cet Article en disant „que c'est un grand abus de vouloir enseigner *de très bonne heure la Religion aux Enfans* ”. On ne sauroit trop applaudir à la justesse de cette observation ; en effet l'habitude d'entendre parler des grands objets de la Religion , avant qu'ils soient en état d'en connoître l'excellence & le prix , les dispose à y être insensibles dans la suite. Faites voir tous les jours à un Enfant, la belle descente de la croix de *Rubens*, à coup sûr il n'en sera point frappé ; mais attendez au contraire, qu'il en puisse com-
pren-

prendre le sujet , & qu'il ait acquis quelque connoissance de la peinture, alors saisi d'admiration à la vue de ce chef-d'oeuvre, jamais il n'y pourra songer qu'avec enthousiasme. De même, il est dans la nature de l'homme de s'accoutumer par degrés aux objets les plus hideux & les plus révoltans, c'est sans doute cette considération qui fait dire ailleurs à Mr. CHATELAIN. „ Evitez autant qu'il se peut , de donner aux Enfans l'idée du vice , & ne raisonnez simplement, en traitant des vertus, que sur la possibilité de leurs contraires”. Ce conseil est tiré de l'excellent Article où l'on considère l'Education *en égard au coeur*. Nous allons en recueillir quelques maximes: „ Convainquez-vous bien intimement, qu'il est absolument nécessaire de former le coeur de vos Enfans de très bonne heure, & que l'âge le plus dangereux pour eux, est depuis *un* jusqu'à *sept* ans. Regardez comme un devoir indispensable de ne pas perdre de vue d'un instant, pour ainsi dire, vos Enfans à cet âge. — Exercez leur compassion

sion envers les *pauvres*, envers les *malades*, envers les *vicieux* — Exercez-les à imaginer ce qui peut faire plaisir aux autres, afin de leur procurer s'il dépend d'eux. Demandez leur fréquemment quel bien ils ont fait ". Pour former le coeur des Enfans au courage & prévenir en eux la crainte: „ Accoutumez-les à remarquer qu'il y a des maux légers, ou de courte durée, qu'il faut souffrir pour en éviter de plus grands, à regarder le mal comme une chose fort ordinaire, — à travailler dans le fort même du mal, à ne pas s'en point laisser surmonter. " — Pour prévenir en eux l'orgueil: „ Obligez-les de traiter leurs camarades inférieurs, en égaux. — Apprenez-leur que le moindre accident peut les priver de leur rang, de leur biens, de leur raison. " — Pour prévenir en eux l'impureté: „ Ne manquez pas de leur persuader qu'il y a de petits plaisirs, qui coûtent trop cher, pour qu'un homme raisonnable puisse se les permettre. — Ne discontinuez pas de les occuper d'idées spirituelles;

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 161

tuelles, & de les engager à méditer sur des sujets abstraits, si vous vous apercevez qu'ils ont du penchant à la sensualité. — *Que le coeur de vos Enfans soit pénétré de l'amour de Dieu* — Dites & redites leur avec sentiment : Dieu vous aime en *Créateur magnifique*, en *Conservateur soigneux*, en *bon Maître*, en *Bienfaiteur généreux*, en *Ami zélé*, en *Père compatissant*, en *Mère agitée d'une tendre sollicitude*, en *Rédempteur*, en *Rémunérateur*. Persuadez à vos Enfans qu'ils ne sauroient jamais trop aimer Dieu. Excitez les à ne pas souffrir que d'autres aiment Dieu plus qu'eux. — Que leur coeur soient sur leurs lèvres, lors qu'ils parlent de cet amour, & qu'ils n'aient pas honte des larmes pures de tendresse que cet amour leur fera verser &c. &c. ” L'Auteur conclut ainsi cet article, rempli des plus sages préceptes pour former les Enfans à la vraie, à la sublime piété, & qui fait voir que c'est au fonds de son coeur qu'il en a puisé les caractères: „Faites leur sentir l'obligation qui leur est imposée d'a-

Tome XL, Part. 1. L gir

gir toujours en Chrétiens éclairés & zélés, & de contribuer au salut de leurs Prochains, autant qu'en eux est, autant que la prudence le permet, & autant que cela est compatible avec leurs autres devoirs. Pour cet effet, faites-leur comprendre, qu'ils doivent manifester une piété douce, aimable, qui dispose les autres à envisager la Religion telle qu'elle est; & qu'ainsi ils doivent acquérir *des manières* qui préviennent en leur faveur, & qui leur gagnent l'estime & la confiance du Prochain." Mr. CHATELAIN s'occupe dans l'Article suivant des moyens de regler l'extérieur pour le rendre agréable, du desir de plaire qu'il faut porter dans la société, & de la manière dont on doit s'y conduire. C'est ainsi qu'il fait enchaîner du même lien, les vertus sociales aux vertus religieuses; trop souvent il arrive que nos divers maîtres sont en opposition, que l'éducation Chrétienne est contredite par celle qu'on nous donne pour parvenir dans le monde; l'excellent Moraliste a évité cet in-

con-

convénient, en rapportant au même but les grandes vertus auxquelles on doit se former, & les agrémens qu'il est bon d'acquérir.

La troisième Partie, ou *l'Education considérée relativement à ce qui en est une suite*, offre des détails qui ne se trouvent point dans d'autres Traités d'Education. Le choix d'un ami, les devoirs de l'amitié, l'utilité & les plaisirs dont elle est la source, font la matière d'un premier article. „ ExhorteZ les jeunes gens à se procurer dans un ami un *surveillant attentif*, & un *aide* affectionné — Parlez leur convenablement sur la nature de la vraie amitié, qui doit être fondée sur une *haute estime*, sur un *goût vif*, & sur une *confiance entière*. Prouvez-leur que la nature l'inspire, que la raison la fortifie, que la Religion l'élève & l'ennoblit, & qu'elle se propose la perfection. Aidez-les à trouver & à se procurer un Ami, qui ait un extérieur agréable; qui soit un peu plus âgé qu'eux, qui ait de l'esprit, des lumières, du génie; qui soit capable de progrès; qui

soit sage, prudent, discret, doux ; qui ait le coeur tendre & compatissant ; qui soit droit, franc, ferme, complaisant, généreux, sensible, d'un commerce facile, qui aime à se communiquer ; qui ait de l'activité ; qui possède une piété raisonnable & solide ; & qui soit d'une fidélité à toute épreuve. " Personne n'étoit plus fait que Mr. CHATELAIN, pour traiter ce sujet ; son imagination n'eut aucune part au portrait qu'on vient de lire, il fut assez heureux pour le peindre d'après nature. „ Que les jeunes gens sachent *apprécier* leurs différens amis : que le plus intime de tous ne souffre jamais de l'amitié qu'ils contractent avec d'autres ; & que ceux-ci ne souffrent pas non plus d'une trop forte prédilection en faveur du plus intime ami — Faites comprendre aux jeunes gens, que la vraie amitié doit être accompagnée d'*attentions* habituelles, exactes & fines, d'*égards* complaisans & ingénieux, de *soins* empressés & agissans, de tendres *sollicitudes*, de *manières* affectueuses. Que cette amitié

exi-

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 165

exige des *avertissemens* qui soient judicieux & rares ; des *avis* qui soient vrais, prompts & secrets ; des *conseils* qui soient sages, sincères , donnés avec modestie & avec art ; des *exhortations* qui soient pressantes & fortes ; des *louanges* bien méritées ; des *services* essentiels , désintéressés , non demandés. ” On retrouve souvent dans cet Ecrit des distinctions justes & fines ; ailleurs, en parlant de la manière dont les jeunes gens doivent se conduire dans les Sociétés, “ Qu'ils sachent y éviter les uns , dit l'Auteur, y supporter les autres, y aider ceux-ci, y plaindre ceux-là &c. ”

Les voyages & le fruit qu'on en peut retirer ; le choix d'un état, celui d'une Epouse ; les devoirs des femmes & ceux du mariage sont le sujet des autres Articles de cette troisième Partie. Ici l'on trouve d'utiles directions pour toutes les circonstances de la vie ; & en général cet Ouvrage n'est pas fait seulement pour la jeunesse, il peut servir de guide à des personnes de tout âge & de tout ordre , & quelle que soit leur vocation ,

elles se rappelleront en le lisant tous leurs devoirs , elles apprendront à les aimer.



ARTICLE ONZIEME.

ÉPIÎTRE à mon Mari pour le jour de sa fête, présentée avec un cartouche qui renfermoit un chiffre qu'il avoit fait lui-même de nos deux noms (*).

*L*A jeune amante de Zéphyre
 Prodiguoit à mes vœux ses plus rares trésors;
 Le père des brillans accords
 De sa divine main vouloit monter ma lyre,
 Pour embellir les dons que je t'offre aujourd'hui.
 Des plus aimables Dieux j'eusse obtenu l'appui,
 Mais

(*) Cette Epltre, qu'on attribue à une Dame Françoisse, nous a paru mériter d'être communiquée au Public.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 167

Mais je n'ai pas besoin de leur pouvoir suprême.

Eh ! que m'importe leur faveur !

Pour rendre hommage à ce qu'on aime ,

Ne suffit-il pas de son cœur !

Sur ce foible tribut , gage de ma tendresse ,

Les seuls transports du mien ont été consultés ;

Reçois ces vers que je t'adresse ,

C'est lui qui me les a dictés.

Vois ce chiffre amoureux , ouvrage de ta flamme ,

Ta main à le former trouva quelques douceurs ;

La mienne en le couvrant de fleurs ,

N'a fait qu'obéir à mon ame.

Dieux ! quel charme toujours nouveau ,

Je trouvois à guider les coups de mon pinceau !

Que le travail est doux quand l'amour l'encourage !

Que j'aime à voir ces noms réunis tous les deux

Du noeud charmant qui nous engage

Me retracer l'emblème heureux !

Je l'avouerai : fût-il qu'enir'ouvrant ma paupière ,

La raison m'éclaira d'un trait de sa lumière ,

Je sentis le besoin d'aimer.

Plus le monde à mes yeux étendoit sa carrière ,

Plus de ce doux penchant je me laissois charmer.

Eh ! dans ces tristes jours de craintes & d'alarmes ,

Où jamais le plaisir n'est qu'un songe trompeur ,

Où , trop souvent hélas ! par un siècle de larmes

Nous payons un jour de bonheur ,

*Au milieu des ennuis dont l'horreur nous consume,
 Quels seroient nos destins, si les liens du coeur
 N'en adoucissoient l'amertume?*

*Je voulois de ces noeuds connoître les appas,
 Je servois l'amitié, j'adorois la Nature;
 Mais ces attachemens, cette flamme si pure,
 En occupant mon coeur ne le remplissoient pas;
 D'un trait plus séduisant il lui manquoit l'atteinte:
 Il lui falloit encor cet amour vertueux,
 Dont l'honneur, le devoir autorisent les feux,
 Et que ne suit jamais le remords ou la crainte.*

*Ce sentiment rempli d'attraits,
 Je le cherchai long-temps, tu me le fis connoître,
 Et lors qu'à ton destin je m'unis pour jamais,
 Mon ame prit un nouvel être.*

*Helas! depuis que les mortels,
 Ont offert à Plutus des vœux illégitimes,
 L'Hymen reçoit bien moins à ses tristes autels,
 D'adorateurs que de victimes.*

*L'orgueil, l'ambition ont profané ses droits;
 L'intérêt parle seul, ses inhumaines loix,
 Du noeud le plus charmant font un joug mercenaire,
 Et l'on voit les objets qu'enchaîne sa rigueur,
 Détester dans leurs sers la funeste chimère,
 Qui fit au poids de l'or mesurer le bonheur.
 Plus heureux, cher Epoux, de cette erreur infame,
 Nous défendîmes nos penchans.*

L'amour, le seul amour, fit connoître à ton ame

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 169

*La compagne de tes instans ;
Et quand je te jurai les feux les plus constans ,
Lui même avec des traits de flamme ,
Dans le fond de mon cœur gravoit tous mes sermens.
T'aimer est mon devoir , & je trouve sans cesse
Plus de douceur à l'accomplir.
Mais toi qui me vouas une égale tendresse ,
Te plais-tu toujours à remplir
Une aussi flatteuse promesse ?
Ils sont évanouis , ces temps , ces heureux jours ,
Où les Epoux contens de leur doux esclavage ,
Portoient le feu de leurs amours ,
Jusques sous les glaces de l'âge.
Une aveugle légèreté ,
A sur tous les mortels étendu sa puissance ,
Du sein de la félicité
Il n'est qu'un pas à l'inconstance
Dieux ! si tu l'éprouvois cet affreux changement !
Si pour ton ame refroidie ,
Le noeud durable qui nous lie ,
Étoit devenu trop pesant
Mais non , tout me promet un plus heureux partage ;
L'amour content de mes ardeurs ,
Dans tes regards encor sourit à mon hommage ;
C'est par lui que tes soins flatteurs ,
Enchaînant sous mes pas un destin sans nuage ,
Sous les loix de l'Hymen ne m'offrent que des fleurs ,*

*Lors que je tiens de toi ces jours dignes d'envie ,
 Puisse - je également , ô moitié de ma vie ,
 Faire ton bonheur le plus doux ,
 Et puissent les transports d'une ardeur éternelle ,
 Me présenter toujours l'amant le plus fidelle
 Dans le plus chéri des Epoux.*



ARTICLE DOUZIEME.

**MONDE PRIMITIF , ANALYSE
 ET COMPARE AVEC LE MON-
 DE MODERNE , ou Recherches
 sur les Antiquités du Monde ;
 Avec des Figures en taille . douce
 par Mr. COURT DE GRÈ-
 LIN , de la Société Economique
 de Berne , & de l'Acad. Royale
 de la Rochelle ; Paris , chez l'Au-
 teur , rue Poupée , Maison de
 Mr. Boucher , Secretaire du Roi ,
 & chez Boudet , Valleyre , l'ainé ,
 la Veuve Duchesne , Saugrain , &
 Ruault ,**

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 171

Ruault ; 1773. Tome I. in 4°.

pp. 555.

CE premier Volume a trois Parties: la première contient le Plan général & raisonné de ce grand & important Ouvrage; la seconde présente, sous le titre de *Trois Allégories Orientales*, l'explication du second Fragment de Sanchoniaton, ou l'Histoire de Saturne, celle de Mercure, & celle d'Hercule & de ses douze Travaux; la troisième est une *Dissertation sur le Génie Allégorique & Symbolique de l'Antiquité*. Nous ne nous arrêterons pas au Plan général: il est très connu (1), il en a été parlé dans la plupart des Journaux, & pour rappeler à nos Lecteurs de quoi il s'agit
pro-

(1) Ceux qui ne le connoistroient pas, pouront voir un Prospectus assez détaillé, avec les conditions de la Souscription chez les Srs. *Gosse & Pinet*, & dans la plupart des grandes Villes de l'Europe, chez les principaux Libraires.

proprement dans cet Ouvrage, il suffira de transcrire ici l'explication que Mr. DE GEBELIN donne lui même de son Titre. « J'appelle cet Ouvrage le *Monde Primitif*, parce que l'on y traite des Origines du Monde, & de ses Antiquités, depuis son commencement jusques aux temps historiques des Grecs & des Romains, c'est-à-dire, jusqu'au VIII Siècle au moins avant notre Ere, temps, où il se fait une révolution générale depuis la Chine, jusques en Italie, & où les lumières commencent à se développer avec une explosion remarquable. Ce Monde est *analysé*, car on y passe en revue sa langue, son écriture, ses mœurs, ses usages, ses loix, sa Religion, son étendue, & l'on remonte à l'origine & aux causes de ces objets fondamentaux. Il est *comparé au Monde moderne*, en ce que l'on démontre que sa langue est la nôtre, & que la plupart de nos connoissances viennent de cette source première. Ce Tableau se divise en deux parties, correspondantes à deux Classes auxquelles se rapporte son ensemble.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1773. 173

semble". Dans la première Classe, on considère le Monde primitif relativement aux mots; elle contiendra dix Parties: 1. *Principes du Langage ou Recherches sur l'origine des Langues & de l'Ecriture.* 2. *Grammaire Universelle.* 3. *Dictionnaire de la Langue Primitive.* 4. *Dictionnaire comparatif des Langues.* 5. *Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine.* 6. *Dictionnaire Etymologique de la Langue Françoisse.* 7. *Dictionnaire Etymologique de la Langue Hébraïque.* 8. *Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque.* 9. *Dictionnaire Etymologique des Noms propres de lieux, fleuves, montagnes &c.* 10. *Bibliothèque Etymologique, ou Notice des Auteurs qui ont traité de tous ces objets.* Dans la seconde Classe on considère le Monde primitif relativement aux choses; elle contiendra 14 Parties: 1. *Géographie du Monde primitif.* 2. *Histoire & Traditions de ce Monde.* 3. *Ses Dogmes.* 4. *Ses Loix Agricoles.* 5. *Son Calendrier & ses Fêtes.* 6. *Son Astronomie.* 7. *Sa Chronologie.* 8. *Son Génie Symbolique & Allégorique.* 9. *Mythologies*

gies des anciens Peuples, Chinois, Indiens, Perses, Egyptiens, Celtes, Grecs, Romains, &c. Comment elles furent relatives à la Religion agricole du Monde primitif.

10. *San Blason.* 11. *Idées qu'on s'y formoit des Nombres, & comment en naquirent la doctrine de Pythagore, celle de Platon, la Cabale des Juifs &c.* 12. *Poésie primitive & ses causes.* 13. *Analyses, traductions & comparaisons d'un grand nombre d'Ouvrages de l'antiquité, mal traduits, mal vus, ou totalement négligés, & cependant essentiels pour la connoître.* 14. *Notice raisonnée des Ouvrages où l'on a traité les mêmes objets, & que l'Auteur de ces Recherches a lus, & Titres de ceux qu'il n'a pu lire.*

Dès que ce Plan aussi intéressant que vaste fût répandu, il excita l'attention de tous les Gens de Lettres; on eut peine à concevoir qu'un seul Homme; quelque savant & quelque laborieux qu'il fût, pût suffire à une entreprise si immense; & l'on ne vit pas sans étonnement qu'il s'engageoit à prouver que la Langue primitive existe & qu'elle peut

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 173

se retrouver (2), que toutes les Langues
ont eu une commune origine , que les
al-

(2) Mr. DE GEBELIN croit, comme le célèbre *Schultens*, que l'Hébreu n'est pas la Langue primitive: 1. Il renferme une multitude de composés qui n'ont pu être que l'Ouvrage de temps postérieurs. 2. A cause de ces dérivés & composés, les Hébreux négligèrent une multitude de racines, ou mots primitifs qu'il faut chercher dans d'autres Langues. 3. La plupart de ses prétendues racines, ne sont que des verbes, espèce de mots qui n'ont jamais pu être primitifs. 4. Cette Langue s'est chargée d'un grand nombre de termes, sur-tout de termes d'Arts en usage chez les Peuples voisins des Hébreux, & chez qui ceux-ci, avoient séjourné, ou avec lesquels ils étoient liés, par le commerce. Mais quelle est donc la Langue primitive & où peut-on la trouver? Dans toutes les Langues, qui existent, qui toutes ne sont que la Langue primitive elle-même, variée, changée, enrichie par ceux qui la parlèrent. Ses destinées sont celles du genre humain lui-même; elle naquit avec lui; elle subsistera tandis qu'il y aura des hommes; elle n'a jamais pu se perdre, elle existe dans toutes les Langues,
&

alphabets sont nés d'un seul, que la Mythologie a eu une source raisonnable, que

& il n'y a nulle impossibilité de l'en retirer, dès que l'on s'est fait des principes au moyen desquels on distinguera dans toutes les Langues, un mot primitif d'un mot qui ne l'est pas. Notre Auteur est si sûr de ses principes qu'il dit, que par leur moyen, étant donné un *mot* en usage dans une Langue quelconque, avec un de ses sens quelconque, propre ou figure, n'importe, il a toujours pu le retrouver dans chaque Langue; malgré toutes les formes sous lesquelles il s'étoit travesti, & malgré les sens divers, dont il s'étoit chargé dans l'étendue des siècles. Toutes les Langues ne furent donc dans l'origine que des Dialectes, les unes des autres, & leur différence consiste plus dans une différence de prononciation, que dans celle des mots & de la Syntaxe. La même Langue subsista chez tous; mais un tel Peuple donna un ton doux à un mot, auquel tel autre donna un ton fort. Tel chargea sa prononciation de syllabes sifflantes; tel autre de gutturales; tandis qu'ailleurs elle se chargeoit d'aspirations. Ainsi avec un peu de travail & d'application, il est facile de reconnoître dans une Langue quelconque ce qui

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 177

que les Fables de l'Antiquité renferment un sens physique, politique & moral &c.

Quelques étranges que fussent les assertions & les engagemens de Mr. DE GÉBELIN, son Plan général parut si bien raisonné, on y trouva tant d'érudition & de sagacité, tant d'observations originales & propres à l'Auteur, des idées si ingénieuses, des étymologies si heureuses, des vues si profondes, qu'un grand nombre de personnes s'empressèrent de souscrire, & l'on trouve en effet à la tête de la troisième Partie de ce Volume, seize pages remplies des plus beaux Noms; de Princes Souverains, d'Evêques, de Magistrats, d'Officiers Généraux, de Savans, de Dames même &c. De plus on s'est fait un plaisir de fournir à l'Auteur tous les secours qu'il pouvoit desirer; les principales Bibliothèques lui ont été ouvertes,

qui lui est propre & ce qu'elle a emprunté de la Langue primitive; ce qui est racine & ce qui est dérivé.

Tome XL, Part. I.

M

tes, diverses personnes respectables par leurs connoissances, & par l'empressement avec lequel elles favorisent les progrès des Arts & des Sciences, lui ont fait part de leurs conseils & de leurs critiques, lui ont communiqué des Ouvrages rares & précieux &c. Animé par tant d'encouragemens, Mr. DE GEBELIN, s'est hâté de publier la seconde Partie du premier Volume: elle contient, comme nous l'avons dit, les *Trois Allégories Orientales*. Ce morceau n'étoit pas destiné à paroître sitôt; mais il a été expressément demandé avant toute autre chose, par des Personnes auxquelles l'Auteur ne peut rien refuser. Et dans le fond on peut le regarder comme une suite du Plan général & raisonné, & il est très propre à mettre le Public en état de juger de la méthode que Mr. DE GEBELIN suit, de l'intérêt dont peuvent être ses recherches, & des découvertes auxquelles elles conduisent. La troisième Partie qui traite du *Génie allégorique & symbolique de l'Antiquité*, a suivi de près, & elle est ornée, comme

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 179

me la première, de plusieurs belles gravures. C'est par cette Dissertation que nous allons commencer nos Extraits; car nous croyons devoir intervertir en ce point l'ordre de l'Auteur: il est naturel d'exposer préalablement son système sur les Allégories, avant de voir comment il fait l'application de ses principes aux Fables de Saturne, de Mercure, & d'Hercule.

On fait que plusieurs Savans modernes, tels que *le Clerc*, *Huet*, l'Abbé *Bannier*, le Dr. *Warburton*, Mr. *Fourmont* &c. ont cru que la Mythologie n'étoit qu'une altération de l'Histoire tant Sacrée que Profane, que les Fables des Payens étoient historiques, & qu'elles renferment une partie de l'Histoire des premiers temps. D'autres Hommes également célèbres ont donné aux Fables un sens allégorique, ils ont cru que la Mythologie étoit une instruction déguisée, & qu'elle portoit sur les grands objets de la Morale, de la Religion, & de la Nature. C'étoit le système du Chancelier *Bacon*. Voici comment il

s'exprime dans un Traité qu'il composa exprès sur cette matière, & qu'il intitula *Sageſſe des Anciens*. „ L'Anti-
 „ quité a renfermé dans l'Allégorie,
 „ comme dans une riche caſſette, tout
 „ ce que les Sciences ont de plus précieux. -- Je regarde les Allégories comme la connoiſſance la plus excellente
 „ après la Religion, & comme la ſource de la politique, dont l'étendue eſt
 „ ſi vaſte. -- J'avoue ſans peine que je
 „ ſuis perſuadé que dès leur origine, les
 „ Fables anciennes furent allégoriques,
 „ & renfermèrent des leçons importantes: ſoit que j'aie conçu la plus haute idée de ces premiers temps; ſoit
 „ que j'apperçoive dans la plupart de
 „ leurs Fables, un rapport ſi ſenſible
 „ avec l'objet représenté, & dans le titre même de la Fable, & dans la valeur
 „ des noms qu'y portent leurs Perſonnages, qu'il eſt impoſſible de ſe re-
 „ fuſer à l'idée que ceux qui les inventèrent avoient réellement ces objets
 „ en vue ”.

Personne n'ignore quel ingénieux Auteur

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 181

teur de *l'Histoire du Ciel*, a cru aussi que le fond de la Mythologie étoit allégorique; mais selon Mr. DE GEBELIN, il n'a pas été heureux dans ses développemens & dans ses preuves. Il a regardé la Mythologie comme une suite des Allégories Egyptiennes, ou de leur Ecriture Hiéroglyphique, & il est tombé dans la même faute que *Basnage* & d'autres Savans. N'ayant pu remonter à l'origine des connoissances communes aux plus anciens Peuples, on l'a presque toujours cherchée dans l'Egypte, illustre par ses lumières dès les premiers temps: mais il ne faut jamais oublier que les Egyptiens perfectionnèrent, mais n'inventèrent pas; & qu'il est une source plus ancienne qu'eux des connoissances premières. Ne voir qu'eux, c'est s'arrêter à moitié chemin.

Notre habile Auteur est bien moins favorable encore que Bacon & Pluche, à l'explication historique des Fables. Il la regarde comme absolument arbitraire & fautive, & il a peine à concevoir qu'on se soit persuadé qu'une histoire quelconque ait pu être altérée au point de de-

venir un entassement de Fables pareilles à celles qui forment la masse de la Mythologie. „ D'ailleurs ce qui auroit du, *dit-il*, dégoûter depuis long-temps de l'explication historique des Fables, c'est que l'on n'a jamais pu fixer cette prétendue histoire. Jamais on n'a pu indiquer la véritable scène de ces événemens, bien moins encore en fixer la Chronologie. Qui a jamais pu arranger la succession d'*Uranus*, de *Saturne*, de ses trois fils, & nous apprendre dans quels Etats ils regnèrent? N'a-t-on pas été obligé d'imaginer, pour cet effet, des Empires plus fabuleux que les Fables même que l'on vouloit expliquer? Qu'est-ce que cet Empire des Celtes qui s'étendoit depuis la Phrygie jusques à l'Océan; & qui traversant la Méditerranée, s'élevoit jusques au sommet de l'Atlas? Ou cet Empire Grec, antérieur à tous les Etats de la Grèce, qui les renfermoit tous, & qui ne relevoit que de la famille de Jupiter (3)? De pures visions,

(3) *Pezron* est le premier, je crois, qui ait ima-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 183

sions, avec lesquelles cependant on vou-
loit prouver que les Fables étoient his-
toriques. Ceux qui prétendent que la
Mythologie n'est qu'une histoire, s'en-
tiennent toujours à des généralités qui
ne prouvent rien. *Cérès*, disent-ils,
étoit une Reine de Sicile. *Pluton*, un
Roi d'Italie. *Hercule*, un Capitaine de
Navire Marchand. *Bellérophon* & la
Cimère, des Marins qui se battent &c.
Mais on leur demanderoit en vain,
dans quels temps vécurent ces person-
nages? Quelle portion des contrées
qu'on leur assigne fut le siège de leur Em-
pire, ou celui de leur résidence? Quel
intervalle s'écoula entre le temps de
leur vie, & celui où ils furent adorés
comme des Intelligences célestes? Avec
des

imaginé ces anciens Empires; c'est dans son Trai-
té des Celtes. Depuis lors, nombre de Savans
l'ont fait entrer dans leurs recherches; tels les
Auteurs Anglois de *l'Histoire Universelle*; *Basna-*
ge dans son *Histoire des Juifs*; *Lenglet* dans sa
Chronologie &c. Note de Mr. DE GEBELIN.

des assertions vagues, on croit démontrer tout, & l'on ne prouve rien ”.

Il faut donc, selon notre Auteur, expliquer les Fables allégoriquement. L'objet de ceux qui les inventèrent étoit d'instruire les hommes; & en les amusant de leur inculquer les grandes vérités qu'il leur importoit de connoître. Le but primitif des préceptes sur lesquels s'éleva la Mythologie, étoit d'établir les rapports qui regnent entre l'Homme & la Divinité institutrice des Sociétés; & de l'instruire de ses droits & de ses devoirs, relativement à la Société. Les instructions allégoriques n'ont jamais été arbitraires, elles ont été antérieures aux instructions historiques, & l'Allégorie a été la source & la base des instructions données à tous les anciens Peuples, Chaldéens, Egyptiens, Chinois, Indiens, Perses, Celtes, Grecs, Phéniciens, Hébreux même &c. Du reste ce ne fut pas pour dire obscurément des choses déjà connues, que l'on recourut à l'Allégorie. Ce fut encore parce qu'elle devenoit un moyen

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 185

yen infailible de raconter ces choses de la manière la plus agréable, la plus ingénieuse, la plus propre à donner du ressort à l'imagination, & de l'étendue au génie; & à satisfaire ce goût d'imitation qui naît avec nous, & par lequel l'homme exécute de si grandes choses, & s'élève sans cesse au dessus de ses modèles.

Tel est en gros le système de Mr. DE GEBELIN. Il le développe en détail & d'une manière très intéressante, dans les sept Articles qui divisent sa Dissertation. Nous allons les parcourir, mais très sommairement.

1. *Ce que l'on doit entendre par le Génie Allégorique & Symbolique des Anciens.* Il consista à animer la Nature entière, à personnifier tous les êtres inanimés ou moraux, à présenter comme des récits d'événemens passés les instructions que l'on vouloit donner aux hommes, à voiler les leçons sous des emblèmes & des enigmes propres à les rendre plus piquantes, plus vives, plus animées, afin qu'elles fussent recherchées avec plus

d'empressement & retenues avec plus de facilité. „ Par cet artifice ingénieux , ils rendoient sensibles les vérités les plus abstraites , ils changeoient en images & en tableaux , les propositions les plus sèches , les plus difficiles à saisir ; la vérité devenoit plus aimable , plus douce , moins offensante ; les êtres inanimés & les êtres moraux se personnifioient ; la Nature entière prenoit une face nouvelle ; ce qu'il y avoit de plus métaphysique se revêtant des perfections & des beautés corporelles , paroissoit devenir sensible comme elle ; les rapports même qui existent entre les grands objets de la Nature & leurs influences sur les hommes , se métamorphosoient en une Histoire de Personnages illustres , qui réveilleoit l'imagination & dont les traces agréables ne s'effaçoient jamais ”.

II *Que l'Antiquité fut conduite nécessairement à l'Allégorie, & qu'il ne dépendit pas d'elle d'avoir ou de n'avoir pas un Génie Allégorique.* Cette proposition paroît sans doute surprenante : le savant Auteur la prouve d'abord par la nature du

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 187

du Langage. Les Langues n'ont qu'un très petit nombre de mots, qu'on puisse prendre dans un sens propre; ce sont ceux qui désignent des objets physiques. Dès qu'on voulut aller au delà & peindre les idées relatives aux objets moraux, intellectuels, spirituels, abstraits même, dont aucun ne tombe sous les sens, il fallut user d'artifice, & que les objets sensibles ou physiques vussent au secours de ceux qui ne l'étoient pas. Dès lors exista le langage figuré. Lors qu'il fut question ensuite de tracer ou de peindre les instructions qu'on avoit à donner aux hommes, on fut obligé d'employer les figures de ces mêmes objets: ainsi comme l'on avoit un langage figuré, on eut également une écriture ou une peinture figurée. Dans cette écriture, des ailes ou des oiseaux à ailes déployées, désignèrent les vents; un papillon, le souffle, l'ame ou la vie; un triangle la Divinité; un oeil, le Soleil, oeil de l'Univers, ou la Providence qui veille sur les humains, & dont l'oeil est toujours attentif à leurs actions. La nature

re

re des instructions, le goût pour les choses difficiles & qui donnent à penser, l'effet du climat brûlant de l'Asie, où les esprits sont toujours exaltés & s'enflamment aisément, fournissent à l'Auteur de nouvelles preuves de la nécessité de l'Allégorie.

Nous avons dit plus haut qu'on trouve dans cet Ouvrage un grand nombre d'Etymologies très heureuses: cet article en offre une, que nous allons rapporter, pour donner une idée du talent de Mr. DE GEBELIN dans ce genre de Littérature. « Les mots de *fas*, & de *nefas*, inventés par les Latins, signifient, dit-on, *le juste; ce qui est permis & légitime; & ce qui n'est pas permis*. Cela est vrai, mais non de la manière dont on le dit: ils n'eurent cette signification que dans le sens figuré, & par succession de temps. Ils ne furent dans l'origine qu'un indice qui distinguoit les jours de travail, de ceux où il ne falloit pas travailler. *FAS* signifioit *fais, agis, NE-FAS, n'agis pas, ne fais pas, repose-toi*. Ces formules
signi-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE., 1773. 189

signifièrent bientôt dans le sens figuré le juste & l'injuste, le bien & le mal, puis qu'en disant *fais* ou *ne fais pas*, on représente l'action comme faisable, juste, permise; ou comme injuste, illégitime, défordonnée. C'est ainsi qu'en ramenant les mots à leur vraie origine & à leur sens propre, on en sent infiniment mieux l'énergie, & on ne les oublie pas. On sentira aisément combien cette étymologie est supérieure à celle qu'on a constamment donnée de ces mots d'après les Romains, qu'on prenoit pour guides dans l'origine de leur Langue, qui fut toujours pour eux une énigme impénétrable. *Fas*, ont dit *Festus*, *Isidore* &c. & d'après eux *Vossius* &c. vient de *Fando*, comme ayant été dit, ordonné. Le *ne-fas* seroit donc ce qui n'a pas été ordonné? Ce qui seroit faux; car le *fas*, le *ne-fas*, les jours ouvriers & les jours chommables, étoient également ordonnés, décrétés, publiés. Un passage de *Macrobe*, relatif à cet objet auroit du redresser les moins clair-voyans. Il nous apprend que le premier Calendrier

Calendrier publié dans Rome, fut un vol fait aux Patriciens, par le Secrétaire du célèbre Appius Coecus; & que cette action fut si agréable au Peuple, qui étoit obligé d'aller demander à ces Familles Patriciennes ce qu'il y avoit à *faire* chaque jour, qu'il en fut créé Edile Curule, au grand scandale des Nobles, qui eussent bien voulu dans ce moment que jamais l'art d'écrire n'eût été inventé. Ce Calendrier fut donc appelé avec raison *fas* & *ne-fas*, puis qu'il apprenoit au Peuple ce qu'il avoit à *faire* ou à *ne pas faire* pour toute l'année. L'Histoire; la raison & la valeur des mots, s'accordent ainsi avec notre étymologie".

III. *Opinion de tous les temps conforme à nos principes.* Dans cet article Mr. DE GEBELIN fait voir que l'explication allégorique de l'Antiquité, qui a paru dans ces derniers temps si absurde & si chimérique, a été reconnue comme incontestable par la plus saine partie de l'Antiquité, par Denys d'Halycarnasse, Plutarque, Tbucydide, Strabon, Porphyre, Métrodore, Héraclide, Aristote,

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1773. 191

te, Salluste, Prælus, les Pythagoriens, les Stoïciens, & tous les Platoniciens &c; que les Pères les plus distingués de l'Eglise primitive l'ont admise; que plusieurs Savans modernes se sont déclarés pour elle; & que ceux qui l'ont rejetée le plus ouvertement, ont été forcés plus d'une fois d'y recourir comme au seul moyen d'expliquer plusieurs portions de cette Mythologie, qu'ils soutenoient n'être que des débris de l'Histoire des premiers temps. Parmi les Modernes qui ont pris le parti du sens allégorique, notre Auteur n'a garde d'oublier Mr. l'Abbé Bergier, qui tout récemment a approfondi cette question avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit encore fait, dans son *Origine des Dieux du Paganisme*, Ouvrage qui parut en 1771, & qui mérite d'être plus connu qu'il ne l'est.

IV. *L'Allégorie est une clef essentielle & une base fondamentale de l'Antiquité.* Ici Mr. DE GEBELIN indique quantité de Fables qui sont manifestement allégoriques, & qui ne sauroient être expliquées

pliquées historiquement; il prouve en détail que l'explication allégorique est très supérieure à l'historique; & il examine si le culte des Fétiches, tel qu'il a été développé dans un Ouvrage très intéressant qui parut il y a quelques années (4), anéantit l'explication allégorique de la Mythologie.

V. *Causes qui avoient fait perdre de vue le Génie Allégorique.* Le penchant qu'ont les hommes pour le merveilleux; l'altération des Langues, & l'insuffisance des Traductions; le respect pour les choses sacrées; & les révolutions terribles qui bouleversèrent les connoissances primitives, avec les Empires qui les avoient vu naître, telles furent les principales causes qui firent oublier que la Mythologie fut allégorique. Celles qui empêchèrent long temps le rétablissement du sens allégorique, furent la dégra-

(4) *Du Culte des Dieux Fétiches, ou Parallèle de l'ancienne Religion de l'Egypte avec la Religion actuelle de la Nigritie*; Paris 1760. in 12.

gradation du Paganisme , l'ignorance des derniers Philosophes Payens , & l'abus même des Allégories.

VI. *L'Explication des Allégories ne doit pas être arbitraire ; mais se démontrer rigoureusement.* Est-il possible d'éviter l'arbitraire dans l'explication des Fables ? Peut-on se flatter de retrouver le sens de ces énigmes anciennes , éloignées de nous par de si grands espaces , & faisant allusion peut-être à des temps & à des personnages totalement inconnus ? Mr. DE GEBELIN est persuadé qu'oui , & que le vrai sens des Fables peut se découvrir. S'il est vrai , dit-il , que l'Allégorie fit la base de l'instruction primitive , son explication doit être certaine & assujettie à des règles incontestables ; & il ne devra pas être difficile de découvrir ces règles , d'en démontrer la certitude & les heureux effets , & de les mettre en oeuvre avec les plus grands succès. Dès qu'on pose pour principe que les Allégories furent destinées à l'instruction des hommes , & sur-tout à celle des Sociétés naissantes , il résulte nécessairement

Tome XL. Part. I. N ment

ment qu'elles durent avoir un objet précis & déterminé; que cet objet dut intéresser la Nation entière à laquelle on proposoit ces Allégories; que cet objet dut se peindre dans l'Allégorie, de manière à être reconnu avec une légère attention; que la peinture de cet objet dut convenir si parfaitement à son modèle, qu'aussitôt qu'on se rendroit attentif à son imitation, on ne pût le méconnoître; que par conséquent cette peinture dut embrasser tellement son objet, & en présenter si parfaitement l'ensemble, qu'il fut impossible de l'appliquer à tout autre objet, dans tout cet ensemble & dans ces tous développemens. „ Il en est de ceci comme de toute autre peinture: il est tel portrait, qui, pris en gros, conviendra à nombre de personnages différens, parce qu'ils auront tous quelque chose de commun; mais il n'en est aucun qui puisse convenir dans tout son ensemble à d'autre personnage qu'à son modèle”. Jusques ici on a plus consulté son imagination que les faits, dans l'explication des Allégories;

on

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 195

on a cherché quel étoit le sens qu'on leur pourroit donner, plutôt que celui qu'elles devroient fournir; on ne les a jamais considérées dans cet ensemble qui pouvoit seul en donner la clé. Pour les bien expliquer „ il faut se défier de son imagination, de son génie, de son goût pour les étymologies; il faut étudier l'Antiquité, & non son propre esprit; s'enfoncer dans ses profondeurs; connoître son génie; rassembler tout ce qui s'est conservé de ses Symboles, de ses Allégories, de son langage figuré; parvenir à l'intelligence littérale la plus exacte de ses Fables; chercher les sens figurés dont étoient susceptibles tous les mots qui y entrent; les comparer avec les connoissances philosophiques de ces temps-là; saisir chacun de ses personnages allégoriques, dans ce qu'ils sont en eux-mêmes, & dans leurs rapports avec tous ceux auxquels ils sont associés; chercher ce qui peut résulter de leur ensemble; les comparer avec la valeur de chaque mot dans les diverses Langues, où il fut en usage, & sur-

tout dans celles où il naquit, & où il eut une signification propre & claire; ne pas s'embarrasser d'aller vite, mais d'aller sûrement ”.

Quel travail dira-t on? A cela Mr. DE GEBBLIN répond, qu'on n'a rien sans travail & sans peine, & qu'il ne faut pas se mêler de recherches intéressantes, ou prendre toute la peine qu'elles exigent. Du reste il convient que nonobstant toutes les précautions qu'il indique, on sera encore obligé sans doute de laisser beaucoup de lacunes, & d'avancer quelques explications foibles, ou moins satisfaisantes que les autres. Mais il assure qu'en suivant sa marche, on ira extrêmement loin dans les recherches allégoriques, que l'on y fera des découvertes surprenantes, & d'autant plus qu'elles seront de la plus grande simplicité & du plus grand intérêt. Il fixe ensuite les règles par lesquelles on sera en état de distinguer un récit allégorique d'un récit historique, & de ne pas s'égarer en cherchant à développer le sens des Allégories anciennes. C'est
ici

ici une des plus importantes parties de son Ouvrage; mais il ne nous est pas possible de l'y suivre.

VII. *Objet des Allégories anciennes.*
L'Allégorie née dans la plus haute Antiquité, aussi ancienne que les Sociétés policées, inventée pour leur utilité, relative à des objets qui devoient être connus, puis qu'elle eût été inintelligible & absurde sans cela, devenue le fond sur lequel s'élevèrent la Religion des Payens & la plupart de leurs Cérémonies & de leurs Fêtes, dut nécessairement se rapporter aux plus grands intérêts de ces Peuples, peindre des objets universellement connus & d'une utilité première, se lier avec les besoins des hommes & se transmettre avec ces mêmes besoins. C'est la seule manière, en effet, dont on puisse rendre raison de l'universalité de la Mythologie, & de ce respect & de cette vénération qu'on eut constamment pour elle, lors même qu'elle fut devenue si absurde par les révolutions des temps, des mœurs, des idées, du langage &c. dans le temps où on l'en-

tendoit le moins ; une tradition aussi entière que constante ne laissoit pas douter, que sous cette écorce bizarre & fabuleuse, elle ne renfermât de grandes & sublimes leçons : les vérités de la Morale & de la Religion, les biens sans nombre que les hommes retirent de la Société, la connoissance des Arts nécessaires & agréables, les avantages des Nations Agricoles &c. „ L'Allégorie & la Poésie, faites l'une pour l'autre, commencèrent avec les Nations policées, & elles eurent également les mêmes objets en vue, d'instruire les hommes sur leurs plus grands intérêts, en les amusant & en les touchant. Il ne faut donc point chercher d'autres objets dans l'ensemble des Allégories anciennes, ni d'autre clef de leurs Poésies. Les récits historiques des Poètes, & les guerres qu'ils chantèrent dans les temps appelés fabuleux, ne furent jamais des objets bornés à quelque Nation, & des guerres de particuliers : ce furent toujours les combats des Elémens & de la Nature ; ceux du Travail contre l'Oisiveté ;
de

de l'Industrie contre l'Indolence; de la Vertu contre le Vice: & ce furent toujours des tableaux destinés à développer les instructions qu'on avoit à présenter. L'on sera donc toujours dirigé dans la recherche des Allégories, par la Poésie elle-même; & l'on sera assuré que tout ce qui étoit digne d'être enseigné aux hommes de cette manière, forma également le fond des Allégories, & devint la source de toute Mythologie ". Mais il faut bien distinguer ce que les Allégories furent dans l'origine chez les Nations de l'Antiquité, & ce qu'elles devinrent dans la suite, lors qu'on en eût oublié le vrai sens & qu'on les eût prises au pied de la lettre. La Mythologie se déprava au point que les Philosophes auroient voulu l'anéantir, en supprimant les Ouvrages des Poètes qui y avoient mis la dernière main.

La Suite au Trimestre prochain.



ARTICLE TREIZIEME.

E P I T R E

à ma Fille âgée d'un mois (1).

*O*ui le destin a couronné mes vœux,
 Oui, je l'obtiens ce tendre nom de Mère,
 Ce nom sacré, ce nom que je préfère
 A tout l'éclat des titres fastueux.
 O cher objet ! dont la naissante aurore
 A peine montre une foible lueur,
 Gage d'un nœud qu'a formé le bonheur,
 Ma voix t'appelle & tu ne peux encore
 Ouir mes sons, ni répondre à mon cœur.
 Enveloppé d'un ténébreux nuage,
 Le tien se tait, le tien ne connoît pas
 Du sentiment la force & le langage,
 Mais je te vois, je te presse en mes bras,

De

(1) Cette Pièce, pleine de sentiment & de
 grâces, est due à l'Auteur de l'Épître à mon Ma-
 ri, rapportée ci-dessus Art. XL

*De mes baisers, je couvre ton visage,
 Eh ! quels sujets plus dignes de mes Vers
 Que ces transports dont j'éprouve l'ivresse ?
 Tout s'embellit au feu de ma tendresse,
 Je ne vois rien dans ce vaste Univers
 Qui ne me flatte ou qui ne m'intéresse.
 J'aime ces bois, j'aime ces près rians
 Ils s'offriront leur ombre & leur verdure ;
 J'aime à compter les trésors du printemps,
 Ils serviront un jour à ta parure :
 Cet air, ce Ciel a plus d'attraits pour moi ;
 Et ce Soleil qui luit sur la nature,
 Dieux qu'il me plait il brille aussi pour toi.
 Ah ! si l'instant qui commence ta course
 De tant de biens m'ouvre déjà la source,
 Que l'avenir me promet d'heureux ans !
 Que mon destin sera digne d'envie.
 Quand de tes bras foibles & caressans,
 Flattant le sein où tu regus la vie,
 Tu souriras à mes embrassemens ;
 Quand tu seras par tes jeux innocens,
 L'amusement de ta Mère attendrie.
 A ces plaisirs, un plus parfait bonheur
 Succédera : le temps les fera naître,
 Ces jours si beaux, mais si lents à paroître.
 Où la raison éclairera ton coeur,
 Où moins frivole, où digne de son être,
 Ton ame enfin connoîtra sa grandeur*

Momens chéris, empressez vous d'éclorre....
Mais qu'ai-je dit ? où tendent mes souhaits ?
Ma fille, hélas ! par ces vœux indiscrets
C'est ton malheur peut-être que j'implore.
Dans le berceau que n'habita jamais
Le noir soupçon, la sombre défiance,
Tu dors : le Ciel protège ton asyle;
Là ton repos aussi doux que facile
Des soins amers est toujours respecté,
Et quand tes yeux s'ouvrent à la clarté,
Comme ton cœur, ton regard est tranquille;
Tu ne vois pas le funeste concours
Des ennemis, des maux qui s'environnent.
Tu ne fais point quels dangers empoisonnent
Ce monde vain où couleront tes jours :
Des passions la triste connoissance
N'a point encore troublé ton innocence,
Tu ne verras que trop tôt leurs effets ;
Trop tôt, hélas ! en butte à leur puissance,
Tu donneras d'inutiles regrets
Au calme heureux dont jouis ton enfance;
Et si jamais d'un charme impérieux
Le faux prestige égardoit ta faiblesse,
Si quelque jour tu condamnois mes yeux
A d'autres pleurs que ceux de la tendresse....
. 6 vertus. 6 talens !
Du haut des Cieux veillez sur sa jeunesse,
Loin de ma fille écarter ces tyrans;

Plus

Plus d'une fois, mon coeur qui vous adore,
 A pour lui même imploré votre appui,
 Comblez les vœux que lui dicte aujourd'hui
 Un intérêt plus précieux encore ;
 Puisse ma fille attirer vos faveurs !
 Comme une rose , ornement de la plaine ,
 S'élève & croit à l'ombre de ce chêne
 Qui du soleil lui sauve les ardeurs ,
 Puisse cette ame innocente & timide ,
 Libre par vous des communes erreurs ,
 Croître à l'abri de votre heureuse égide !
 Et toi l'objet de mes soins les plus chers ,
 Tandis qu'au Ciel, dont tu vois la lumière ,
 Pour ton bonheur mes vœux seront offerts ,
 Commence en paix ta naissante carrière ;
 Et que le temps dont les coups destructeurs
 Moissonneront ces tranquilles journées ,
 En t'apportant de nouvelles années
 T'apporte aussi de nouvelles douceurs.
 Je l'avouerai : ce vieillard implacable
 A trop souvent excité ma frayeur ;
 Je redoutois son aile infatigable
 Qui chaque instant arrachoit quelques fleurs ,
 A mon printemps : mais si son inconstance
 Fâne mes jours pour embellir les tiens ;
 Si son pouvoir aidant ma vigilance ,
 En t'éclairant sur les maux & les biens ,
 Forme aux vertus ta fragile existence ;

*Si pour tout prix d'un travail aussi doux,
Je puis enfin jouir de mon ouvrage,
De ses fureurs loin de craindre l'outrage,
Il peut frapper, je bénirai ses coups.*



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. *Remarks on Ecclesiastical History*, by Dr. JORTIN &c. c. à d. *Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique*, par le Doct. JORTIN, 5 Vol. in 8o. chez White 1773. Cet Ouvrage est une collection d'anecdotes, d'observations que le savant Auteur avoit recueillies de ses vastes lectures. Le choix en est intéressant ; les réflexions sentées, qui accompagnent la narration des faits, ne peuvent que le rendre très utile, & lui mériter l'attention de ceux qui aiment la vérité, la Religion & le bien de l'humanité.

The intent and propriety of Scripture Miracles &c. c. à d. Le but & la convenance des Miracles rapportés dans l'Ecriture Sainte, exposés & considérés, dans une suite de
Ser.

Sermons prêchés en 1769, 1770, 1771 ; pour les Lectures de la Fondation de Mr. R. Boyle, par le Dr. HENRY OWEN, 2 Vol. in 80. chez Rivington. Les savans & sages Défenseurs du Christianisme, qui avoient précédé celui-ci dans la carrière que leur offroit cette utile fondation, sembloient avoir répondu à toutes les objections, & considéré la Religion de l'Evangile sous toutes ses faces. L'Auteur ne laisse pas que d'ajouter aux preuves, aux réflexions que leurs Ecrits avoient fournies. Le choix du sujet, qu'aucun d'eux n'avoit traité auparavant, le point de vue moral sous lequel il présente les miracles, diverses observations ingénieuses, assureront à cette nouvelle production de ce bel établissement, un rang honorable à côté des premières.

The History of Ireland, &c. c. à d. L'Histoire d'Irlande, depuis l'invasion de Henry Second, avec un Discours préliminaire sur l'état ancien de ce Royaume, par Mr. T. LELAND, Membre du Collège de la Trinité & Prébendaire de St. Patrick, in 40. 3 Vol. 1773. chez Nourse. Les Anglois doivent à Mr. LELAND une excellente Traduction de Démosthène, une ingénieuse

Dis-

Dissertation sur les Principes de l'Eloquence, un examen de l'Ouvrage de Mr. Macpherson sur l'Histoire d'Angleterre, une vie de Philippe de Macédoine généralement estimée. Le mérite de ces Ouvrages précédens, est une présomption bien favorable pour celui-ci, & il ne trompera pas l'attente du public. L'origine & les antiquités intéressantes & peu connues de cette Isle, dégagées de ce mélange de fables, d'allégories qui les couvroient, les mœurs & les usages de ses anciens habitans, peints avec une vivacité qui n'ôte rien à l'exactitude de la vérité historique, l'établissement du Christianisme dans ce Royaume & ses suites, les invasions auxquelles il a été exposé, les révolutions qu'il a souffertes avant le Règne d'Henri II, sont les objets d'un Discours préliminaire, qui semble avoir été dicté par la noble émulation d'égaler, ou de surpasser le célèbre Historien de l'Ecosse & de Charles Quint.

Il s'en faut de beaucoup que nous puissions porter le même jugement, sur une nouvelle *Histoire Générale de l'Irlande*, par Mr. J. HUBBLESTONE WYNN, qui vient de paroître en 2 Vol. in 8o. & si nous parlons
de

de cette informe compilation, ce n'est que pour séparer le bon d'avec le mauvais.

The Universal Botanist, c. à d. *Le Botaniciste Universel*, par Mr. RICHARD WESTON, 3 Vol. in 80. Cet Ouvrage utile, qui doit être continué, est formé sur un plan concis & facile à saisir. L'Auteur s'est borné à faire connoître les végétaux par leurs caractères les plus frappans, & a évité la multiplicité des termes synonymes, dont on se sert pour les distinguer.

The Works in Architecture of ROBERT and JAMES ADAM &c. c. à d. *Ouvrages d'Architecture de MM. ROBERT & JACQUES ADAM*. No 1. contenant une partie des dessins du Palais du Duc de Northumberland, appelé Sion, folio, chez Beckes Les Architectes distingués qui offrent les plans du bel Edifice qu'ils ont construit, s'excusent dans leur Préface de la liberté qu'ils prennent de publier un Ouvrage d'Architecture, après ceux qui ont été publiés en France, en Italie & en Angleterre. La nouveauté, la variété de leurs dessins, le desir d'étendre les limites de leur Art, l'approbation des plus grands Maîtres, les ont encouragés à offrir aux Artistes ces nouveaux modèles de construction & d'ornemens; & pour les rendre
d'u-

d'une utilité plus générale, ils ont fait imprimer la description & l'explication des planches en François & en Anglois. Nous sommes assurés que le travail de ces Architectes, connus en Angleterre par leur goût, par leur manière qui imite la noble simplicité & la grandeur des Anciens, sera agréable aux Amateurs du continent.

Present State of Music in Germany, the Netherlands and United Provinces, by Dr. BURNEY. c. à d. Etat actuel de la Musique dans l'Allemagne, les Pays-Bas & les Provinces Unies, par Mr. le Dr. BURNEY. Cet Ouvrage n'est qu'un Essai destiné à présenter le goût du Public, & à encourager la souscription que Mr. B. a ouverte pour un Ouvrage plus parfait & plus étendu, pour l'Histoire générale de cet Art, si agréable & si difficile ; & le mérite de cette première production doit assurer l'Auteur du succès de celle qu'il a entreprise. Il offre à tous les Amateurs de la Musique quelques soient leurs progrès, & leurs connoissances dans cet Art, des détails historiques, des faits curieux, des anecdotes intéressantes sur les lieux, les Etablissmens, les Personnes célèbres aujourd'hui & dans le passé, relativement à son objet principal, & même aux
mœurs,

mœurs , aux usages , à l'état actuel des hommes dans les Pays qu'il a parcourus. Si nous ne pouvons décider du degré de perfection , dans lequel l'Auteur de ce Voyage possède l'Art sur lequel il écrit , nous osons cependant assurer qu'on le trouvera un homme instruit dans les Sciences & les Beaux Arts en général , un Amateur distingué par le goût & par le zèle de l'Art qu'il a étudié , un Ecrivain agréable , libre , impartial , qui rend justice aux talens & aux vertus sans égard aux lieux , aux circonstances de leur naissance , & à tout ce qui n'est qu'accessoire.

Illustrations on Natural History &c. c. à d. Eclaircissemens sur l'Histoire naturelle , avec les figures de 220 espèces d'Insectes Exotiques , dont le plus grand nombre ne se trouvent dans aucun Auteur , gravées & enluminées d'après nature , avec la plus grande exactitude & sous les yeux de l'Auteur en 50 Tailles douces , avec la description de ces Insectes , & des remarques sur leur nature & leurs propriétés , par R. DRURY , 2 Vol. in 4°. 1773 , chez White. A cet Ouvrage , dont le titre annonce la nature & le mérite , & qui a eu en Angleterre un succès qui montre les progrès qu'y a faits le goût de l'Histoire
Tome XL. Part, I. O Na-

Naturelle , nous joignons un des Abrégés les plus utiles pour la connoissance des Insectes , qui vient de paroître chez *White* , sous ce titre :

Fundamenta Entomologia , or an Introduction &c. c. à d. Introduction à la connoissance des Insectes , par W. CURTIS , in-8o. C'est une Traduction d'un Ouvrage de Mr. J. A. BLADH , élève du célèbre *Linnaeus* , & qui avoit été publié dans le VIIe Vol. des *Amaenitates Academicae* de ce dernier. Le Traducteur l'a enrichie de figures , de notes & de quelques observations.

F R A N C E.

PARIS. *Lettres édifiantes & curieuses , écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la C. de J. XXIXe Recueil* ; chez *Ruault* , 1773 in-12 pp. 366. Les 28. premiers Tomes de cet Ouvrage , ont eu le plus grand succès , & ont été aussi bien reçus des Savans & des gens du monde , que des personnes pieuses. On fait avec quels éloges MM. de *Montesquieu* & de *Buffon* en ont parlé ; & de quelque manière , que l'on pense sur les Jésuites , on ne sauroit au moins disconvenir que le Recueil de leurs Lettres

tres ne soit un des plus curieux, des plus variés, & en même temps des plus utiles qui aient jamais paru. Le Public apprendra donc avec plaisir que cet intéressant Ouvrage, dont on n'espéroit presque plus la continuation, vient d'être repris, & que les Editeurs ont déjà recouvré assez de Lettres pour en former le 30e & le 31e Volumes, qui sont actuellement sous presse. Dans le 29e que nous avons sous les yeux, outre divers traits admirables de zèle & de courage, tant des Missionnaires eux-mêmes que de quelques Chinois qu'ils avoient convertis à la Religion Chrétienne, on trouve des détails très curieux sur les mœurs, les usages, les Sciences, l'Histoire Naturelle &c. de la Chine, du Tonquin &c. Le P. *Bourgeois*, dont il y a plusieurs Lettres dans ce Recueil, observe que quoique Pekin soit au 40e degré de latit. à peu près, il y fait si froid en hiver, qu'on est obligé de coucher sur un four qu'on chauffe toute la nuit. En été il y fait si chaud, que ces années dernières, il y mourut en moins de deux mois. 8000 hommes, brûlés par les ardeurs du Soleil. Dix mois après son arrivée à Pekin, ce même Missionnaire se hasarda pour la première fois de prêcher en Langue

Chinoise. „ Dieu fait, *dit-il*, combien ce premier Sermon Chinois m'a coûté --- Je puis vous assurer que cette Langue ne ressemble à aucune autre. Le même mot n'a jamais qu'une terminaison; & dès lors adieu tout ce qui dans nos déclinaisons distingue le genre & le nombre des choses dont on parle: adieu dans les verbes tout ce qui pourroit faire entendre quelle est la personne qui agit, comment & en quel temps elle agit, si elle agit seule ou avec d'autres. En un mot chez les Chinois, le même mot est substantif, adjectif, verbe, adverbe, singulier, pluriel, masculin, féminin &c. C'est à vous qui écoutez à épier les circonstances & à deviner. Ajoutez à tout cela que tous les mots de la Langue se réduisent à 300 & quelques-uns; qu'ils se prononcent de tant de façons qu'ils signifient 80000 millé choses différentes, qu'on exprime par autant de caractères. Ce n'est pas tout. L'arrangement de tous ces monosyllabes paroît n'être soumis à aucune règle générale, en sorte que pour savoir la Langue, après avoir appris tous les mots, il faut apprendre chaque phrase en particulier; la moindre inversion feroit que vous ne seriez pas entendu des trois quarts des Chinois.

Je

Je reviens aux mots. On m'avoit dit *Cbou* signifie livre. Je comptois que toutes les fois que reviendrait le mot *cbou*, je pourrois conclurre qu'il s'agit d'un livre. Point du tout; *cbou*, revient, il signifie un arbre. Me voilà partagé entre *cbou* livre, & *cbou* arbre. Ce n'est rien que cela, il y a *cbou* grandes chaleurs, *cbou* raconter, *cbou* aurore, *cbou* accoutumés, *cbou* perdre une gageure &c. Je ne finirois pas, si je voulois rapporter toutes les significations du même mot. Encore si l'on pouvoit s'aider par la lecture des livres. Mais non, leur langage est tout différent de celui d'une simple conversation. Ce qui sera sur-tout & éternellement un écueil pour tout Européen, c'est la prononciation. Elle est d'une difficulté insurmontable. D'abord, chaque mot peut se prononcer sur cinq tons différens, & il ne faut pas croire que chaque ton soit si marqué que l'oreille le distingue aisément. Ces monosyllabes passent d'une vitesse étonnante; & de peur qu'il ne soit trop aisé de les saisir à la volée, les Chinois font encore je ne sais combien d'élisions, qui ne laissent presque rien de deux monosyllabes. D'un ton aspiré, il faut passer de suite à un ton uni; d'un sifflement à un ton rentrant; tan-

tôt il faut parler du gosier , tantôt du palais , presque toujours du nez. J'ai récité au moins cinquante fois mon Sermon devant mon domestique , avant que de le dire en public. Je lui donnois plein pouvoir de me reprendre , & je ne me lassois pas de répéter. Il est tels de mes Auditeurs Chinois , qui de dix parties , comme ils disent , n'en ont entendu que trois. Heureusement que les Chinois sont patiens , & qu'ils sont toujours étonnés qu'un pauvre étranger puisse apprendre deux mots de leur Langue ”.

*Histoire de la Vie de Mahomet , Législateur de l'Arabie ; par Mr. TURPIN ; chez J. P. Costard 1773. in 12, deux Vol. dont le 1^{er} est de 440 pp. & le 2^d de 474. Les succès de Mr. TURPIN dans le genre historique sont connus , & sans doute il ne les ignore pas lui-même. Cela l'anime à faire continuellement de nouvelles entreprises , ce qui , pour le dire en passant , n'est pas toujours le moyen le plus sûr d'avoir de nouveaux succès. Pourquoi ne pas continuer son *Histoire Universelle imitée de l'Anglois* , dont il y a quatre Volumes que le Public a goûtés , & dont il auroit préféré la suite à cette Vie de Mahomet , qui peut paroître superflue après tant de bonnes Histoires que nous*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 215

nous avons déjà de cet Impositeur. Entre ces Histoires l'une des meilleures est certainement celle que l'on doit au Dr. *Prideaux*, & qui a été traduite de l'Anglois en François par *Daniel de Larroque* (1). S'il falloit cependant en croire Mr. TURPIN, elle ne mériteroit pas l'estime qu'on en a toujours faite, & on devoit mettre le Théologien Anglois, au nombre de ces *Ecrivains hardis jusqu'à la témérité, qui ont avancé dans leurs paradoxes éblouissans, que la morale épurée de Mahomet avoit ajouté un nouveau degré de perfection aux maximes Evangéliques*. Surpris de cette assertion nous avons relu la Vie de Mahomet par *Prideaux*, mais nous n'y avons rien trouvé de pareil. Voici ce qui peut avoir jetté Mr. TURPIN dans l'erreur. Les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle, parlant de Mahomet dans le XX^e Tome de leur grand Ouvrage, rapportent les divers jugemens, tant favorables que défavantageux qu'on a portés de cet Homme extraordinaire. Ils disent que, quelques Ecrivains Chrétiens l'ont dépeint comme un impositeur --- d'autres comme un excellent

Lé-

(1) Le même à qui l'Abbé d'Olivet a attribué le fameux *Avis aux Réfugiés*, qui attira tant de chagrins à Bayle.

Législateur ; --- d'autres enfin comme le dernier & grand Prophète , envoyé pour amener la Loi de Jésus-Christ à sa perfection. Ici les Historiens Anglois citent *Prideaux*, *Sale* , & *Boulainvilliers*. Cette citation est sans doute trop vague , & Mr. TURPIN y a été trompé. Il a cru qu'elle se rapportoit au 3^e sentiment , & que les Auteurs cités étoient tous les trois trop favorables à Mahomet ; ce qui n'est cependant vrai que de *Sale* & de *Boulainvilliers* , au lieu que *Prideaux* , qui est cité le premier , est par là même mis au nombre des Ecrivains qui embrassent le premier sentiment , sçavoir que Mahomet étoit un imposteur. Nous avons remarqué quelques autres méprises plus ou moins considérables dans l'Ouvrage de Mr. TURPIN , ce qui n'empêche pas qu'en général cette nouvelle Histoire ne soit très estimable & ne mérite d'être recherchée. Elle est écrite , comme toutes les autres que l'on doit à cet infatigable Auteur , avec pureté , avec chaleur . & presque toujours avec noblesse. Les réflexions dont elle est parsemée sont intéressantes , philosophiques , & assez courtes pour ne pas trop ralentir la marche de l'Histoire. A la tête de l'Ouvrage , Mr. TURPIN a mis une bonne Introduction qui

qui remplit la moitié du premier Volume. On y trouve la description de l'Arabie, le caractère, les mœurs, & les usages de ses habitans, leurs Sciences & leurs Arts, leur Religion, & un abrégé de l'Histoire de leurs anciens Rois. L'un des derniers se nommoit Alnooman. „ On raconte, que dans un excès de débauche, il fit brûler vifs deux de ses amis, qui aussi ivres que lui, étoient plongés dans le sommeil. Dès que les vapeurs de son ivresse furent dissipées, il connut son crime, & fut dévoré de remords. Et ce fut pour en expier l'horreur qu'il éleva deux superbes monumens en l'honneur de ces innocentes victimes; deux jours furent consacrés à leur mémoire, dont l'un fut réputé malheureux, & l'autre fortuné. Quiconque se trouvoit sur le passage du Monarque, dans le jour malheureux, étoit condamné à perdre la vie sur la tombe de ses deux amis sacrifiés. Au contraire, ceux qu'il rencontroit dans le jour heureux, s'en retournoient comblés des plus riches présens. Un jour que ce Prince extrêmement fatigué s'étoit égaré à la chasse, un Arabe sans le connoître lui donna généreusement l'hospitalité. Cet Arabe, quelque temps après, fut rencontré par le Roi, précisé-

ment dans un jour malheureux. Le Monarque lié d'un côté par son serment, & de l'autre par la reconnoissance dont les droits sont inviolables en Arabie, crut s'acquitter en le renvoyant chez lui comblé de présens, motifs puissans de consolation pour sa famille. Mais il exigea une caution pour le représenter au bout de l'année. Le dernier jour du terme prescrit étant arrivé, l'Arabe ne comparut point, & sa caution se présenta pour recevoir en sa place le coup de la mort. Dans le moment qu'on le conduisoit au supplice, on vit arriver celui qui étoit condamné à subir l'arrêt. Le Monarque frappé de cet héroïsme, lui demanda par quel principe il s'élevoit ainsi au dessus des craintes de la mort. Je suis Chrétien, répondit l'Arabe; ma Religion me prescrit d'être fidèle à mes sermens, & de ne jamais racheter ma vie ni celle de mes amis par un parjure. Le Monarque édifié d'une Religion, qui de tous ses disciples faisoit autant de Héros, se fit instruire des dogmes & des maximes Evangéliques avec tous ses sujets. Il abolit la coutume de sacrifier des hommes sur le tombeau de ses amis ". Alnooman eut pour Successeur Aïas le Taïte, sous le règne duquel Mahomet

met commença sa mission. S'il faut en croire Mr. TURPIN, les intentions de cet Homme singulier furent d'abord bonnes & droites. Scandalisé des cérémonies impures du Paganisme, & des superstitions grossières qui infectoient l'Arabie, il se proposa de réformer ces abus & d'établir l'unité d'un Dieu créateur, qui doit un jour récompenser la vertu & punir le crime. „ Je ne le considère d'abord, dit notre Auteur, que comme un esprit fort, qui, soutenu de son génie, s'élève au dessus des préjugés de la Nation, & qui veut substituer à des superstitions avilissantes, un culte épuré par la raison. Etonné lui-même de sa supériorité sur ses concitoyens courbés sous le joug de l'erreur, il crut devoir ennoblir ses opinions en leur imprimant le sceau de la divinité. Les progrès furent rapides, & ne pouvant en démêler lui-même la cause, il se dit, & peut-être se crut Prophète. La docilité des Peuples servit à fortifier son illusion; après s'être érigé en Législateur, il écouta les vœux de son ambition, & il reconnut qu'en parlant au nom d'un Dieu, il lui seroit facile d'être conquérant. ” C'est-à-dire que Mahomet commença par travailler sincèrement à reformer la Religion des Ara-

Arabes, ensuite il devint un fanatique, & il finit par être un ambitieux & un imposteur. C'est précisément l'idée qu'en donne Mr. de Brequigny, dans un excellent Mémoire dont nous rendîmes compte il y a quelques années (2). L'Ouvrage de Mr. TURPIN n'est pas achevé: le second Tome s'étend jusqu'à la 7^e année de l'Hégire inclusivement.

*Oeuvres de Mr. THOMAS, de l'Académie Française, Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée; chez Moutard, 1773. in 80. quatre Vol. d'environ 400 pp. chacun. Deux de ces Volumes, sçavoir le 3^e & le 4^e. sont remplis par ces Eloges admirables qui ont mérité à l'Auteur une si belle réputation. Il y a fait des additions & des changemens considérables. Les deux premiers Tomes sont nouveaux, & contiennent un *Essai sur les Eloges*. De toutes les productions de Mr. THOMAS, c'est peut-être celle qui montre le mieux la grandeur de son ame & la beauté de son génie. Si ses Ouvrages précédens ne l'avoient déjà mis dans la première classe des Ecrivains de ce*
siè-

(*) *Bibl. des Sc. Tom. XXXII. pag. 268. 289.*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 29

siècle , celle - ci suffiroit pour l'y élever.
Nous en rendrons un compte détaillé.

Ces Eloges nous rappellent ceux des *Académiciens de l'Académie Royale des Sciences morts depuis 1666 jusqu'en 1699; par le Marquis DE CONDORCET, de la même Académie & de la Société Royale de Turin; chez Panckoucke 1773 in 8o. pp. 168.* Tout le monde sait que Mt. de Fontenelle a fait les Eloges des Académiciens morts depuis 1699 jusqu'en 1740. „ Ce Recueil est un des Livres qu'on relit le plus, & on ne le relit jamais sans y decouvrir de nouveaux charmes, & sans admirer ce talent si rare, d'être clair dans les choses les plus difficiles, de dire les plus communes avec finesse, & les plus fines avec cette simplicité qui les rend plus piquantes ". Les Savans, morts avant 1699, n'ont point eu d'Eloge, & cet Ouvrage qui manquoit à l'Histoire des Sciences, Mr. de CONDORCET vient de le faire d'une manière qui doit consoler le Public de ce qu'il n'a pas été entrepris par Fontenelle. Outre la liste alphabétique de tous les anciens Membres de l'Académie, & une courte notice de ce que chacun d'eux a fait de plus digne d'être connu, on trouve dans ce Volume les Eloges des onze A-

ca-

Académiciens les plus célèbres , & dont la vie fournit le plus de détails intéressans , sc. de la Chambre , Roberval , Frenicle , l'Abbé Piccard , Mariotte , Ductos , Blondel , Perrault , Huygens , Charas , Roemer. Nous ne rapporterons aucune des anecdotes , que Mr. DE CONDORCET a rassemblées sur ces Académiciens : nous avons été prévenus à cet égard par d'autres journaux ; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de communiquer à nos Lecteurs , quelques-unes des réflexions dont notre ingénieux Auteur a parfumé son Ouvrage. Il observe , par ex. à l'occasion de *Nicolas Frenicle de Bessy* , qui étoit Conseiller à la Cour des Monnoies , qu'on trouve un grand nombre de Magistrats dans la liste des Savans de cet âge. „ La gravité de leur état ne leur permettoit ni les divertissemens bruyans de la Noblesse militaire , ni la Société des Femmes. Ils n'étoient point forcés à ces longues distractions qu'entraînent les petits devoirs imposés aux gens qui vivent dans le monde ; ainsi ceux des Magistrats , qui avoient trop d'activité pour que les douceurs de la vie domestique pût leur suffire , n'avoient alors d'autre désassement que l'étude , & ils osoient publier le fruit de leurs

leurs travaux , sans craindre de paroître avoir des momens de loisir. L'importance, ce moyen de remplacer le crédit, ou le mérite, n'a pu une devenir une charlatanerie commune , que depuis le temps où tous les oisifs d'une Capitale sont venus à ne former qu'une grande Société, si étendue & si frivole, qu'on peut espérer de n'être jamais connu de ceux même avec qui on passe la vie ". En parlant d'Olaüs Roemer qui, en 1705, fut fait Conseiller d'Etat & premier Magistrat de Copenhague, l'Auteur fait une réflexion bien juste sur le préjugé si commun dans les Cours, que les Savans sont incapables des places d'administration; „ comme si, dit-il, l'habitude de chercher la vérité ne pouvoit pas tenir lieu de cette routine qui s'acquiert dans les emplois subalternes. Si pourtant l'on prend l'esprit d'intrigue pour celui des affaires, & l'art de tromper ou d'opprimer les hommes pour celui de les gouverner, on a raison de croire que les Savans n'y sont pas propres, & qu'une ame qui s'est long-temps nourrie de l'amour de la vérité & de la gloire, ne peut guère ni sentir la nécessité, ni prendre l'habitude de ce mélange de fausseté & de bassesse qu'on décore du nom d'hab-

bi-

Billeté." Il nous reste si peu d'espace que nous sommes obligés de supprimer plusieurs autres réflexions également justes & ingénieuses que nous avions dessein de rapporter; mais il faut au moins que nous transcrivions ce que Mr. le Marquis DE CONDORCET dit dans sa Préface de son illustre devancier. „ Le Duc d'Orléans , Régent du Royaume, vouloit donner à l'Académie un Président perpétuel. Ce Prince, à qui son génie, son expérience, & l'étendue de ses connoissances avoient appris à bien juger les hommes & les talens, jetta les yeux sur *Fentenelle*, & jamais peut-être personne ne fut plus digne d'une telle place. On sait avec combien de clarté, & même d'agrément, il parloit la langue des Sciences les plus abstraites; il connoissoit & leur utilité directe, & cette autre utilité cachée aux yeux du vulgaire, qui consiste à produire dans les opinions une révolution insensible. Embrassant d'un même coup-d'oeil l'économie de toutes les Sciences, leurs liaisons & leur influence réciproque, il savoit également admirer le génie qui crée, & estimer les talens inférieurs, qui, destinés à éclaircir les détails des Sciences, sont peut-être aussi nécessaires à leurs progrès que le génie

nie

nie même. Ami de l'ordre , comme d'un moyen de conserver la paix ; aimant la paix , comme son premier besoin ; ne pouvant exciter la jalousie dans une Compagnie où la réputation acquise par les Sciences a le premier rang ; chérissant trop son repos pour abuser de l'autorité ; convaincu que la liberté est de tous les encouragemens le plus utile aux Sciences ; également incapable enfin d'être égaré , soit par l'amitié , soit par la haine , il convenoit à cette place par son caractère , encore plus que par son esprit. Cependant lors que Mr. le Régent lui parla de ce projet : *Monseigneur* , répondit-il , *ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux*. Cette réponse noble & touchante , est bien digne d'un Philosophe , qui , dans une si longue vie , a montré constamment un esprit sage & une ame élevée. Newton a été Président de la Société Royale , dans un temps , il est vrai , où elle n'étoit composée que de ses disciples. Leibnitz a accepté le titre de Chef perpétuel de l'Académie de Berlin , qu'il avoit fondée. Nous avons vu un Sage plus généreux (Mr. d'Alembert) , refuser cette même place , & dédaigner dans les Sociétés littéraires toute au-

tre supériorité que celle de son génie ”.

Oeuvres de MOLIÈRE, avec des Remarques Grammaticales, des Avertissemens & des Observations sur chaque Pièce ; par Mr. BRET ; chez le Clerc &c. 1773. in 8o. six Volumes avec 83 Estampes. Mr. BRET est Auteur de diverses Comédies, & particulièrement de la *Double Extravagance*, Pièce charmante qui est dans le vrai genre comique, & qui montre qu'ayant profondément médité sur l'Art de Molière, & s'étant bien pénétré de son esprit, il étoit digne de le commenter. Aussi l'Edition que nous annonçons sera-t-elle précieuse aux gens de goût, tant par la justesse & l'intérêt des remarques & du Discours préliminaire, que par la beauté de l'impression, du papier, du caractère, des gravures &c. Nous ne nous en tiendrons pas à cette simple annonce..

*Années Littéraires, & Recueil d'Anecdotes, chez Vincens 1772 in 8o. deux Parties, dont la 1^{re} est de 336 pp. & la 2^e de 330. Ce Livre, n'a de commun que le titre avec les *Années Littéraires* (*Amoenitates litterariae*) que Mr. SCHALHORN publia il y a plus de trente ans, Ouvrage*

plein

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1773. 237

plein d'érudition, de critique, de rechercher curieuses, d'observations intéressantes. Quant au Recueil François que nous annonçons, ce n'est qu'une compilation semblable à tant d'autres, qui ne coûtent à leurs Auteurs que la peine de copier, & qui doivent cependant avoir un certain débit, puis que les Libraires, ne se lassent point d'en publier. Dans un siècle où l'on est si avide de faits, d'anecdotes, de traits à raconter, des Recueils de la nature de celui-ci pourroient avoir leur agrément & même leur utilité, si les Compilateurs cherchoient leurs matériaux, dans les Livres anciens ou peu connus, dans la Littérature étrangère, dans des Ouvrages volumineux que peu de personnes peuvent acquérir, ou qu'on n'a pas le courage de lire. Mais en vérité il est trop fastidieux de ne trouver dans ces sortes d'Ana que des pensées extraites de Livres, qui sont entre les mains de tout le monde, que de prétendues anecdotes qu'on a vues dans vingt compilations semblables. Voici cependant deux traits de ces Aménités, qui sont un peu moins connus que la plupart des autres. Une femme de Province avoit écrit à Madame Cornuol, pour

la prier de lui chercher un Précepteur qui eût telles & telles qualités : l'énumération ne finissoit pas ; elle écrivit enfin une Lettre très pressante. Madame Cornuel lui répondit : *Madame, j'ai cherché un Précepteur tel que vous que le demandez ; je ne l'ai point encore trouvé, mais je le chercherai ; & je vous promets que dès que je l'aurai trouvé je l'épouserai.* „ Le fameux Prior parloit beaucoup & bien. Il étoit ami du Doyen Swift, tous deux engagés dans le même parti, & favoris utiles des Oxford & des Bolingbroke. Mais Prior avoit au gré du Docteur Swift, un ton trop exclusif dans la conversation ; il s'en emparoit quelquefois. Swift s'en plaignoit à sa manière : *Le moyen, disoit-il, de vivre avec Mr. Prior ? Il occupe seul tout l'espace, il n'en laisse pas aux autres pour remuer seulement les comédies.*

S U I S S E.

ZURICH. *Fragen an Kinder. Eine Einleitung zum Unterricht in der Religion. Von der Ascetischen Gesellschaft in Zurich, c. à d. Questions pour être adressées aux Enfants, ou Introduction à l'étude de la Religion. Par*
la

la Société Ascétique de Zurich; grand in 8^o: de pp. 190 1772. chez J. K. Ziegler. L'Auteur d'*Emile* souhaiteroit qu'un homme qui connoitroit bien la marche de l'esprit des enfans voulut faire pour eux un catéchisme, ce seroit, suivant lui, le Livre le plus utile qu'on eût peut-être jamais écrit. Il observe encore, qu'avant d'en venir à la première question des Catéchismes dont on se sert, il faudroit en adresser beaucoup d'autres aux Enfans. Sans faire mention des idées de Mr. *Rouffseau* sur ce sujet, les Auteurs de l'Ouvrage que nous annonçons, semblent les avoir adoptées; ils croient avec raison que la connoissance des hommes & du monde, c'est-à-dire des objets qui tombent sous les sens, doit précéder les idées abstraites de Dieu, & de nos rapports avec lui. Leur plan est de donner une Instruction complete des vérités & des devoirs de la Religion, & ce qui distinguera sur-tout leur Catéchisme des autres, c'est qu'il sera mis à la portée des Enfans en bas âge. Dès qu'ils auront atteint leur septième année, ils pourront en comprendre les questions, parce que les plus difficiles sont amenées & éclaircies par les autres. Les pre-

mères sont si simples qu'elles ne supposent aucune autre instruction méthodique, & en général elles sont propres à fixer l'attention des Enfans, à exercer leur intelligence & leur jugement, & à satisfaire leur curiosité naturelle. Ces questions sont telles qu'il n'y a qu'une manière d'y répondre avec justice, c'est pourquoi l'on s'est dispensé d'y joindre les réponses. Sans doute elles seroient superflues pour les Instituteurs éclairés qui feront usage de ce Livre, mais parmi les jeunes Gouvernantes il s'en trouve de peu instruites que cette omission pourroit embarrasser. Nous attendons avec impatience la suite de cet Ouvrage, dont le plan & l'exécution méritent beaucoup d'éloges.

Mr. le Pasteur Hars a publié le III^e Tome de son *Histoire des trois dernières années de la vie de Jésus Christ*. Cet excellent Ouvrage, dont l'infortuné Comte Struensee lut les premiers Volumes avec tant de fruit, vient d'être réimprimé avec quelques corrections, sous ce titre: *Geschichte der drey letzten Lebensjahre Jesu*, 1773. trois Tomes in 8o.

NEUF-CHATEL. *Collection complète des*
Oeu.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1773. 231

Oeuvres de Madame Riccoboni; six Volumes in 8°. chacun d'environ 400 pages, de l'Imprimerie de la Société Typographique 1773. Les cinq premiers Volumes sont remplis par les *Lettres de Miss Briss Butler*; l'*Histoire du Marquis de Cressy*; *Amélie*, Traduction libre d'un Roman de *Bjelding*; *Marianne*, suite du Roman de *Marivault*; l'*Histoire de Miss Jenny*; les *Lettres de la Comtesse de Sancerre*; l'*Histoire d'Ernestine*; l'*Abbeille*, Feuille périodique; & les *Lettres d'Elisabeth Sophie de Valliere*. Toutes ces ingénieuses productions sont connues & appréciées; ainsi nous ne répéterons pas les justes éloges qu'elles méritent à tant de titres. Le sixième Volume, est entièrement neuf, il contient la Traduction de trois Pièces représentées sur les Théâtres de Londres, & l'Avertissement qui est à la tête fait espérer une suite de ce *Nouveau Théâtre Anglois*. L'unique but de cet Ouvrage, dit M^e. R. est d'offrir aux jeunes Auteurs qui se destinent à travailler pour le Théâtre, non pas des modèles, mais un moyen d'étendre leurs idées, en mettant sous leurs yeux des scènes nouvelles & variées. „ On ne trouvera point de Tragédies. Le Théâtre de

Mr. de la Place a fait connoître une partie des anciennes, & les modernes se sont extrêmement rapprochées des nôtres. La Scène Britannique, ne présente plus ces horribles massacres, que la triste vérité fit supporter autrefois. Les temps malheureux, dont les Pièces de *Shakespear* retraçoient l'image, n'étoient pas encore éloignés; on assistoit à ces Tragédies avec le même sentiment qui porte à lire l'Histoire. La traduction des premiers Ouvrages de ce Poëte, nous révolta. Les François frémissent en lisant *Richard III*; tant de morts entassés dans *Hamlet*, nous firent penser (un peu légèrement à la vérité), que sur les bords de la Tamise, on se plaisoit à voir répandre le sang. Le temps a dissipé cette erreur, mais sans en effacer absolument la trace. " Il est singulier qu'à mesure que les Anglois égaient leur Scène, celle des François se rembrunit, Me. R. déplore la révolution qui s'est faite à cet égard dans le goût de sa Nation, & en lui offrant des Comédies Angloises il semble qu'elle a voulu chercher le remède près de la source même du mal, puis que c'est à l'imitation des Anglois, que les François sont devenus

som.

sombres. *L'Enfant trouvé*, Comédie en cinq Actes de Mr. *Edward Moore*, est la première de ce Recueil; la seconde écrite par Mr. *Murphy* est composée de deux Pièces Françaises & a pour titre: *La Façon de le fixer*. Elle a été choisie „pour montrer combien l'Auteur a cru devoir s'écarter de ses modèles, & changer les caractères de ses personnages; pour les rendre capables de plaire à la Nation. Il a joint deux intrigues très étrangères l'une à l'autre, & les a liées par des scènes dont le *Préjugé à la mode*, ni la *Nouvelle Ecole des femmes*, réunies dans sa Pièce ne lui ont pas donné l'idée. Elles amènent un très heureux dénouement. La troisième Pièce intitulée *la Fausse Délicatesse*, Comédie en cinq Actes, par Mr. *Hugh Kelly*, nous paroît encore supérieure aux deux autres; elle est suivie de *la Femme jalouse*, par *George Colman*, Ecuyer. Madame R. ne s'est point astreinte à une fidélité rigoureuse, & l'on retrouve dans ces Traductions l'aisance & les graces qui caractérisent ses productions originales.

GENÈVE. *Traité de la nouvelle Méthode d'inoculer la petite Vérole*; par Mr. *VIEUS-*

SEUX, D. M. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, BOILEAU, *Art Poët*; chez E. du Villard, 1773, grand 8o. de 246 pp. Nous rendrons compte de ce bon Ouvrage.

A L L E M A G N E.

VIENNE. L'Impératrice Reine ayant souhaité de savoir, s'il est vrai que l'usage d'enterrer dans les Eglises soit nuisible à la santé, Mr. JOSEPH HABERMANN a publié une excellente Dissertation, où il montre avec tant d'évidence, combien cette coutume est déraisonnable, barbare & pernicieuse, que l'on pourroit espérer de la voir enfin abolie, si elle n'étoit pas fondée sur la superstition. L'Ecrit que nous annonçons, & qu'il seroit à souhaiter que tous les Magistrats lussent, est de 120 pp. grand 8o. & a pour titre: *De salubri Sepultura.*

PRAGUE. Herrn JOH. JAKOB FERBER, *Briefe aus Wälschland, über natürliebe merkwürdigkeiten dieses Landes, an den Herausgeber derselben Ignatz Edler von Böhm, des Heil. Röm. Reichs Ritters, K. k. Hon. Bergrath; und Mitglied der Königl. Schwe-*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1773. 233

Schwedischen Akademie der Wissensch. c. d. Lettres d'Italie par Mr. FERBER & Mr. de Nord, & publiées par de Norster, 1773. grand 8°. de 407 pp. Après tant de descriptions de l'Italie, ce nouvel Ouvrage mérite encore d'être recherché. On y trouve sur-tout quantité d'observations intéressantes sur l'Histoire Naturelle, la Minéralogie, & la Littérature de ce Pays, & d'une partie de l'Allemagne méridionale. Mr. FERBER est un savant Suédois, qui a parcouru presque toute l'Europe, principalement dans la vue de perfectionner la Minéralogie.

BERLIN. Le Libraire Döcker a imprimé: *Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois; par Mr. DE P... 1773. in 8°. deux Vol. dont le 1^{er} est de 376 pp. & le 2^d de 373. Cet intéressant Ouvrage, sur lequel nous comptons bien de revenir, est dû à Mr. DE P... qui s'est fait tant de réputation par ses *Recherches Philosophiques sur les Américains*. Ce nouveau Livre que nous annonçons, est, comme le précédent, plein d'esprit, d'érudition, de conjectures ingénieuses, & quelquefois de paradoxes. L'Auteur combat le sentiment de Mr. de Guignes, sur l'origine Égypt.*

gyptienne des Chinois, & il dit assez de mal de ce Peuple.

Dans la Feuille hebdomadaire de Mr. Busching, nous trouvons que dans les Etats du Roi de Prusse, sans y comprendre les Pays nouvellement acquis, il est né l'année précédente 149703 personnes; il est mort 185661; & il y a eu 34478 mariages. Ces Etats ont à peine 3000 lieues quarrées d'Allemagne. Dans le Dannemarck, y compris le Duché de Sleswick, la Norwège, & le Holstein Danois, Pays qui tous ensemble font aux environs de 6200 lieues quarrées d'Allemagne, il n'y a eu dans la même année, que 56732 naissances, 62600 morts, & 8752 mariages. De ce calcul, & de quelques autres qui ont été faits dans les années 1766-1770 il résulte que les Pays du Roi de Prusse sont six fois plus peuplés, que ceux du Roi de Dannemarck.

Mr. GUISCHARDT, qui s'est acquis tant de réputation par ses *Mémoires Militaires sur les Grecs & les Romains* (*), & qui est connu depuis quelques années sous le nom de

(*) Nous en avons rendu compte *Bibl. des Scs*, Tom. IX. Part. II. *Ars*, VIII.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 237

de *Quintus Icilius*, va publier chez *Haude & Spener* un nouvel Ouvrage sous le titre de: *Mémoires Critiques & Historiques sur plusieurs points d'Antiquités Militaires*, par Mr. CHARLES GUISCHARDT, nommé QUINTUS ICILIUS, Colonel d'Infanterie au service du Roi de Prusse, & Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin, quatre Volumes in 8°. enrichis de beaucoup de figures.

Il paroît ici depuis peu un Ouvrage original, plein d'esprit, de galeté, de sentiment, & de détails intéressans sur la Littérature Allemande. Il a pour titre: *Das Leben und die Meynungen des Herrn Magister SEBALDUS NOTHANKER*, c. à d. La Vie & les opinions du Magister SEBALDUS NOTHANKER 1773. in 8°. Tom. I. pp. 231. avec figures; chez F. Nicolai, savant & célèbre Libraire, qu'on dit être l'Auteur de l'Ouvrage.

Observata quædam Medica a M. J. MARCK, M. D; chez *Himbürg* 1772. grand 8°. de 63. pag. Il y a dans ce petit Ecrit diverses Observations intéressantes, que les Médecins verront avec plaisir & avec fruit.

WILHELM ABRAHAM TELLERS,
Wor-

Wörterbuch des Neuen Testaments zur Erklärung der Christliche Lehre; c. à d. Dictionnaire du Nouveau Testament, pour l'éclaircissement de la Doctrine Chrétienne, par Mr. TELLER, 1772, in 8o pp. 392. Le célèbre Auteur avoit déjà, par divers autres Ouvrages, scandalisé les rigides Orthodoxes, & nous prévoyons qu'ils seront encore assez peu édifiés de quelques articles de ce Dictionnaire. Mais sur le tout, ce Livre doit être regardé comme un des meilleurs qui aient jamais été publiés pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte.

DRESD. La Veuve Gerlach a imprimé: P. LOTICHII SECUNDI Silesiorum, *Poëmata quae extant omnia recensuit* — Car. Traugott Kretzschmar, in 8o. Cette Edition portative d'un Poëte, que le célèbre Mr. Herman (*) appelle le Prince des Poëtes Allemands & peut-être des autres Nations, mérite d'autant plus d'être recherchée que Mr. KRETZSCHMAR l'a accompagnée de quelques Notes choisies de MM.

Buc.

(1) Il donna en 1754 une magnifique Edition de Lotichius, en deux Vol. in 4. avec d'excellentes Notes.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1773. 225

Barnes & Hoogstraten, auxquelles il en a ajouté plusieurs des siennes propres, qui supposent beaucoup d'érudition & de goût.

LEIPSICK. Mr. le Dr. ZIMMERMAN, si connu par divers Ouvrages également ingénieux & utiles, vient d'en publier un nouveau du même caractère, où il recherche ce qu'il faut penser du goût que bien des gens ont eu dans tous les Siècles pour la solitude & pour la retraite, quels sont les principes de ce penchant, quels en sont les avantages & les inconvéniens, comment peuvent s'accorder l'amour de la Société & celui de la solitude, l'activité & la paresse, l'amour du travail, & celui du repos, la crainte de l'ennui & celle de la peine. J. G. ZIMMERMANNS von der Einsamkeit; c. à d. De la Solitude par Mr. ZIMMERMAN, Dr. en Médecine, chez Weidmann & Reich 1773. in 8o. pp. 96. avec quelques jolies vignettes.

Christliche Kirchen-Geschichte, von JOHANN MATTHIAS SCHROEDER ardent-lich. Lehrer der Dichtkunst auf der Universität Wittenberg; Dritter Theil, chez E. B. Schwickens, grand in 8o. de 480. pp. Ce troisième Tome de l'excellente *Histoire Ec-*
clé.

clésiastique de Mr. le Professeur SCHROEHR, s'étend depuis l'an 138. jusqu'en 220. On y trouve, outre tout ce qui se passa d'intéressant dans l'Eglise Chrétienne, pendant ces 82 ans, des Extraits très bien faits des Ouvrages de *Justin Martyr*, d'*Athenagore*, de *Théophile*, de *Tatien*, d'*Irénée*, de *Clément d'Alexandrie*, de *Tertullien*, & de *Minucius Felix*. Ce que l'habile Auteur dit de la Morale de ces anciens Docteurs est extrêmement judicieux, & tient un juste milieu entre le respect superstitieux que *D. Remy Ceillier* avoit pour les Pères de l'Eglise, & l'excessive sévérité avec laquelle *Barbeyrac* les a jugés.

BRUNSWICK. *Zur Geschichte und Literatur; Aus den Schätzen der Herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel; Erster Beytrag* von GOTTHOLD EPHRAIM LESSING, 1733. grand in 8o. de 258 pp. Mr. LESSING, que ses Pièces de Théâtre, ses Fables &c. ont placé dans la première classe des Beaux-Esprits d'Allemagne, se livre presque entièrement à l'érudition, à l'Histoire, & à la Critique depuis que le soin de la Bibliothèque Ducale de Wolfenbüttel, lui a été confié. Il se propose de publier de temps en

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1773. 241

en temps quelques-unes des découvertes qu'il fera dans ce riche Trésor des connoissances humaines, & le premier Tome qu'il donne actuellement sous ce titre : *Pour l'Histoire & la Littérature*, est bien propre à faire desirer la continuation de cet Ouvrage.

STUTGARD. Mr. G. C. STORR a nouvellement publié : *Observationes super N. T. Versionibus Syriacis*, in 80. pp. 128. Ces doctes Observations méritent d'être recommandées à ceux qui sont en état de les entendre. A l'aide de quelques MSS. qu'il a consultés & comparés, Mr. STORR rétablit très heureusement divers passages de l'ancienne Version Syriaque, & de celle que Polycarpe fit en 506 par ordre de Philoxène, Evêque d'Hérapolis.

FRANCFORT sur le Mein. *Der Töpfer* &c. c. à d *Le Potier*, Opéra Comique en un Acte. Représenté à Hanau sur le Théâtre de la Cour le 22 Janvier 1773. Les paroles & la Musique sont de Mr. JEAN ANDRÉ, petit in 80. de pp. 92. chez J. G. Esslinger. Nous avons précédemment annoncé les Comédies de Mr. ANDRÉ (1);

II

(1) *Bibl. des Sc. Tom. XXXVIII. Part. II. p. 474.*

Tome XL, Part. I.

Q

242 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

il vient de s'essayer avec succès, dans un genre nouveau pour lui & pour ses compatriotes, dont la plupart des Opéra Comiques ne sont que des imitations. *Le Poitier* joint au mérite d'être original, celui d'avoir une intrigue amusante, de présenter des caractères vrais & des ridicules bien saisis; en un mot ce petit Opéra, très agréable à la lecture, doit faire beaucoup d'effet à la représentation, & nous paroît très supérieur à un grand nombre de productions de ce genre, dont le succès n'est dû qu'aux talens du Musicien.

PROVINCES UNIES.

LEIDE. Ceux de Messieurs les Professeurs de notre Université, qui sont chargés de l'Administration du Legs de feu Mr. J. STOLP, ont tenu leur Assemblée ordinaire, pour prononcer sur les Dissertations qui leur ont été adressées, en réponse à la Question proposée au mois de Février de l'année dernière: *Sit ne homini innatus aliquis sensus, quo dirigatur ad dignoscendum & impellatur ad faciendum bonum morale?* c. à d. Si l'on doit admettre
dans

• dans l'homme un sens moral inné, par lequel il soit dirigé à distinguer & excité à faire le bien ? Comme les suffrages ont été partagés sur le mérite de deux Pièces, dont l'une a pour Devise: *Quid aut laudari rite aut vituperari potest, si ab ejus naturâ recesseris*, quod aut laudandum aut vituperandum putes? C1C. de Legibus l. & l'autre est caractérisée par cette Sentence: *Nullum theatrum virtuti conscientia majus est*; & qu'en cas d'égalité de voix le Testateur a ordonné, que la décision fût remise au sort, on y a eu recours, & il a été favorable à la dernière de ces Differtations. A l'ouverture du Billet cacheté, qui y étoit joint, on a trouvé que son Auteur étoit Mr. JEAN FREDERIC HENNERT, Docteur en Philosophie & Professeur de Mathématique à l'Université d'Utrecht, auquel on a en conséquence adjugé le Prix, qui consiste en une Médaille d'or, de la valeur de 250 Florins de Hollande.

Comme les sentimens sont fort partagés sur la Question proposée, & que des Savans très-distingués sont les uns pour l'affirmative, & les autres pour la négative, Messieurs les Administrateurs. qui ont reçu de bonnes

Pièces des deux côtés, ont cru, que le Public verroit avec plaisir, qu'outre les deux Dissertations, qui ont couru le hazard du sort pour le Prix, ils en fissent imprimer huit autres, dont voici les Devises.

- I. *Quid dignum tanto foret hic promissor
biatu?*
- II. *Omnes tacito quodam sensu, sine ullâ
arte aut ratione, quæ sint in artibus
ac rationibus prava aut recta, dijudi-
cant. CICER.*
- III. *Expertus novi.*
- IV. *Parcite oves nimium procedere, non be-
ne ripæ
Creditur.*
- V. *Non, nisi rationis experientiæque lumi-
ne nutrito, fide.*
- VI. *Quantum mortalia pectora cæcæ
Noctis habent!*
- VII. *Est natura sic generata vis hominis,
ut ad omnem virtutum percipiendam
facta videatur, ob eamque causam par-
vi virtutum simulacris, quarum in se
habent semina, sine doctrinâ mouen-
tur. CIC. de Finibus bonor. & ma-
lor, L. V. §. 15.*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1773. 245

VIII. *Nec natura potest justo secernere iniquum,*

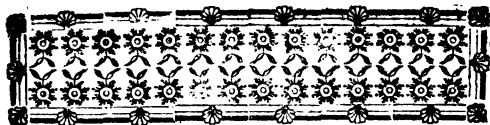
Dividit ut bona diversis , fugienda petendis.

HORAT. Lib. I. Sat. 32

Ceux des Auteurs de ces Dissertations, qui souhaitent qu'on publie leurs noms, sont priés de le faire savoir au plutôt, au moins avant le commencement de l'année prochaine, à Mr. le Professeur DAVID VAN ROYEN, Secrétaire actuel du Legs. Après ce terme, s'ils n'ont point jugé à propos de se faire connoître, les Billets cachetés, qui contiennent leurs noms, seront brûlés, sans être ouverts, comme on en a usé à l'égard de tous les autres Billets, appartenans aux Dissertations qu'on ne fera point imprimer.

*Nous sommes obligés de renvoyer au Tri-
mestre prochain le reste des Nouvelles
de ces Provinces.*





A V I S.

L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DES ETABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES, a été furtivement donnée au Public, par un *Editeur infidèle*, qui s'est permis d'en altérer le Texte d'une manière incroyable. *La première Edition* a été servilement copiée par celles qui l'ont suivie. En voici enfin une, faite sur les Manuscrits de l'Auteur, & qui est terminée par ce TABLEAU DE L'EUROPE, qui n'avoit été encore qu'annoncé. L'Ouvrage a *sept Volumes in 8o.* avec des *Indications & des Tables*; il est imprimé avec un Caractère neuf & sur du très-beau Papier: chaque Tome est accompagné d'un *Dessin & d'une Carte*; où l'on reconnoîtra aisément des mains habiles. Ce Livre se distribuera à LA HAYE chez PIERRE-FREDERIC GOSSE, Libraire.

**Le même Libraire a imprimé & vient
de mettre en Vente les Ouvrages
Suivans:**

**Traité des Loix Civiles, par Mr. de Pilati
8. 2 vol. Haye 1774.**

**Memoires de Mlle de Sternheim, publiés
par Mr. Wieland & traduits de l'Alle-
mand par Mme*** auxquels on a joint
une Anecdote Allemande du même Au-
teur, 12. 2 vol. Haye 1773.**

**Magasin des Petits Enfans, ou recueil d'A-
musemens à la portée de leur Age suivi
de deux Traités instructifs & édifiants par
Mlle de Los-Rios, 12. Haye 1774.**

**On trouve aussi chez le Susdit, les Nou-
veautés Suivantes :**

**Elemens de la Politique, ou Recherche des
vrais Principes de l'Economie Sociale, 8.
6 vol. 1774.**

**Bonheur (le) Poëme, en six Chants avec
des fragmens de quelques Epîtres, Ou-
vrages Posthumes de Mr. Helvetius, 12,
Londres 1773.**

**Dictionnaire (le Nouveau) François-Ita-
lien, composé sur les Dictionnaires de
l'Académie Française & de la Crusca, en-
richi de tous les termes propres des Scien-
ces & des Arts, Ouvrage utile & même
indispensable à tous ceux qui veulent li-
re**

te, où traduire les Ouvrages de l'une & de l'autre Langue, par Mr l'Abbé François Alberti, 4, 2 vol. *Paris* 1771.

Methode Nouvelle & facile pour fortifier les Places , par Pircher , 8 fig. *Berlin* 1773.

Sara ou la Fermiere Ecosfaise, Comedie en deux Actes & en Vers , mêlée d'Ariettes, par M. A. C. . . . D. . . . M. . . . Représentée pour la première fois par les Comédiens Ordinaires du Roi, le 8. Mai 1773 la Musique de Mr. Vachon, 8. *Ed. de Paris* 1773.

Selle (C. G) *Rudimenta Pyretologia Methodica* , 8. Berolini & Hagæ Comitum, 1773.

F I N.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
M D C C L X X I I I.
TOME QUARANTIEME.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXXIIL

117 111

117 111

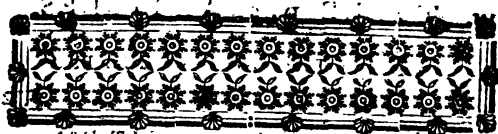
117 111

117 111

117 111

117 111

117 111



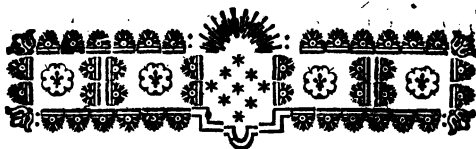
T A B L E
D E S
ARTICLES.

- ART. I. **N**OUVEAUX ME'MOIRES DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES & B. L. de
Berlin, *Année M.D.CCLXX.*
Second Extrait. pag. 247
- II. TRAITE' DU SUICIDE, par M.
DAMAS, H. Extrait. 283
- III. ITINERAIRE D'ITALIE, par
M. VOLKMANN. 308
- IV. GUILLAUME. En dix Chants;
par M. BITAUBE'. 334
- V. LES BIBLIOTHEQUES FRAN-
ÇOISES de LA CROIX DU MAI-
NE & de DU VERDIER, *Nouv.*
Edit. avec un Discours par M.
RIGOLEY DE JUVIGNY, I. Extr. 353
- * 2 VI. DE

IV TABLE DES ARTICLES.

VI. DE L'ORIGINE ET DES PROGRES DU LANGAGE, . . .	372
VII. VOYAGE EN SICILE ET DANS LA GRANDE GRECE, <i>par M. le Baron DE RIEDESEL.</i> . . .	381
VIII. ENCYCLOPEDIE D'YVERDON, Tome XXIVe.	411
IX. FABLES NOUVELLES, <i>par M. IMBERT.</i> FABLES, <i>par M. BOISARD.</i>	445
X. LETTRE aux Auteurs de cette Bibliothèque.	457
XI. NOUVELLES LITTERAIRES.	464
XII. LISTE des Morts de différentes maladies à la Haye dans l'Année 1773.	





BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S ,

P O U R L E S M O I S

D E

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,

M D C C L X X I I I



ARTICLE PREMIER.

**NOUVEAUX MEMOIRES DE
L'ACADEMIE ROYALE DES
Tome XL. Part. II. A SCIEN.**

SCIENCES ET BELLES LET-
TRES (de Berlin). ANNÉE MDCCLXX.*Second Extrait.*

III.  *Developpement de la notion de l'Etre éternel ; par Mr. SULZER. Si l'habile Académicien entreprend ici un examen approfondi de la notion de l'Etre éternel , ce n'est pas qu'il prétende ouvrir par-là une carrière neuve & inconnue : plusieurs Philosophes tant anciens que modernes ont vu les grandes vérités qui en découlent. Mais il lui a paru qu'elles n'ont pas été mises dans cette évidence qui dissipe les doutes , puis qu'il y a encore aujourd'hui des Philosophes qui adhèrent au système d'Epicure , qui enseignent l'éternité de la matière & du mouvement, & qui s'imaginent même qu'il n'y a rien de réel dans le monde que ces deux êtres. Il s'attache donc à démontrer qu'il existe un Etre qui n'a point eu de commencement ; que cet Etre existe*
par

par lui-même, & nécessairement ; que sa non existence impliqueroit contradiction ; qu'il est immuable ; qu'il est unique dans son genre , & qu'il seroit contradictoire d'admettre plus d'un Etre éternel , comme *Dieu & la matière* , ainsi que les Anciens l'ont fait ; que l'Etre éternel n'est pas composé de parties ; qu'il ne possède aucune propriété ou qu'il n'a aucun attribut qui soit modifiable dans sa nature , ou qui admette des degrés ; que cet Etre éternel est l'Infini réel , c'est-à-dire , que non seulement il n'y a aucune borne dans aucune de ses qualités , mais qu'il est impossible d'y concevoir des bornes ; enfin que son éternité est aussi absolue que toute autre de ses propriétés , & qu'elle n'est qu'un instant qui n'admet point de parties : c'est la durée absolue dont les parties ne se mesurent pas.

IV. *Descartes & Locke conciliés ; par Mr. DE CASTILLON.* Ceux qui ont lu attentivement les excellentes *Observations* de Mr. DE CASTILLON , sur le Livre intitulé : *Système de la Natu-*

re, auront remarqué un paragraphe (1), où il dit, en passant, que par le mot *d'idée innée* Descartes entend toute idée qu'un homme qui fait usage de sa raison, peut acquérir & acquiert effectivement. Cette assertion, qui aura peut-être surpris quelques Lecteurs, est parfaitement développée & justifiée dans le Mémoire que nous avons sous les yeux. Le célèbre Auteur y concilie Descartes & Locke sur l'origine de nos idées. « On a si fort altéré la pensée de Descartes qu'on ne lit plus, & si fort corrompu celle de Locke, que tout le monde lit, ou dont tout le monde parle comme s'il le lisoit, qu'il n'est pas possible de reconnoître dans les Livres des Modernes, la doctrine des Auteurs qu'ils prétendent suivre ou combattre. Cependant sur la parole de quelques adversaires infidèles, & de quelques disciples plus zélés que prudents, on prend Descartes pour un visionnaire, & l'on fait

(1) Chap. X. §. 53.

fait passer Locke pour le fondateur d'un système dont on fait journellement un abus dangereux. Il est temps de justifier ces Ecrivains célèbres, & de montrer que cherchant tous deux la vérité sur le même sujet, ils ont trouvé le même résultat ”.

“ Descartes a dit que quelques-unes de nos idées sont innées : Locke a prouvé que nous n'avons point d'idées innées ; mais les idées innées que Locke bat en ruine , ne sont pas celles que Descartes trouve dans l'esprit des hommes ; & Locke y découvre une source d'idées qui fournit précisément celles que Descartes nomme innées ; c'est ce qu'il faut démontrer ”.

“ Les idées innées que Locke attaque, sont *certain principes innés, certaines notions primitives, autrement appelées notions communes, empreintes & gravées, pour ainsi dire, dans notre ame, qui les reçoit dès le premier moment de son existence & les apporte au monde avec elle* (Locke de la Traduct. de Mr. Coste Liv. I. Chap. I. §. 1.). Selon Descar-

tes, quelques unes de nos idées sont innées; d'autres sont acquises (*adventitia*) ou nous viennent de dehors; d'autres enfin sont factices (*factitia* ou *facta*) ou formées par nous mêmes. Nous devons, dit-il, uniquement à notre nature la faculté de comprendre ce que c'est que substance (*res*), vérité, pensée. C'est par un effet des objets qui sont hors de nous, que nous entendons du bruit, que nous voyons le Soleil, que nous sentons la chaleur. Enfin nous imaginons nous mêmes les Sirènes, les Hippogryphes, & d'autres choses semblables. De même, continue-t-il, l'idée du Soleil que je vois, me vient des sens, & cette idée me représente le Soleil fort petit: mais j'en ai une autre idée, que je tire des raisonnemens astronomiques, c. à d. de quelques idées innées, ou que je forme de quelqu'autre manière. Suivant cette idée, le Soleil est beaucoup plus grand que la Terre, & ces deux idées du même objet sont fort différentes, (Voy. *Cart. Medit.* 3. pag. 17, 18. *Amst. ex typogr.*

Bla-

Blaviana 1698). Ce passage montre que les idées innées de Descartes sont celles qui ne viennent pas des sens, & que nous formons parce que la Nature nous a donné la faculté de les former. Cette explication n'est pas une de ces interprétations bénignes, par lesquelles on fait dire à un Auteur tout ce qu'on veut: c'est celle de Descartes même qui déclare positivement n'avoir jamais écrit ni pensé, que l'ame a besoin d'idées innées différentes de sa faculté de penser: qu'ayant apperçu dans son esprit des idées, qui ne viennent ni des objets extérieurs, ni de la détermination de la volonté, (c. à d. des passions comme il l'explique ailleurs), mais de la seule faculté de penser, pour distinguer ces idées de celles que nous acquérons par les sens, & de celles que nous formons nous mêmes, il les a appelées *innées*, dans le même sens dans lequel on dit que la générosité est innée dans certaines familles, dans d'autres la goutte ou la pierre; non que les enfans de ces familles aient la goutte ou la pierre dans le ventre de

leurs mères, mais parce qu'ils naissent avec la disposition à contracter ces maladies (*Cart. Epist. Part. I. Epist. 99.*) Pouvoit-il désavouer plus clairement ces principes innés, ces notions primitives, empreintes & gravées dans notre ame, qui les reçoit dès le premier moment de son existence, & les apporte au monde avec elle, contre lesquelles Locke tourne toute la force de son raisonnement? Ainsi, selon Descartes, nous avons trois sortes d'idées, celles qui nous viennent par les sens, celles que nous acquérons par nos facultés naturelles, & celles que nous formons en opérant sur les idées acquises par un des deux premiers moyens". Après avoir montré que les idées innées détruites par Locke, ne sont pas celles de Descartes, notre ingénieux Conciliateur prouve dans le reste de ce Mémoire, qu'une des sources que Locke reconnoît, fournit les idées que Descartes appelle innées. C'est ainsi, par ex. que le Philosophe Anglois après avoir dit que nos sens étant frappés par certains objets extérieurs, font entrer dans
notre

notre ame plusieurs perceptions , parle d'une autre source de nos idées , ſçavoir la perception des opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par les ſens : opérations qui devenant l'objet des réflexions de notre ame , produiſent dans l'entendement une autre eſpèce d'idées , que les objets extérieurs n'auroient pu lui fournir (Locke Liv. II. Chap. I. §. 4.). Et quelles ſont ces idées ? celles de ce qu'on appelle appercevoir , penſer , douter , croire , raiſonner , connoître , vouloir , &c. toutes les différentes actions de nos ames) Locke ibidem). Ne ſont-ce pas là les idées innées de Descartes ?

V. *Discours ſur la Médiſance ;* par Mr. TOUSSAINT.

VI. *Discours où l'on ſe propoſe de prouver qu'il y a des circonſtances dans lesquelles on peut parler au déſavantage d'autrui , ſans être cenſé médire ;* par Mr. TOUSSAINT.

VII. *Effai de Taxéométrie , ou ſur la meſure de l'Ordre ;* par Mr. LAMBERT.

CLASSE DE BELLES LETTRES.

I. *Discours ſur Molière ;* par Mr. BITAU-

RE'. Ce Mémoire méritoit d'être associé à l'excellent Discours préliminaire que Mr. *Bret* a mis à la tête de l'Édition qu'il vient de donner des Oeuvres de Molière. Tandis que les chefs-d'œuvre du Père de la Comédie Française sont abandonnés de la foule, l'ingénieur & éloquent Académicien s'occupe délicieusement des travaux de ce rare génie, célèbre avec transport ses immortelles productions, & communique à tous ses lecteurs l'enthousiasme dont il est animé. „ Si dans les jeux où jadis l'on disputoit le prix de la course, il se fût trouvé un homme qui ayant passé tous ses rivaux, eût saisi la borne, l'eût transportée bien au delà du terme assigné, & seul eût franchi cette vaste carrière qu'il se seroit créée, ses rivaux mêmes l'auroient couronné de leurs mains. Cet homme, c'est Molière. Je le vois dans la lice; la course est si rapide que ses rivaux s'arrêtent étonnés; déjà la borne est enlevée &c. ” Tout ce Discours est écrit avec la même chaleur: on nous saura gré d'en rapporter encore quel-

quelques morceaux. „ Tandis, que **Cornelle & Racine** étalent sur le Théâtre les passions des Grands, **Molière** y appelle les passions bien plus variées de la vie commune. **Thalie** n'est plus jalouse de **Melpomène**. Moment flatteur où **Molière** commençant à se surpasser lui-même, du sein de l'assemblée s'élève volontairement la voix d'un vieillard; dans une longue vie, il n'a point vu de peinture si frappante : *courage Molière*, s'écrie-t-il, *voilà la bonne Comédie*: cette voix étoit celle de la nature elle-même, qui applaudissoit à la naissance d'un genre si propre à la représenter ”.

„ Quelle variété de caractères ! un monde entier sort de ses mains. Mais quelle force dans tous leurs traits ! Ne diroit on pas qu'il est allé dans la Société prendre ses personnages, & sans leur donner le loisir de se reconnoître, les a transportés sur le Théâtre ? Doivent-ils contraster ? chacun de tous leurs linéamens est caractéristique. Ont-ils des côtés ressemblans ? C'est-là qu'on distingue les maîtres de l'art, & c'est-là qu'ex-
celle

celle Molière: comme il saisit les nuances les plus délicates, & comme chaque personnage est un! Philaminte, Armande, Bélise, Vadius & Trissotin ont chacun leur langage: Henriette, Clitandre, Chrisale, &, pour ne point l'oublier, la naïve Martine, tous ennemis du faux savoir, le font chacun d'une manière qui leur est propre. Telle est la force de ses tableaux, que souvent un seul trait peint tout un caractère: quels effets doivent résulter de la réunion de ces traits! Le Tartuffe se fait connoître dès les premiers vers qu'il prononce: qu'est-ce quand son hypocrisie prend toutes les formes, & quand enfin, après ce coup de théâtre frappant, où croyant embrasser Elmire il rencontre Orgon, il passe tout-à-coup du comble de l'effroi au comble de l'insolence, arrache lui-même son masque imposteur, & découvre tout le fond hideux de son ame”.

„ Suivrons-nous le père de la Comédie dans le développement des caractères? Se souvenant que le Théâtre est l'image de la Société, il fait bien moins par-

parler ses personnages qu'il ne les fait agir. Il déploie tous les replis d'un caractère sans être froid, & le même défaut il le place dans des circonstances si différentes qu'il cause toujours la même surprise. Voyez comme dans l'Avare il enchérit sur Plaute: sur ce fond qu'il lui emprunta il bâtit un nouvel édifice. Plaute ébauche à peine ce caractère; son avare est un homme pauvre qui a trouvé un trésor; ayant vécu dans la pauvreté, est-il étonnant qu'il ait pris l'habitude de la parsimonie? Les circonstances où ce Poète le produit sont toujours à peu près les mêmes. Molière met l'Avare dans un état plus opulent; & où peut à chaque instant éclater son avarice; il lui oppose, par le contraste le plus naturel la prodigalité de son fils, ce qui amène cette scène admirable où Harpagon se trouve l'usurier de Cléanthe. Quand Molière met la Morale en discours, elle semble être en action, tant il fait l'adopter aux personnages, & lui inspirer de feu; toujours règne sur

la

la scène un mouvement rapide & universel ”.

“ Où il porte encore l'art à son comble, c'est l'extrême fidélité avec laquelle il garde & le caractère principal & tous ceux qu'il y combine: il ne les perd pas un moment de vue; ceux qui lisent ses Drames peuvent taire les noms des personnages. Qui ne reconnoitroit Agnès, le Misanthrope, le Tartuffe à chaque mot qu'ils prononcent? La nature qu'il se plaçoit à consulter, l'inspiroit: car quand il faisoit la lecture de ses Comédies, il aimoit à rassembler des enfans, pour étudier l'impression qu'ils éprouvoient. Ici perçant la nuit des temps, j'arrête sur le Théâtre ancien mes regards, & de là je les porte sur le Théâtre moderne, & vainement je cherche un rival à Molière ”.

Mr. BITAUBE' observe avec raison que Molière a considérablement perfectionné l'art d'écrire, tant par le ton de ses Pièces, que par les combats qu'en toute occasion il a livrés au mauvais goût.

goût. „Tandis que Corneille crée l'énergie dans les genres nobles, Molière enfante celle qui est propre à la Comédie; la Langue s'enrichit de tours nerveux, & de ces épithètes fortes, où se concentrent la pensée & le sentiment, & lesquelles sont comme le levier qui ébranle l'esprit & le cœur. Trop souvent l'énergie & l'élégance, nées l'une de la force & l'autre d'une certaine douceur voisine de la mollesse, s'excluent réciproquement; aussi n'exigeons nous pas toujours qu'elles soient réunies. Molière énergique & élégant, est tout à la fois le Corneille & le Racine de la Scène comique: en même temps qu'il frappe l'esprit par la force & la vivacité de ses expressions, il le flatte par leur agrément & leur harmonie. L'élégance n'est pas toujours associée à la facilité & au naturel. Mais Molière est énergique, élégant & facile — Au siècle de Molière on ne voyoit pas réunis dans la même personne le poëte illustre & le grand prosateur. On ne reconnoît point dans le langage libre de la prose Corneille,

Je, Despréaux, ni même Racine, ni la Fontaine si naïf & si simple. Le seul Molière se distingue d'eux à cet égard & sa prose est aussi énergique, aussi élégante, & aussi facile que sa versification: sa pensée, prenant toutes les formes, dépouille ses fers, sans conserver de la gêne, & les revêt, sans être négligée". Rien de plus vrai que ce qu'on dit ici de la prose de Molière: elle est aussi belle, & plus belle peut-être que ses vers. Ce talent étoit rare sans doute dans les Poètes de son siècle; mais nous sommes surpris que Mr. BITAUBE le refuse à Racine. Il ne faut que lire ses *Lettres à l'Auteur des Hérésies imaginaires*, & son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, pour reconnoître que cet Homme admirable auroit toujours été regardé comme un des plus excellens Ecrivains que la France ait jamais produits, quand même il n'auroit écrit qu'en prose. L'Abbé d'Olivet dit en parlant des Lettres contre le Port-Royal, *Je ne fais si nous avons rien de mieux écrit ni de plus ingénieux en notre Langue.*

Notre

Notre Académicien ne néglige pas de parler de ce talent supérieur, qui est l'ame de la Comédie, & qui élève Molière au premier rang, le talent de plaisanter. « Comme la Tragédie veut exciter la terreur & la pitié, la Comédie veut exciter le rire; si toutes les deux ne nous arrachent que des larmes, les jeux du Théâtre seroient trop monotones, & peut-être nourriroient en nous un penchant à la tristesse. Le rire dilate notre coeur, & nous procure des plaisirs qui sont de tous les états & de tous les âges. Mais quand je considère combien est rare la bonne plaisanterie, & combien elle risque d'être froide, peu s'en faut qu'appliquant au Poëte comique, ce qu'Horace dit du Poëte tragique, je ne représente le premier marchant sur un fil, & toujours près de perdre l'équilibre. C'est par plusieurs degrés que l'Auteur tragique vous conduit à la terreur & à la pitié, & même l'on ne supporteroit point qu'il excitât avec une force toujours égale ces sentimens. Plus la plaisanterie est conti-

nuelle , plus la Comédie est parfaite. Qu'ai-je fait ici que peindre les Drames de Molière ? Aimable gaieté ! tu fus le génie qui l'inspiras : troupe enjouée des ris ! je crois vous voir conduire sa plume — Avec quelle sagacité il saisit les situations les plus comiques , & dans ces situations ce qu'elles ont de plus plaisant ! Dès que l'on apperçoit les personnages , dès les premiers traits dont il les orayonne , éclate un rire universel. Qui ne croiroit avoir atteint le but ? Mais où d'autres termineroient leur course , il ne fait que commencer la sienne : ces traits ne servent qu'à le conduire à des traits plus vifs , qui à leur tour en enfantent d'autres , dont le comique va toujours en augmentant — O Molière ! quel charme tu répands sur la vie humaine ! quel baume de gaieté tu fais couler dans notre sang ! Jadis on érigea des autels à Esculape ; si quelque mortel méritoit cet honneur , ma main les releveroit pour te les consacrer ; tu inspires la joie , ame de notre être ; l'ennui , ce vautour qui nous dévore , fuit à ta présence , & n'ose , de long-temps , re-

reprendre possession de notre coeur. Le
 vieillard que le rire abandonne , mar-
 che à tes jeux-d'un pas chancelant, &
 à peine les a-t-il entrevus que le rire
 revient habiter sur ses lèvres; son oeil
 éteint se ranime, son coeur flétri s'é-
 panouit, le temps arrête son vol, &
 cesse de graver des rides sur ce front.
 L'infortuné qu'accable le poids des dis-
 graces, se laisse entraîner à tes Drames,
 & souvent tu fléchis les destinées; elles
 suspendent son fardeau, il respire, ses
 pleurs ne coulent plus & son ame éton-
 née s'ouvre à la joie. Le Philosophe
 épuisé par la méditation, & près de se
 perdre dans l'infini, entend ta voix; tu
 es souvent l'heureux génie qui rappelle
 sa raison égarée; il retrouve dans tes
 Drames la nature qu'il se plait à sonder,
 & ta Philosophie aimable en le délas-
 sant l'instruit encore. L'Homme de Let-
 tres; ah! tu es son maître & son ami;
 il te suit au Théâtre, tu le suis dans sa
 retraite; en quelques lieux qu'il soit jet-
 té par le sort, tu l'accompagnes; que
 dis-je? tu ne peux te séparer de lui; tes

chefs d'oeuvres sont gravés dans sa mémoire. Puissant génie! Combien tu fus adoucir les douleurs & les travaux d'un Monarque, dont le Siècle porte le nom, & par les délassemens que tu lui offris, lui faire reprendre d'une main plus ferme les rênes de l'Empire! ”

Mr. BITAUBE termine ce tableau du génie de Molière, par quelques traits propres à caractériser ses vertus. Philosophe moral sur le Théâtre, on le voit encore tel sur la Scène du monde. Il est bien remarquable qu'avec des talens si supérieurs pour la raillerie, il n'en abusoit point dans la Société; il épargnoit ses amis, & respectoit le mérite. „ La bonhomie de la Fontaine est accablée de traits satyriques, même par l'amitié; dans une troupe nombreuse, un seul prend sa défense, c'est Molière, plus grand encore lorsque dans une conversation, imposant silence à la satire, il protège la naïve simplicité d'un ami, que lors que sur le Théâtre il joue les ridicules du siècle, & les couvre d'une éternelle risée. L'envie, non plus que la

la satire, n'avoit point corrompu son ame: il respectoit, même après qu'ils étoient rompus, les noeuds de l'amitié. Celle qui l'unissoit à Racine étant refroidie, des flatteurs se hâtent d'annoncer à ce dernier la chute du Misanthrope: Racine répond, qu'il est impossible que Molière ait produit un mauvais Ouvrage. L'ennemi des vertus dira-t-il qu'alors ils ne courroient pas la même carrière? Voici de quoi le réduire au silence. Molière assiste à la Comédie des *Plaideurs*: elle est mal accueillie; lui seul dit hautement qu'elle est excellente. Racine! ton Drame n'est point tombé: Molière t'applaudit. Ennemis généreux! votre ame noble exerçoit sans effort ces vertus; que ne puis-je les graver sur l'airain, afin qu'elles soient à jamais l'honneur des Lettres & le modèle de ceux qui les cultivent! "

II. *Sur la Philosophie de l'Histoire*; par Mr. WAGUELIN: Premier Mémoire. Nous ne doutons pas qu'il n'y ait d'excellentes choses dans ce Mémoire, mais la lecture en est si pénible par la méta-

physique qui y règne d'un bout à l'autre, & sur-tout par les termes scientifiques, qui y sont prodigués sans mesure & sans nécessité, qu'après l'avoir parcouru rapidement nous n'avons jamais eu le courage de le relire la plume à la main. Nous transcrirons cependant le début pour donner une idée de l'objet que le profond Académicien se propose. „La Philosophie comprend toutes les notions universelles, par lesquelles on combine les divers ordres d'objets. Dans les Sciences exactes on examine la quantité & la qualité des êtres. L'homme de goût considère l'accord harmonieux des parties qui forment un tout; & l'Historien réfléchit sur l'assemblage des faits. Le Philosophe s'exerce sur les notions abstraites de l'intelligence; étant le maître de ranger les notions universelles en classes, genres & espèces, il en découvre le rapport immédiat, & saisit le vrai absolu. Le Théoricien du beau, guidé par les règles symétriques de l'intuition, contemple les perfections individuelles des corps pour les rassembler

bler dans un tableau idéal. La variété infinie des Données, qui se présentent à l'esprit de l'Historien, l'empêche de rendre ses décisions aussi complètes que le sont celles de la Métaphysique; & comme il n'est jamais sûr d'avoir toutes les données qui doivent entrer dans une notion directrice de l'Histoire, il doit se contenter de la certitude morale. Les imperfections humaines n'entrant pas moins dans les descriptions historiques que les vertus & les perfections de l'homme, son office ne consiste pas tant à embellir les faits qu'à les rendre fidèlement. Cependant les voies de l'assimilation & celles de l'enchaînement peuvent être employées dans l'Histoire, tout comme dans les autres Sciences. On y a des raisons générales, particulières & individuelles, déterminées par ces trois assemblages de faits. Les faits individuels, considérés sur le pied de phénomènes, donnent des caractères spécifiques, qui enrichissent la caractéristique de l'Histoire, & servent à apprécier les talens & les vertus.

Comme tous les phénomènes du monde visible tiennent aux forces centrales, tous les phénomènes du monde moral tiennent aux loix de la continuité indéfinie & de la diversité indéfinie. L'une de ces loix tendant à simplifier les faits & à les identifier, l'autre à les varier & à les diversifier, le monde moral conserve son identité, quant aux principes, & sa diversité quant aux effets, par l'action & la réaction successive & graduelle de ces deux loix. A la loi de diversité indéfinie sont subordonnées toutes les forces vives de l'homme, comme génie, intelligence, esprit national, sentiment, mœurs, avec les idées auxiliaires tirées des Lettres, des Arts, & des Sciences. Les loix, les usages, & tous les instituts sociaux présupposent la loi de continuité indéfinie, que l'on peut considérer comme l'assemblage des forces mortes de la Société. Les voies par lesquelles ces loix exercent un empire absolu sur les hommes, sont celles de l'habitude & de l'imitation. Cet empire est exercé à l'indivisi,

par

par la raison que l'habitude & l'imitation sont actives, entant qu'on y joint un principe, & passives, entant qu'on l'en sépare. En suivant le fil de ces notions, je tâcherai de donner une idée du monde historique, qui ne diffère du monde moral que comme un commentaire littéral diffère de son texte ”.

III. *Sur les Physionomies*; par Mr. DE CATT. Ce Discours est ingénieux & très bien écrit; mais au fonds il ne contient guère que ce qu'on avoit déjà vu en substance dans les deux précédens Mémoires de Mr. DE CATT sur le même sujet (1). Il soutient toujours que la Science physionomique est également incertaine & nuisible. „ Il est fort douteux, *dit-il*, que le caractère des hommes soit entièrement peint sur leur physionomie; il est certain que les hommes, tels qu'ils sont, en jugent sans règle & par instinct; qu'ils ne peuvent se fonder,

(1) Nous en avons parlé *Bibl. des Sc. Tom. XXXIX. Part. I. pag. 4. & suiv. & Part. II. pag. 292 & suiv.*

der, ni chacun sur ses propres observations qui sont trop bornées, ni sur celles de plusieurs siècles qui manquent & qui nécessairement seroient imparfaites si elles existoient; que l'erreur à cet égard est très dangereuse; qu'une connoissance exempte d'erreur seroit peu utile, parce que les hommes ne sont pas esclaves de leur caractère ni de leurs passions; qu'elle seroit souvent dangereuse par le caractère des hommes &c." L'Auteur reconnoît néanmoins, non seulement que dans plusieurs cas nous jugeons, à l'inspection des changemens du visage, de l'état actuel de l'ame, mais aussi que les passions violentes laissent des traces sur la physionomie, que tout le monde lit la colère dans le visage d'un emporté, & la dérision dans le visage de Boileau, qu'il y a des physionomies funestes qui indiquent la malignité, qu'on distingue la physionomie noble de la basse &c. Ces aveux semblent rapprocher Mr. DE CATT de *Dam Pernety*; mais à coup sûr les deux Académiciens pensent bien différemment sur ce qui

qui fait le sujet du Mémoire suivant.

IV. *Second Discours sur les connoissances
Physionomiques*; par DOM PERRENTY.

La Science physionomique est la plus étendue de toutes les Sciences & le fondement des autres; elle est même la Science universelle si on la considère dans toute la rigueur du terme. Toutes nos connoissances sont fondées sur des observations; nos raisonnemens sur ces observations sont la base de nos jugemens; ces observations ont toujours pour objet les différences & les rapports des choses entr'elles; enfin ces différences & ces rapports consistent dans des traits, des linéamens, des signes caractéristiques & distinctifs, par lesquels nous jugeons des objets & des choses. Le terme *Physionomie* paroît donc plus propre à exprimer ce que nous entendons par *Science de la Nature*, & semble bien plus énergique que celui de *Physique*, que l'on emploie communément, & qui signifie proprement la Nature même — La *Physionomie* est la Science de la Nature en général, & la Science des
Etres

Etres en particulier. Telles sont les singulières propositions que DOM PERRET Y tâche d'établir dans ce Mémoire; & l'on pourra voir par le passage que nous allons transcrire, jusques où il s'est laissé conduire par l'amour du système. „ Nos connoissances s'étendent aux objets véritablement métaphysiques, & nous les acquérons aussi par des moyens physionomiques, dès que nous ne les connoissons qu'*a posteriori*. Y a-t-il en effet un objet plus métaphysique que l'Etre par soi, que Dieu même? Et comment connoissons nous Dieu? Par ses oeuvres. Ce sont les signes caractéristiques, les traits physionomiques auxquels nous le reconnoissons. Les Cieux nous annoncent sa gloire. Nous le trouvons, nous le voyons dans tout. Nous voyons son image au naturel dans son propre Fils, qui nous assure (1) que qui le connoît & le voit, connoît & voit son Père. Qui mieux que lui pouvoit nous en instruire, puis qu'il

(1) Jean XIV : 29,

qu'il est une même chose avec lui? L'Apôtre S. Paul n'étoit pas moins persuadé que la connoissance que nous avons de Dieu, est physionomique, lors qu'il nous dit que Jésus-Christ est l'image visible de Dieu invisible (3), qu'il est la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance (4), un miroir sans tache dans lequel on le voit clairement, enfin que ce qu'il y a d'invisible dans Dieu, sa puissance éternelle, & sa divinité même se voient, & deviennent intelligibles par les choses visibles qui ont été faites (5). Or en quoi consistent nos connoissances physionomiques? N'est-ce pas à juger des choses par leur extérieur, & de ce que nous ne voyons pas par ce que nous voyons? Et si la Métaphysique même est une Science physionomique, quelle Science ne l'est pas? Elle est donc véritablement la Science universelle. "

V.

(3) *Coloss.* 1: 15.(4) *Hebr.* 1: 3.(5) *Rom.* 1: 20.

V. *Troisième Discours sur la Science phyfionomique & ses avantages ;* par DOM PERNETY.

VI. *Quatrième Discours sur les avantages des connoiffances phyfionomiques ;* par DOM PERNETY. Ces deux Mémoires feront plus du goût de la plupart des Lecteurs que le précédent. Il n'y eft plus queftion de la Science univerfelle, & Mr. PERNETY veut bien fe renfermer dans les bornes que l'ufage a prefrites à la Science phyfionomique. Déformais donc il entendra par la phyfionomie l'extérieur du corps humain : la phyfionomie, dit-il, confifte dans les traits, les linéamens, la configuration & la difpofition extérieures du vifage & des autres parties du corps humain, dans fon maintien, en mouvement ou en repos. Mr. de Catt, n'entend par phyfionomie que les feuls traits du vifage & leur combinaison. Mais ceux qui borneroient la Science phyfionomique à la face feule, courroient rifque de porter un jugement peu certain fur les hommes. Les bras, les mains, & tout le corps entrent auffi dans

aussi dans l'expression des passions; les gestes concourent avec les mouvemens du visage, pour exprimer les différens mouvemens de l'ame, & sa situation habituelle. „ Ce que l'on appelle le miroir de l'ame est composé de l'air, de la mine, du maintien, du geste & du port de l'homme, enfin des linéamens, des traits de son visage & de la couleur de son teint. La mine appartient surtout au visage, le port à la démarche, le maintien & le geste aux bras, la grace & la contenance à tout le corps. Tout cela réuni constitue la physionomie, ou les signes extérieurs sur lesquels on juge ordinairement des hommes; puisqu'on dit communément: celui-là a la démarche d'un orgueilleux, celui-ci a le maintien d'un imbécille, cet autre a la mine d'un fripon, celui-là le geste d'un étourdi, celui-ci la contenance fière & d'un homme de coeur &c. ” Or DOM PERNETY tâche de prouver contre Mr. DE CATT, que ces signes extérieurs sont d'ordinaire connoître l'intérieur des hommes, à ceux
qui

qui les savent bien observer. Les détails où il entre pour établir cette thèse sont intéressans, il répond très bien à la plupart des objections de son adversaire, & s'il ne persuade pas tous ses lecteurs, comme il nous a persuadés, nous présumons au moins que tous le lirons avec plaisir. Qu'on en juge par deux ou trois morceaux que nous allons rapporter en finissant: „ L'Auteur du Livre qui a pour titre: *L'An deux mille quatre cent quarante*, estimable par ses grandes vues, sa franchise, l'étendue de ses connoissances, & plus encore par son amour pour l'humanité, n'avoit pas vu la Science physionomique par les yeux de Mr. de Catt lors qu'il a dit page 232: *J'ai toujours été très curieux d'envisager un grand homme, j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le distinguoit du commun des hommes. Il reste une Science neuve à parcourir l'étude de la physionomie.* Cet Auteur ne regarde donc pas, avec Mr. de Catt, cette étude comme chimérique; il en sentoit donc

donc les avantages, puis qu'il souhaite qu'on la cultive. — ”

„ Il n'y a aucune passion de notre ame, aucune affection, aucun sentiment, aucune émotion qui n'agisse sur le corps; qui n'élève, n'abaisse, ne relâche ou ne tende quelques muscles, & n'ait plus ou moins, en variant notre extérieur, une expression particulière. Les plaisirs & les peines, la crainte & les desirs, l'amour & l'aversion, quelque morale qu'en soit la cause, ont en nous des effets physiques, qui se manifestent par des signes plus ou moins sensibles. Toutes les affections se marquent sur le visage; excitent certains mouvemens dans le front, dans les yeux, le nez & la bouche; donnent à ces parties une certaine expression; changent enfin l'habitude du corps par leur action répétée; donnent ou ôtent la contenance; font faire certains gestes, certains mouvemens, qui tournent en habitude, & qui produisent enfin ce qu'on appelle proprement les signes caractéristiques de la physionomie. — Ces tra-

ces, ces impressions s'accroissent avec l'âge: elles prennent le caractère énergétique des passions qui les ont fait naître. Les effets réitérés de ces mouvemens sur nos ressorts, y gravent enfin un caractère, un signe extérieur, sensible à tous les yeux, mais beaucoup plus frappant pour tous ceux qui voient bien".

„ Le tempérament ne se formant proprement qu'à l'âge de puberté, ce n'est aussi qu'à cet âge que les signes physionomiques se gravent, & se font appercevoir dans les hommes. On remarque bien avant ce temps-là, quelques signes extérieurs, & souvent assez frappans pour nous faire conjecturer que le sujet qui les porte, pourra être de tel ou tel caractère; mais mal-à-propos voudroit-on alors porter son jugement sur les inclinations futures de la personne, puis que les changemens singuliers que la puberté opère chez les hommes & les femmes, en font souvent des personnes totalement différentes de ce qu'elles étoient auparavant. Les parties se développent dans tout le corps

corps tant intérieurement qu'extérieurement; peu à peu les muscles se remplissent & se dessinent, les membres se moulent, & les traits du visage deviennent bien marqués. Alors le tempérament se perfectionne, & comme il influe absolument sur le caractère, l'un & l'autre deviennent en peu d'années tels qu'ils seront à peu près toute la vie. Aussi est-ce dans ce temps-là que le germe des passions se développe, & que les mouvemens qu'elles excitent dans l'intérieur, impriment à l'extérieur ces signes caractéristiques qui ne s'effacent jamais, ces traits qui expriment avec tant d'énergie chaque mouvement de l'ame, & qui, après avoir rendu au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations, s'impriment de plus en plus, les décèlent aux yeux clairvoyans, & trahissent celui qui les porte, dans le temps même qu'il fait le plus d'efforts pour cacher ces mouvemens intérieurs qui sont excités par son caractère & par son tempérament."

DOM PERNETY reconnoît cependant que décider & assurer positive-

ment sur ces indices extérieurs qu'un tel est un honnête homme , ou tel autre un fripon , ce seroit abuser des connoissances physionomiques, qui ne pèchent pas dans leurs principes , mais dont on peut tirer de fausses conséquences. „ Le plus grand nombre des hommes se laissent dominer par leurs passions & suivent leurs penchans. La raison ne guide que le plus petit nombre. On sera néanmoins fondé à dire en général, que tout homme qui aura tel lineament bien décidé , produit par telle passion , & dont tel autre trait ou geste concourt à prouver qu'il en a été dominé, conserve au moins de la disposition pour cette passion , pour tel vice ou pour telle vertu ; que conséquemment lors que les circonstances se présenteront , sans obstacles qui l'empêchent de s'y livrer , il court grand risque de s'y laisser emporter. Il y auroit donc au moins de l'imprudence à former une liaison, une amitié intime avec une personne qui porte sur son visage l'étiquette d'un méchant homme.”

AR.



ARTICLE SECOND.

TRAITE' DU SUICIDE &c. &c.

Second Extrait.

IL est étrange qu'on soit obligé d'écrire des Volumes sur cette matière, d'y citer les autorités les plus respectables, d'y rassembler les argumens les plus forts & les plus pressans, pour engager les hommes à ne pas trancher le cours d'une vie, qu'un sentiment naturel nous porte à chérir, à défendre, à conserver. Le pouvoir de cet instinct est fort bien décrit par un Poëte moderne, dans une Pièce peu connue jusqu'ici de la plupart de nos Lecteurs:

*De l'instinct qui se trouble explique le murmure,
Tu ne peux te méprendre au vœu de la nature.
C'est cet instinct puissant, présent de notre Auteur,
Et des foibles humains heureux conservateur*

*Il parle, & dans ses fers tremblante, prisonnière
 L'ame n'ose briser sa fragile barrière.
 Tu lui défobéis & penses le braver !
 Dans ton coeur, mais trop tard ! crains de le retrouver.
 Vois-tu ce malheureux, que la douleur égare,
 Qui prodigue des jours, dont le Ciel est avare ?
 Le fer long-temps bête appuyé sur son sein,
 Et vingt fois il échappe à sa tremblante main.
 Frappé du coup mortel, couché sur la poussière,
 Il ouvre un oeil errant & cherche la lumière :
 Ah, qu'il voudroit alors, environné d'horreurs,
 Souffrir encore la vie & traîner ses malheurs !
 Vains regrets ! de ses jours il a marqué le nombre,
 Il meurt. Le désespoir accompagne son ombre.
 Un nouveau jour nous luit aux portes du trépas
 Crains sa triste lumière (1)*

Malgré les obstacles que le Suicide a
 du trouver au fond de tous les coeurs,
 les hommes n'ont que trop fourni d'ex-
 emples de cet attentat sur soi même.

Ce-

(1) Ces Vers sont tirés d'une Pièce, qui a
 concouru cette année au prix de Poésie que Mr. de
 la Harpe a remporté, elle est intitulée : *Eptre à
 un ami malheureux*; Mr. Duruslé en est l'Au-
 teur.

Cependant notre Auteur soutient dans le IV^e Chapitre de son Traité, qu'il n'a jamais été aussi commun, ni aussi généralement autorisé qu'on pourroit le croire; il passe ensuite à l'examen des causes qui l'ont fait pratiquer & regarder comme légitime & louable, par quelques Sectes de Philosophes & par quelques Peuples. Chez les uns c'étoit l'athéisme, chez les autres l'embarras de justifier la Providence dans la dispensation des maux de la vie, si l'on n'admettoit pas le droit de s'en délivrer, dès qu'elle devenoit à charge. Chez quelques uns c'étoit une méprise grossière sur ce qu'exigeoit du Sage, la nature & la raison, ou sur le vrai caractère de l'héroïsme. Chez d'autres c'étoit le fanatisme qui portoit à se donner la mort: la pitié qui empêchoit de blâmer des malheureux que leurs propres mains avoient armés contre eux-mêmes; „ ou la politique qui vouloit entretenir le mépris de la mort dans le coeur de Peuples exposés à des guerres fréquentes. Tel semble avoir été le dessein d'*Odin*,

ce fameux Conquérant qui se soumit tant de Nations du Nord, & s'en fit adorer comme un Dieu. Ayant fait assembler ses amis, lors qu'il sentit approcher sa fin, il se fit neuf grandes blessures avec une lance, & dit qu'il alloit en *Scythie* prendre place avec les Dieux à un festin éternel, où il recevroit honorablement tous ceux qui mourroient les armes à la main. Chez d'autres, c'étoit peut-être une maladie produite par le climat dans certaines saisons, ainsi qu'on le croit des Anglois. Chez d'autres, c'étoit ou un esprit d'orgueil & de vaine gloire, ou la honte, la crainte, la foiblesse, ou le désespoir: & chez tous une sorte de trouble, d'égarement, de délire &c. ”

D'autres Philosophes, d'autres Peuples au contraire ont regardé le Suicide comme une action lâche & criminelle, & notre Auteur après en avoir produit divers exemples, achève de prouver que le meurtre volontaire de soi-même exige bien moins de courage, qu'il n'en faut pour supporter les disgrâces de la
vie.

vie. Cette idée a été si bien développée par un célèbre Académicien de Berlin, que Mr. DUMAS a cru rendre service à ses lecteurs en mettant sous leurs yeux de longs morceaux de l'excellent Mémoire de Mr. *Mérian* sur le Suicide (1).

Dans le Chapitre Ve, on prouve par des raisonnemens & par des faits, que le Suicide est également contraire à la nature humaine & à la Société; qu'il en viole les vœux les plus saints & les droits les plus sacrés; qu'il en attaque les fondemens, en expose les intérêts, en accroît les malheurs, & en prépare la ruine. Mr. D. s'étonne avec raison que des Philosophes, qui montrent tant de zèle pour le bien de la société & de l'humanité en général, prennent à tâche dans leurs Ecrits de soutenir la fausse & funeste maxime, qu'il est permis à l'hom-

(1) Nous en avons rendu compte dans l'Extrait du Tome XIX des *Mem.* de l'Académie de Berlin: Voyez *Bibl. des Sc.* Tom. XXXV. p. 24. & *suiv.*

l'homme de se tuer, quand il trouve la vie trop dure, & qu'il lui préfère la mort: Les derniers Chapitres de cet Ouvrage réfutent en détail ce que ces Philosophes ont dit de plus spécieux en faveur du meurtre volontaire de soi-même; & en premier lieu notre Auteur répond d'une manière triomphante à la fameuse Apologie du Suicide, qui se trouve dans la LXXIV^e des Lettres Persannes: nous allons transcrire le texte & extraire les réponses de Mr. DUMAS.

Usbek à son Ami Ibben.

„ Les loix sont furieuses en Europe
 „ contre ceux qui se tuent eux-mêmes: on les fait mourir une seconde
 „ fois; pour ainsi dire; ils sont traités
 „ indignement par les rues; on les
 „ note d'infamie: on confisque leurs
 „ biens. ”

Mr. D. avoit justifié plus haut cette procédure, il n'ajoute ici qu'un mot: c'est qu'en effet, ces loix sont si furieuses qu'elles ne s'exécutent que quand elles ne peuvent causer aucune douleur,

&c

& qu'elles ne font mourir , pour ainsi dire , une seconde fois , que ceux qui ont voulu eux-mêmes absolument mourir.

„ Il me paroît , Ibben , que ces loix
 „ font bien injustes. Quand je suis ac-
 „ cablé de douleur , de misère , de mé-
 „ pris , pourquoi veut-on m'empêcher
 „ de mettre fin à mes peines , & me
 „ priver cruellement d'un remède qui
 „ est en mes mains ? ”

On ne vous empêche pas de mettre fin à vos peines ; on ne fait que vous interdire un moyen qui , au lieu de vous en délivrer , peut vous en causer d'infiniment plus grandes , n'étant pas bien sûr qu'il n'y ait rien à souffrir après la mort , quand on viole en mourant l'ordre de la nature & qu'on sort de son premier cours. Des loix qui ont pour objet de prévenir des travers , des abus funestes ; de conserver à la Société ses membres , aux époux leurs épouses , aux enfans leur père , & aux pères les appuis de leur vieillesse : de telles loix , dis-je , ne seroient-elles pas justes ? Et
 ceux

ceux qui gardent des personnes en démence, des malades frénétiques, leur feroient-ils une injustice, en leur ôtant la liberté & les empêchant de se jeter par la fenêtre?

„ Pourquoi veut-on que je travaille
 „ pour une Société, dont je consens de
 „ n'être plus ; que je tiennne malgré
 „ moi une convention qui s'est faite
 „ sans moi ? ”

„ Parce que la Société a travaillé &
 travaille sans cesse pour vous, autant
 que vous pouvez le prétendre ; parce
 qu'à votre tour, vous lui devez vos ser-
 vices, votre exemple, vos vertus ; par-
 ce qu'il n'est pas juste que vous vous
 sépariez de ceux qui vous ont associé à
 eux pour votre propre bien comme pour
 le leur ; parce qu'enfin , en jouissant
 jusqu'à présent des avantages de leur So-
 ciété, vous avez asquiescé à la conven-
 tion qu'ils avoient faite sans vous, &
 qu'ayant une fois consenti à être de leur
 corps , vous n'êtes plus maître de le
 quitter quand vous le voulez , à son pré-
 judice ou sans son consentement. Si
 vous

vous n'avez pas assez de délicatesse pour sentir la force de ces motifs , mourez ; mais ne vous plaignez point qu'on vous traite comme un infidèle & un ingrat , comme une ame lâche , sans énergie , sans sentiment : & craignez que la nature deshonorée par votre lâcheté , ne se venge après votre mort de l'outrage que vous lui aurez fait. ”

„ La Société est fondée sur un avantage mutuel , mais lors qu'elle me devient onéreuse , qui m'empêche d'y renoncer ? ”

„ La justice , la gratitude , l'honneur. N'avez - vous pas en votre part de ses avantages ? N'a - t - elle rien souffert pour vous ? N'est - ce pas pour vous conserver vos biens , la liberté , & la vie , que plusieurs de ses membres généreux ont perdu les leurs dans les veilles , les travaux , les dangers , les combats ? Vous avoit - elle promis de vous affranchir des maux de la nature & de ceux de votre imagination , de votre imprudence , de vos passions , de vos vices ? N'a - t - elle pas fait tout ce qui dépendoit

doit d'elle, pour vous en préserver par des institutions salutaires, qui vous en épargnent un grand nombre, & qui vous fournissent les moyens d'acquérir les lumières, la sagesse, l'habileté nécessaires pour vous mettre en état d'en éviter beaucoup d'autres? Ceux qu'elle vous occasionne, ne sont-ils pas des inconvénients qui naissent de la constitution des choses humaines, qu'il lui est impossible de changer, ou du mépris qu'ont pour ses loix des sujets vicieux & rebelles? Pouvez-vous prétexter pour la quitter, les suites fâcheuses d'une dépravation & d'une désobéissance, dont vous vous croyez vous-même en droit de donner le funeste exemple? "

„ La vie m'a été donnée comme une
 „ faveur, je puis donc la rendre, lors
 „ qu'elle ne l'est plus : la cause cesse,
 „ l'effet doit donc cesser aussi. "

Si la vie est une faveur que vous aît faite l'Auteur infiniment puissant & sage de tout ce qu'il y a de bon dans l'Univers, elle ne peut jamais cesser de l'être que par votre faute: ce qui est un bien

bien de la part d'un Etre qui ne peut faire que du bien, demeure toujours un bien. Corrigez donc le mal que vos préjugés & vos vices y mêlent; mais gardez le bien jusqu'à ce que Dieu qui vous l'a donné, le reprenne pour vous en donner un meilleur. Tant que la cause continue de son côté, l'effet doit aussi continuer du vôtre. Ce n'est point à l'enfant ignorant & paresseux, à sortir de l'école où on l'a mis pour son bien, lors qu'il s'y ennuie & qu'elle lui devient insupportable, c'est au maître à le congédier, quand la leçon est finie, ou que son père l'appelle.

„ Le Prince veut- il que je sois son
 „ sujet, quand je ne retire point les
 „ avantages de la sujettion? Mes con-
 „ citoyens peuvent-ils demander ce
 „ partage inique de leur utilité & de
 „ mon désespoir. ”

Le Prince ne peut pas vous priver de tous les avantages de la sujettion, pendant que vous demeurez son sujet; vous en avez joui & vous en jouissez toujours plus ou moins: mais il ne peut pas

pas non plus vous accorder tout ce que vous prétendriez de lui, n'ayant ni un pouvoir infini, ni un trésor inépuisable de graces. S'il en fait plus à d'autres qu'à vous, c'est peut-être qu'ils les méritent plus, qu'ils sont plus capables de les faire servir au bien public, ou que, talens & mérites égaux, ils ont le même droit que vous à une préférence qu'il ne peut point donner à tous &c.

„ Dieu différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ? ”

Ce ne sont pas les graces de Dieu qui accablent, elles sont toutes conformes à la nature, aux besoins, & proportionnées aux forces essentielles des Etres qui les reçoivent, sans quoi elles les détruiraient. Mais ce qui accable, ce sont les passions & les vices dont on est esclave, les chagrins, les remords, & les maux corporels qu'on s'attire soi-même par ses imprudences & ses déreglemens. C'est pour nous porter par le vif sentiment de leurs cruels effets, à les détruire ces causes funestes, à les extirper

tirer entièrement de nos coeurs, & à y fixer à leur place les salutaires principes de toutes les vertus, que Dieu nous continue la grace de vivre & de souffrir; qu'il veut que nous la recevions avec soumission & reconnoissance, que nous la conservions précieusement, que nous la rapportions aux heureuses fins pour lesquelles il nous l'accorde. Peut-on se plaindre d'une volonté de sa part, si sage & si avantageuse ? Le moyen de nous guérir & de nous sauver est dur, le remède qu'il emploie est amer, j'en conviens: mais il est nécessaire, & peut-être le seul qui puisse vaincre par son efficacité nos penchans au mal. Les graces de Dieu envers nous, se rapportant plus à notre bonheur éternel qu'à notre bien être sur la terre qui n'est que momentané, peuvent, quelques grandes qu'elles soient, nous paroître onéreuses, accablantes, pendant qu'elles nous exercent & nous préparent pour la félicité de la vie future, avec laquelle nous n'apercevons pas leurs rapports.

„ Je suis obligé de suivre les loix
 „ quand je vis sous les loix ; mais quand
 „ je n'y vis plus , peuvent - elles me lier
 „ encore ? ”

Elles vous lient quand vous ne vivez plus sous elles , comme elles lient des débiteurs & des prévaricateurs qui se sont subitement esquivés , sans avoir pu emporter avec eux tous leurs fonds ou leurs effets. Le droit qu'elles ont de confisquer les propriétés de ces fugitifs iniques , peut - il leur être contesté sur ce que vous laissez en leur pouvoir ?

Mr. DUMAS se contente ici de transcrire le reste de cette fameuse Lettre , en l'accompagnant d'un extrait de la réponse qu'y a faite Mr. *Formey* dans ses *Mélanges Philosophiques* (2). Nous nous rappellons d'en avoir vu encore une excellente réfutation dans le Dictionnaire de Mr. de *Chaufepié* , que nous voulions comparer avec celle qu'on vient de lire , mais en la cherchant nous

avons

avons eu occasion de regretter de nouveau, que cet utile Ouvrage soit dépourvu d'une Table des matières.

Mr. DUMAS réfute dans le même Chapitre le morceau apologétique du Suicide, qui se trouve dans le Livre intitulé *Système de la Nature*. Il prouve en général que même dans le système de l'Athéisme, c'est se jouer des hommes que de leur promettre l'affranchissement de toute peine s'ils veulent se donner la mort, puis qu'il est au moins possible que notre organe de la pensée & du sentiment survive à la destruction du corps qu'il animoit. Nous ne rapporterons qu'un exemple des sophismes combattus dans cet Article. L'Auteur du *Système de la Nature*, pour consoler ceux qui veulent se tuer leur dit, qu'ils ne font que céder à la *nécessité* dont ils sont *les foibles jouets*, qu'un homme qui trouve son existence odieuse & insupportable „ en se privant de la vie accom- „ pte un arrêt de la nature, qui veut „ qu'il n'existe plus; qu'enfin cette na- „ ture a travaillé pendant des millions

„ d'années à former dans le sein de la terre le fer qui doit trancher ses jours ”. Ce principe détestable, comme l'observe Mr. D. excuseroit les plus horribles crimes, „ car *la Nature avoit travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre le fer, dont Ravallac se servit pour assassiner Henri IV.* ”

On passe ensuite à l'examen des raisons les plus spécieuses employées dans *la Nouvelle Héloïse*, pour établir le droit de se tuer soi-même. Nous l'avons observé au commencement de notre premier Extrait, il paroît étrange qu'on doive compter Mr. *Rouffseau* de Genève au nombre des partisans du Suicide: il est vrai qu'il a rassemblé des argumens très forts en faveur de cette doctrine, dans une Lettre de *St. Preux* à Milord *Edouard* (2). Mais la réponse de celui-ci ne renverse-t-elle pas ces argumens, ne dirait-on pas même que l'Auteur n'a écrit la première Lettre que pour avoir occasion de la réfuter? D'ailleurs quel

(2) C'est la XXI. du IIIe Tome.

quel est le personnage qui déclame ici en faveur du Suicide? Un jeune homme passionné & malheureux, à qui tout est ravi, & dont la douleur obscurcit la raison. Quel est au contraire l'ami généreux qui parvient à le tirer de son égarement? c'est un Sage, une ame forte, & qui seroit calme si l'enthousiasme de la vertu lui permettoit de l'être quand il en défend les droits. Que faut-il donc penser, dira-t-on, du passage qui sert de texte à ce Traité du Suicide (3)? Il est tiré d'une Lettre du Citoyen de Genève à Mr. de *Voltaire*, écrite longtemps avant l'existence de la *Nouvelle Héloïse* : peut-être la réponse de Milord *Edouard* à *St. Preux*, sert-elle aussi de rétractation à ce passage.

Mr. DUMAS ne pouvoit mieux conclure son Livre, qu'en donnant d'utiles directions pour prévenir ou détourner les causes funestes qui conduisent l'homme au Suicide. „ Il faut, *dit-il*, travailler.

(3) Nous avons rapporté ce passage dans le premier Extrait.

vailler de bonne heure sur soi-même ; se rendre maître de ses passions , s'accoutumer à l'ordre , à la modération , à la patience , aux privations ; se fortifier contre les adversités , s'endurcir à la douleur ; se plier comme il convient aux choses qu'on ne sauroit empêcher ou changer ; s'abstenir des excès & des vices , de tout ce qui peut altérer la santé , déranger la constitution , allumer ou épaissir trop le sang , aigrir l'humeur , vicier le caractère , corrompre les penchans & les mœurs ; il faut apprendre à envisager tout du meilleur côté , à se consoler de tout , à se faire un fond de gaieté & de contentement qui soit à l'épreuve de toutes les catastrophes ; & se précautionner contre cette causticité de l'esprit , qui se plaît à peindre tout en laid , contre cette misanthropie qui fait haïr les autres & soi-même , contre ces inconstances , ces bizarreries , ces caprices , sources de tant dégoûts , de déplaisirs , d'inquiétudes qui empoisonnent les plus douces jouissances. Le bonheur de la vie dépend de tous ces soins ; pour
être

Être heureux il faut les prendre dès la jeunesse. On ne devient pas tout-à-coup mélancolique , hypocondre , désespéré , frénétique. Ce sont des états auxquels la trempe de l'esprit & du corps peut incliner , disposer ; mais elle n'y n'entraîne pas d'abord nécessairement : c'est peu à peu qu'on y arrive ; c'est en fortifiant insensiblement & à la longue , par l'habitude , cette foible & vicieuse disposition naturelle , qu'on la rend si active & si puissante. Or l'habitude étant le fruit de la réitération & du temps , pouvoit être prévenue , empêchée , & l'on n'auroit pas du la laisser former. — C'est méconnoître ses facultés & ses forces que de se croire incapable de maîtriser ses sens , de surmonter ses aversions & ses craintes , de modérer ses desirs , de redresser ses goûts , de résister au mal , de s'endurcir à la peine , à la souffrance , & de dominer sur sa propre nature. L'homme peut exercer sur soi un empire beaucoup plus étendu , que sur aucun des objets qu'il environnent : il peut avec le travail & la

constance, faire de lui tout ce qu'il lui plait. Il le sent bien lui-même, puis qu'il se retient ou s'excite, se contre-fait ou se cache comme il veut, selon qu'il le juge nécessaire pour l'intérêt de ses passions. Il ne sauroit ignorer qu'il peut aussi se changer, se modifier de la manière dont le devoir & la raison l'ordonnent, puis qu'il a le sentiment & l'expérience de ce pouvoir, & qu'il ne lui manque que la volonté ferme & constante de l'exercer sans cesse. Il est donc inexcusable de ne s'en pas prévaloir pour éviter de tomber dans ces délires, ces emportemens, ces fureurs de la mélancolie, du mécontentement, du remords, du désespoir qui l'arment contre lui-même, & le plongent dans le crime ou dans le malheur ". Mr. D. propose ici une observation très importante à l'examen des Philosophes Anglois. Supposé, dit-il, qu'il y ait quelque Nation, où les Suicides soient plus fréquens que chez les autres, c'est moins au climat qu'il faut l'attribuer, qu'à la façon de penser, de vivre, & d'élever la
jeu-

jeunesse. „ Un Peuple jaloux à l'excès de sa liberté, est sujet à en étendre trop la sphère. L'éducation chez lui tend toute à fortifier ce penchant, sur lequel tout le gouvernement est calqué, comme elle. La facilité qu'on trouve de toutes parts à suivre son goût dominant, le rend bientôt habituel, & l'habitude ne tarde pas à lui faire prendre sur celui qu'il possède, un empire qui change enfin sa liberté en esclavage; car on n'est libre que par un exercice raisonnable de ses forces. Des jeunes gens élevés sans gêne & dans l'aise, accoutumés à n'éprouver que peu ou point de résistances en eux, ni hors d'eux, à faire tout ce qu'ils veulent, à se procurer tout ce qu'ils desirerent, à contenter toutes leurs fantaisies, à suivre tous leurs goûts, apprennent, par-là, à être capricieux & volontaires, contractent une inflexibilité qui résiste à toute contrainte, une humeur facile à s'aigrir contre tout ce qui s'oppose à leurs vœux, & doivent trouver plus que les autres, cruels &

insupportables les revers de la fortune ou les désastres de la vie, qui leur surviennent. Nourris dans l'amour d'une liberté qu'ils voient être l'idole de tous leurs concitoyens, ils ne peuvent, dans cet âge brûlant où les passions s'allument si aisément dans le coeur humain, que devenir enthousiastes d'elle, avant que la raison leur en fasse connoître la nature, & distinguer les bornes de celles de la licence. Elle leur est d'autant plus chère, qu'elle favorise tous leurs penchans. Les richesses toujours plus communes dans les Etats libres que dans les Etats despotiques, leur fournissent les moyens de les satisfaire; cette satisfaction tourne par la coutume en besoin pour eux; sans cesse aiguillonnés par ce besoin qui les presse, ils se livrent à l'ardeur de leurs desirs, ils s'épuisent pour les appaiser; leur corps s'énervé, leurs sens s'émoussent à force d'être exercés; ils se rassasient de plaisirs, ils en tarissent toutes les sources; la satiété engendre le dégoût, le dégoût produit l'inquiétude

de

de, l'inquiétude l'agitation, & l'agitation plonge dans l'ennui tout esprit actif qui cherehe des objets propres à le fixer & à le remplir, mais qui ne trouve que vuide en soi & hors de soi. Alors mécontent du monde & de soi-même, on se jette dans la retraite, on fuit les distractions & la société, on cherche du soulagement dans la lecture & la méditation. L'esprit mal disposé pour l'étude, peu exercé à des réflexions creuses & suivies, ne voit que des difficultés & des ténèbres dans les sujets sur lesquels il médite. L'orgueil & la roideur du caractère, font qu'on s'obstine à vouloir venir à bout d'éclaircir ces ténèbres & de résoudre ces difficultés: on s'enfonce pour cela dans des méditations longues & profondes qui fatiguent, qui échauffent, & dans lesquelles on se perd. Le mauvais succès irrite; & le désespoir de ne trouver de tous côtés rien qui satisfasse, augmente l'aversion qu'on avoit déjà pris pour tout. C'est ainsi que quand on ne fait pas user sage-

ment

ment de la liberté, & qu'on se hâte trop de jouir & de vivre, on parvient, au sein même de l'aisance & des richesses, à se rendre malheureuse & accablante, une vie dont on auroit pu se faire, avec plus de prudence & de modération, un état délicieux de félicité. Dans ces circonstances, pour peu que le vice du climat vienne influencer sur la disposition du corps & de l'esprit, il fera accélérer la mort qu'on desire, mais il n'en fera pas la cause principale : il est probable qu'on se seroit également tué, quoique peut-être plus tard, sans son influence, qui n'auroit pas été assez forte pour y porter, & à laquelle on auroit aisément résisté, si l'on eût toujours fait de sa raison & de sa liberté, l'usage qu'on en devoit faire. Ce sont donc les abus de la liberté & de la manière de vivre déterminée par l'éducation, qui sont probablement les vraies causes des Suicides dans les Pays dont je parle. Ces Suicides ne doivent donc pas être regardés comme de purs effets de la machine : ils

con-

conservent donc quelque chose de moral & de blamable, malgré le concours du climat ”.

Nous terminons ici l'analyse d'un Traité qui placera son Auteur au rang des meilleurs Moralistes de notre temps. Cet Ouvrage nous paroît très-bien fait, quoiqu'on puisse lui reprocher quelques longueurs ; il y a beaucoup de justesse & de force dans les raisonnemens, & par-tout on y reconnoît le langage & les efforts d'un Homme de bien, qui s'est proposé d'écrire un Livre utile.





ARTICLE TROISIEME.

REIS-BOEK DOOR ITALIEN,
 vervattende eene naauwkeurige beschry-
 ving, zoo van het Land zelve, des-
 zelfs zeden en gebruiken, regeerings-
 wyze, handel, huishoudelyk wezen,
 oudheden, enz. als byzonder van den
 tegenwoordigen staat der Weeten-
 schappen, voornamentlyk der Schoone
 Konsten. Uit de nieuwste Reis-Beschry-
 vingen en eigene aanmerkingen t'za-
 mengesteld door D. J. VOLKMAN.
 Nu ten dienste der Hollanderen uit het
 Hoogduitsch vertaald. Eerste Deel;

C'est-à-dire,

ITINERAIRE D'ITALIE, conte-
 nant une exacte description tant du
 Pays même, de ses mœurs & de ses
 uss.

usages, du Gouvernement, du Commerce, de l'Oeconomie, des Antiquités &c. que de l'état actuel des Sciences & particulièrement des Beaux-Arts: le tout recueilli des Relations les plus modernes & de ses propres observations, par Mr. VOLKMANN, & traduit de l'Allemand en Hollandois. Tome I. grand 8°. de 374. pp. sans les Préfaces qui en ont 80. Utrecht, chez J. van Schoonhoven & Comp. 1773.

S'il n'y a point de Pays qui, par ses beautés naturelles, par la multitude de Villes superbes qu'il renferme, par les monumens admirables de l'Antiquité, & les chefs-d'oeuvres des Arts qu'on y rencontre à chaque pas, doive plus intéresser la curiosité que l'Italie, il n'y en a point aussi qui ait été plus souvent visité & décrit. Dans ces dernières années sur-tout, divers habiles Voyageurs, François, Allemands, Anglois,

glois, ont publié des Relations qu'on a lues avec empressement, & qui sembloient ne plus rien laisser à desirer sur cette belle partie de l'Europe. Voici cependant un nouveau Voyage qui l'emporte encore sur les précédens, & qui désormais pourra tenir lieu de tous les autres. Mr. VOLKMAN, qui a déjà donné diverses preuves du succès avec lequel il a cultivé les Sciences & les Beaux Arts (1), s'est proposé de rassembler dans un seul Ouvrage ce qui se trouve de plus intéressant & de plus exact dans les relations de ses devanciers, & d'y joindre, sur tous les objets indiqués dans le titre, les remarques nombreuses qu'il a faites lui-même pendant un séjour d'un an & demi en

(1) On a de lui une Traduction Allemande des *Vies de Peintres* par d'Argenville, avec de bonnes Remarques. Il a fait aussi des corrections & des additions considérables à l'*Académie Allemande d'Architecture, de Sculpture & de Peinture* par Sandrart, 3 vol. in folio (en Allemand.)

en Italie. L'excellent Voyage de Mr. de la Lande , sert de base à cet Itinéraire; Mr. V. lui rend la justice qui lui est due, & le préfère avec raison à toutes les descriptions qu'on a publiées jusques ici de l'Italie. Non seulement il suit la méthode & la route du Savant François, mais il le traduit très souvent; quelquefois néanmoins il se contente de l'abréger: toujours il ajoute aux observations de Mr. de la Lande les siennes propres, & celles que lui ont fournies MM. Grosley, Richard, Keisler, Wright, Cochin, Baretti &c.

Après Mr. de la Lande, celui de tous les Voyageurs dont notre Auteur fait le plus de cas, c'est Mr. l'Abbé Richard. Son Ouvrage, dit-il, est à tous égards extrêmement utile à ceux qui vont en Italie. Il parle des Arts, du Gouvernement, & de tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur. Quelquefois il s'arrête trop à de prétendus Miracles, & aux choses relatives à la Religion Catholique Romaine. D'ailleurs il y a plusieurs Villes dont il ne dit absolument
Tome XL. Part. II. E rien.

sien. Mais sur le tout il a été d'un très grand usage à Mr. VOLKMANN , & l'Introduction que celui-ci a mise à la tête de son Livre est presque toute empruntée du Discours Préliminaire de Mr. Richard. Nous trouvons aussi que la description de la Savoie & du Piémont, est principalement de cet Abbé.

Quant à *Misson* , dont l'Ouvrage a été si estimé pendant long-temps , notre Auteur juge avec raison qu'il est inexact & superficiel. Il n'a vu qu'en passant la plupart des grandes Villes d'Italie. Comment a-t-il pu croire que cinq jours fussent pour voir Naples & ses environs ; & que l'on ne devoit rester que trois jours à Florence , encore moins à Bologne ? Il ne parle pas du gouvernement , de la population , du commerce & des productions de divers Etats de l'Italie. Il avoit peu de connoissance des Beaux-Arts , & ce qu'il dit des tableaux & des statues , soit antiques , soit modernes , est trop superficiel pour être utile. D'ailleurs , depuis quatre-vingts ans les choses ont presque
chan-

changé de face ; ou reconnoît encore quelques traits principaux , mais les parties de détail ne sont plus les mêmes.

L'Ouvrage intitulé *les Délices de l'Italie* , qui a paru en 4 Vol. in-12 , fourmille de fautes grossières , de même que tous ceux qui pendant un certain temps furent publiés sous le titre de *Délices*.

Le bon Père *Labat* , mauvais observateur , & très crédule , a rempli ses *Voyages en Italie & en Espagne* , de toutes les historiettes qu'on lui avoit racontées dans les Couvens : il étoit plus propre à être Missionnaire dans la Martinique , qu'à juger des Ouvrages de l'Art , & des Antiquités.

Le Voyage de Mr. *Cochin* est un *Voyage pittoresque* , & n'est guère qu'une liste des meilleurs tableaux qu'il a vus en Italie.

Le Livre de Mr. *Grosley* , qui a pour titre : *Observations sur l'Italie par deux Gentils-hommes Suédois* , est très amusant ; mais s'il faut en croire notre Auteur , il est plein d'inexactitudes & d'anecdotes sur lesquelles on ne doit pas trop compter.

Nous observerons ici que l'ingénieur Anonyme, qui a fait sur l'Ouvrage de Mr. VOLKMANN des Notes , dont nous parlerons tout à l'heure, est bien plus favorable que lui à Mr. Grosley, qu'il connoît personnellement. Il fait un grand éloge de son esprit, de ses talens, de son goût, de son caractère , de l'étendue de ses connoissances; & s'il ne disconvient point des fautes qui lui sont échappées, il ne laisse pas de faire un grand cas de son Ouvrage. Mr. Grosley, dit-il, n'a jamais prétendu faire un Itinéraire complet, & qui pût tenir lieu de tout autre à ceux qui vont en Italie. „ Il étoit curieux de connoître ce Pays & ses habitans: — il observa très bien quantité de choses; il en vit d'autres assez superficiellement; & il s'amusa de tout. Il a décrit ce dont il se souvenoit, & parmi quelques méprises il a fait une multitude d'excellentes observations. Quelles que soient les fautes qu'on lui reproche, je m' imagine qu'il y a peu de Voyageurs qui ne souhaitassent d'avoir vu l'Italie avec d'aussi bons

bons yeux, & d'avoir retiré de leur voyage autant de fruit que Mr. Grosley. En un mot *Keyszler*, *Misson*, *Richard* &c. sont bons pour servir de valets de louage & de *Ciceroni*; mais on seroit bien aise d'avoir Grosley, de même qu'*Addison* pour compagnons de voyage. Tout le mérite des premiers est qu'on ne sauroit s'en passer, & qu'ils sont utiles pour voyager; les autres sont moins nécessaires, mais ils ont le mérite supérieur de faire voyager agréablement".

Les Lettres de Madame du Bocage sur l'Italie sont superficielles, mais intéressantes & très agréablement écrites. Elles sont pour l'Italie, ce que sont les Lettres de Milady Montague pour la Turquie.

Dans les *Mélanges Historiques, Critiques, de Physique, de Littérature, &c. de Poésie*, par Mr. le Marquis d'Orbessan, il y a des Lettres sur l'Italie, qu'on lit avec plaisir; mais rien n'y est approfondi ni détaillé.

Le nombre des Anglois qui ont écrit sur l'Italie, est encore plus grand que

celui des François. Il faut se défier du Voyage du célèbre *Burnet* : il est plein d'inexactitudes & de faits hazardés. Le zèle de cet Evêque Protestant contre l'Eglise Romaine, l'a rendu partial dans cet Ouvrage, comme dans la plupart des autres qu'il a composés, & lui a souvent mal représenté les choses. D'ailleurs il s'est fait bien des changemens en Italie depuis lui.

Les *Remarques d'Adisson* sur l'Italie, sont l'Ouvrage d'un grand Homme, mais écrit dans sa jeunesse & très superficiel, comme il le reconnoissoit lui-même. Le principal mérite de ce Livre est, que les passages des Auteurs Grecs & Romains touchant l'Italie y sont fréquemment cités, de sorte qu'étant sur les lieux on peut se rappeler ce que les Anciens en ont dit.

Ces sortes de citations sont encore plus nombreuses & plus exactes, dans un Ouvrage assez peu connu, que *Jean Breval* donna en 1758 sous ce titre : *Remarks on several Parts of Europe, relating chiefly to their antiquities and history,*

in several tours since the Year 1723. deux Vol. *in folio* avec figures. Le premier Tome traite de l'Italie, & principalement de la Sicile; mais il n'y est presque question que des Antiquités, & c'est un Ouvrage assez sec pour les lecteurs qui ne sont pas dans ce goût là.

La Description des Tableaux, Statues, Bas-reliefs &c. par *Richardson* est très estimée, mais elle ne peut intéresser que les amateurs de ces Arts. Les fautes assez nombreuses, qui s'y sont glissées, n'empêchoient pas l'Abbé *Winkelmann* de regarder ce Livre comme le meilleur qu'il y eût dans ce genre.

L'Ouvrage intitulé: *The grand Tour of Europe*, qui parut en 1749, est très défectueux dans ce qui concerne l'Italie. Mais on ne sauroit dire trop de bien du Voyage d'Italie par *Mr. Wright*. Cet Ecrivain est un excellent observateur dans tout ce qui a rapport aux Beaux Arts & aux Antiquités. Quant à la Politique & à la Littérature, il n'en a point fait son objet.

Le Voyage de *Blainville*, traduit en

Allemand par Mr. le Professeur *Köbler*, ne mérite guère le succès qu'il a eu d'abord. Il est inexact, diffus, plein d'inutilités, d'historiettes, de petits contes triviaux, de mauvaises plaisanteries contre l'Eglise Romaine.

Quelque chose de plus mauvais encore, c'est l'Ouvrage de Mr. *Smollett*. L'Auteur mélancolique & malade, portoit sa mauvaise humeur en France & en Italie, se scandalisoit de tout, voyoit tout en noir, n'approuvoit rien, & la Vénus même de Médicis ne trouvoit point grace devant lui.

Les Lettres de Mr. *Sharp* sur l'Italie ne valent pas mieux. Elles sont également remplies d'inexactitudes, d'humeur, de satyres & de faux jugemens. Ce mauvais Livre en a cependant occasionné un bon. Mr. *Joseph Baretti*, savant Italien, domicilié à Londres depuis plusieurs années, & connu par divers Ecrits ingénieux, a pris la défense de sa Patrie, & tout en réfutant Mr. *Sharp*, il a fait en Anglois un Ouvrage très intéressant sur l'Italie, intitulé: *An*
Ac-

Account of the manners and customs of Italy. Ce sont deux gros Volumes in-8.; où l'on trouve quantité de bonnes observations sur les mœurs actuelles ; la Littérature, la Musique, les Spectacles &c. de l'Italie.

Un Livre dont Mr. VOLKMAN fait beaucoup de cas, & qu'il préfère à tous ceux des Anglois & des François que nous venons d'indiquer, si l'on en excepté ceux de MM. Richard & la Lande, c'est le Voyage de *Keyzler*, écrit d'abord en Allemand, & traduit ensuite en Anglois & en Hollandois. C'est un Ouvrage original & qui jusques ici a été d'une très grande utilité aux Voyageurs. Ce n'est pas qu'il soit exempt de fautes: feu Mr. *Winkelmann* en a relevé un assez grand nombre. Mais on ne sauroit disconvenir cependant que *Keyzler* ne fût un homme très instruit & un excellent observateur. Ses Voyages sont également intéressans & pour les Savans, & pour les Naturalistes, & pour les amateurs des Beaux Arts, quoique les choses aient fort changé depuis

quarante ans, & que diverses anecdotes piquantes dans leur nouveauté, aient beaucoup perdu de leur prix.

Après avoir ainsi caractérisé & apprécié les Voyages d'Italie, qui ont été publiés jusques ici, Mr. VOLKMANN trace le plan de son propre Ouvrage. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous en avons dit plus haut, si ce n'est que dans la description de Rome, qui est très étendue, l'Auteur a eu soin de rapporter, autant qu'il lui a été possible, les anciens noms des places & des rues de cette Capitale, aussi bien que les noms modernes. Par-là on apprend à connoître en même temps l'ancienne & la nouvelle Rome, & cela répand du jour sur une infinité de passages des anciens Auteurs. En général il faut reconnoître, que Mr. VOLKMANN n'a rien négligé pour rendre son Livre aussi complet & aussi utile aux Voyageurs qu'on pouvoit le desirer. Le Sr. *van Schoonhoven* a donc été très bien conseillé de faire traduire en Hollandois un Ouvrage, qui certainement est le meilleur qu'on ait encore publié sur
l'Ita-

l'Italie. La Traduction nous paroît fort bien faite, & le peu de Notes que le Traducteur y a ajoutées sont intéressantes & judicieuses. Mais ce qui donne sur-tout du prix à cette Traduction, ce sont les Notes & la Préface de *Mr****. *Membre de diverses Académies d'Italie*. La Préface est pleine d'esprit, de feu, & de gaieté. Il s'y propose, sur-tout, de faire revenir ses compatriotes des préjugés qu'ils ont contre l'Italie; & s'il paroît lui-même un peu trop prévenu en faveur de ce Pays & de ses habitans, on ne sauroit au moins disconvenir que l'espèce d'apologie qu'il en fait, ne soit presque toujours aussi juste qu'ingénieuses. Bien des Hollandois s'imaginant que l'Italie est encore aujourd'hui telle qu'elle étoit il y a deux ou trois siècles, ne peuvent pas se résoudre à permettre à leurs enfans d'en faire le voyage. C'est, dit-on, un Pays, où il n'y a ni Religion, ni mœurs; c'est la patrie des Vanini, des Arétin, des César Borgia; on y rencontre à chaque pas des bandits, des assassins, & des courtisanes; on

on n'y entend parler que de meurtres, d'empoisonnemens, & des crimes les plus énormes &c. Mr. ***. se moque de ces préjugés, & il soutient avec raison que l'Italie n'est plus ce qu'elle étoit dans le 14^e & le 15^e Siècle. De tous les Pays, dit-il, qui ont gémi sous le Gouvernement féodal, & sous la barbarie du moyen âge, les Etats d'Italie étoient peut-être les plus malheureux. Moins étendus que d'autres Etats, & plus près de la source funeste de toutes les calamités qui opprimoient l'Europe, sc. de la superstition, ils étoient d'ailleurs toujours divisés entr'eux, toujours chancelans, toujours les premiers à être attaqués. Ils n'étoient jamais sûrs de la forme de leur gouvernement, de leurs loix, de leur liberté; de la vie & de la fortune de leurs citoyens. Tantôt tyrans eux-mêmes; tantôt subjugués par des Puissances étrangères; par leurs voisins, par de petits Princes usurpateurs, ou par des concitoyens ambitieux & remuans, ils étoient de plus sans commerce, sans liaisons d'amitié avec les

Na-

Nations étrangères, sans Arts & sans Sciences, ajoutons & sans Troupes réglées, ce qui, comme l'observe Mr. *** est plus important qu'il ne le paroît d'abord. Dans le moyen âge l'Italie n'avoit point de Troupes réglées. S'il survenoit une Guerre, on louoit pour quelque temps des *Condottieri*, c. à d. des chefs de brigands, qui accoutumés à porter les armes & soumis entr'eux à certaines loix, infestoient les chemins en temps de paix & ne vivoient que de meurtres & de rapines. On souffroit qu'ils exercassent cette horrible profession, afin de pouvoir se servir d'eux en temps de guerre. De ces scélérats sont venus les fameux *Bravi* d'Italie; mais dont le nombre diminue tous les jours, même en Sicile. Il y avoit aussi autrefois en France des *Condottieri*, qui étoient connus sous le nom de *grandes Compagnies*. Le Continuateur de la Chronique de Nangis, parlant d'eux, à l'année 1360, les appelle *Fili Belial, guerratores de variis gentibus, non habentes titulum* (D'Achery Spicileg.)

Pour

Pour en revenir aux Italiens de ce temps-là, ils vivoient dans l'esclavage d'un Clergé corrompu & persécuteur, c'est-à-dire, qu'ils étoient non seulement superstitieux, à un point de folie qu'on auroit peine à imaginer, mais encore cruels, intolérans, & en même temps lâches, soupçonneux, aussi rampans sous l'oppresseur, qu'intraitables, insolens & durs envers le foible. Tel étoit l'état, telles étoient les mœurs de l'Italie dans le moyen âge. Mais cette même Nation si méprisable alors & si corrompue, fut la première à prendre un généreux essor, & à se tirer de l'ignorance & de la barbarie. Les mœurs s'adoucirent, le goût se forma, les Arts & les Sciences furent cultivés, & la révolution fut si prompte que les autres Peuples de l'Europe restèrent fort en arrière, & ne se civilisèrent que longtemps après les Italiens, & à leur école. En un mot la Nation Italienne est aussi estimable à présent, qu'autrefois elle l'étoit peu, & il s'y est fait le changement le plus avantageux dans tous les sens.

sens. Le bas Peuple , seulement , se civilise avec lenteur & *servat veteris vestigia ruris* ; car il faut avouer que l'heureuse révolution qui s'est faite dans la forme du gouvernement , dans les maximes d'État , dans les Loix , dans les mœurs mêmes du général des citoyens , n'a pas encore sur la populace toute l'influence qu'on pourroit desirer. On trouve encore dans les *Lazaroni* de Naples & de Rome , des traits qui ne sont dignes que du 14^e Siècle ; mais faire entrer ces traits dans le portrait du gros de la Nation , & dire des Italiens ce qu'on ne pourroit pas même dire en général des Calabrois & des Siciliens , cela ne peut-être pardonnable qu'à des Voyageurs hypocondriaques , tels que *Smollett* & *Sharp*. Si l'on veut rendre justice aux Italiens modernes , il faut reconnoître que bien loin d'être féroces & cruels , ils sont naturellement doux , pacifiques , sensibles , & compatissans. Il est vrai que vivant dans un climat chaud , leurs passions sont très vives , ils s'irritent aisément , & lors que l'amour s'em-

pa-

pare du coeur d'un Romain, ou d'un Napolitain, on peut dire: *In eum tota ruit Venus: C'est Venus toute entière à sa proie attachée.* Mais d'un autre côté, les Italiens ont des vertus, assez rares dans d'autres Pays: la sobriété, par ex. leur est propre, & Mr. Grosley assure que pendant tout son séjour au delà des monts, il ne lui est jamais arrivé de rencontrer un homme ivre, même dans la lie du peuple.

D'ailleurs il y a une grande distinction à faire entre les diverses contrées d'Italie. A Malthe, par ex. où l'on voyage peu, il y a sans doute beaucoup de libertinage & de dissolution. Mais en remontant de là par le Royaume de Naples, par l'Etat Ecclesiastique, par le Grand Duché, & par la Lombardie Autrichienne, on trouve que la corruption des moeurs diminue par degrés (2), enforte qu'à Milan on mène une vie bien

(2) Excepté pourtant les Villes maritimes, qui, comme par tout ailleurs, sont toujours plus corrompues.

bien plus réglée , & il y a beaucoup moins d'occasions de séduction , non seulement qu'à Paris & à Londres , mais même qu'à Lyon , à Liège , à Bruxelles , & dans d'autres Villes moins considérables. On joue gros jeu en Italie , & sur-tout à Venise ; mais aujourd'hui il en est à peu près de même dans toute l'Europe , & il est certain qu'il n'y a point de Pays où l'on soit moins obligé de jouer qu'en Italie , si on ne le veut pas. Les Italiens & particulièrement les Romains , sont babilards , grands conteurs , & presque toutes leurs assemblées sont divisées en parties de jeu , & en parties de conversation. Celles-ci sont même d'ordinaire les plus nombreuses ; de sorte , que l'on peut passer six mois à Rome , voir tous les jours la meilleure compagnie , & ne jamais jouer , sans que personne le trouve mauvais , ou le remarque seulement.

Quant au reproche qu'on fait aux Italiens , de n'avoir point de Religion , Mr. ***. le croit très injuste. Il y a sans

doute des Incrédules en Italie, mais il y en a moins qu'en Angleterre & en France. Les Ultramontains en général, bien loin d'être impies sont plutôt *trop dévots*, comme les Athéniens du temps de St. Paul, c'est-à-dire superstitieux. Cependant leur superstition même n'a rien qui doive allarmer les étrangers. Un Protestant peut voyager en Italie sans le moindre danger, pourvu qu'il respecte la Religion dominante, qu'il n'en tourne pas en ridicule les cérémonies, & qu'il nes'avise pas de vouloir démontrer dans les *Conversazione* que le Pape est la Bête de l'Apocalypse. Encore peut-être que si quelque jeune Hollandois tenoit de semblables propos, toute la vengeance qu'on en tireroit seroit de dire: *Meglio bestia, che Olandese!* Du reste il y a peu d'étrangers qui soient plus estimés & mieux accueillis en Italie que les Hollandois, parce qu'ils s'y comportent plus sagement.

Les deux Voyageurs qui ont dit le plus de mal de l'Italie, sont MM. *Smollett* & *Sbarn*. Ils sont très vivement,
 &

& très plaifamment relancés par Mr ***.
 Mais comme la plupart de nos Lecteurs
 fe fouviennent fans doute du ridicule
 dont le premier a été couvert dans la *Ga-
 zette Littéraire* de Mr. d'Arnaud, &
 dans le *Voyage Sentimental* de Sterne,
 nous nous bornerons à ce que notre in-
 génieux Anonyme dit de Mr. Sharp.
 „ Ce Docteur étoit malade lors qu'il vi-
 fita l'Italie; & malheur à tout Pays qui
 eft obfervé par un Voyageur malade, ce
 Voyageur n'eût-il même que mal aux
 dents. Mais s'il fe trouve malheureufe-
 ment que fa fanté foit tout-à-fait dé-
 labrée, ç'en eft fait de la réputation de
 tous les lieux par où il paffe. D'abord
 il eft manifefte que s'il eft obligé de gar-
 der fouvent le lit, il y aura néceffaire-
 ment mille chofes qu'il ne verra pas,
 & que les autres il les verra beaucoup
 moins bien que le Voyageur le plus igno-
 rant, mais qui jouit d'une bonne fanté.
 S'il n'eft que valétudinaire comme le
 Dr. Sharp l'étoit, ainfi que Smollett,
 avant même qu'il commençât fes voya-
 ges, il aura peu d'accès dans les bonnes

maisons. On ne se soucie pas d'attirer chez soi des gens maladifs, & eux mêmes s'ennuyent par-tout, & préfèrent de rester dans leur chambre. D'ailleurs dans les Villes mêmes où l'on fait le plus d'accueil aux étrangers, un Voyageur qui n'a que peu temps à y passer, doit réunir bien des qualités pour avoir un libre accès dans les meilleures maisons: il faut qu'il soit aimable; qu'il ait de la vivacité, une conversation agréable, & sur-tout beaucoup de complaisance & de gaieté; qualités qu'un homme valétudinaire & hypocondriaque est très éloigné d'avoir, & sans lesquelles cependant il ne sera ni estimé ni recherché. Que faire d'un Voyageur maladif, de mauvaise humeur & mécontent de tout! Bien loin de l'attirer on en sera embarrassé, on le fuira, & on cherchera à se délivrer de lui. Car qui est-ce qui pense toujours à se dire, toutes les fois qu'il rencontre un étranger: faisons politesse à cet homme là, sans quoi de retour dans sa Patrie, il fera imprimer des *Lettres* sur mon Pays, où il dira toutes

tes sortes d'horreurs de moi & de mes concitoyens? — Comme ce Voyageur, qui en passant par Blois, & ayant eu querelle avec son hôtesse qui étoit rousse, écrivit sur son *Album*: *Nota, que les femmes de Blois sont rousses & acariâtres.*

En second lieu, supposé même que le Voyageur valétudinaire & vaporeux, eût de si bonnes Lettres de recommandation, ou qu'il fût lui-même si connu par-tout, que nonobstant ses infirmités on lui fît toutes sortes de politesses; sera-t-il possible qu'il voie les choses dans leur vrai jour & qu'il en juge sainement? Tous les objets ne lui paroîtront-ils pas défigurés & décolorés, comme à un homme qui a la jaunisse? On fait à quel point la maladie influe sur notre humeur, & combien elle nous rend impatiens, & mécontents des choses mêmes qui nous feroient le plus de plaisir dans un état de santé. — En un mot, il y a toujours plus de la moitié à rabattre du mal qu'un Voyageur valétudinaire dit des Pays qu'il parcourt. Mr. *Sharp* peut être le plus honnête homme du monde:

mais il étoit auffi asthmatique que *Smollett*, & il reconnoît lui-même qu'il étoit de temps en temps obligé de garder le lit, ce qui lui arriva à Naples pendant deux mois. Je l'en plains de tout mon coeur; mais je voudrois bien que les fausses idées que sa fièvre lui a fait prendre du caractère & des moeurs des Italiens, il ne les eût pas fait imprimer, & que nos Libraires ne se fussent pas avisés de les faire traduire en Hollandois. Mes Compatriotes ne font déjà que trop prévenus contre l'Italie, & il n'étoit pas nécessaire de les confirmer dans leurs préjugés par les visions d'un Anglois hypocondriaque. — Les Voyages de *Smollett* m'ont fait rire; mais les Lettres de *Sharp* m'ont vivement affecté. Je ne puis voir qu'avec une extrême peine, qu'on cherche à répandre ou à fortifier des préjugés contre des Nations entières; & les jugemens précipités, téméraires, contraires à la justice & à la charité que l'on porte sur les hommes, & sur leurs actions, ont toujours fait sur moi l'impression la plus désagréable

ble (3). Or je ne connois point de Livre qui renferme plus de ces sortes de jugemens, que les Lettres du Dr. Sharp. De toutes les relations d'Italie, c'est la seule où cette révoltante proposition: *En Italie il n'y a ni Religion ni mœurs*, aît été soutenue sérieusement par un Homme qui a été sur les lieux, & qui prétend avoir tout vu de ses propres yeux". Mr. ***. examine ensuite cette téméraire décision, & nous avons rapporté plus haut une partie de ce qu'il dit pour en montrer la fausseté & l'absurdité.

Nous nous étions proposé de traduire quelques unes des Notes, dont le savant Anonyme a enrichi ce premier Volume; mais il est temps de terminer cet Extrait, & nous aurons occasion de revenir sur ces Notes en rendant compte de

(3.) *La même peine, dit le bon Montaigne, qu'on prend à détracter les hommes, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hauffer*, Note de Mr. ***.

de l'Ouvrage de Mr. VOLKMANN, lors que la suite nous en sera parvenue.



ARTICLE QUATRIEME.

GUILLAUME. En dix Chants. Par Mr. BITAUBE' de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin. *Amsterdam*, chez *Magérus* 1773. grand in-8o. de pp. 342. sans compter les Discours préliminaires qui en font 56.

C'EST GUILLAUME I., l'illustre fondateur de notre République, qui est le Héros de ce Poëme. Si jamais un grand homme mérita d'être chanté, c'est sans doute celui, dont les exploits, les bienfaits & les Successeurs consacrent la mémoire depuis deux siècles, & dont l'heureuse influence doit s'é-

s'étendre encore sur les âges futurs. C'est du sein d'une Monarchie que s'élève la voix qui le célèbre, & le noble enthousiasme d'un Etranger doit plaire à la Nation libre, dont l'existence & le bonheur sont l'ouvrage de GUILLAUME. D'ailleurs la gloire de cette Nation est liée à celle du Héros, les Hollandois en lisant ce Poëme se rappelleront avec transport les grandes actions de leurs ancêtres; & l'estime qu'ils se doivent à eux-mêmes, leur reconnoissance pour GUILLAUME, & leur amour pour sa postérité acquerront à la fois une nouvelle énergie.

Le nom de Mr. BITAUBE', de celui qui a traduit *Homère* (1), & chanté *Joseph*

(1) Mr. B. nous apprend dans une Note, que la troisième Edition de sa Traduction de l'Illiade, ne tardera point à paroître. „ J'y rétablis en leur entier, *dit-il*, tous les passages que j'avois élagués ou traduits trop librement; j'y fais d'autres corrections considérables, & me flatte de donner au style plus de nerf & de poésie, & de mieux saisir le ton à la fois noble & naïf de l'antiquité &c ”.

Jesph, est encore un préjugé favorable à l'Ouvrage dont nous allons rendre compte. Pénétré de la beauté de son sujet, il en a connu en même temps toutes les difficultés; s'il n'a pas toujours réussi à les vaincre, si l'on peut relever quelques défauts soit dans la contexture, soit dans le style, ils sont rachetés par des beautés d'un ordre supérieur: telles sont les tableaux majestueux, les situations touchantes, les pensées philosophiques, les images tantôt sublimes, tantôt gracieuses, dont tous les Chants nous fourniront des exemples. Avant que de les produire, arrêtons nous quelque temps au Discours préliminaire, & aux Réflexions sur le Merveilleux que l'Auteur a placés à la tête de son Ouvrage.

„ Dois-je quelque apologie au Public, demande-t-il, sur ce que je semble donner le nom de Poëme à un Ouvrage écrit en prose? Ce qui pourroit m'en dispenser, c'est qu'assez généralement *Joséph* a été regardé comme un Poëme. Mais je déclare que je suis à cet égard, comme à bien d'autres sans prétention.

tion (2). Je crois avoir suivi la marche de l'Epopée. Je ne dois point décider si j'en ai le ton. Si cependant je voulois faire l'apologie de ce genre, je développerois les réflexions suivantes.

Ceux qui croiroient que le titre de Poëme en prose renferme une contradiction, ne penseroient pas que le mot Poëme est pris ici dans un sens général, & qu'il signifie le récit d'une action grande, intéressante &c. récit qui peut être fait, soit en vers soit en prose. N'avons nous pas des Comédies en prose? On dira sans doute que le genre de l'Epopée étant plus élevé, demande des
Vers.

(2) La modestie est une des vertus qui caractérisent Mr. BITAUBE', aussi a-t-il éprouvé une surprise désagréable en voyant le titre de son Livre orné d'une Vignette qui porte cette inscription *A l'Immortalité*. On peut y arriver sans y prétendre, & sans doute ce sera le cas de Mr. B. au moins est-il bien sûr qu'il n'a aucune part à cette inscription fastueuse : il nous a priés d'en avertir ceux qui ne le connoissent point.

Vers. Je conviens qu'il est plus élevé: mais si l'Orateur peut atteindre au sublime, s'il touche, s'il atterre, & (pour écarter le prestige de l'action) si, dans le silence du cabinet, nous lisons avec transport, *Démotbène, Cicéron, Bossuet*, il est incontestable que la prose peut produire de puissans effets sur l'ame, qu'elle peut tour-a-tour l'élever & l'attendrir. La prose poétique est plus noble & plus hardie que la prose oratoire: ses inversions sont plus fréquentes & plus marquées; ses épithètes plus nombreuses & plus pittoresques. Son harmonie moins frappante que celle de la versification, est plus variée. Les Tragédies en prose n'ont pas réussi: c'est, dit-on, qu'elles sont en prose. Disons plutôt qu'elles ne sont point des Tragédies, & qu'elles pèchent plus par le fond que par la forme ". Les anciens, dit-on, ne connoissoient pas le genre de Poèmes en prose. Cette objection, demande notre Auteur, est-elle bien philosophique? Ne nous seroit-il jamais permis de nous écarter de la route qu'ils nous ont tracée?

cée? „ Ceux qui vantent le plus les Anciens, ne sauroient se flatter de les avoir étudiés avec plus de goût que *Fénelon*; & cependant il fit un Poëme en prose. Il ne prétendit pas, dit-on, faire un Poëme. Que nous importe pourvu qu'il l'ait fait? La prose poétique peut suppléer aux vers blancs, que l'on n'oseroit actuellement introduire, & que possèdent la plupart des Nations modernes qui cultivent les Lettres”.

Mr. B. a raison de croire que toutes choses d'ailleurs égales, un Poëme versifié sera plus parfait qu'un Poëme en prose, mais qu'il ne faut pas exclure le dernier. Il n'exagère point en disant que le soin qu'exige une prose poétique, n'est pas si éloigné qu'on le pense du soin de la versification; en effet sans une harmonie soutenue, sans un heureux choix d'expressions, le style seroit contraste avec l'élévation des pensées & la pompe des images, & produiroit un ensemble à peu près aussi choquant que le seroit une danse exécutée sans musique.

Notre Auteur a senti, qu'il étoit difficile

ficile de traiter un sujet moderne : „ L'antiquité d'une action est avantageuse , parce qu'elle imprime plus de respect , & que les détails moins nécessaires , venant à s'oublier & à s'éteindre , les principaux événemens en ont plus de relief. Les faits trop compliqués retardent le génie , le rendent incertain , l'étouffent même quelquefois , en laissant un champ moins libre à l'invention. — Depuis l'invention de l'Imprimerie , un sujet demeure plus long-temps moderne : par les monumens qu'elle conserve , elle nous fait toucher à des temps assez reculés. — L'action que je me suis proposée est *Guillaume fondant la République des Provinces Unies* : elle se termine donc à l'union d'*Utrecht* , tout ce qui est au delà n'entre dans le plan que comme en perspective. Par exemple , quelque beau tableau qu'eût pu fournir la mort tragique de mon Héros , elle est hors du sujet , elle le chargeroit d'incidens à peu près semblables ; c'est assez de la laisser entrevoir. Je me suis placé au milieu de l'action : le noeud est
en

en récit; les obstacles & le dénouement peuvent arriver environ dans le cours d'une année". Notre Auteur a conservé le fond historique, autant qu'il l'a pu & sans nuire à la vivacité du récit; mais il s'est permis la transposition de quelques faits, soit pour le temps, soit pour le lieu de la scène. Par exemple il retarde la mort d'*Egmont* & de *Horn*, afin qu'elle produise plus d'intérêt: la suspension le redouble; si l'on avoit suivi les dates, on auroit été obligé de mettre ce spectacle en récit, & il eût été moins frappant. De même on suppose au Prince *Maurice* quelques années de plus, afin de pouvoir le faire combattre à côté de son Père. Tous ceux qui ont écrit des Poèmes se sont permis des libertés de ce genre; ils ont ou transposé des faits réels, ou imaginé des faits vraisemblables: sans parler du fameux anachronisme de *Virgile*, le Chantre de *Henri* suppose à son Héros une entrevue avec la Reine *Elisabeth*, qui n'a jamais eu lieu. D'ailleurs où est l'inconvénient de cet usage? Ce n'est point dans une production de
ce

ce genre qu'on viendra étudier la Chronologie & l'Histoire.

Le Discours préliminaire, dont nous venons de rapporter quelques morceaux, est extrait en partie d'une Lettre que Mr. *BITAUBE* avoit écrite à Mr. *d'Alembert*. Il s'honore ici de l'amitié de cet illustre Académicien.

La naissance du merveilleux, ses avantages & ses inconvéniens, un parallèle entre les divers genres de merveilleux introduits sur la scène de l'Epopée, sont les objets des Réflexions qui suivent (3). „ On a dit que la Philosophie avoit enfanté le merveilleux. L'homme, dès que les facultés de son esprit commencent à se développer, s'aperçoit que rien n'arrive sans cause: c'est sans doute le premier pas vers la Philosophie; mais loin de s'engager en de longues recherches, il imagine à l'instant la cause qu'il desire, & il est satisfait. Ne généralisant

(3) Elles ont été lues dans la dernière Assemblée publique de l'Académie de Berlin.

ralisant que par degrés ses idées, il divinise cet Astre qui semble nous envoyer la vie, ce fleuve avec lequel coule la fertilité, cet arbre qui se couronne d'abondance. Que les premiers traits de la Cause suprême luisent à son esprit, il ne renverse pas à l'instant les idoles qu'il a consacrées; il la leur associe: on le voit tour-à-tour lui accorder & lui refuser un pouvoir souverain: Jupiter n'est qu'un Monarque mal obéi. La naissance du merveilleux se trouve en ce mélange de grandeur & de foiblesse, qui constitue l'esprit humain. Soupçonnant qu'il existe d'autres Etres que ceux qui frappent ses sens, il sort comme des limites de la nature, s'élance dans un monde idéal, aggrandit les objets terrestres, rassemble en un même lieu des beautés éparées, crée des essences inconnues: étonné de son propre ouvrage, il le prend pour la réalité même". Les Fables, nées au sein de l'Egypte, transportées dans la Grèce y prirent un rapide accroissement. „ Là,

Tome XL. Part. II. G les

les premiers traits de la Mythologie respirèrent les jeux, les plaisirs, l'abondance. Les Sociétés dans leur origine, dépendent plus du climat que lors qu'elles sont arrivées à leur perfection. Déjà l'on entrevoyoit Bacchus couronné de lierre, & dansant sur les côteaux. Cérès se promenant avec majesté dans les plaines, la légère Flore précédant les pas de la grave Pomone — Le culte fit bientôt l'objet des chants des Poètes. Leur imagination ne se contenta pas des Fables reçues; ils les embellirent, en produisirent de nouvelles, & furent les Prêtres de cette Religion peu mystique. Sans craindre l'hérésie, les Fables les plus contradictoires étoient paisiblement reçues, adoptées tour-à-tour, quelquefois en même temps. Ce langage de fictions fut enfin l'interprète de la vérité même; on s'étoit accoutumé à le parler; il étoit agréable; il revêtit les premières notions de la Physique & de la Morale. — C'est donc la superstition qui enfanta le merveilleux, origine peu brillante.

lante: la Poésie le décora; & la Philosophie même, avant d'oser paroître à découvert, emprunta ses charmes. Les Fables furent long-temps isolées, jusqu'à ce qu'*Homère*, ou quelqu'un avant lui, imagina de rassembler dans une même action les Héros contemporains & les principales Divinités. La Mythologie prit, pour ainsi dire, une forme plus systématique, les Poèmes d'*Homère* étoient comme le code religieux des peuples. — On le croiroit imbu de plusieurs Fables qui composoient le culte regnant, à la naïveté avec laquelle il les raconte, & les respecte lors-même qu'elles se contredisent". La Philosophie produisit une révolution dans l'Epopée; si le Poète Grec est plus magnifique dans ses tableaux, le Poète Latin donne, en général, plus de noblesse & de grandeur au caractère des Dieux, & les fait paroître moins fréquemment sur la Scène. *Homère* chantoit ses Vers au peuple: *Virgile* lisoit les siens à *Auguste*.

On demande si le merveilleux n'est

pas propre à diminuer l'admiration que l'on doit porter au Héros : dès qu'un Etre supérieur agit à sa place , celui-ci semble n'être plus qu'une machine. „ Les hommes imaginent plus qu'ils ne raisonnent. On se plaît à voir nos qualités divinisées : s'il s'y joint le sentiment plus ou moins confus de l'existence même de cet Etre , le Héros participe à sa grandeur ; digne d'un tel secours , il nous paroît au dessus du reste des mortels. Vu sa conformité avec notre nature , nous nous le représentons sous des traits plus marqués , tandis que nous n'appercevons que dans une espèce de lointain l'Intelligence qui le seconde. L'art du Poëte a su tout rapporter au Héros ; c'est pour lui que sont prodiguées toutes ces richesses de la Poésie ; la machine n'attire nos regards que pour les conduire & les arrêter sur l'homme ”. Quoiqu'en général le merveilleux embellisse l'Epopée , il n'est pas sans inconvénient. Il doit surprendre , élever l'ame ; or l'intérêt qui tient à l'em-

l'empire inconstant de la Fable, s'affoiblit & dégénère. Mr. B. observe que pour imprimer au merveilleux un caractère plus durable, il faut l'unir à de fortes passions. „ Captivez l'ame par une idée grande, ou par un sentiment très vif, moins capable de s'appercevoir que vous la repaissez de fictions, elle y répandra de nouveaux charmes, écartera les réflexions qui troubleront son plaisir ”.

Notre Auteur analyse & compare les divers genres de merveilleux qui tour-à-tour ont décoré l'Epopée. „ La Mythologie tandis qu'elle enflamme l'imagination, renferme souvent un sens moral qui satisfait l'esprit, l'exerce & l'éclaire. Cherche-t-on de la moralité dans les fables de la Féerie? N'est-il pas au moins difficile de l'appercevoir à travers tant de fictions? — Les Fables mythologiques sont variées, je dirois presque autant que les objets de la nature: que de tableaux! de métamorphoses! de traits distincts qui caractérisent

chaque Divinité! Le champ de la *Fée-*
rie, en apparence aussi vaste, est plus
monotone: ce sont toujours des *Che-*
valiers qui se rendent invisibles, des
Palais formés & disparus à l'instant, des
Guerriers retenus par un Magicien dans
une longue captivité. Malgré tout le
génie de l'*Arioste*, & quoiqu'il soit lui
même un très grand Enchanteur, il fa-
tigue quelquefois par la monotonie du
merveilleux. Les agents du merveilleux
sont, hors l'Etre suprême, dans une
parfaite dépendance: néanmoins c'est
peu de dire qu'il a beaucoup plus de
grandeur que celui de la Mythologie.
D'abord il ouvre une Scène immense.
Le Trône de Jupiter touchoit notre glo-
be: le Tartare étoit placé dans l'intérieur
de la terre. Imagination! tu as pris tes
plus rapides ailes; encore ne peux tu sui-
vre *Milton* à travers toutes les Sphères
jusqu'au Trône de l'Eternel, & à travers
le vaste empire du chaos jusqu'au sé-
jour infernal. Que parlé-je de l'Univers?
un abyme plus grand t'arrête, l'Etre des
Etres,

Etres, créant d'une parole cet assemblage de mondes, où tu t'égaras. Les Anges, bien que dépendans de lui participent de sa grandeur ”.

Ce genre de merveilleux a divers inconvéniens ; ces machines semblent n'avoir pas assez de proportion avec notre foiblesse : le Héros se trouve anéanti ; ce globe n'est qu'un point : on a mis en question, si Satan n'est pas le Héros du Paradis perdu. D'ailleurs les Divinités mythologiques ont un caractère marqué, celui des Démons & sur-tout des Anges est plus vague, dès lors moins capable de représenter nos vertus & nos vices. Enfin ces machines ne sont point applicables aux sujets de l'Histoire profane ; c'est pourquoi sans doute les Anglois & les Allemands ont puisé dans l'Ecriture leurs Epopées. Mr. B. s'arrête peu au genre de merveilleux dont il a fait usage dans son Poëme, c'est-à-dire, à celui qui est purement allégorique. Il passe ensuite à l'examen de cette question : le merveilleux est-il de l'essence de l'E-

popée? Selon les uns il en est la base, selon les autres il en doit être banni. Pourquoi n'établirait-on pas dans l'Empire des Lettres, dit Mr. B. ce sage Pyrrhonisme, dont on a reconnu l'utilité dans la Philosophie? „ Les routes du beau sont si nombreuses, si variées, que les Critiques devroient être moins hardis à former des systèmes exclusifs. Dirait-on, qu'en écartant le merveilleux, un Poëme ne sera plus qu'une histoire? Mais quoi l'Epopée ne conserve-t-elle pas des caractères qui lui soient propres, dans le choix d'une seule action, où tout aboutit comme à un centre, dans les fictions dont elle l'embellit, dans les épisodes où elle semble s'égarer, dans la peinture constante soit des passions, soit des beautés de la nature, dans cette touche tour-à-tour forte, légère, brillante, harmonieuse, qui est incompatible avec les détails de l'Histoire, & qu'elle rejette en partie comme un luxe étranger, enfin dans cet enthousiasme & dans cette espèce de désordre avec lequel

el.

elle raconte une grande action, désordre qui à la fois soulage & réveille l'esprit. — Le peintre de la Nature a le plus grand secret de plaire: le merveilleux n'est qu'une des décorations de l'édifice, à laquelle tout ne doit pas être subordonné. D'un autre côté le Poëte ne se jettera point dans l'extrémité opposée: il ne s'affujettira point aux loix d'une Philosophie sévère, & n'évitera point les charmes de la Fable, s'ils s'offrent sur ses pas. Il n'est point dans le cas de ces compagnons d'Ulyssé, qui se laissèrent attacher à leur Vaisseau & fuirent le rivage des Sirènes ”.

S'il est un genre d'Epopée qui puisse se passer de machines, c'est sans doute un Poëme tel que celui de Mr. BITAUNE: ici l'intérêt des situations, l'héroïsme de GUILLAUME constitue le vrai merveilleux; cependant nous ne prétendons pas décider, s'il eût du exclure entièrement de son Ouvrage les Etres allégoriques qui y sont introduits. En donnant à GUILLAUME le titre de

Poëme, nous n'ignorons point que, sur des autorités respectables & des raisons assez plausibles, divers Critiques le refusent à des Ouvrages de ce genre; peut être est-ce ici le lieu d'user de ce Pyrrhonisme, dont Mr B. vante avec raison la sagesse. La plupart des lecteurs trouvent qu'il est plus sage aussi de jouir d'une production intéressante, que d'employer bien du temps à la définir.

La Suite pour le Trimestre prochain.





ARTICLE CINQUIEME.

LES BIBLIOTHEQUES FRAN-
ÇOISES DE LA CROIX DU
MAINE, ET DE DU VERDIER
SIEUR DE VAUPRIVAS. Nou-
velle Edition dédiée au Roi: Re-
vue, corrigée, & augmentée d'un
DISCOURS SUR LES PROGRES
DES LETTRES EN FRANCE
& des Remarques Historiques,
Critiques, & Littéraires de *M. de
la Monnoye*, & de *Mr. le President
Boubier* de l'Académie François-
se, de *M. Falconet* de l'Acadé-
mie des Belles Lettres. *Par Mr.
RIGOLEY DE JUVIGNY, Con-
seiller Honoraire au Parlement de
Mets. A Paris, chez Saillant &
Nyon, rue St. Jean de Beauvais, Mi-
chel Lambert, Imprimeur, rue de*
la

la Harpe, près St. Côme 1772.
quatre Vol. in 4^o. d'environ pp.
600. chacun.

ON ne pouvoit guère rendre un meilleur service à la Littérature Françoisé, que de mettre à la portée de ceux qui la cultivent, les deux Ouvrages dont on vient de lire le titre. Connus, estimés, cités souvent, & toujours avec éloge, ils étoient cependant dévenus fort rares; on ne les trouvoit que dans les plus riches Bibliothèques.

Un Littérateur, bon juge en ces matières, le célèbre *Bernard de la Monnoye*, avoit, en 1724, formé le dessein de les rendre plus communs. Il préparoit une Edition des deux Bibliothèques avec des corrections & des remarques critiques de sa façon, tant sur les Auteurs que sur les Ouvrages qui y sont cités.

Son grand âge, il avoit alors 84 ans, l'empêcha d'exécuter son projet. Son Manuscrit étoit prêt cependant, & fut vendu à sa mort. Mr. Paris de Meuzieu l'acheta long-temps après d'un Libraire

braire de Hollande, & s'en dessaisit en faveur du savant Editeur, à la prière de Mr. de Foncemagne, de l'Académie Française. Ainsi commençoit à se remplir le voeu de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Il faut espérer, est-il dit dans l'analyse d'un Mémoire de Mr. Falconet, en parlant de cet Ouvrage de la Monnoye, il faut espérer que quelque occasion favorable procurera la jouissance de son travail (1). L'occasion étoit sans doute des plus favorables, on avoit le MS. de Mr. de la Monnoye, il étoit entre les mains de Mr. RIGOLBY DE JUVIGNY, que falloit-il de plus? des avis, des encouragemens, des secours capables de vaincre les difficultés, qu'un excès de modestie & de défiance exagéroit au savant Editeur. Heureusement il a trouvé tout cela dans MM. de Foncemagne, de la Curie de Sainte Palaye, & de Brequigny.

Non

(1) *Hist. & Mem. de l'Acad. des Inscr. & B. L.* Tom. VII. pp. 299.

Non contents de l'aider de leurs recherches, ces savans Académiciens lui confièrent encore toutes les remarques que feu Mr. *Falconnet* avoit faites sur différens sujets, afin d'y choisir tout ce qui pourroit convenir à son Ouvrage, & de joindre ces remarques à celles de Mr. de la Monnoye. Il obtint encore de Mr. le Président de Bourbonne, la communication d'un exemplaire des deux Bibliothèques, que l'illustre Président *Boubier* avoit enrichi de notes marginales. Il reconnoît aussi qu'il doit beaucoup à Mr. l'Abbé *Richard* de Dijon; les matériaux, qu'il nous a fournis, dit-il, ne sont pas la moindre partie de notre Ouvrage.

On sent assez qu'avec de tels secours, il ne devoit plus paroître difficile à un homme tel que Mr. R. DE J. de rendre les Bibliothèques Françoises DE LA CROIX DU MAINE, & de DU VERDIER, plus intéressantes & plus utiles. Il a donc mis la main à l'œuvre, & voici ce qu'il a fait. Il a, d'après

près Mr. de la Monnoye, corrigé les fautes des deux Bibliographes, rétabli les noms & les faits qu'ils ont altérés & l'ordre qu'ils ont interverti, corrigé leur Orthographe, en conservant néanmoins celle qui étoit autorisée par l'usage.

Quant aux remarques, elles suivent immédiatement les Articles, & portent le nom de leurs Auteurs; celles de l'Editeur sont distinguées par de simples astérisques ou étoiles. Les Supplémens qui se trouvent dans l'une & l'autre Bibliothèque, sont, dans cette nouvelle Edition, ramenés à leurs articles primitifs, ou rangés séparément suivant l'ordre alphabétique, lorsqu'ils forment des Articles particuliers. On a joint à la fin de chaque Bibliothèque, une Table exacte des Auteurs par leurs surnoms, addition très utile & très nécessaire pour subvenir aux inconvéniens de la méthode adoptée, on ne fait trop pourquoi, par les deux Bibliographes. Ils ont rangé les Auteurs dont ils parlent, suivant l'ordre alphabétique de leur nom
de

de baptême , que l'on ignore très souvent , ou que l'on a oublié.

A cette Table on en a joint une des **Matières**, c. à d. de tous les **Ouvrages** cités, soit dans le Texte même , soit dans les remarques ; & chaque **Ouvrage** y sera distingué par le titre qui lui est propre , comme *Théologie* , *Médecine* , *Poésie* &c.

Mr. R. DE J. finit sa Préface par une courte notice des deux Auteurs, dont il publie de nouveau les Bibliothèques. Ils vivoient dans le même temps, vers la fin du 16^e Siècle ; mais dans des Provinces différentes, sans se connoître ils formèrent le même dessein, ils l'exécutèrent sans se le communiquer ; quoiqu'il soit apparent que chacun de son côté étoit instruit de ce qui se passoit. Ils se disputèrent la gloire & le mérite de cette entreprise. **Mr. de la Monnoye** croit avec raison , dit **Mr. DE J.** que **LA CROIX DU MAINE**, fut le premier qui en conçut le dessein & qui l'exécuta. Les deux Bibliothèques parurent cependant la même année 1584.
celle

celle de LA CROIX DU MAINE à Paris, & celle de DU VERDIER à Lyon. La première est généralement plus estimée; elle est écrite avec précision, on y trouve souvent des particularités curieuses sur les Auteurs, indépendamment des titres de leurs Ouvrages. On reproche à DU VERDIER de longs & mauvais extraits, qui ne servent qu'à grossir inutilement le Volume, & qui empêchent que l'on ne trouve commodément le nom de l'Auteur que l'on cherche. Mais on le loue d'avoir placé dans sa Bibliothèque, les Traductions Françoises des Auteurs étrangers, anciens ou modernes, sous les noms de ces Auteurs. On lui tient compte encore d'avoir indiqué à la fin de chaque Lettre de l'Alphabet les Livres Anonymes, souvent très rares, & de les avoir rangés dans le meilleur ordre qu'il a pu. Il est de plus fort exact à marquer le lieu & l'année de l'impression.

Ce n'est guère pour l'amusement que l'on lit ces sortes d'Ouvrages; ainsi l'on
Tome XL. Part. II. H fait

fait volontiers grace au style des deux Bibliographes , vicieux , même pour leur temps. Leur travail , leurs recherches , leur exactitude , leur impartialité , leur respect pour les mœurs & la Religion , leur donnent bien droit à cette indulgence. Mr. R. DE J. sollicite celle de ses Lecteurs , pour les fautes & les erreurs qui ont pu lui échapper , avec une modestie qui désarmeroit la critique la plus sévère , s'il avoit à redouter ses arrêts. Il seroit aisé de faire voir , par plus d'un échantillon de son travail , qu'ils ne peuvent en général que lui être honorables ; mais nous croyons consulter mieux encore & ses intérêts & ceux de nos Lecteurs , en nous bornant dans cet Extrait , à l'intéressant *Discours sur les progrès des Lettres en France* , qui seul donneroit un très grand prix à cette Edition des deux Bibliothèques Françaises.

Il faudroit à la vérité , pour rendre exactement justice à cet éloquent Discours , le copier en entier. Tout y est , en effet , si ferré , si précis , toutes ses

par-

parties tiennent si bien ensemble, qu'il devient comme impossible d'en rien détacher sans lui faire perdre infiniment. On y chercheroit en vain quelque morceau saillant, sur lequel on voudroit s'arrêter de préférence. Il est également soutenu, animé du commencement à la fin. Le bon esprit, la sagesse, la saine Philosophie, le zèle pour les bonnes études président à toute cette composition. Ce vrai goût de l'antiquité, si respecté par les grands Ecrivains du beau Siècle de la Littérature Française, si mal remplacé par le bel esprit moderne, y brille par-tout, & la fait marcher de pair avec les meilleures productions de ce genre.

C'est un tableau plein de chaleur & de feu, d'une riche invention, d'une noble ordonnance, d'une grande composition & d'un coloris vigoureux. On y pourra peut-être appercevoir quelque incorrection de dessin, quelques ombres un peu fortes, quelques touches qui paroîtront dures, mais on en admirera toujours l'ensemble & l'effet. Nous

ne serions point surpris , pour parler sans figure , que la sévérité avec laquelle Mr. R. DE J. juge son Siècle , parût outrée à plus d'un Lecteur ; que son zèle pour l'antiquité fût taxé de partialité. On lui passera sans doute aisément son admiration pour les grands modèles que Rome & la Grèce nous ont laissés. On souscrira même aux éloges qu'il donne aux Ecrivains célèbres, qui ont fait du Siècle de Louis XIV. une époque si glorieuse aux Lettres & aux Arts. Les *D'Alembert*, les *Buffon*, les *Voltaire*, & ceux qui marchent sur leurs traces, n'auront sûrement pas à se plaindre de lui; d'autres pourront avoir leurs raisons pour l'accuser d'injustice envers son Siècle. On sera plus fondé peut-être à réclamer contre la préférence qu'il donne, à ce qu'il nous semble , trop généralement aux anciens Ecrivains François. Plusieurs d'entr'eux ont sans doute de justes droits à nos éloges & à notre reconnaissance, mais Mr. R. DE J. ne va-t-il pas un peu trop loin, quand il leur assigne une supériorité marquée dans

pres-

presque tous les genres de la Littérature? C'est pourtant ce qu'il fait, singulièrement dans l'*Introduction* placée à la tête du 3^e Vol. qui est le premier de la Bibliothèque de DU VERDIER. Elle est écrite dans le même esprit & les mêmes vues, que le Discours; mais il semble que l'Auteur trop vivement frappé des défauts de notre Littérature actuelle, ait par excès de zèle peint trop en beaux siècles précédens, & trop fortement peut-être les vices du sien. Rendons lui justice cependant, & observons que sa critique quelque sévère qu'elle soit, quelque outrée que l'on pût la trouver, ne dégénère jamais en satire; il ne se permet aucune personnalité, il ne nomme, il ne désigne personne: il attaque vivement l'égoïsme orgueilleux de nos jours, l'abus du bel esprit, des talens, de la Philosophie, & les effets qui en résultent; mais sans faire jamais d'application particulière à tel ou tel Auteur, qui seroit pourtant bien dans le cas de la mériter. Il laisse ce soin au Lecteur, il ne nomme que pour louer.

On en jugera par les divers morceaux de son Discours, par lesquels nous finirons cet Article.

Notre Occident fût long-temps plongé dans l'ignorance & la barbarie. Charles X, Roi de France, fit quelques efforts pour en dissiper les ténèbres dans son Royaume, & ne fut imité par aucun de ses Successeurs, jusqu'à François I. qui mérita par son amour pour les Lettres & par la protection qu'il leur accorda, d'en être surnommé le Père & le restaurateur. Les travaux des Savans encouragés par ce grand Prince, firent enfin éclore la lumière, & préparèrent les beaux jours du Siècle de Louis XIV. Les progrès furent lents, & l'on ne doit pas s'en étonner: les obstacles étoient nombreux & difficiles à vaincre. Un des principaux étoit, selon Mr. R. DE J. l'imperfection de la Langue Française. „ Timide, grossière, embarrassée, elle n'osoit encore s'élever jusqu'aux Arts & aux Sciences. Elle étoit même obligée d'emprunter pour l'Histoire, pour les Actes & les Traités publics, le lan-

langage de l'ancienne Rome. Des Fables, des Romans, des récits de faits & gestes fabuleux furent long-temps son partage, c. à d. ses seuls objets & ses seuls fruits; elle étoit trop peu féconde pour en produire d'autres, trop pauvre pour atteindre à la richesse d'expression qu'exigent les grands sujets, trop barbare & trop rude pour peindre avec succès les nuances délicates des sujets d'agrément". Elle ne commença à briser ses entraves, que lors que l'on eût appris à penser, dans les Ecrits d'Athènes & de Rome. Enrichie des dépouilles des Langues Grecque & Latine, elle est enfin parvenue aujourd'hui à les surpasser en clarté, & à les égaler presque pour l'énergie, l'expression, la douceur & l'harmonie. Cette gradation est fort naturelle: les progrès d'une Langue suivent nécessairement ceux des connoissances du Peuple qui la parle. Plus on acquiert de nouvelles idées, plus elles se développent, s'étendent & s'agrandissent, plus aussi les images qui les expriment, varient, s'animent & se mul-

tiplient. Après avoir établi cette proposition, Mr. R. DE J. peint en grand maître les beautés, les richesses, les avantages des Langues Grecque & Latine; une savante esquisse de l'Histoire Littéraire des deux Peuples; montre à quoi elles les durent. La Langue Latine s'étendit avec les conquêtes des Romains, qui imposoient aux Peuples vaincus la nécessité de l'apprendre & de la parler. Elle devint commune & fut très cultivée dans les Gaules, où les Lettres étoient en honneur, pendant que Rome les ignoroit & les négligeoit encore. Les Gaulois, assujettis aux Romains, conservèrent sur leurs vainqueurs l'ascendant que donnent le génie & les connoissances; ils devinrent leurs maîtres dans les Sciences, dont ils leur avoient inspiré le goût. On établit des Ecoles publiques, dans lesquelles on enseignoit sur-tout l'Eloquence & la Poésie: elles devinrent si célèbres que les Cicéron, les Césars mêmes ne crurent point au dessous d'eux, de se mettre au nombre des disciples des maîtres habiles qui y pré-

présideoient. Elles se soutinrent longtemps avec gloire; mais enfin la chute de l'Empire entraîna celle des Lettres. Tour-à-tour dévastées par des effains de Barbares sortis des antres du Nord & des forêts de la Germanie, les Gaules tombèrent enfin pour toujours sous la puissance des Francs. „ Peu sensibles aux charmes des Lettres, ces nouveaux Maîtres, après avoir exterminé les hommes de leur temps, mutilèrent encore les générations à venir, en brûlant les Livres & détruisant les monumens qui auroient pu faire revivre le goût & le genie ". Cette catastrophe, si funeste aux Arts & aux Sciences, ne le fut pas moins aux loix & aux mœurs. On eut bientôt à déplorer l'oubli de celles-là, & la ruine entière de celles-ci. L'ignorance, la barbarie & les vices qui en sont les suites inévitables, firent de rapides progrès, & couvrirent dans peu notre Occident de ténèbres que rien ne sembloit pouvoir dissiper. En vain l'Eglise Latine avoit consacré dans son

Culte la Langue des Romains, elle ne tarda guère à dégénérer ; un jargon barbare prit sa place, & la fit presque entièrement oublier. C'est aux Moines seuls que nous sommes redevables de sa conservation, le désœuvrement de leur état leur imposa l'heureuse nécessité de s'occuper un peu des Lettres. Sans goût, sans génie, sans émulation, ils lisoient cependant les sublimes productions des plus grands Génies de l'Antiquité, & les copioient péniblement. Ni eux ni leur Siècle, ne profitèrent de leurs travaux ; mais les fruits précieux que nous en recueillons leur donnent de justes droits à notre reconnoissance. Ces chefs d'oeuvres de l'esprit humain, qui nous instruisent encore aujourd'hui, étoient ensevelis dans la poussière des Cloîtres ; les Moines les possédoient, les conservoient sans en jouir ; les Grands & toute la Nation croupissoient dans la plus honteuse ignorance. La plus superficielle connoissance de l'Histoire de ces Siècles ténébreux, suffit pour faire sentir

tir combien les mœurs, les usages, les sentimens même des peuples, dépendent du plus ou moins de lumières qu'ils ont.

„ Quels que soient les avantages de l'homme sur les autres êtres de la nature, *dit à cette occasion Mr. R. DE J.* il a besoin que l'instruction développe les facultés de son ame ; fixe ses idées morales & physiques , féconde son esprit, touche son coeur , lui démontre la nécessité d'obéir à la raison, lui apprenne à connoître la justice , à se la rendre à lui même & aux autres, en domptant ses passions & en évitant les actions nuisibles à la Société : de là naîtra l'amour de la sagesse , fondé sur le sentiment lumineux du vrai , du juste ; sentiment qui seul peut lui servir de guide , pour marcher constamment dans le sentier de la vertu , & se détourner de la voie du vice. S'il n'est pas éclairé , de combien d'illusions & d'erreurs son esprit ne sera-t-il pas offusqué ? Quels devoirs remplira-t-il , s'il les ignore ? & il les ignorera s'il n'est conduit que par un instinct

stinct aveugle. . . . Borné par sa nature à ses seuls appétits, semblable aux animaux par ses besoins, qu'aura-t-il au dessus d'eux, s'il n'a pas même la honte de leur ressembler? C'est-là pourtant l'état auquel voudroit nous réduire un de ces Philosophes nouveaux, qui emploie toute son éloquence à soutenir les plus étonnans paradoxes. Quoi! parce que quelques hommes, se disant sages, & qui ne sont qu'orgueilleux & hardis, abusent de leur talent pour corrompre les esprits, & déraciner ces principes si nécessaires à notre bonheur qu'il est des vertus à pratiquer & des vices à fuir! quoi? parce qu'ils osent combattre la vérité, par des argumens puisés dans les sources impures du mensonge, & qu'ennemis nés de la Société, ils se plaisent à jeter le trouble dans les âmes foibles, pour les abandonner ensuite au tourment affieux du doute ou du désespoir! . . . il faudra bannir de l'Univers toute vertu & toute vraie Science, vivre esclaves de l'ignorance & de nos passions,

ab-

abjurer en un mot pour toujours les droits sacrés de l'humanité ! Non , si la Science est une arme fatale , ce n'est qu'entre leurs mains. Elle ne nous est donnée que pour nous conduire , & ne leur a servi que pour les égarer. Le goût de la vérité , l'amour de la sagesse , voilà la vraie Science de l'homme : c'est d'elle que dépend notre bonheur , la paix du coeur la suit , & l'ame du Sage qu'elle gouverne , libre & calme au milieu de la prison qu'elle habite , jouit déjà de l'immortalité qui l'attend ”.

La suite au Trimestre prochain.





ARTICLE SIXIEME.

OF THE ORIGIN AND PRO-
GRESS OF LANGUAGE &C.

C'est-à-dire ,

DE L'ORIGINE ET DES PRO-
GRES DU LANGAGE, Vol. Ier.
in 8°. Londres 1773. chez Cadell.

CET Ouvrage , que l'on attribue à Mr. JAKES BURNET DE MONBODDO, un des Lords Affecteurs de la Cour d'Ecosse , nous présente la discussion d'une question, qui exige des connoissances historiques & philosophiques, guidées & employées par une critique exacte & un sage discernement. L'objet en est intéressant , & la manière dont l'Auteur le traite & l'approfondit, lui donne le mérite de la nouveauté.

Après des réflexions préliminaires, destinées

tinées à faire sentir l'importance du sujet qu'il considère, ses rapports & sa liaison avec la nature de l'homme en général, les avantages que le Langage nous procure, l'Auteur annonce son dessein, d'en tracer les progrès non dans les individus, mais dans l'espèce, de rechercher l'état du Langage & ses accroissemens & dans l'enfance de la nature humaine & dans sa maturité actuelle. Sous ce point de vue, il divise son Ouvrage en trois Parties. La première traite de l'origine du Langage, & de la nature des premières Langues, ou pour mieux dire des efforts imparfaits que l'homme fit pour exprimer ses pensées, avant l'invention de l'art. La seconde expose la nature même de cet art, en quoi il consiste, en quoi il diffère de ces premiers essais informes & non perfectionnés. Dans cette Partie l'Auteur se propose d'examiner les parties du langage, qui lui paroissent devoir le plus à l'art, ou avoir été les plus difficiles à inventer, de donner ses réflexions sur le style, sur la Poésie & l'Eloquence, comme autant de

de compositions des mots qui en sont les matériaux. Enfin dans la 3^e Partie, il traitera de la corruption du Langage, des causes & des progrès de cette corruption.

On conçoit d'abord que la première Partie doit être presque purement métaphysique, & n'offrir au Lecteur que des abstractions ; l'Auteur le prévient à cet égard comme aussi sur le style qu'il employe dans tout son Ouvrage. Il prendra, dit-il, le ton didactique & uniforme, convenable à un sujet qu'il considère comme faisant partie des Sciences ; il évitera donc ce mélange du Rhéteur & du Poëte que l'on employe aujourd'hui à tout ; il n'écrit pas pour le vulgaire des Lecteurs, le sujet est peu de leur goût ; il adoptera peu le style qui leur plaît. Malgré cet avertissement, on trouvera dans cette Partie même des transitions fréquentes d'un sujet à un autre, des faits historiques & intéressans qui en diversifient agréablement la composition. Elle est divisée en trois Livres. Dans le 1^{er}. l'Auteur s'efforce de prouver
que

que le Langage, c. à d. l'expression des idées & des sentimens de l'ame par des sons articulés, n'est pas naturel à l'homme. Il tire ses preuves de l'origine, de la nature des idées que le Langage exprime, & de la nature même des sons articulés.

Nous n'entrerons pas dans le pénible détail de tout ce que l'Auteur a avancé sur le premier de ces objets. Nous nous contenterons d'indiquer son plan. Il s'efforce de prouver d'abord que les idées mêmes ne nous sont point naturelles, que nous ne les acquérons que par habitude. Pour cela il considère celles que l'ame reçoit par l'entremise des sens, & celles qu'elle forme par elle-même, sans leur assistance. Cette division tirée de la Philosophie ancienne, & que Platon établit dans son *Theatète*, lui paroît préférable à celle de Mr. Locke qui réduit toutes nos idées à celles de sensation & de réflexion. Il l'accuse d'avoir confondu les perceptions des sens qui sont la source de nos idées, avec nos idées mêmes. En le regardant comme

Tome XL, Part. II. I le

le premier Auteur qui ait substitué quelques principes à ceux de la Philosophie Scholastique méprisée de son temps, il le met fort au dessous des Anciens, dont on a, dit-il, méconnu le prix. Dès que la renaissance des Lettres en Italie, eût fait naître assez de goût en Europe, pour rendre méprisable cette fausse Philosophie, que l'Ecole vouloit faire passer pour celle d'Aristote & de Platon, chacun voulut être inventeur au lieu de se contenter d'être un vrai disciple de ces grands Maîtres. Descartes en France, Hobbes & Locke en Angleterre, ainsi que plusieurs de leurs Successeurs, cherchèrent à créer des Systèmes qui se sont succédés les uns aux autres.

Le temps est venu de faire revivre la vraie Philosophie des Grecs parmi nous, de reconnoître & d'employer les excellens principes qu'ils ont établis. L'Auteur nous fait espérer que Mr. Harris (1) en sera le restaurateur, qu'il

(1) Connue par sa Grammaire générale & Philosophique.

bannira cette présomption qui croit pouvoir se passer des secours des Anciens, sans lesquels Mr. B. ne croit pas qu'on puisse être Philosophe.

Nous ne voulons point diminuer le mérite de ceux qu'il célèbre avec raison, mais nous ne pouvons nous empêcher de regarder son opinion sur les modernes & sur l'impossibilité d'une bonne Philosophie parmi nous indépendamment de l'ancienne, comme outrée & déraisonnable. Nous dirons plus encore. La division que Mr. Locke a donnée de nos idées, nous paroît être la même que celle que l'Auteur adopte. L'un & l'autre conviennent que les sens en sont la première source dans notre état actuel. Ils diffèrent dans leurs expressions ; ce n'est pas la première fois qu'on a cru qu'il suffisoit de donner de nouveaux noms, pour former un nouveau système. La question même, si le langage est

losophique, intitulée : *Hermes*, par ses Dialogues sur les Arts & sur le Bonheur, Ouvrages aussi ingénieux que profonds & pleins d'érudition & de goût.

est naturel à l'homme , ou s'il n'est qu'une habitude, ne paroîtra-t-elle pas une dispute de mots à ceux qui regardent comme *naturel* à un Etre, ce qui est le résultat d'actes qu'il ne peut s'empêcher de former, & dont la constitution même est d'être perfectible en vertu de cette loi constante de l'habitude à laquelle il est soumis ? Du moins dans ces questions , il faut fixer le sens des termes avec la plus grande précision , & leur donner celui qui est généralement reçu. Mais dans celui quel'Auteur donne au mot de *naturel*, rien ne seroit tel que ce qui se trouve en nous en naissant. C'est de l'ambiguité de cette expression que naissent ces propositions hasardées qu'il avance, qu'il n'y a point de différence entre l'ame de l'homme & celle de la brute, tout en avouant que nous avons plus d'aptitude à contracter diverses habitudes ; que le Sauvage est le plus près de l'état naturel de l'homme ; que l'homme civilisé est un être artificiel. Ces équivoques ne sont pas nouvelles, mais l'Auteur ne les a pas prises

ses chez les Grecs. Ils paroissent avoir pensé comme Cicéron : *Specimen naturæ capi decet ex optimâ quâque naturâ.* Tusc. I.

La même méthode qu'il a suivie pour prouver que les idées que nous recevons par les sens, & celle que l'ame produit par un acte réfléchi sur ces premières, sont étrangères à l'homme, qu'elles ne sont que naturalisées chez lui, lui sert encore à établir que les sons articulés ne lui sont pas naturels. L'exemple de cet homme sauvage pris dans les forêts du pays d'Hanovre, qui n'a jamais pu apprendre à parler; celui des Orang-Outangs, celui de divers Peuples qui ne peuvent rendre certaines consonnes familières à d'autres Peuples; le cas des sourds de naissance, sont autant de faits qui prouvent que le Langage est l'ouvrage de l'art. L'Auteur y ajoute la considération de la différence qu'il y a entre la position des organes de la voix dans leur état de repos, & celle de ces mêmes organes quand ils sont dans le mouvement nécessaire pour former des sons.

sons. Il en conclut qu'il n'y a qu'un long usage, qu'un exercice continuel qui ait pu nous apprendre à les employer de cette manière. Il a raison. Mais si l'art est naturel à l'homme . . . Rendons cependant justice au mérite de l'Auteur & à son Ouvrage, malgré l'inexactitude de cette expression. La tâche qu'il a entreprise étoit d'autant plus difficile, qu'il avoit peu de secours; il en remplit plusieurs parties avec précision & avec exactitude. Il y montre une grande connoissance des facultés & des habitudes qui composent notre nature, beaucoup de savoir & de pénétration. Il écrit avec clarté, & les dernières Parties de son Ouvrage méritent que nous nous en occupions encore.





ARTICLE SEPTIEME.

VOYAGE EN SICILE ET DANS
LA GRANDE GRECE, adressé
par l'Auteur à son Ami Mr. *Winckelmann*; Traduit de l'Allemand,
accompagné de Notes du Traduc-
teur & d'autres additions intéres-
santes; *Lausanne*, 1773, chez *R.*
Grafset & Comp. grand in-12. de
370 pp.

Cet intéressant Voyage fut publié il
y a près de deux ans en Alle-
mand (1). L'Auteur ne s'étoit point
nommé; mais on fait à présent que
c'est Mr. le Baron DE RIEDESEL,
Chambellan du Roi de Prusse, & son
Envoyé à la Cour de Vienne. Intimé-
ment lié avec feu Mr. *Winckelmann*, &
digne d'avoir un tel Ami, il partageoit
avec

(1) A *Zurich*, chez *Orell, Gessner, &c.*

avec lui l'amour des Sciences, de la belle Littérature, des Arts, & sur-tout des Antiquités. On en voit des preuves à chaque page dans la Relation que nous avons sous les yeux, & l'on sent que l'habile Voyageur a parcouru la Sicile, & la partie la moins connue du Royaume de Naples, en Homme docte, & en Homme de goût. Il ne faut cependant pas s'attendre à trouver dans son Livre cette immense érudition, cette critique profonde, ces savantes & innombrables recherches qui caractérisent les *Sicula* de feu Mr. d'Orville. Mais nous osons promettre aux amateurs des Arts & des Antiquités, qu'ils liront avec le plus grand intérêt le Voyage de Mr. DE RIEDESEL, & qu'ils y verront une multitude d'observations également fines & judicieuses sur les monumens antiques, les Statues, les Tableaux &c. qui se conservent dans les Pays qu'il a visités. Nous ajouterons même qu'il pourra instruire & amuser toutes sortes de lecteurs, car il ne se borne pas à ce qui concerne les Arts;
il

il fait aussi des remarques très curieuses sur l'Histoire Naturelle, sur le commerce, sur la population, sur le caractère, les mœurs & les usages des Habitans. C'est aux observations de ce genre que nous nous attacherons de préférence dans cet Extrait, parce qu'elles sont d'un goût plus général.

MR. DE RIEPESEL arriva à Palerme le 18 Mars 1767. Cette Capitale de la Sicile est assez petite, mais prodigieusement peuplée: elle a au moins 120000 habitans. Le goût de la peinture paroît y être absolument tombé. Notre Voyageur n'y a pas trouvé un seul homme en état de lui donner la moindre notion sur les meilleurs tableaux. Il découvrit dans l'Eglise de St. François de Paule, hors de la Ville, deux tableaux exquis, qu'il croit être de Paul Veronèse: personne ne les remarque ni ne les estime. Les Jésuites de Palerme possèdent une belle collection d'antiquités; mais de même qu'au *Museum Kircherianum* de Rome, on a peine à la démêler du milieu d'un tas de misères sous lesquelles

les elle est comme ensevelie. Le médaillier est assez complet en médailles Romaines & Siciliennes. Un des plus beaux morceaux qu'on y voie parmi les marbres , c'est un buste parfaitement semblable au Sardanapale du célèbre Sculpteur *Cavaceppi* à Rome , dont Winckelmann parle dans son Histoire de l'Art.

On trouve à six milles de Trapani, sur la montagne qui porte son nom, autrefois le mont Erix, quelques vestiges de l'ancienne Ville d'Erix, & du fameux Temple de Venus Erycine. L'idée d'adresser sur cette montagne plutôt qu'ailleurs un culte particulier à Venus, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitent, tout comme on regardoit par la même raison, dans l'ancienne Grèce, Gnide comme le séjour chéri de cette Divinité. Effectivement la petite Ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile; il s'en trouve même souvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant les

ma-

mariages les plus avantageux.

La Ville de *Mazara*, quoique située immédiatement au bord de la mer, a cela de particulier que le Poisson y est fort rare, à cause que les corsaires barbaresques inquiètent sans cesse les pêcheurs, & les enlèvent fréquemment, de façon qu'il en est très peu qui n'aient été au moins une fois, d'autres à trois & quatre reprises, esclaves à Tunis, qui n'est éloignée de Mazara que de cent milles. Il y a pour la délivrance de ces esclaves une Confrairie bien respectable, établie non seulement à Mazara, mais dans plusieurs autres lieux de la Sicile. Les membres de cette Confrairie, dans les cas où les fonds viendroient à leur manquer, se cautionnent personnellement pour le rachat des esclaves.

A douze milles de Mazara, sur les bords de la mer, les ruines de trois Temples offrent aux curieux les débris de l'ancienne *Selinunte*, restes précieux, dont on voit la représentation dans les *Sicula* de *d'Orville*. „Ce sont, après le
Tem-

Temple de Jupiter Olympien de Girgenti, les plus grands édifices d'une pareille antiquité, dont il reste encore des vestiges aussi bien conservés; car quoi qu'entièrement abattus, on peut très bien reconnoître l'architecture, la grandeur & les proportions de ces énormes masses — Une chose très digne d'attention, c'est la manière dont les anciens élevoient ces énormes masses de pierres qu'on reconnoît très distinctement & dans ces ruines-ci, & dans celles de Girgenti. On voit aux deux petits côtés de chacune de ces grosses pierres, une entaille de la forme d'une demi ellipse; lesquelles entailles étoient destinées à recevoir le cable au moyen duquel on élevoit la pierre par des poulies. — C'est à six milles de ce Temple, à Campo-bello, que se voient les carrières d'où ces terribles masses ont été tirées. On peut s'y assurer de la manière dont les anciens procédoient à ce genre de travail, car on y voit encore des chapiteaux & des parties de colonnes à moitié taillées & saillantes hors
du

du rocher, tandis que le reste y tient encore. Les Voyageurs racontent précisément la même chose des carrières d'Egypte, où se tailloient les Obélisques ”.

La Ville de *Sciacca*, jouit d'une situation singulièrement agréable, sur une petite colline d'où l'on découvre la mer, & la plus belle des campagnes, toute couverte de figuiers, de citronniers & d'orangers. Les pistachies y croissent en grande quantité; & une chose très digne d'être observée sur ce qui concerne l'arbre qui les produit, c'est qu'il ne porte jamais de fruits à moins qu'il ne soit à côté d'un autre arbre de son espèce, mais mâle, & qui ne porte jamais. Mr. DE RIEDESEL pourroit bien avoir été mal informé à cet égard. Il n'est pas nécessaire que les pistachiers mâles & femelles soient les uns près des autres pour donner du fruit: il suffit pour féconder les femelles de répandre sur leurs fleurs de la poussière des fleurs mâles, ainsi que l'on rend les palmiers féconds, & nous nous rappelons d'a-

voir lu que les Paysans Siciliens en usent de la sorte.

Arrivé à *Girgenti*, l'ancienne *Agri-genti*, notre Voyageur fut frappé de la beauté de sa situation. « Si jamais, dit-il, j'ai éprouvé avec quelque vivacité ce sentiment si délicieux qu'une belle vue & une situation agréable savent inspirer, ce fut en jettant de grand matin les yeux sur la campagne, que l'on découvre du Couvent des Augustins, où j'avois été reçu la veille. Représentez-vous un glacis qui s'étend dans une longueur de 4 milles, & dans une largeur de 6 à 7 milles de chaque côté, depuis ma fenêtre jusqu'à la mer, ce glacis couvert de vignes, d'oliviers, d'amandiers, de bleds superbes déjà en pleine fleur le 7 d'Avril, de légumes excellens, enfin toutes les productions imaginables que la terre peut fournir, plantées alternativement dans la plus agréable variété; les possessions des différens propriétaires séparées par des hayes d'aloës & de figuiers d'Indes; plus de cent rossignols, qui remplissent l'air de leurs

leurs chants, & dans le milieu de cette campagne ravissante, le Temple très-bien conservé qui porte le nom de *Juno Lacinia*, le Temple encore bien entier de la Concorde, les débris de celui d'Hercule, & les ruines du Temple colossal de Jupiter, qui se font appercevoir dans le lointain. N'est-ce pas bien le cas de s'écrier:

*Hic vivere vellem,
Oblitusque meorum, obliviscendus. Et illis,
Neptunum procul à terra spectare furem?*

La pièce qui sert actuellement de fonds baptismaux dans la Cathédrale de Girgenti, est un des plus excellens, peut-être même le plus beau de tous les bas-reliefs antiques que le temps ait conservés. Mr. DE R. fait la description de ce monument, qui a été trouvé dans les fossés de l'ancienne Agrigenta, & il croit que les figures représentent l'histoire d'Hypolite & de Phédre. A la Secrétaire du Chapitre de la Cathédrale, on voit un des plus grands & des plus beaux

beaux vases antiques , en terre cuite. Le P. *Pancrazio* prétend que les figures de ce vase représentent d'un côté Ulysse descendu aux enfers, & de l'autre les compagnons de ce même Ulysse au moment que Circée les métamorphose. Quoiqu'il en soit on y retrouve le meilleur style Grec du temps où la perfection des Arts étoit parvenue au plus haut point chez cette Nation, & notre Auteur n'en a point trouvé de pareil en Italie. Les vases qui se conservent en Sicile sont généralement beaux, & déposent en faveur du goût de ses anciens habitans & de l'habileté de leurs ouvriers. Il est vraisemblable que quant à la matière, aux formes & aux couleurs, ces vases sont une imitation des vases soit Etrusques, soit Campaniens; mais dans ceux de Sicile le dessin des figures a beaucoup plus de perfection. Mr. DE R. parle avec enthousiasme des ruines si célèbres du Temple Colossal de Jupiter Olympien, & il croit que ce Temple doit avoir été plus beau & plus magnifique que celui de St. Pierre de Rome.

Don

Don Giovanni Ficani, l'un des principaux habitans de Girgenti, a dans son jardin une source, dont l'eau est chargée d'une quantité si considérable d'une matière oléagineuse, que cette matière se ramasse sur la surface du bassin, de manière qu'on peut l'enlever & en préparer une huile pour les lampes, qui brûle aussi bien que l'huile d'olive. Girgenti est très célèbre par la beauté de ses femmes; mais le démon de la jalousie y possède tellement les hommes, qu'il est très rare d'en apercevoir quelqu'une. La Ville est assez peuplée: on y compte 20000 ames. On y a une méthode toute naturelle de conserver les grains 3 ou 4 ans. On taille des fosses profondes dans le roc vif, & l'on y entasse fortement les grains jusqu'au bord; cela fait, on maçonne l'ouverture de la fosse, de façon que le bled n'ait plus aucune communication avec l'air extérieur; tandis qu'ailleurs on est d'opinion que c'est l'air frais & souvent renouvelé qui le conserve. Avant de le vendre on le remet à l'air, pour qu'il

se gonfle, & qu'il en tiennne moins dans la mesure.

Mr. DE RIEDESEL passa à Malthe dans une ces petites barques nommées *speronare*, dont les Maltois font un grand usage. Rien de plus périlleux en apparence que cette espèce de barque, qui n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux personnes puissent se coucher l'une à côté de l'autre à l'arrière, avec six rameurs & un pilote pour tout équipage. Ce sont cependant les bâtimens les plus sûrs pour naviguer dans la Méditerranée; ils échappent aux poursuites des corsaires par leur vitesse, & aux efforts des vagues par leur légèreté. On évalue la population de l'Isle de Malthe à cent mille ames. La diversité des Nations dont est composé l'Ordre de Malthe, est cause que les habitans de la Capitale ont perdu leur caractère original, & en ont insensiblement adopté un nouveau, composé du mélange des caractères de toutes ces différentes Nations. L'influence du climat agit encore sur tout le reste, & l'on

ne

ne trouvera nulle autre part un peuple plus doux, plus patient, & plus tranquille. Mais pour les citadins, le besoin, & la fréquentation des étrangers, leur ont inspiré une forte pente à l'usure, & l'amour le plus démesuré pour l'argent. De plus, les Chevaliers y ont tellement corrompu les mœurs, qu'il n'y a pas une honnête femme ou fille dans toute la Ville, si l'on en excepte quelques unes qui appartiennent à l'ancienne Noblesse. Encore ces seules familles nobles échappées à cette dépravation universelle, sont-elles traitées par l'Ordre avec le dernier mépris. Aussi se tiennent-elles absolument renfermées, & leurs maisons sont aussi inaccessibles que les fortifications de l'Isle. Tous les autres habitans cherchent à acquérir de la protection, des emplois, des pensions, des présens de la part des Baillis, des Commandeurs &c. par les plus grandes bassesses, & par le trafic des charmes de leurs femmes & de leurs filles. Il n'y a que l'habitant de la campagne & le marinier, qui n'entende pas raillerie

sur ce point : il se laissera traiter par le Grand-Maître avec toute la dureté possible, il vivra dans le mal-aise sans jamais murmurer contre le Gouvernement ; mais si un Chevalier tentoit de lui enlever sa femme ou sa fille , s'il essayoit seulement de la séduire par argent , ou par de belles paroles , il seroit assassiné sans miséricorde. On peut voir par là , dit notre judicieux Voyageur , combien les mœurs ont de force pour changer le caractère d'une Nation , & à quel point l'intérêt & l'avarice savent étouffer toutes les autres passions , puis que malgré l'excessive jalousie qui forme le caractère inné de ce Peuple , l'on voit chez l'habitant de la Ville l'avarice porter un père à offrir & à livrer volontairement sa fille , ou bien un mari son épouse à un membre de l'Ordre.

Toute la marine militaire de Malthe consiste en quatre Galères , deux Vaisseaux , & une Frégate ; mais ces bâtimens sont si bien armés , & manœuvrent avec tant d'habileté , qu'ils causent

sent plus d'effroi aux Turcs que ceux de toutes les autres Puissances de l'Italie. Le Chanoine *Agio*, l'homme le plus érudit de Malthe, a composé une Grammaire de la Langue Malthoise, où il démontre que toutes ses racines dérivent de l'Arabe. Effectivement des gens qui ont passé des années entières à Alexandrie, ont dit à Mr. DE R. que les Malthois & tous les habitans de la côte d'Afrique, sans en excepter l'Egypte s'entendoient très bien entre eux.

Revenons en Sicile avec notre Voyageur. Il vit dans les bruyères aux environs de Mazzaméni, de l'orge & de l'avoine sauvages, qui y viennent naturellement comme la mauvaise herbe. Cette observation est très curieuse. Bien des Naturalistes ont douté que ces semences existassent effectivement dans cet état sauvage. En voilà cependant la preuve. Reste à savoir si c'est en Sicile qu'on a fait la première découverte de ces grains, ainsi que de la manière d'en fertiliser la terre, découverte qui

se seroit ensuite répandue de proche en proche, & si c'est cette propriété de ce terroir, & cette invention de la manière de la mettre à profit qui a donné lieu à la fable de *Cérés*, *Triptolème* &c; ou si ce grain sauvage que Mr. DE R. a vu, provient de grains semés & cultivés dans le principe, & qui ont dégénéré par la suite.

A huit milles de Mazzaméni, on trouve *Avola*, dont les plantations & raffineries de sucre méritent d'être vues. Le sucre de Sicile a plus de douceur que tout autre, mais il n'est pas susceptible de recevoir le même degré de blancheur. Il est d'ailleurs plus cher que le sucre d'Amérique.

Arrivé à *Syracuse* notre Voyageur éprouva un sentiment désagréable, en n'y appercevant presque aucun vestige de l'ancienne magnificence de cette célèbre Cité. Le grand Théâtre, taillé dans le roc, mérite cependant l'attention des curieux. Quoique la Scène en soit totalement détruite, sa grandeur, l'imposante majesté d'un édifice ainsi taillé dans le vif de la montagne; jointes
à

à la plus délicieuse des situations , inspirent le respect & l'admiration. Ce Théâtre est , suivant toute apparence , le plus ancien de tous ceux qui subsistent encore , & doit avoir été construit dès les premiers temps de Syracuse. „ Quoiqu'il ne naisse plus dans ces temps modernes , ni des Théocrites , ni des Archimèdes à Syracuse , on ne sauroit refuser aux habitans de cette Ville beaucoup d'esprit & d'intelligence. Le Sexe en général y est beau , & jouit d'une plus grande liberté que dans d'autres Villes de la Sicile ”.

Mr. DE R. s'arrête avec complaisance sur *Catane* , l'une des plus belles Villes de la Sicile , & qui pourra surpasser Palerme & Messine lors qu'elle sera achevée ; car depuis le dernier tremblement de terre , qui la détruisit entièrement en 1693 , on n'a cessé de travailler à la rebâtir sur un nouveau plan très régulier , avec des rues fort longues , tirées au cordeau & d'une belle largeur. A bien des palmes sous terre se trouve l'ancienne Catane , qu'on ne connoît

que par les soins pénibles & dispendieux que le Prince de Biscari, dont notre Voyageur fait les plus grands éloges, s'est donnés pour la découvrir. Ce Prince doit publier un Ouvrage qui contiendra la description de toutes les antiquités de Catane. Une grande partie des planches qui l'accompagneront sont déjà prêtes, & tous les monumens y sont dessinés & mesurés avec tout le soin & toute l'exactitude possibles. Comme il préside lui même à l'exécution, qu'il fait prendre toutes les mesures sous ses yeux, & qu'il s'est chargé de la description, ce sera sûrement, dit Mr. DE R. l'Ouvrage le plus exact & le plus vrai de tous ceux qui aient jamais été publiés sur les monumens encore subsistans de l'antiquité. Catane renferme deux *Museum* très beaux, très riches, & très dignes d'être vus. Celui des Bénédictins, & celui du Prince de Biscari. Ce dernier est un des plus complets qui soient en Italie, & peut-être dans le monde entier. On y trouve des bustes, des statues, des bas-reliefs, des vases,
des

des bronzes, une collection d'Histoire Naturelle très complète, & une très jolie collection de différens instrumens de mécanique: le tout arrangé avec un soin & un goût qui prouvent qu'on n'y a pas plus épargné la peine que la dépense. Mr. DE R. indique quelques unes des pièces qui l'ont le plus frappé, mais nous ne saurions le suivre dans ce détail. Une infinité d'Inscriptions Grecques & Latines sont encastrées dans tous les murs de ce Muséum. Le Prince de *Torre-muzza* à Palerme, qui doit publier dans peu une description de toutes les Incriptions de la Sicile, se propose d'insérer & d'expliquer dans son Recueil celles que le Prince de Biscari possède. Ce Recueil ne sauroit manquer d'être bon; indépendamment des grandes lumières de l'illustre Auteur dans la connoissance des médailles & des antiquités, il a déjà décrit avec succès les Inscriptions de Palerme, & donné une bonne Histoire de l'ancienne *Aléfa* en Sicile. Le médaillier du Prince de Biscari, peut aller jusqu'à 8000 exemplaires, parmi lesquels

il y a 400 médailles d'or, tant Romaines, que Grecques & Siciliennes. Catane est la seule Ville de la Sicile qui ait adopté l'Inoculation. *Dom Raguleo*, Chirurgien très habile, la pratique avec le succès le plus soutenu.

C'est bien à regret que nous supprimons la description que notre habile Voyageur fait du Mont *Etna*: elle est très intéressante, mais elle nous meneroit trop loin. Observons seulement que le Vésuve n'est rien en comparaison de l'*Etna*: tout autour de ce dernier, il y a plus de cent montagnes, dont une seule, produite par une des éruptions de ce Volcan, est aussi grande que le Vésuve entier. Rien de plus ravissant que la Scène immense qui s'offre aux yeux, lors qu'on est arrivé à la cime la plus élevée de l'*Etna*. Mr. DE R. en parle avec la même admiration & le même feu que l'avoit fait Mr. d'Orville dans ses *Sicula*. „ C'est ici, dit-il, sur le sommet d'une des plus hautes montagnes du monde, que j'ai joui de la vue la plus étendue, & la plus belle qu'il soit possible d'imaginer.

giner. Je vis d'abord le Soleil sortir de derrière les monts Apennins de la Calabre, s'élever majestueusement, & dorer de ses rayons toute la côte orientale de la Sicile, & la mer qui sépare cette Isle de cette même Calabre. On voit très distinctement cette belle Province, & l'on découvre toute la côte jusqu'au Golphe de Tarente. Catane, Auguste, Syracuse sur la droite, Tavormina & les environs de Messine sur la gauche paroissent être sous vos pieds; les différentes éruptions du Volcan, les bois, les superbes campagnes de cette Isle si fertile, une quantité innombrable de Villes & de Villages, le lac de Lentini (Leontium) offrent à l'oeil la variété la plus délicieuse, vous apercevez les nuages flotter au dessous de vous, & le Soleil former par leur moyen les ombres les plus pittoresques. On s'imagine dominer sur la nature, on se croit quelque chose de plus qu'humain, en se voyant si fort élevé au dessus de tout ce qui respire. — Je ne pus contempler tous ces objets sans gémir
sur

sur l'état actuel de cette Isle comparé avec ce qu'elle étoit jadis. Peut-on voir en effet d'un oeil indifférent tant de Cités, tant de Nations différentes, tant de richesses qui se sont anéanties ? & la Sicile entière renfermer à peine autant d'habitans que la seule Syracuse en comptoit autrefois, sc. 1200000 ames; tant de ports si vastes & si commodes qui sont vuides de vaisseaux, faute de commerce; tant d'hommes enfin qui manquent de pain, parce que les Nobles & les Moines possèdent tous les biens fonds. ”.

Les habitans de l'Etna ne sont point, comme *Faselli* les dépeint, grossiers & sauvages, *borridi aspectu*. „J'ai trouve ici, dit notre Observateur, comme dans tous les lieux peu fréquentés par les étrangers, & où les hommes n'ont pu être corrompus par d'autres hommes, l'espèce humaine dans son état naturel, & ce qu'on appelle de bonnes gens, des gens vrais, affables & officieux. Ils sont de belle figure; l'air pur & serein de la montagne les rend dispos, gais & joyeux; les femmes sont très jolies, elles ont la
peau

peau très blanche, & les yeux fort vifs; les hommes sont brûlés par le Soleil; mais grands, sains, très prévenans, francs, serviables: en un mot on se trouve dans ces Villages, qui sont très peuplés, au milieu d'une excellente espèce de gens".

Près de *Mascoli*, on voit un chataigner, qui est peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'univers. M. DE R. le mesura & trouva que sa circonférence étoit de 204 palmes Napolitaines. Par une suite de son grand âge, il est entièrement creux, & son écorce qui avec très peu de bois, fournit seule toute la sève aux branches, est partagée en cinq parties par autant de crévasses. On a pratiqué dans la cavité une petite maison, où ceux qui recueillent les chataignes trouvent un abri contre les injures de l'air pendant la nuit; il y a aussi à côté un four pour sécher ces mêmes chataignes. Les habitans de cette contrée appellent cet arbre, à cause de son énorme grandeur *la castagna di cento cavalli*, le chataigner de cent chevaux.

Dr

De Mascoli notre Voyageur se rendit à *Taurominium*, aujourd'hui *Tavormina*, où s'est conservé le monument antique le plus curieux peut-être & le plus rare de tous ceux qui existent encore sur la Terre, sc. ce magnifique Théâtre décrit par Vitruve, & dont la scène, qui manque à tous autres anciens Théâtres, existe encore dans toute son intégrité. Nous n'en dirons rien, non plus que des autres Antiquités de *Tavormina*, parce qu'on en trouve des descriptions & des dessins très exacts dans l'Ouvrage de Mr. d'Orville.

Mr. DE R. termina à *Messine* son Voyage autour de la Sicile. La magnifique situation de cette Ville & la beauté de son port sont célèbres dans tout l'Univers ; l'une & l'autre sont uniques dans leur genre, & n'ont rien même qui puisse leur être comparé. „ Il semble, dit notre Auteur, que la nature ait voulu prouver à l'art que ce qu'elle opère est infiniment plus parfait & plus majestueux que tout ce que celui-ci produit à force de travail & d'application.

Une

OCTOB. NOVEM. DECEMB., 1773. 409

Une anse assez étroite de terre & de sable, qui s'étend vers la mer en forme de demi cercle, y a tracé le port le plus beau & le meilleur du monde connu. Plus de mille vaisseaux y peuvent être en sûreté contre tous les vents, dans toutes les saisons, & arriver jusqu'aux maisons des négocians". La Ville est bien déchue de ce qu'elle étoit anciennement: elle ne renferme pas 25000 habitans, tandis qu'elle pourroit être autant & plus peuplée que Palerme. Le commerce, qui devoit y être si considérable, est totalement tombé, & les fabriques y manquent d'ouvriers & de débit. Il n'y a plus que les mouchoirs de soie, les bas tricottés, & quelques étoffes légères d'une seule couleur, qui s'y fabriquent encore en assez grande quantité. Les soies y sont très-abondantes & de la première qualité; mais le Roi en gêne lui même l'exportation au moyen d'un droit de sortie de seize pour cent qu'il y a mis; & depuis que la Ville de Lyon a introduit chez elle ses moulins à organifiner les soies, Messine est forcée d'y envoyer les siennes toutes crues, &
mê-

même sans être filées. Il n'y a d'antiquités à voir dans toute la Ville, qu'une collection de médailles chez le Prince *Sperlinga*. Tout près de là Citadelle est cette *Charybde* si fameuse chez les Anciens, & qui n'étoit si redoutable pour eux qu'à cause de leur peu de connoissance dans l'art de naviger, puis qu'aujourd'hui le moindre canot la traverse sans danger. Les habitans actuels de Messine la nomment *Garofalo*; ce n'est autre chose qu'un tourbillon occasionné par les différentes directions des courans qui se croisent dans le phare étroit de Messine. Mr. BER. passa par dessus dans une petite barque pour s'en convaincre par lui même. Les eaux n'ont dans cet endroit que 30 palmes de profondeur, par conséquent ce tourbillon ne sauroit être aussi dangereux qu'on le décrit; mais peut-être l'étoit-il plus du temps d'Homère & de Virgile.

Avant que de quitter la Sicile, l'Auteur en dépeint les Habitans, & ce qu'il dit de leur caractère & de leurs mœurs mérite bien que nous nous y arrétions un peu.

peu. „ Cette Nation, ainsi que tous les Peuples méridionaux, possède beaucoup de finesse, de pénétration & de talents; mais elle est en même temps fort adonnée à cette mollesse, à ce penchant à la volupté, à cet esprit de ruse & d'artifice, qui semblent généralement s'augmenter à mesure qu'on s'avance vers le midi. Ce feu si étonnant qui les anime, n'est point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme si nécessaire aux Artistes dans l'exécution; ce qui se manifeste non seulement chez leurs Peintres & chez leurs Sculpteurs, mais encore chez leurs Poètes, dont tout fourmille dans ce Royaume, même parmi le peuple, sur-tout de ces Poètes qu'on nomme improvisateurs. On les voit tous préférer le plaisir de produire de nouvelles pensées au soin de les repasser, de les perfectionner, de les purger de leurs fautes. On voit bien que la nature dans ce climat, n'opère plus dans ce juste milieu entre le froid violent & l'excessive chaleur qui produit cet heureux flegme. Un sel âcre

agit sans cesse sur leurs nerfs , & rien n'est si commun en Sicile , qu'une maladie qu'ils nomment *umori falsi* , humeur salée ; ce qui pourroit bien au reste n'être qu'une suite de la façon dont ils vivent , & sur-tout des excès qu'ils font en sucrerie. Quoi qu'il en soit , cette âcreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens , & cette disposition jointe à ce feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux , se manifeste souvent par les actes les plus violens ; voilà pourquoi les effets de la jalousie & de la vengeance sont si terribles chez eux , & qu'ils surpassent à cet égard toutes les autres Nations. Ce même mélange qui compose leur caractère , produit aussi quelquefois un Héroïsme , & un Stoïcisme dont on pourroit tirer le plus grand parti ". Mr. DE R. en cite quelques traits , & il reconnoît aussi que les assassinats ne sont plus si fréquens qu'ils l'étoient autrefois , & que la jalousie va toujours en diminuant. Les Siciliens sont aussi sobres qu'il soit possible de l'être , & l'ivrognerie est pour eux le plus grand des

des vices, celui qui leur inspire le plus d'horreur. Ils sont très hospitaliers; l'Auteur l'a éprouvé & il en parle avec reconnoissance. Il se trouve encore quelques traits de ressemblance entre les anciens Siciliens & ceux de nos jours. Les physionomies Grecques y sont assez fréquentes. Dans leur oeconomie champêtre, on retrouve à chaque pas *Tbéocrite* & ses descriptions. Les bergers se disputent encore entr'eux le prix du chant, & déposent une houlette ou une pannetière pour le vainqueur. Le climat est si doux & si favorable qu'ils peuvent passer toute l'année dans les champs; ils habitent des cahutes de paille, & les bestiaux restent jour & nuit en plein air.

Les observations que Mr. DE R. a faites en parcourant le Royaume de Naples, ne sont pas moins intéressantes que celles dont nous venons de rendre compte. Mais il est bien temps de mettre des bornes à cet Extrait, après avoir dit un mot de la Traduction. Elle auroit pu être plus élégante, mais nous la

croions fidèle, & le Traducteur paroît être un Homme instruit, qui a beaucoup lu, & qui a lui-même voyagé. Ses Notes sont instructives: il y critique quelquefois son Auteur & il supplée à ses omissions. On doit aussi lui savoir gré d'avoir inséré dans ce Volume un très bon *Mémoire sur le Royaume de Sicile*, par Mr. le Comte de Zinzen-dorf, *Mémoire tiré des Ephémérides du Citoyen*. Une autre addition qui fera plaisir aux Lecteurs, c'est la Relation d'un *Voyage au Mont Etna*, par Mr. Hamilton, Ambassadeur d'Angleterre à Naples.





ARTICLE HUITIEME.

ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire Universel raisonné des Connoissances humaines. Mis en ordre par Mr. DE FELICE. *Toerdon* 1773. in 4°. Tome XXIV. pp. 811.

CE Volume, qui s'étend depuis le mot *Jan* (terme du jeu de tric-tac) jusqu'à celui d'*Involontaire* inclusivement, contient une multitude d'Articles nouveaux, ou presque entièrement refaits. Tels sont, pour n'indiquer qu'un petit nombre de ceux que nous avons remarqués, les Articles : *Jeux de la Nature* & *Monstres*, *Imagination des Femmes grosses*, *Inanition*, *Indigestion*, *Inflammation*, *Inquiétude*, *Intercostal*, *Intestin*, pour l'Anatomie, la Physiologie, & la Médecine ; *Immortalité de l'Ame*, *Immutabilité*, *Imagination*, *Incli-*

nation, Influence pbyfique, Instinct, pour la Métaphysique, & la Logique; Instruction des Maîtres, Indiscrétion, Inégalité, pour la Philosophie & la Morale; Infamie, Injure, Interprétation, pour la Jurisprudence; Idéal, Intéressant, pour les Beaux Arts; Idiotisme, pour la Grammaire; Impôt, Industrie, Intérêt pour la Police; Insectes, pour l'Histoire Naturelle; Inscription, pour les Antiquités & l'Eloquence; Inclinaison, Inflexion, Instrumens d'Astronomie, Interpolation, pour l'Astronomie. Plusieurs de ces Articles peuvent être regardés comme des Traités complets sur les matières qui en font le sujet, & il n'en est aucun qui ne méritât qu'on en rendit un compte détaillé. Mais nous ne pouvons nous arrêter qu'à deux ou trois, & nous les prendrons presque au hazard.

IMMORTALITE DE L'AME, (N.), Métaph. & Morale. Cet Article est excellent. On sent bien qu'il ne peut rien contenir de fort nouveau. Mais l'habile Encyclopédiste, y a fait un choix judicieux de ce qu'on a dit de plus exact
 &

& de plus satisfaisant sur cet important sujet, & il a su présenter dans assez peu de pages, & cependant avec une grande force les meilleurs argumens que la raison nous fournit en faveur de l'Immortalité de l'Ame. Il reconnoît d'abord que quoique l'ame, qui est simple & indivisible, ne puisse pas être détruite par les autres êtres créés, il est indubitable qu'elle pourroit être anéantie par la cause toute puissante & libre qui lui a donné l'existence. La question se réduit donc à savoir si le Créateur de notre ame voudra la conserver éternellement. Or quoi qu'on ne puisse pas *démontrer* l'affirmative par les simples lumières naturelles, on peut dire néanmoins qu'elles fournissent en foule des raisons si fortes, & qui deviennent d'un si grand poids par leur assemblage, que cela nous mène à une certitude bien consolante. „ Et d'abord il n'est point probable qu'une intelligence, qui est capable de connoître tant de vérités, de faire tant de découvertes, de raisonner sur une infinité de choses, d'en

sentir les proportions , les convenances, les beautés; de contempler les oeuvres du Créateur, de remonter jusqu'à lui, d'observer ses desseins, & d'en pénétrer les causes; de s'élever au dessus des choses sensibles , & jusqu'à la connoissance des choses spirituelles & divines; qui peut agir avec liberté & avec discernement, & qui est capable des plus belles vertus : il n'est guère probable qu'un être orné de qualités si excellentes & si supérieures à celles des brutes, n'ait été fait que pour le court espace de cette vie. Les anciens ont senti tout le poids de cet argument. Telle est d'ailleurs la nature de l'esprit humain, qu'il peut toujours faire des progrès & perfectionner ses facultés. Quoi que nos connoissances soient actuellement restreintes dans certaines limites, nous ne voyons point des bornes ni dans celles que nous pouvons acquérir, ni dans les inventions dont nous sommes capables, ni dans les progrès de notre jugement, de notre prudence & de notre vertu. L'homme est

à cet égard toujours susceptible de quelque nouveau degré de perfection & de maturité. La mort l'atteint avant qu'il aît, pour ainsi dire, achevé ses progrès, & lorsqu'il étoit capable d'aller bien plus loin — C'est sans doute par le sentiment naturel de la dignité de notre être & de la grandeur de notre destinée, que nous portons naturellement nos vues sur l'avenir, que nous nous intéressons à ce qui arrivera après nous, que nous cherchons à perpétuer notre nom & notre mémoire, & que nous ne sommes point insensibles au jugement de la postérité. Ces sentimens ne sont point une illusion de l'amour propre, ni du préjugé. Le desir & l'espérance de l'immortalité sont une impression, qui nous vient de la nature. Et ce desir est si raisonnable en soi, il est si utile & si bien lié avec le système de l'humanité, que l'on en peut au moins tirer une induction très probable en faveur d'un état futur. Quelque grande que soit en elle même la vivacité de ce desir, elle augmente encore à mesure que nous pre-

nous plus de soin de cultiver notre raison, & que nous faisons plus de progrès dans la connoissance de la vérité & dans la pratique de la vertu. Ce sentiment devient le principe le plus sûr des actions nobles, généreuses, & utiles à la Société; & l'on peut dire que sans ce principe toutes les vues humaines seroient petites, basses & rampantes. Or quelle apparence que Dieu ait donné aux hommes des espérances qui ne doivent jamais être remplies; des desirs qui n'ont aucun objet qui leur réponde; des frayeurs inévitables pour des choses qui n'ont point de réalité"? Nous nous rappelons ici que *Saint-Evremond*, qui n'étoit guère satisfait des autres preuves que l'on donne de l'immortalité de l'ame, & qui peut-être n'avoit pas l'esprit assez philosophique pour en sentir toute la force, admettoit cependant l'induction que l'on tire du desir que tous les hommes ont de vivre éternellement. *J'ai*, dit-il, *voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'immortalité de l'ame; & après l'avoir lu avec attention, la preuve la plus sen-*

sensible que j'aie trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le desir que j'ai de toujours être &c (1).

Après avoir considéré l'homme du côté physique, le sage Encyclopédiste l'envisage du côté moral. L'homme est un être raisonnable & libre, qui distingue le juste & l'honnête, qui trouve au dedans de lui des principes de conscience, qui connoît sa dépendance du Créateur, & qui est né pour remplir certains devoirs. Son plus bel ornement est la raison & la vertu. Sa grande tâche dans la vie est de faire des progrès de ce côté là, en profitant de toutes les occasions qu'il a de s'instruire, de réfléchir, & de faire du bien. Plus il s'exerce & se fortifie dans des occupations si louables, plus il remplit les vues du Créateur, & se montre digne de l'existence qu'il a reçue. Il sent que l'on peut raisonnablement lui faire rendre compte de sa conduite; & il s'ap-
prou-

(1) *Oeuvres de St. Evremond. Tom. III. pag. 133. Edit. d'Amst. 1739.*

prouve & se condamne lui même , selon la différente manière dont il agit. Il a une règle suivant laquelle il doit se gouverner , & cette règle lui est présentée sans cesse par la droite raison. Il peut donc rendre compte de toutes ses actions , & il faut nécessairement qu'il en réponde. En effet s'il y a un Dieu , si ce Dieu est un Etre infiniment bon & infiniment juste , s'il fait attention à la conduite de chaque créature , s'il approuve ceux qui font sa volonté , & qui imitent sa nature , s'il désapprouve au contraire ceux qui prennent une route opposée ; il est certain que si toutes ces choses sont vraies , il faut nécessairement que cet Etre suprême , pour maintenir l'honneur de ses loix & de son gouvernement , donne enfin quelque jour des marques éclatantes de son approbation , ou de son désaveu , & qu'il manifeste l'extrême différence qu'il met entre ceux qui obéissent à ses loix , & ceux qui les foulent insolemment aux pieds. Qui est-ce qui ne voit qu'il faut en venir à l'une ou à l'autre de ces conclu-

clu-

clusions? Il faudra dire, ou que toutes les idées que nous nous faisons de Dieu sont fausses; qu'il n'y a point de Providence; que Dieu ne voit point ce que font les créatures; que s'il le voit, il ne s'en met nullement en peine, ce qui porte des coups mortels à ses attributs moraux, & ruine son existence même. Ou il faudra conclure que de toute nécessité il doit y avoir après cette vie un état, où les récompenses & les peines seront distribuées à chacun selon ses oeuvres, & où toutes les difficultés qu'on fait maintenant sur la Providence, seront pleinement éclaircies par une dispensation de la justice qui sera égale & impartiale. Tout homme donc qui nie les récompenses & les peines de la vie à venir, tombe nécessairement de conséquence en conséquence dans le pur athéisme.

„ De plus si Dieu est un Etre parfait, il ne peut, comme tel, faire quelque chose de contraire à la droite & à la parfaite raison : il est donc impossible qu'il soit la cause d'un être, ou de la
 cor-

condition d'un être dont l'existence répugneroit à cette raison ; ou, ce qui revient au même, il est impossible qu'il n'agisse pas raisonnablement avec les êtres qui dépendent de sa puissance. —

Ce n'est point faire tort à un être, que de le former dans un état de félicité solide, véritable, exempte de peine : ce n'est pas non plus lui faire tort que de le créer dans un état de félicité mêlée, pourvu que son malheur soit infailliblement au dessous de son contraire, & que cet être ne souffre pas plus qu'il ne choisiroit de souffrir, pour obtenir la félicité unie à son malheur. Ce n'est pas enfin faire tort à un être que de le créer sujet à plus de misère que de bonheur, si cet être reçoit en même temps le pouvoir d'éviter la misère, ou d'en éviter du moins autant qu'il en faut pour empêcher que le total du malheur n'excede pas celui qu'on consentiroit de souffrir, plutôt que de perdre la portion de félicité attachée à ses peines. Le seul cas, où en créant un être on puisse lui faire du tort, seroit de le créer mal.

malheureux nécessairement, sans remède, sans récompense, ou sans mettre aucun contrepoids à sa misère; & ce cas est dans le fond si choquant, si directement opposé à la raison, que cette seule pensée révolte un homme raisonnable, qui fait usage de ses lumières naturelles. — Or celui qui fait l'ame mortelle, doit avouer une de ces deux choses: ou que Dieu est un Etre déraisonnable, injuste, cruel; ou que l'homme dans cette vie peut trouver du remède & du contrepoids à sa misère & à son malheur. Avancer la première de ces propositions, seroit contredire une vérité des plus évidemment démontrées; ce seroit même entretenir une si indigne & si impie notion de l'Etre suprême, que personne ne voudroit l'entretenir sans être le dernier des hommes; & que celui même qui défend cette opinion, fait certainement qu'elle est fautive. Avouer la seconde proposition, ce seroit donner un démenti à l'histoire de l'homme & au sens intime ”.

De

De tout cela l'Auteur conclut , qu'il est impossible que Dieu lors qu'il a créé des êtres doués de raison , tels que sont les hommes , qu'il les a revêtus de facultés si nobles & si excellentes , & leur a donné la connoissance de la distinction éternelle & immuable entre le bien & le mal , n'ait eu d'autre vue & ne se soit proposé d'autre fin , que de perpétuer à l'infini une succession d'êtres d'aussi courte durée , dans le triste état de corruption , de désordre & de calamité qu'on trouve aujourd'hui dans le monde , où les règles éternelles du bien & du mal sont si mal observées , où les différences nécessaires des choses ne produisent presque aucun effet sensible , où la vertu & le vice ne sont pas suffisamment distingués par leurs fruits respectifs , & où la Gloire de Dieu & la majesté de ses loix est si souvent foulée aux pieds , les gens de bien n'y recevant pas la récompense qui leur est due , ni les scélérats la punition qu'ils méritent. „ Faisons la comparaison des deux systèmes pour voir lequel est le plus conforme à la nature &

à l'état de l'homme; en un mot le plus raisonnable & le plus digne de Dieu. Supposons d'un côté, que le Créateur s'est proposé la perfection & la félicité de ses créatures, & en particulier le bien de l'homme & celui de la société. Que pour cet effet ayant donné à l'homme l'intelligence & la liberté, l'ayant fait capable de connoître sa destination, de découvrir & de suivre la route qui seule peut l'y conduire, il lui imposa l'obligation de marcher constamment dans cette route, & de ne jamais perdre de vue le flambeau de la raison, qui doit toujours éclairer ses pas. Que pour le mieux guider, il a mis en lui tous les sentimens & les principes nécessaires pour lui servir de règle. Que cette direction & ces principes, venant d'un supérieur puissant, sage & bon, ont tous les caractères d'une véritable loi. Que cette loi porte déjà avec elle, dans cette vie, sa récompense & sa punition; mais que cette première sanction n'étant pas suffisante, Dieu, pour donner à un plan si digne de sa sagesse & de sa

Tome XL. Part. II. M bon-

bonté, toute sa perfection, & pour fournir à l'homme dans tous les cas possibles les motifs & les secours nécessaires, a encore établi une sanction proprement dite des loix naturelles, qui se manifesterà dans la vie à venir; & qu'attentif à la conduite des hommes, il se propose de leur en faire rendre compte, de récompenser la vertu & de punir le vice, par une rétribution exactement proportionnée au mérite ou au démerite de chacun".

" Mettez en opposition avec ce premier système, celui qui suppose que tout est borné pour l'homme à la vie présente, & qu'au delà il n'y a rien à espérer ni à craindre; que Dieu après avoir créé l'homme & institué la société, n'y prend aucun intérêt, qu'après nous avoir donné par la raison le discernement du bien & du mal, il ne fait aucune attention à l'usage que nous en faisons, mais nous abandonne tellement à nous mêmes, que nous demeurons absolument les maîtres d'agir selon notre volonté; que nous n'aurons aucun compte à rendre

dre à notre Créateur ; & que malgré la distribution inégale & irrégulière des biens & des maux dans cette vie, malgré tous les désordres causés par la malice ou l'injustice des hommes , nous n'avons à attendre de la part de Dieu aucun redressement , aucune compensation. Peut-on dire que ce dernier système soit comparable au premier ? Met-il dans un aussi grand jour les perfections de Dieu ? Est-il également digne de sa sagesse, de sa bonté, & de sa justice ? Est-il aussi propre à réprimer le vice , & à soutenir la vertu dans les conjonctures délicates & dangereuses ? Rend-il l'édifice de la Société aussi solide , & donne-t-il aux loix naturelles une autorité telle que la demande la gloire du souverain Législateur & le bien de l'humanité ? Si l'on avoit à choisir entre deux Sociétés, dont l'une admettroit le premier système, tandis que l'autre ne connoîtroit que le second, où est l'homme sage qui ne préférât de vivre dans la première de ces Sociétés &c. ”

L'Auteur termine cet Article par montrer, que supposé que l'on ne voulût ranger la connoissance d'un état à venir que parmi les connoissances probables & même douteuses, il seroit toujours raisonnable dans cette incertitude d'agir comme si l'affirmative l'emportoit, parce que c'est manifestement le parti le plus sûr, c. à d. celui où il y a le moins à risquer & à perdre, & le plus à gagner à tout événement. Mais, ajoutet-il, si ce parti est déjà le plus prudent dans la supposition même du doute & d'une entière incertitude, combien plus le sera-t-il si l'on reconnoît, comme l'on ne peut s'empêcher de le faire, que cette opinion est non seulement plus probable que l'autre, mais encore qu'elle est fondée sur tant de présomptions & sur une convenance si grande, qu'elle approche fort de la certitude. Il est manifeste que dans cet état des choses, nous devons agir sur ce pied-là, & qu'il ne nous est pas raisonnablement permis de nous faire une autre règle de conduite. „ Rien n'est plus digne, il est

est vrai, d'un être raisonnable, que de chercher en tout l'évidence, & de ne se déterminer que sur des principes clairs & certains. Mais comme tous les sujets n'en sont pas susceptibles, & qu'il faut pourtant se déterminer, où en feroit-on s'il falloit toujours attendre pour cela une démonstration rigoureuse? Au défaut du plus haut degré de certitude, on s'arrête à celui qui est au dessous; & une grande vraisemblance devient une raison suffisante d'agir, quand il n'y en a point d'aussi grande à lui opposer. Si ce parti n'est pas en lui-même évidemment certain, c'est au moins une règle évidente & certaine, que dans l'état des choses on doit le préférer; & cela est une suite nécessaire de notre nature & de notre état. N'ayant que des lumières bornées, & étant pourtant dans la nécessité de nous déterminer & d'agir; s'il étoit nécessaire pour cela d'avoir une certitude entière, & qu'on ne vou'ût pas prendre la probabilité pour principe de détermination, il faudroit ou se déterminer pour le parti

le moins probable & contre la vraisemblance, ce que personne n'osera soutenir: ou bien il faudroit passer sa vie dans le doute, flotter sans cesse dans l'irrésolution, demeurer presque toujours en suspens, sans agir, sans prendre aucun parti, & sans avoir aucune règle fixe de conduite, ce qui seroit le renversement total du système de l'humanité ”.

IMAGINATION *des Femmes grosses*,
(R.) Une opinion généralement reçue dans tous les temps & chez tous les Peuples, mérite toujours quelque attention. Telle est celle, qui attribue les difformités & les variations de la structure des animaux, & sur-tout de l'espèce humaine, à de fortes passions de la mère, à ses desirs ou à ses terreurs. Ce sentiment remonte tout au moins jusqu'au temps d'Hippocrate. Ce Père de la Médecine dit que *l'envie des femmes grosses est capable d'imprimer sur la peau du fœtus la forme de ce qu'elles ont désiré*. Dans la suite on a attribué plus d'influence encore à l'imagination des mères. Les Savans ont été sur ces envies
de

de l'avis du peuple , & ce n'est que depuis ce Siècle que l'on commence à refuser à la mère le pouvoir funeste d'imprimer sur son fruit des difformités analogues à ses passions. On a beaucoup écrit là dessus dans ces derniers temps, & nous avons eu diverses occasions d'en parler dans ce Journal. Nous n'y reviendrions donc point à présent , n'étoit que nous présumons qu'on sera bien aise de savoir ce que pense, sur une matière si intéressante & si difficile, l'illustre Mr. DE HALLER, car nous croyons que c'est lui qui est l'Auteur de cet Article, de même que d'un grand nombre d'autres qui enrichissent ce Volume de l'Encyclopédie. Il commence par citer plusieurs exemples des prétendus effets de l'imagination. Nous les supprimons parce qu'ils sont assez connus, & que d'ailleurs nous les indiquerons dans la suite en rapportant ce que notre habile Philosophe leur oppose. Ceux qui admettent ces faits, ont tâché d'en donner les causes mécaniques. Ils ont cru que le mouvement dérangé du sang de la

mère pouvoit passer au fœtus, y donner plus de volume à une partie , diminuer celui d'une autre , la gorger de sang, & lui imprimer une couleur rouge ou livide. D'autres ont regardé le fœtus comme une partie de la mère; les émotions des nerfs de la mère passent à leur avis au corps du fœtus, & le changent avec d'autant plus de force qu'il est plus tendre & plus flexible. La réflexion la plus simple suffit, dit Mr. DE HALLER, pour réfuter tous ces mécanismes qu'on a proposés. „ Aucun nerf ne passe de la mère au fœtus. Les nerfs bornés à son petit corps n'entrent pas dans le cordon, & bien moins encore dans le placenta, qui seul fait la liaison de la mère & de son fruit. Sans entrer dans les raisons des modernes, qui n'admettent aucune communication immédiate entre les vaisseaux de la mère & ceux de l'enfant, il suffit de remarquer qu'en supposant cette communication, elle ne peut jamais servir qu'à une influence générale du mouvement du sang de la mère, sur les humeurs du fœtus. La

mas-

masse du sang de la mère pourra accélérer le mouvement des sucs vitaux du fœtus ; le coeur languissant de la mère diminuera la force de la circulation dans ce fœtus , mais toujours dans le fœtus tout entier. L'influence de la mère ne peut parvenir au fœtus , que par sa veine ombilicale , & cette veine parvenant droit au coeur du fœtus agira sur toute sa masse. Cette communication accordée n'expliquera par conséquent jamais l'action particulière des passions de la mère , sur une partie particulière du fœtus. Les variétés des couleurs , les carnosités , les seins naissent tous les jours dans les animaux & dans les plantes , sans aucun soupçon *d'imagination*. Si la mère , à force de ruminer sur la marque de son fils , trouve sur neuf mois de grossesse des peurs ou des envies , il y a mille exemples , où des femmes grosses ont eu réellement de ces peurs & de ces envies , où elles auront prédit même que leur fruit en seroit affecté , & où rien d'extraordinaire n'a paru sur ce fruit , quand il est venu au monde. Ces ro-

ses, ces fraises, ces mûres, dont le fœtus a été marqué, réduites au seul vrai, n'ont été que de légères maladies cutanées, qui tous les jours naissent sans aucune aide de la part de l'*imagination*. — Les saucisses, les capuchons, les ressemblances de lion ou de crapaud, ont été uniquement ou des amas de gelée dans la cellulose, ou des poils plus touffus, ou des difformités du crâne, dont la partie supérieure avoit été détruite". L'Auteur renvoie ici à l'Article *Jeux de la Nature & Monstres* dans ce même Volume de l'Encyclopédie, Article excellent que l'on doit aussi à Mr. DE HALLER. Il observe ensuite qu'attribuer une véritable blessure, l'amputation d'une main, d'une tête, à une simple idée, c'est abuser de la liberté de conjecturer. „ On voit tous les jours des fœtus sans tête, sans bras, des cyclopes, sans aucun soupçon de l'influence de l'*imagination*. Il est plus improbable encore, qu'une idée produise un sixième doigt, une seconde tête. Tous ces nombreux fœtus à deux têtes nais-

sent

sent sans original de leur structure, & sans que la mère ait eu une idée analogue. Plus l'Anatomie a éclairé la Physique, plus l'art des accouchemens s'est perfectionné, & moins il y a eu de témoins de ces structures extraordinaires, nées de l'imagination déréglée. Si le fait étoit vrai, le nombre des observations auroit multiplié les exemples. Il est arrivé tout le contraire & les exemples ont disparu. Les faits sont restés; il est né sans doute avec toutes ces difformités rapportées par différens Auteurs des fétus humains ou brutes. Mais il ne s'est plus trouvé de liaison entre ces faits & *l'imagination* qu'on avoit accusé d'en être la cause. La ressemblance des parens exprimée dans les enfans est un fait avéré, mais elle peut avoir lieu sans que ce soit l'imagination qui ait moulé les enfans sur les parens. Elle n'est d'ailleurs rien moins que constante, & l'on voit mille familles, où les visages des frères & des sœurs ne se ressemblent ni entr'eux ni à ceux de leurs parens. Ces ressemblances paroissent fon-

fondées, sur le pouvoir très constaté qu'a la liqueur fécondante du mâle de faire paroître ou accroître des parties, qui sans lui ne paroïtroient jamais, ou resteroient dans leur petitesse naturelle. Telle est la barbe, telles sont les cornes de la classe des cerfs. Ce n'est pas l'imagination qui produit ces parties; elles naissent par une influence difficile à expliquer, mais évidente, de cette liqueur sur les parties mêmes des individus, dans lesquels elle est séparée".

JESUITES, *Ordre des*, (R), *Hist. Eccl.* Cet Article est intéressant & très bien fait. On y trouve l'histoire d'*Ignace de Loyola*, l'origine de la Société fameuse dont il a été le fondateur, ses constitutions, sa forme extérieure, les différentes classes des membres qu'elle renferme, ses diverses fortunes, ses succès & ses traverses, les moyens qu'elle avoit employés pour devenir si puissante & si nombreuse, l'esprit & le caractère de cet Ordre, le bien & le mal qu'il a fait, les causes de sa chute &c. On sent bien que nous ne pouvons pas
nous

nous engager dans ces détails quelques curieux qu'ils soient ; mais nous croyons devoir rapporter un morceau, qui servira à montrer l'impartialité de l'Auteur, vraisemblablement Protestant, de cet Article. Après avoir parlé des justes reproches que l'on a faits aux Jésuites sur leur morale relâchée, sur leur ambition, leur avarice, leur intolérance, leurs intrigues, la part qu'ils ont eue aux révolutions & aux troubles des Etats &c. il reconnoît cependant avec toutes les personnes éclairées & équitables, que si cette Société a fait beaucoup de mal, on ne laisse pas de lui avoir de grandes obligations. « On ne sauroit nier, *dit-il*, que le but de leur institution ne dût paroître & ne fût en effet estimable. Ils vouloient instruire la jeunesse, le peuple ignorant & les Nations barbares. Ils se chargèrent ensuite de l'éducation des jeunes gens qui vouloient cultiver les Sciences — Il y a eu parmi eux un assez grand nombre de beaux génies, d'hommes savans, d'Auteurs illustres dans les Sciences. Ils
ont

ont contribué plus peut-être que personne à débrouiller les Sciences qu'on enseignoit mal dans les Universités, & ont donné le branle à ce mouvement des esprits vers la lumière, dont notre Siècle a tiré un parti avantageux, mais qui peut-être aussi leur a nui par son éclat, en mettant les hommes à portée de les juger plus sainement. Il ne me paroît pas possible de nier qu'ils n'aient été seuls la cause qui a rendu la Science plus commune parmi les laïques, par le grand nombre des gens qui ont étudié dans leurs Collèges, où on enseignoit toutes les Sciences propres à cultiver l'esprit des gens du monde. N'étant pas assujettis comme les autres Moines aux minucieuses observances des couvens, ils ont eu plus de loisir que tous les autres pour s'appliquer à l'étude, & ils en ont souvent profité. N'agrégeant à leur corps que les sujets qu'ils trouvoient les plus capables, ils ont eu un nombre considérable d'hommes célèbres dans tous les genres, de bons Ecrivains, des Théologiens sçavans & subtils, de profonds

fonds Mathématiciens, des Confesseurs habiles, des Prédicateurs éloquens, des Missionnaires courageux, des marchands industrieux & heureux, des politiques fins & adroits. Voilà ce qu'on ne sauroit nier sans injustice".

Dans le Volume dont nous rendons compte on trouve, de même que dans les précédens, un assez grand nombre d'Articles de l'ancienne Encyclopédie, qui méritoient d'être conservés. On les a donnés en entier, mais on y a souvent fait des additions considérables. Nous n'en produirons qu'un seul exemple, parce que nous avons déjà passé les bornes ordinaires de nos Extraits. L'Article *Injecter* est très bon dans l'Encyclopédie de Paris. On sait qu'en Anatomie injecter, c'est remplir les vaisseaux des animaux, avec une liqueur colorée, qui se durcissant tient les vaisseaux étendus & fermes, & laisse la liberté d'en observer plus exactement la distribution, la situation & les diamètres, de découvrir le nombre de leurs ramifications & de leurs anastomoses, qu'il

qu'il ne seroit pas possible d'appercevoir sans ce moyen. Les Encyclopédistes de Paris entrent dans des détails curieux sur les instrumens & les liqueurs dont on se sert pour cet effet, sur le choix des sujets qu'on veut injecter, & sur la manœuvre même de l'injection. Tout cela a été conservé dans la nouvelle Encyclopédie, & l'on y a joint un supplément, où il est aisé de reconnoître Mr. DE HALLER. Il observe d'abord que l'Injection est une invention moderne, & qu'elle a beaucoup servi à perfectionner l'histoire des vaisseaux du corps animal, & à en découvrir la structure la plus intime. Comme les viscères sont composés de vaisseaux, de pulpe nerveuse, & de cellulose, & que ces vaisseaux de viennent invisibles même avant qu'd'être capillaires, l'injection augmentant leur diamètre, leur donnant une couleur plus forte, & les préservant de la pourriture, a révélé un bon nombre des parties élémentaires des viscères : & si l'on voit un moyen de colorer & de grossir également les nerfs, on seroit sans dou-

doute des découvertes bien importantes encore. C'est Jacques Bérenger de Carpi qui le premier s'est servi de l'injection. Il s'en est tenu à l'eau simple, qui peut servir à découvrir la communication des vaisseaux, mais qui ne les soutenant pas & s'écoulant par la moindre blessure, est beaucoup plus imparfaite que ne le sont les injections solides. Aux liqueurs colorées Swammerdam substitua la cire. Son intention paroît avoir été de conserver les parties du corps animal séchées, les figures des organes de la génération sont toutes dessinées d'après des préparations sèches. Ruysch profita de son exemple & de ses leçons; il substitua une liqueur plus fine à la cire, qui est trop dure & trop tenace, & qui se prend trop aisément par le moindre degré de froid. On croit que ce fut le suif qu'il injectoit: je croirois, continue Mr. DE HALLER, que c'étoit une matière plus fine. „J'ai vu chez ce bon Vieillard ses préparations & ses trésors; il avoit certainement des secrets qu'on a perdus, com-

me celui de conserver des enfans entiers , & des visages avec les couleurs & l'embonpoint naturels. Cela est très aisé pour un temps. Une injection de colle de poisson colorée avec la cochenille , rend au cadavre toutes les graces attachées à la vie , & le coloris le plus flatteur. Mais la colle a le défaut d'avoir besoin d'eau ou d'esprit de vin pour être rendue fluide : ces liqueurs s'exhalent à l'air , les vaisseaux s'affaissent , le sujet se ride en se sechant , & se réduit à rien. C'est un inconvénient qu'on n'a pas encore su éviter. Il faut avouer que les préparations de Ruysch étoient d'une grande beauté ; elles avoient cependant un inconvénient : il remplissoit les veines avec les artères , & il est fort difficile de séparer les deux classes de ces vaisseaux dans ses figures anatomiques. Il les a certainement confondues dans l'anatomie de l'oeil. Albinus imita Ruysch , & injecta supérieurement sans révéler la matière dont il s'est servi. J'ai disséqué avec lui , mais jamais je ne l'ai vu faire les injections fines,

mal-

malgré la familiarité d'une longue société de travail. Il ne travailloit devant moi que pour les démonstrations, & ses injections étoient des plus communes. Celles qu'il faisoit pour des préparations, étoient de la plus grande beauté. Je me souviens que Mr. Lieberkuhn ne les goûtoit cependant pas. Il y critiquoit l'épanchement de la liqueur injectée dans le tissu cellulaire. Ce dernier Anatomiste étoit fils d'un orfèvre; il étoit doué d'une finesse dans la vue presque unique; ses talens le mirent en état de perfectionner l'art d'injecter; il fit des préparations que rien n'avoit égalé encore. On ne sauroit voir sans admiration le réseau vasculaire répandu sur la surface intérieure de la choroïde, les petits vaisseaux des rayons ciliaires, & d'autres préparations de ce Savant, & c'est une vraie perte pour l'Anatomie qu'il n'ait écrit que sur la tunique veloutée des intestins. Nicholls avoit inventé l'art d'injecter des vaisseaux avec une matière solide, de détruire par le moyen des esprits acides, ce qu'il y

avoit de cellulaire & de membraneux, & de ne conserver que la matière qui s'étoit moulée sur les vaisseaux. Mr. Lieberkuhn suivit cette idée. Il injectoit dans les vaisseaux de la cire mêlée d'une cinquième partie de celophonium & d'une dixième de térébenthine; il coloroit cette matière, & quand elle étoit refroidie, il détruisoit par l'huile de vitriol la partie membraneuse de la préparation. Il enfermoit ensuite le tissu de vaisseaux dans du gypse, il le mettoit au feu; la cire se détruisoit, & le gypse servoit de moule à l'argent que Mr. Lieberkuhn y faisoit couler. Mr. Hunter travaille à peu près dans les mêmes principes, & détruit également la partie membraneuse ”.

„ Pour des injections ordinaires, on peut se contenter de seringuer dans l'artère de l'huile de térébenthine colorée: elle s'échappe moins dans les cellulosités, elle découvre très bien les vaisseaux de l'iris, de la choroïde & de la rétine. On fait suivre cette huile par une injection plus grossière composée de suif, de
té-

térébenthine, & d'un peu de cire. Il y a mille petits secrets qu'on n'apprend que par l'expérience. Il faut sur toutes choses bien réchauffer le sujet, le plonger dans un bain d'eau chaude, ouvrir le bas ventre & la poitrine pour y admettre la chaleur de l'eau, injecter l'artère dans l'eau même, tenir les tuyaux chauds par le moyen d'un cône de fer fort chaud, qu'on y adapte, & pousser la matière avec lenteur sans secousse & sans effort. Il faut des couleurs fortes pour ces injections. La cochenille, le cinnabre, la cendre bleue, le safran & la gomme gutte feroient trop foibles, & le verd de gris a le défaut de pâlir de lui même."

"Une autre injection, qui diffère de la précédente, c'est celle du mercure. On s'en sert pour remplir des vaisseaux qu'une liqueur aqueuse auroit de la peine à pénétrer, & dans lesquels un tuyau capable d'admettre avec facilité de la cire ou du suif, ne trouveroit pas d'entrée. Tels sont les petits vaisseaux dont est composé le testicule, les cô-

nes des vaisseaux excrétoires de cet organe, le canal déférent. On s'en sert aussi pour les vaisseaux lymphatiques. Cette injection se fait par le moyen d'un tuyau de fer, qui se termine par un cylindre extrêmement fin. On le lie dans le vaisseau qu'on veut injecter, & on y fait couler du mercure. On l'aide en le faisant arriver dans le tuyau, depuis une hauteur de quelques pieds. Mais comme cela demande une machine assez incommode, on y supplée avec un vuide artificiel; il est vrai que ce petit secret n'est guère praticable que dans le conduit déférent, dont la substance est extrêmement épaisse. On comprime le canal sous le tuyau, on fait avancer le doigt un pouce ou plus le long du canal, en tenant toujours ce canal serré: on arrête le doigt à l'extrémité inférieure de cette portion du canal entièrement vidée, on ôte ensuite le doigt, le mercure enfile avec force cet espace vuide & qui ne résiste pas, & pénètre avec facilité. C'est de cette manière
que

OCTOB, NOVEMB. DECEMB., 1773. 1445

que j'ai réussi à remplir & les cônes éférens, & le réseau vasculaire, & les vaisseaux serpentins du testicule même. ”



ARTICLE NEUVIEME.

FABLES NOUVELLES, par Mr.
IMBERT.

Ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner,
LA FONTAINE.

grand in - 8°. de pp. 232. chez Delalain 1773.

FABLES, par Mr. BOISARD, de
l'Académie des Belles-Lettres de
Caën, Secrétaire du Conseil de
Monseigneur LE COMTE DE
PROVENCE.

Aufidius forti miscebat mella Falerno
HORAT Lib. II. Satyr. IV.

chez La Combe 1773. in 8°. de pp.
205.

CEs nouveaux Fabulistes ont le mérite d'avoir inventé le sujet de la plupart de leurs Fables: plusieurs sont ingénieuses, & en général on y trouve du naturel & de la gaieté. Nous ne déciderons point entre Mrs. IMBERT & BOISARD; il nous paroît cependant que le premier est plus correct, qu'il a plus de finesse & de goût & qu'il a mieux développé la morale de ses Fables. Mr. BOISARD au contraire laisse souvent à deviner le but qu'il s'est proposé dans les siennes: quelquefois un Lecteur modeste croira sa pénétration en défaut, parce que la moralité de certaines Fables lui échappera; mais qu'il ne s'accuse de rien, on ne peut trouver dans un Ouvrage ce que l'Auteur a négligé d'y mettre.

Tous les Prologues de Mr. IMBERT sont charmans: nous allons transcrire celui qui est à la tête du troisième Livre.

*Oh! que mon coeur se plaît & s'intéresse
A faire converser les brebis & les loups!*

Que

*Que cet emploi me semble doux ?
 Et qu'il sied bien à ma paresse !
 Le Fabuliste assortit ses couleurs
 A son caprice, il instruit & s'amuse,
 Dans le champ du travail pour lui naissent les fleurs,
 De l'une à l'autre il voltige, & sa muse
 Enfante au moins sans de longues douleurs.
 Vers la nature alors je retourne en silence,
 Je redeviens enfant, je charme mes loisirs ;
 De l'enfance j'ai les plaisirs,
 Je crois en avoir l'innocence.
 Tu l'avois, la Fontaine ; aussi ses vers heureux
 Cadencés par la négligence,
 Ont un charme qu'alors on ignoroit en France,
 Et que n'auront point ses neveux.
 Oui c'est par là qu'échappés à sa veine,
 Ses vers doux, ingénus font aimer ses légans :
 Je crois voir ce bon la Fontaine,
 Aussi simple que ses moutons,
 Sentir leur joie & partager leur peine.
 Je crois l'entendre dire : hélas ! Jeannot lapin
 N'est plus chez lui, la belette le chasse.
 Que va-t-il devenir ? & ce pauvre robin
 Robin mouton : quelle disgrâce !
 On ne le trouve plus : le loup l'aura mangé.
 Ainsi lui-même il paroît affligé
 Des maux dont il trace l'image ;*

*Sans bien sentir, ah! peindroit-il si bien ?
 Si l'ame n'a part à l'ouvrage,
 L'esprit tout seul ne finit jamais rien.
 De cet homme immortel je n'aurai point la gloire;
 Pourtant j'ose par fois lui disputer le prix ;
 Et quand de son côté se range la victoire,
 Je me console en lisant ses Ecrits.*

Que nos Lecteurs jugent par cette
 Fable jusqu'où le Poëte est parvenu à
 imiter son modèle

LE MARONNIER D'INDE ET LE FRAISIER.

*Dans un enclos un épais marronnier,
 Qui menagoit les cieux de sa tête superbe,
 Par hazard à ses pieds dans l'herbe
 Appergut un humble fraisier.
 Outré d'un pareil voisinage :
 Oh ! oh ! cria t-il, qu'est ceci ?
 Que fait donc là bas ce visage ?
 En vérité le maître est un grand sot ! j'enrage !
 Quoi ! m'avoir compromis ainsi !
 Ah, Dieux ! transplantez-moi sur quelqu'autre
 rivage ;
 Les rangs sont confondus ici.*

Frè-

*Frère, dis le fraïsier, car vous avez beau faire,
Dûssiez v'ous tout-à-l'heure en créver de dépit,*

*Bien est-il vrai que vous êtes mon frère :
La seule chose en quoi l'un & l'autre diffère,
C'est que vous êtes grand & que je suis petit.*

Or, mon grand frère, ayons moins d'arrogance,

Je ne suis pas si vil, je crois ;

N'ai-je pas mon fruit ? — Oui, ma foï !

Beau fruit, vraiment ! une excrescence,

Un bouton frêle & spongieux,

Qui sans sa couleur rouge, échapperoit aux yeux !

Qu'est-il près de ce fruit que ma tête balance,

Et qu'un superbe étui, de cent pointes armé,

Comme un bijou tient enfermé ?

Contemple sa grosseur ; va, sur toi quand j'y pense

Si quelqu'un de mes fruits alloit choir une fois,

Tu périrais, écrasé sous le poids.

Un passant qui survient, interrompt leur querelle ;

Il découvre une fraise, approche, & de ses doigts

La cueille en disant : qu'elle est belle !

Quel parfum ! qu'il est frais & pur !

Quel incarnat ! c'est le teint du bel âge.

Puis il voit des marrons épars sur son passage,

Et d'un pied dédaigneux les range auprès du mur.

Hé bien ! qu'en penses-tu, mon frère,

Dit le fraïsier d'un ton railleur ?

Tu vois pourtant que l'on me considère !

Ton fruit pour être gros, est-il jugé meilleur ?

En-

*Mille & mille ennemis divers
 Poursuivoient à l'envi les pauvres volatiles.
 Mère Perdrix dans ce revers
 Se promenoit toute éplorée,
 Appellant par ses cris sa famille égarée,
 Abandonnez ces lieux à leur maître pervers,
 Dit une jeune Caille, & par delà les mers,
 Venez, ainsi que nous, chercher une patrie,
 Où nous puissions du moins conserver notre vie,
 L'esclavage & la mort dans ces champs dévastés
 Nous poursuivent de tous côtés....
 Entendez-vous gronder le tonnerre de l'Homme,
 Qui retentit sur les côteaux!
 Et son lâche ministre, instrument de nos maux,
 Le Chien, le voyez-vous qui rampe sur le chaume!....
 De notre seul refuge on a su nous priver!
 Des griffes de l'Autour qui pourra nous sauver?
 Hélas! quand nous pourrions échapper à la force,
 Qui nous garantira d'une perfide amorce;
 Et comment nous soustraire à ces lâches filets
 Dont nous couvrent la nuit nos ennemis secrets?...
 Croyez-moi, ma voisine, imitons l'Hirondelle,
 Elle vient de quitter ce solide palais,
 Qu'elle avoit sur le roc construit à si grand frais,
 Et pour bâtir au loin fend l'air à tire d'aile.
 Le Rossignol, jadis la gloire de nos champs,
 Dont les humains jaloux admiroient les accens,
 Fut lui-même forcé par leur ingratitude,
 D'a-*

D'abandonner sa solitude :

*Et nous, vil peuple b  las ! sans faire aucun effort ;
Sur ce chaume ras   nous attendrons la mort !....
Quel climat n'a jamais habité la misère ,*

Reprit la tendre Casani  re ?

Croyez que dans tous les pays

*L'on trouve des Autours où l'on voit des Perdrix ;
La trahison , la force ont par toute la terre ,
Sans doute ,    la foiblesse en tout temps fait la guerre
Vous ne connoissez pas encore tous nos maux ;
Je prévois de plus grands fléaux ,
Nous avions jusqu'alors au moins la subsistance ;
Les trésors de C  r  s des avides humains
Remplissent d  ormais les vastes magasins ,
Avec l'Hiver b  las ! la famine s'avance !*

J'ai déjà vu ces jours d'horreur

Dont l'Automne est l'avantcoureur ! . . .

De neige & de glacons la terre étoit couverte ;

La Nature fermant son sein ,

Refusoit aux Oiseaux jusques au moindre grain ;

Les élémens sembloient conspirer notre perte . . .

Par bonheur ,    l'Hiver succéda le Printemps ;

*Je vis bientôt renaître (& même dans des champs
Stériles jusqu'alors) des moissons abondantes :*

Je vis croître en tous lieux des forêts verdoyantes ,

Dont le soleil d'Est , propice    nos souhaits ;

Jaunissoit par degrés les fertiles sommets ;

Le

*Le chaume nous donna le couvert & le vivre;
Le Chasseur sous nos toits n'osa plus nous poursuivre,*

Et le bonheur revint habiter les guérets.

On oublia bientôt la peine & la tristesse,

Pour se livrer à la tendresse.

*Je fus mère dix fois (je dois m'en souvenir),
Dans ces champs dont en vain vous voulez me bannir.*

*Quel qu'en soit le danger, quelques maux que j'en-
dure,*

Je ne puis les quitter sans que mon cœur murmure,

J'ose encore me flatter que de nouveaux Zéphyrs

Ramèneront la paix, l'amour & les plaisirs;

Et tant que j'en aurai l'espérance chérie,

Rien ne peut m'arracher du sein de ma patrie.

Mr. BOISARD s'est élevé au dessus de son genre dans la Fable intitulée *l'Histoire*; il semble y avoir imité le ton de *la Fontaine* dans *le Paysan du Danube*. Peut-être pourra-t-on chicaner sur le titre, cet excellent morceau n'est pas proprement une Fable: quoiqu'il en soit on seroit fâché que ce scrupule eût empêché l'Auteur de le placer dans ce Recueil.

L' H I S T O I R E,

*La Capitale d'un Empire
 Que le glaive du Scythe achevoit de détruire,
 Par mille édifices pompeux
 Du sauvage Vainqueur éblouissoit la vue,
 D'un Prince qui régna dans ces murs malheureux
 Il admiroit sur-tout la superbe statue.*

On lisoit sur ce monument

*A TRES-BON, TRES CLEMENT,
 Et le reste, en un mot l'étalage vulgaire
 Des termes consacrés au style lapidaire.*

Ces mots en lettres d'or frappent le Conquérant ;

Ce témoignage si touchant

*Qu'aux vertus de son Roi rendoit un Peuple immense,
 Emeut le Roi barbare ; il médite en silence*

A ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais ;

Long - temps de ce bon Prince il contemple les traits,

Il se fait expliquer l'histoire de sa vie :

Ce Prince, dit l'Histoire, borreur de ses sujets

Naquit pour le malheur de sa triste patrie :

Devant son joug de fer il fit taire les loix ;

Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme ;

Il étouffa l'honneur , ce brillant fanatisme

Qui sert si bien les Rois.

Et son pouvoir sorti de ses bornes certaines,

De quelque Conquérant préparoit les exploits,

Tome XL. Part. II.

O

Quand

*Quand d'un Peuple avili par ses loix inhumaines
Il dispoſoit les bras à recevoir des chaînes.*

*Tel étoit le portrait qu'à la poſtérité
Transmettoit l'équitable Hiſtoire.*

*Le Scythe confondu ne ſait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc ſi l'Hiſtoire a dit la vérité ,*

*Par un monument ſi notoire
Le menſonge eſt-il atteſté ?*

Sa Majeſté ſauvage étoit bien étonnée.

Seigneur , dit un des Courtiſans

*Qui durant près d'un ſiècle à la Cour des Tyrans
Traina ſa vie infortunée ,*

*Seigneur , ce monument qui vous ſurprend ſi fort ,
Au deſtructeur de la Patrie*

Fut érigé pendant ſa vie . . .

On ſit l'hiſtoire après ſa mort.





ARTICLE DIXIEME.

LETTRE écrite de Leyde à un des
Auteurs de cette *Bibliothèque* (1).

MONSIEUR,

Vous souhaitez d'être informé du nombre précis des victimes, que la petite-Vérole naturelle, qui continue ses ravages dans nos Villes, s'est immolée en particulier dans celle-ci, pendant la dernière Epidémie, qui commença à s'y manifester dès le mois de Novembre 1772 & qui n'a pas encore cessé d'y exercer ses fureurs.

Il seroit facile, Monsieur, de vous satisfaire à cet égard, si l'on avoit eu ici la même attention qu'à Rotterdam & à la

(1) Nous croyons devoir faire part au Public de cette intéressante Lettre : elle défabusera sans doute ceux qui attribuent à l'Inoculation les ravages que la petite-Vérole naturelle a faits à Leyde.

la Haye, où l'on ne se contente pas de marquer en général le nombre total des Personnes qui y meurent chaque année, mais où l'on a sur-tout soin de spécifier dans le plus grand détail, le genre ou l'espèce particulière des maladies ou des accidens qui leur ont causé la mort.

Cependant quoique l'on ne suive point encore ici ce louable exemple, je n'ai rien voulu négliger, Monsieur, pour tâcher de satisfaire, autant qu'il m'a été possible, à votre desir: Et voici les éclaircissemens que je me suis mis en état de vous donner.

S'il n'est pas possible, par la raison que je viens de vous alléguer, de déterminer avec exactitude le nombre de ceux qui sont morts de la petite-Vérole naturelle pendant l'année 1773; on peut néanmoins, en jettant les yeux sur la Liste générale des morts de chaque année depuis l'an 1760 (vous la trouverez à la fin de cette Lettre), on peut, dis-je, se convaincre avec certitude 1^o. que l'année 1773. a été beaucoup plus meurtrière que les 13 années précédentes,

puis

puis que suivant la Liste de la Maison de Ville, le nombre total des morts est de 1743 personnes, parmi lesquelles on compte 1143 Enfans, sans y comprendre encore 111. personnes que l'on a fait enterrer hors de cette Ville, & qui n'entrent point dans le nombre total.

Si l'on daigne faire attention, 2^o. que la petite-Vérole naturelle a été presque la seule maladie dangereuse qui ait regné dans cette Ville pendant l'année dernière, & que dans la Classe des 600 Adultes se trouvent rangés les jeunes gens qui avoient passé l'âge de 10. à 12. ans, il paroîtra que la petite-Vérole naturelle, seule nous a enlevé au moins 700 sujets.

Comment sans gémir soutenir l'idée des funestes ravages que cette cruelle maladie ne cesse d'exercer ; sur-tout quand on pense que la Providence a daigné fournir aux hommes un moyen aussi salutaire que certain pour en prévenir les suites fatales ! Quelle douleur pour une âme sensible, de voir périr misérablement de tous côtés un si grand nombre de

Citoyens, & cela, dans une Ville, où
 au milieu même de l'air contagieux
 qu'on y respire, l'expérience continue
 à démontrer de la manière la plus éclat-
 tante les avantages de la pratique de
 l'Inoculation. Depuis le Printemps der-
 nier, Mr. le Professeur *van Doeveren* y
 a inoculé avec le plus heureux succès 47
 sujets, & parmi ceux-là le plus jeune
 de ses Fils qui n'avoit pas encore pu
 l'être. Dix autres personnes l'ont été
 de même avec le même bonheur par
 d'autres habiles Médecins, parmi les-
 quels se sont distingués Mrs. *du Cloux*,
Tak, & *Brand*; le second ayant aussi
 donné le louable exemple d'inoculer ses
 propres Enfants.

Je sai, Monsieur, & vous ne l'igno-
 rez pas sans doute, que le bruit s'est ré-
 pandu que c'est à cette même pratique
 si salubre, que l'on doit principalement
 attribuer l'Epidémie cruelle qui infecte
 cette Ville. Mais pour reconnoître la
 fausseté de cette assertion, il suffit d'ob-
 server qu'il est prouvé par les faits que la
 petite-Vérole naturelle avoit déjà com-
 mencé

mençé à s'y manifester avant la fin de l'année 1772; qu'elle a continué pendant tout le mois de Janvier & la moitié de Février de l'Année suivante, & par conséquent long-temps avant qu'on eût commencé à y mettre l'Inoculation en pratique; que même la malignité de la petite-Vérole naturelle y étoit déjà si grande, que des 15 premiers qu'elle attaqua cinq périrent. Ce ne fut que le 16 Février 1773, que Mr. van Doeveren inocula dans cette Ville le premier sujet, savoir la Fille cadette de Mr. le Professeur Ruhnkenius; ses autres Inoculations ont été faites plus tard encore. Vers ce même temps la contagion avoit gagné la maison des Orphelins, où de 12 jeunes gens cinq moururent.

On a des preuves certaines de tout ce que j'avance ici. Ainsi, Monsieur, rien n'est plus faux que les bruits par lesquels on cherche à faire croire au Public, que l'affreuse Epidémie qui a regné & qui règne actuellement encore ici, a été excitée dans cette Ville par

- l'Inoculation. Il est de toute certitude au contraire, que l'on voit se confirmer dans cette Ville le retour périodique que l'Epidémie de la petite-Vérole y a eu depuis un grand nombre d'années, retour suivant lequel, aussi bien que suivant les Listes mortuaires de cette même Ville, on devoit s'attendre ici à une Epidémie nouvelle dans l'année 1773.

J'ai l'honneur d'être &c.

Leyde ce 9 Janvier
1774.



OCTOB. NOVEMB. DECEMB., 1773. 463.

L I S T E

des Personnes qui sont mortes à Leyde,
pendant les Années suivantes.

	<i>Total.</i>	<i>Adultes.</i>	<i>Enfans.</i>
1760 ———	1100	631	469
1761 ———	1132	578	554
1762 ———	1483	781	702
1763 ———	1367	696	671
1764 ———	1094	568	526
1765 ———	982	503	479
1766 ———	884	456	428
1767 ———	1146	518	628
1768 ———	1172	559	622
1769 ———	1166	572	594
1770 ———	1107	594	513
1771 ———	1070	570	500
1772 ———	1219	609	610
1773 ———	1743	600	1143





NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES, *Sermons of the late Reverend* JOHN ORR. D. D. &c. c. à d. *Sermons de Monsr. JEAN ORR.* 3 Vol. 80. chez Cadell. Ces Sermons furent destinés par leur estimable Auteur à être publiés après sa mort. Il les a mis lui même en état de paroître, dans le dessein d'en rendre l'utilité plus générale, & de contribuer à affermir ceux qui sont favorablement disposés dans les principes de la piété & dans l'amour de la vertu, que ce sage Ecclésiastique travailla à avancer pendant sa vie. Son mérite est connu. Les Sermons qu'on a déjà de lui ont été très bien reçus, & ceux-ci ne leur sont point inférieurs. On y trouve de la sensibilité, de l'élégance & beaucoup de sens. S'il n'approfondit par les matières de dogme, il les présente avec sagesse, il en presse avec force les conséquences pratiques, & toujours il se fait lire avec plaisir.

The nature and extent of Industry, c. à d.

La

La nature & l'étendue du travail, Sermon prêché devant l'Archevêque de Canterbury, par Mr. J. GRANGER in-8°. chez Davies. Cet excellent Discours adapté aux différens ordres de personnes qui composent la Société, plein de réflexions sensées & bien exprimées, mérite sur-tout l'attention de celles à qui l'aïse & l'abondance semble ne laisser rien à faire, & qui ne se croient tenues à aucune occupation, parce qu'elles peuvent s'en passer pour vivre. L'Auteur est connu d'ailleurs par son Histoire Biographique d'Angleterre, publiée en 1769, Ouvrage estimé dont on fait actuellement une seconde Edition considérablement augmentée.

Miscellaneous Pieces in prose, by J. and A. L. AIKIN. c. à d. Oeuvres mêlées de Mrs J. & A. L. AIKIN 1 Vol. 8°. chez Johnson. Ces Essais roulent sur la composition Dramatique, sur l'inconséquence de nos desirs & de nos espérances, sur les institutions monastiques, sur les plaisirs qui naissent de la contemplation des objets de terreur; les autres contiennent des allégories, tous ont un caractère original, & offrent beaucoup de connoissance du monde & du coeur humain, de l'esprit, du goût & du discernement.

ment. Qu'on en juge par ce morceau tiré du second de ces Essais. „ Les gens de mérite murmurent quelquefois de voir des hommes méprisables obtenir des avantages dont ils étoient indignes, & qu'ils ont su se procurer par des moyens que la vertu dédaignera toujours d'employer. Ces plaintes sont déraisonnables. Quoi? vous ne voulez pas payer le prix & vous voulez avoir l'effet? Mais considérez donc que ce monde est une foire, où la fortune étale à vos yeux divers objets à acquérir, les richesses, l'aisance, le repos, la réputation, la science, la vertu. Chaque chose y a sa valeur. Notre temps, notre travail, notre application sont le prix & les moyens par lesquels on achète. Examinez, comparez, choisissez, mais tenez-vous à votre choix & à votre jugement. Ne faites pas comme les enfans qui veulent tout avoir, qui rejettent ce qu'ils tiennent, pour prendre ce qu'ils rejetteront encore, qui se plaignent de n'avoir pas ce qu'ils n'ont pas recherché. Une application constante & bien réglée, dirigée à un but, peut seule vous assurer du succès. Voulez-vous être riche? Regardez-vous cet avantage comme digne qu'on lui sacrifie tous les autres? Vous le serez: mille le sont devenus par leur ardeur

leur à retrancher la plus petite dépense, &
 à ne pas négliger le moindre profit. Mais
 il faut renoncer aux plaisirs de la tranquillité
 du loisir, à ceux d'un esprit libre de
 soins & d'inquiétudes. Si vous conservez
 quelque intégrité, elle ne doit être que vul-
 gaire & qu'extérieure. Ces grandes idées
 de vertu que vous apportez des leçons de
 vos maîtres, doivent être adoucies & mê-
 lées avec l'alloy de la prudence humaine. Il
 faut savoir être si ce n'est injuste, au moins
 dur & inexorable en matière d'intérêt; il
 faut éloigner soigneusement tous ces scrupules
 d'un ame délicate & sensible; sur-tout
 fermez tout accès aux muses & aux talens,
 contentez-vous de nourrir votre esprit de
 bonnes vérités domestiques & profitables.
 En un mot gardez-vous d'agrandir vos idées,
 de vous former le goût, d'annoblir vos sen-
 timens, restez dans le sentier battu sans
 vous en détourner un moment: ce seroit un
 moment perdu. — Mais, je ne puis me sou-
 mettre à ce joug honteux. Je sens que je
 suis supérieur à ce genre de vie — Elevez-
 vous donc au dessus; mais ne vous plai-
 gnez pas alors de n'être pas riche. La Scien-
 ce est-elle pour vous la perle de grand
 prix? Vous pouvez l'acquérir par une con-
 stan-

stante application , par l'étude & la réflexion. Mais , dira l'Homme de Lettres , n'est il pas cruel de voir ce sot ignorant qui ne fait pas seulement ajouter une devise à l'écusson qu'il s'est fait forger , comblé des faveurs de la fortune , tandis que j'ai à peine les commodités de la vie ? - - - *Et tibi magna satis.* Etoit-ce pour devenir riche , que vous avez consumé tant d'heures de votre jeunesse dans la solitude & le travail ? Si c'est le desir d'être opulent qui vous a fait prolonger vos veilles dans la nuit , lors que vous recueillez le miel des fleurs qu'ont produit l'Italie & la Grèce , vous vous êtes égaré , vous avez manqué votre route. --- Quelle sera donc la récompense de mes travaux ? --- Quelle récompense ? Une ame perfectionnée , grande , supérieure aux craintes & aux préjugés vulgaires , capable de comprendre & d'expliquer les oeuvres de l'Homme. . . . celles de Dieu ; un esprit orné , cultivé , plein de sujets inépuisables de réflexions & de sentimens ; une source in-
 tarissable d'idées nouvelles ; la dignité d'un Etre qui sent son intelligence plus étendue , plus élevée. Que demanderez-vous de meilleur ? --- Mais n'est-ce pas un sujet de reproche à faire à la Providence qu'elle permet-
 te

te qu'un homme aussi vil auroit assez de richesses pour acheter la moitié . . . d'une nation. — Point du tout. Il s'est avili pour cela. Il a donné sa conscience, sa santé, sa liberté pour l'obtenir; & vous lui envieriez son marché? vous rougiriez devant lui de votre état, parce qu'il a un carrosse doré & que vous allez à pied? Levez la tête avec une noble assurance & dites-vous à vous même: Je ne possède pas tout cela, il est vrai, mais c'est parce que je ne l'ai pas recherché, que je ne l'ai pas désiré, c'est parce que je possède quelque chose de meilleur. J'ai choisi ma part. Je suis content . . .

The History of the Life of Nader Shab, &c. c. à d. Histoire de la Vie de Nader Shab Roi de Perse, extraite d'un Manuscrit traduit en François par ordre de S. M. Danaise; avec une Introduction contenant, 1^o. La Description de l'Asie d'après les Géographes Orientaux. 2^o. Un Abrégé de l'Histoire de la Perse depuis les anciens temps jusques à aujourd'hui; & un Appendix ou un Essai sur la Poésie Asiatique en général & sur la Langue des Persans en particulier, par Mr. W. JONES 8^o. chez Cadell. Cet Ouvrage est un Abrégé de l'Histoire de ce célèbre Libé-
ra-

rateur de la Perse , publiée en François en 2 Volumes in 4°. par le savant Mr. J O N N E S. Il nous la présente ici dépouillée des ornemens du style Oriental , rédigée d'après ces premiers matériaux , accompagnées de Dissertations intéressantes. L'Appendix est une introduction à un Ouvrage Latin plus étendu qui va paroître sous le titre de *Poeses Asiaticæ Commentarii*. Nous voyons avec regret le dessein qu'annonce cet estimable Auteur , de terminer par là la carrière qu'il a fournie avec tant de gloire dans ce genre de Littérature.

F R A N C E.

PARIS. *Dissertation sur la Religion de Montaigne; par Dom DE VIENNE. A Bordeaux, & se trouve à Paris, chez Crapard, 1773 in 8°. pp. 32.* On a souvent accusé Montagne d'irréligion, & les Incrédules se glorifient d'avoir cet aimable Philosophe dans leur parti. Feu Mr. le Président Boubier, dans un *Mémoire* très intéressant sur la Vie & les Ouvrages de Michel de Montaigne, l'avoit déjà justifié sur cet article. „Non seulement, dit-il, Montagne a toujours fait profession de la Religion Catholique, mais

mais il y a été fortement attaché. Cela paroît tant par sa Traduction du Livre de Raymond de Sebonde, que par l'Apologie qu'il en a inseré dans ses Essais. On le voit encore par ce qu'il dit en plusieurs endroits contre les Novateurs de son temps, & sur-tout par les témoignages de piété qu'il donna à la mort. Dans le cours de sa vie même, dès qu'il se sentoît malade, il ne manquoit pas, à ce qu'il dit, *de se réconcilier à Dieu, par les derniers offices des Chrétiens*. Cette conduite n'est pas équivoque. Tout cela est plus développé dans la Dissertation de Dom DE VIENNE, & après l'avoir lue on sera convaincu que si Montagne n'étoit pas un exact observateur de la morale de l'Evangile, il en admettoit au moins les vérités & leur étoit sincèrement attaché.

Oeuvres de M. FRANKLIN, Docteur-es-Loix, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de Londres, de Gottingue, des Sociétés philosophiques d'Edimbourg & de Rotterdam, Président de la Société philosophique de Philadelphie, & Résident à la Cour de la Grande Bretagne pour plusieurs Colonies Britanniques Américaines; traduites de l'Anglois sur la 6e. Edition par Mr. Barbeau
Tome XL. Part. II. P Du-

472 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Dubourg, avec des additions nouvelles & des figures en taille douce; chez Quillau, la Combe &c. 1773. in 4°. deux Vol. La haute réputation de Mr. FRANKLIN, l'utilité de ses Ouvrages, & les talens du Traducteur, feront sans doute bien accueillir ces deux Volumes. Le premier contient tous les Ecrits de l'Auteur sur l'Electricité. Le second renferme plusieurs Opuscules de Philosophie, d'Economie, de Morale; car comme le remarque Mr. du Bourg, ceux qui ne voient qu'un Electricien dans Mr. FRANKLIN, ne le connoissent pas à moitié: cette autre partie de ses Oeuvres montre l'étendue de ses connoissances & la fécondité de son génie. Il y traite des météores, des nouveaux chauffoirs de Pensylvanie, de la population, de l'Inoculation, de la lumière de l'eau de la mer, de la salure de la mer, de divers objets de politique & d'économie, de la Musique, de la propagation du son, de l'art de nager, d'un remède spécifique pour le Cancer &c. La Préface du Traducteur mérite d'être lue. On y trouve une histoire abrégée de l'Electricité, des détails curieux sur la Pensylvanie, des particularités de la vie de Mr. FRANKLIN &c.

Elé.

OCTOB. NOVEMB. DECEMB., 1773. 473

Elémens d'Histoire Générale; Seconde Partie, Histoire Moderne; par Mr. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon & de Nancy, 5 Vol. in-12; chez Proult, 1773. Nous rendrons compte de cette seconde Partie comme nous l'avons fait de la première. La tâche de Mr. MILLOT est achevée, & il a su renfermer dans neuf petits Volumes un excellent Abrégé de l'Histoire Universelle. C'est une ébauche du grand tableau des choses humaines, où l'on ne trouve que ce qu'il faut absolument de détails pour fixer l'attention sur les faits les plus importans à retenir.

Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin le Grand. Par Mr. LE BEAU, Professeur Émérite en l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, Secrétaire ordinaire de Mgr. le Duc d'Orléans, & Secrétaire perpétuel de l'Acad. Roy. des Inscript. & B. L. Tom. XV. de 504 pp. in 12. Tom. XVI. de 478 pp. chez Saillant & Nyon & la Veuve Desaint 1773. Ces deux Volumes comprennent l'espace de 199 ans; depuis le Règne de Michel III. jusqu'à la fin de celui de Michel le Paplagonien en 1041. Pendant ces deux Siècles l'Empire Grec s'achemine de plus en plus vers la rui-

ne; les Sarasins, les Bulgares, les Hongrois. les Russes mêmes le ravagent; des conspirations, des révolutions continuelles, des guerres intestines le déchirent; des crimes de toute espèce, les plus horribles perfidies, la plus folle superstition avilissent les Princes & les sujets. Trois ou quatre Empereurs, tels que *Basile le Macédonien*, *Nicéphore Phocas*, *Jean Zimiscès*, & *Basile II*, qui étoient de grands Capitaines, retardèrent la chute de l'Empire. On lira avec plaisir l'étonnante révolution que quelques Aventuriers Normands produisirent dans l'Italie méridionale, d'où ils chassèrent les Sarasins & les Grecs, & où ils jetèrent les fondemens d'un florissant Royaume. L'histoire du célèbre Patriarche *Photius*, l'un des hommes les plus savans & les plus ambitieux qui aient jamais existé, intéressera aussi les lecteurs; mais ils trouveront peut-être que Mr. LE BEAU le peint un peu trop en noir. En 864, sous le règne de Michel III, les Russes, inconnus jusqu'alors, firent leur première irruption dans l'Empire, & parurent à la vue de Constantinople. Après avoir cruellement dévasté les Isles voisines, ils furent presque détruits par une tempête furieuse qui fracassa leurs

leurs barques. Il n'échappa qu'un très petit nombre de Russes, qui s'étant sauvés à terre vinrent se faire baptiser à Constantinople, & s'en retournèrent dans leur Pays avec un Evêque pour instruire leurs compatriotes. Au printemps de l'an 941 le Pont Euxin se couvrit de nouveau de dix mille canots, & cette flotte sous les ordres d'*Inger*, Prince des Russes, se montra à l'entrée du Bosphore. „ Ils débarquèrent d'un côté en Thrace, de l'autre en Bythynie, & portèrent de toutes parts l'horrible férocité d'une Nation barbare altérée de sang & avidè de pillage. Non contents de mettre le feu aux métairies, aux villages, aux Eglises, ils se faisoient un jeu des supplices les plus inhumains. Ils mettoient les habitans en croix, perçoient les autres de javelots & les laissoient cloués à la terre, d'autres liés à des poteaux servoient de but à leurs flèches. Leur cruauté distinguoit les Prêtres & les Clercs; après leur avoir attaché les mains derrière le dos, ils se divertissoient à leur enfoncer des clous dans le crâne ". Enfin le Patrice Théophaëne délivra les Grecs de ces féroces ennemis, qui étoient remontés dans leurs canots. Il se jette avec quinze brigantins au milieu de

la flotte Russe; il rompt en cent endroits l'ordonnance de ces foibles canots, les disperse, les coule à fond: ses vaisseaux vomissent de toutes parts le feu Grégeois. Les Russes effrayés sautent dans la mer pour éviter les flammes; ils périssent par les feux ou dans les eaux. D'autres sont pris, ou assommés à coups de rames. Quelques uns se sauvèrent & retournèrent dans leur Pays, trois mois après leur départ. Inger étant mort, *Elga*, sa femme, vint en 945. à Constantinople demander le baptême; elle prit le nom d'*Helène*, & fut la première de la famille des Princes de Russie, qui embrassa la Religion Chrétienne. Mais elle ne put y engager son fils Venceslas, que les Historiens Grecs nomment *Sphendoskhabus*. Celui-ci plus guerrier encore que son père, fut ennemi de l'Empire. Après avoir été excité par les Grecs eux mêmes à tomber sur les Bulgares, il voulut demeurer maître de la Bulgarie & aspira même au Trône de Constantinople. L'Empereur Zimiscès marcha contre lui, le battit, & alla mettre le siège devant *Driftra*, dont les Russes s'étoient emparés, & que l'on croit être cette *Silistria*, dont on parle tant dans les Nouvelles publiques & que les Russes & les Turcs

Turcs se disputent aujourd'hui. Elle portoit anciennement le nom de Dorostole. Le grand Constantin l'avoit relevée dès les fondemens, & en avoit fait une belle & grande Ville. Les Russes la défendirent avec opiniâtreté pendant plus de deux mois, mais enfin, après avoir perdu trois batailles, ils furent obligés de demander la paix & de sortir de la Bulgarie. Ils y étoient venus, au nombre de 60000; il n'en restoit que 22000; encore furent-ils presque tous massacrés en traversant le Pays des Patzinaces. Venceslas lui même fut tué. Il eut pour Successeur Volodimir son fils naturel, qui prit pour femme Anne sœur de l'Empereur Basile II. Cette Princesse acheva d'établir la Religion Chrétienne en Russie. Les Grecs avoient des ennemis plus redoutables encore que les Russes, c'étoient les Bulgares. Syméon leur Roi, Prince éclairé & vaillant, battit souvent les Généraux de l'Empire & se montra diverses fois aux portes de Constantinople. Dans une conférence qu'il eut, tout près de cette Capitale, avec l'Empereur Romain Lécapène, celui-ci lui donna une leçon dont il seroit à souhaiter que tous les Conquérans profitassent. „ Prince, lui dit-il, j'entends dire que vous êtes vrai-

ment Chrétien, attaché d'esprit & de coeur à notre Sainte Religion : je vois cependant que vos actions ne s'accordent guère avec votre croyance. Un vrai Chrétien cherche la paix ; il chérit les autres hommes comme ses frères. Notre Dieu est un Dieu de paix ; il n'appartient qu'aux infidèles, comme aux animaux féroces, de se repaître du carnage. Si donc vous voulez mériter le titre qui nous est commun, & dont vous vous faites honneur, mettez fin à tant de funestes guerres ; purifiez vos mains sanglantes, pour ne les plus tremper dans le sang de mes sujets ; épargnez celui des vôtres, & faisons une paix durable. Vous êtes homme, & vous attendez comme nous une autre vie ; peut-être notre corps ne fera-t-il demain qu'une vile poussière, mais qui se ranimera un jour pour subir le sort qu'aura mérité notre ame immortelle. Une fièvre peut nous faire tomber le sceptre des mains. Placez-vous devant le Tribunal du souverain Juge : couvert du sang de tant de Peuples, de quel oeil l'envifagerez-vous ? Comment vous justifierez-vous d'avoir ôté la vie à tant de ses créatures ? Si c'est l'amour des trésors qui vous rend inhumain, retenez votre bras, je satisferai vos desirs.

Je ne croirai jamais payer trop cher une paix qui sauvera les peuples, qui conservera les enfans aux pères, aux femmes leurs époux, à vous même vos sujets, la tranquillité de la vie & le calme de la conscience". Syméon touché de ces paroles consentit à la paix, & fit l'éloge de la sagesse & de la modération de l'Empereur.

IL feroit difficile d'annoncer au Public une nouvelle Littéraire plus agréable que celle de la publication d'un nouveau Volume des Lettres de Madame DE SEVIGNE'. Il paroît chez la Combe sous ce titre : *Lettres nouvelles de la Marquise DE SEVIGNE' & de la Marquise DE SIMIANE, sa petite fille, pour servir de suite aux différentes Editions des Lettres de la Marquise de Sévigné, 1773 in-12. pp. 400.* L'Editeur, Mr. DE LA HARPE, a mis à la tête de ce Volume une Préface supérieurement écrite, pleine d'esprit & de goût, & qu'on lira avec autant de plaisir que les Lettres mêmes. En attendant que nous puissions rendre compte de celles-ci, nous nous empressons de transcrire quelques morceaux de cette excellente Préface. „ Il seroit inutile de s'étendre sur le mérite si connu des Lettres de M^{de} de Sévigné. Le plus grand éloge

d'un Ouvrage, c'est d'être beaucoup relu ; & en ce sens, qui a été plus loué que M^e. de Sévigné ? C'est le Livre de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit M^e. de Sévigné. Quel Livre plus précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse, & vous instruit sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une Femme très aimable dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien, ce qui est un grand charme pour les paresseux ; & presque tous les hommes le font au moins la moitié de la journée. Je fais bien que les détails historiques d'une Cour & d'un Siècle, qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à la lecture de M^e. de Sévigné. Mais la Cour d'Anne d'Autriche, & la Fronde, sont des objets très curieux & très piquans, & M^e. de Motteville ennuie. M^e. de Sévigné raconte supérieurement. Les plus parfaits modèles de narration se trouvent dans ses Lettres. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures & au bonheur de ses expressions ; c'est qu'elle est toujours affectée de ce qu'elle raconte. Elle peint comme si elle voyoit, & l'on croit voir ce qu'elle peint. Elle paroît avoir eu une imagination très active

&

& très mobile, qui l'attachoit successivement à tous les objets. Dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus belle Oraison funèbre de ce grand Homme, & sur-tout la plus touchante. Jamais il n'a été si bien loué ni si bien regretté ; jamais on n'a rendu sa mémoire plus chère & plus respectable. Pourquoi ? Ce n'est pas seulement parce que tout est vrai & senti ; c'est qu'on ne se méfie pas d'une Lettre comme d'un Panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire : écoutez-moi, & vous allez pleurer. Alors précisément on pleure & on admire le moins qu'on peut, & lors que l'Orateur nous y a forcés, il a fait son métier ; on met sur le compte de son art une partie de la gloire de son Héros. Mais celui qui s'entretient familièrement avec moi, me fait bien plus d'impression. Il n'a point de mission à remplir. Son ame parle à la mienne, & s'il est véritablement affecté, il se rend maître de moi, & me communique tout ce qu'il sent. Ceux qui aiment à réfléchir peuvent tirer un autre avantage des Lettres de M^e. de Sévigné ; c'est d'y

d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui regnoient, ce qu'étoit le nom de Louis XIV, ce qu'étoit sa Cour, ce qu'étoit alors le mot de Cour, ce qu'étoit la dévotion, ce qu'étoit un Prédicateur de Versailles, ce qu'étoit le Confesseur du Roi, la Chaîse, chez qui Luxembourg accusé alloit faire une retraite. Ce mélange de foiblesses, de Religion, & d'agrément qui caractérisoit les Femmes les plus célèbres; cette délicatesse d'esprit, qui, dans les Courtisans, se mêloit à l'excès de l'adulation; ce ton de chevalerie & d'héroïsme qui n'excluoit pas le talent de l'intrigue, & fait pour plaire à un Prince, dont la grandeur avoit une teinte romanesque; enfin dans tous les genres ces caractères de supériorité qui appartiennent à l'époque des grands succès, & qui en imposent à la dernière postérité : voilà ce qu'on trouve dans les Lettres de Me. de Sévigné; il n'y a point de Livre qui donne plus à réfléchir à ceux qui observent la différence d'un siècle à un autre. C'est ce même avantage qui rend les Lettres de Cicéron à Atticus si précieuses. En les lisant on connoît mieux César & Pompée, que par tous les monumens historiques. Cicéron nous instruit
d'au-

d'autant mieux qu'il ne croyoit pas nous instruire; ses Lettres sont des confidences faites à un ami, & nous en avons surpris le secret. Elles ont un bien plus grand mérite que celui de l'esprit. L'esprit au contraire est tout le mérite des Lettres de Plin. Une recommandation, une invitation sont pour lui des ouvrages. Il écrit tous ses billets sous les yeux de la Postérité. Il est bien étrange que les Lettres de Voiture y soient parvenues. Il est vrai qu'elle s'en occupe peu. Il n'y a guère de Recueils plus insipides. Sa réputation peut cependant s'expliquer: c'étoit le faux bel esprit qui succédoit au pédantisme, & c'étoit un degré par lequel il falloit passer pour arriver au naturel & au bon goût. Telle est en tout la marche de l'esprit humain. Il ne trouve le bon sens qu'après avoir épuisé les sottises.. "

Fables, Contes & Epîtres, par Mr. L'Abbé LE MONNIER.

*Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux:
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.*

LA FONTAINE.

Paris

Paris 1773 in 8°. de 216 pp. Qu'est-ce que la Fable, demande Mr. LE MONNIER dans sa Préface? Il avoue ne s'être proposé cette question qu'après avoir écrit son Recueil de Fables, & il n'y voit point de réponse claire & satisfaisante. „ Si on dit que la Fable est une Poëme dont le but est d'instruire & d'amuser, cette définition conviendra à tous les Poëmes en général, puis que selon le précepte d'*Horace*, tous les Poëtes doivent se proposer pour but d'instruire & d'amuser. --- Si on dit avec *la Motte*, que la Fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action, cette définition ne conviendra point aux Fables dépourvues d'action & dans lesquelles tout se passe en dialogue. Elle ne pourra s'appliquer aux Fables qui n'offrent aucun sens allégorique. S'il est difficile de définir la Fable, il l'est encore plus, suivant notre Auteur, de lui assigner des règles, il va jusqu'à dire que ces règles mêmes n'existent point, & qu'il faudroit les créer. Cette proposition seroit un vrai paradoxe, s'il n'avoit eu soin de la restreindre dans la suite en ne appliquant qu'au style, & à la texture de la Fable. Il reproche à *la Motte* d'avoir tâché de déprimer *la Fontaine*, & le compare à une

une coquette adroite qui médit d'une femme plus jolie qu'elle. „ Tout en vantant la beauté de son génie, les graces de son style, il insinua que la Fontaine n'est point inventeur de ses Fables. Il lui reproche d'avoir blessé les convenances, choqué la vraisemblance; d'avoir mis, d'après Phèdre, la brebis, la genisse, la chèvre en société avec le lion &c. &c. d'avoir placé quelquefois la moraie au commencement de ses Fables, & dérobé par là au lecteur ou la surprise ou le plaisir de la deviner. Enfin la Motte dit de fort bonnes raisons. La Fontaine a tort quand on entend la Motte. Qu'on jette les yeux sur la Fontaine, on oublie les reproches dictés par la rivalité. On trouve que tout lui sied, jusqu'à son négligé, jusqu'au désordre de sa parure; il charme, séduit, enchante. La coquette est abandonnée avec son art, ses graces étudiées, son afféterie, sa médifance. „ La seule règle qu'on puisse raisonnablement prescrire aux Fabulistes, continue Mr. L. & M. c'est de suivre leur caractère, leur goût naturel; on prétend qu'ils imitent la Fontaine, mais le moyen d'imiter cet homme incomparable, qui a su prendre tous les styles & qui jamais ne se ressemble à lui-même?

Un point de la plus grande importance, c'est que la morale soit pure, qu'elle inspire la vertu & les bonnes mœurs. La Fontaine n'a pas toujours été bien attentif à cet égard, comme l'observe notre Auteur, & il en cite divers exemples auxquels il n'y a rien à répondre; tel est celui-ci où le Fabuliste prêche la duplicité:

*Le sage dit, suivant les gens :
Vive le Roi, vive la Ligue.*

„ Ces deux Vers feroient plus vrais s'il avoit mis *le fourbe*, au lieu de dire *le sage*”. Mais ne peut-on pas justifier la Fontaine à l'égard des vers suivans ?

*Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges ;
Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.*

L'Auteur du Payfan du Danube devoit-il donner ces leçons de flatterie ? demande l'Abbé LE MONNIER. Nous aimons à croire que ce n'est point à titre de leçon ou de conseil que la Fontaine a débité cette maxime, il ne dit point ce qu'on doit faire

faire , mais il observe ce qui arrive & en parle historiquement.

Quoiqu'il en soit le nouveau Fabuliste a su éviter le défaut qu'il reproche à son devancier : sa morale est toujours saine & ses Fables portent l'empreinte d'une ame pure , douce & bienfaisante. *L'Enfant bien corrigé* que nous avons rapporté dans une des Parties de notre Journal , nous paroît le chef d'oeuvre de cette collection, où l'on trouve en général de la gaieté , des graces , des détails heureux , & souvent des traits originaux. Le style de Mr. LE MONNIER est toujours naturel ; jamais d'apprêt , jamais de recherche , seulement on voudroit qu'il n'eût point donné dans le défaut contraire , & qu'il eût retranché certaines expressions populaires & triviales qui déparent quelques unes de ces Fables. C'est le parti que nous prenons à l'égard de celle qu'on va lire.

LES LAPINS SUR LES GLAÇONS.

Mon Dieu, que les badauds

Me semblent de grands fots !

Pour eux tout est spectacle.

Tome XL. Part, II.

Q

Le

*Le moindre charlatan par ses grossiers propos,
Ses tours plattement fins & ses mauvais bons mots,*

Leur fait crier miracle.

Pendant une débacle

Je passois sur un pont ;

Après du parapet je vois grossir la foule.

Comme à Paris on fait ce que les autres font ,

Pour voir ce qu'on voit là j'approche & je me coule,

Puis je pousse & je presse. A force de pousser

J'eus une bonne place ,

Et je vis à mon aise arriver & passer

De grands morceaux de glace

Que les eaux entraînoient. Toute la populace

En les voyant rivot,

Et puis sans rire se battoit ,

(Comme si de se battre agrandissoit l'espace)

Et puis tous les disions de place.

.
.
.

Et puis les coups de poing de plus belle trotoient

Tandis que les glçons avec bruit se brisoient

Contre l'arche du pont. A la rixe insolente

Je prenois peu de part ,

Et je songeais à mon départ ,

Lors que je vis de loin comme une Isle flottante

Qui s'avançoit vers nous. Le glçon que je pris

Pour une Isle, portoit quelque chose de gris

Qui

OCTOB. NOVEMB. DECEMB., 1773. 489

*Qui paroissoit vivant. De près, ce quelque chose
Fut cinq pauvres lapins. Chaque bateau surpris
De voir là des lapins, bêtement jase & glose
Pour tâcher d'ajuster le fait avec la cause.*

„ Les lapins nagent donc ? — Oh non , dans un bateau

„ Ils ont passé. — Bon, bon, ce sont des lapins d'eau ;

*„ Fen ai bien vu des rats ”. Encore nouvelle dose
De coups de poing. Pour voir un fait si curieux*

On tend le col , on ouvre & la bouche & les yeux ;

On ne sourcille pas, on retient son haleine ;

Et c'est avec raison , l'objet en vaut la peine

Les lapins se battoient. Et leurs pieds & leurs dents

Ne se reposoient guère.

Nos badauts bien contents

Avec plaisir les voyoient faire.

Je n'étois pas de même & je criai, „ pourquoi,

„ Pauvres lapins , pourquoi vous battre ?

Des cinq j'en entendis très-distinctement quatre

Me répondre avec feu : „ je veux donner la loi

„ Sur le glaçon , il est à moi ,

„ Fen suis le souverain , le Roi.

Puis en chorus : „ toi , le Roi , toi ?

„ A quel titre ? — A droit de conquête ”

Je repris : „ le Royaume à l'instant va périr ;

„ Voyez donc la mort qui s'apprête ;

*„ Du moins mourez en paix, puis qu'il vous faut
mourir.*

Le cinquième réplique : „ il sied bien à des hommes

„De nous prêcher la paix. Je fais bien que nous sommes

„En nous battant ainsi des enragés, des fous :

„Mais hélas ! sur ce point l'êtes vous moins que nous ?

„Vous vous faites la guerre

„Pour un morceau de terre,

„Au même instant que le trépas

„Va l'ouvrir sous vos pas”.

Le sermon auroit pu s'étendre,

Mais, crac, contre l'arche du pont,

Combattans & prêcheurs déjà tout est à fond.

Je crois que mes badlants ne purent pas comprendre

Le discours, mais du fait ils furent les témoins

Et ne s'en battirent pas moins.

Le peu d'espace qui nous reste nous oblige à renvoyer au Trimeltre prochain les autres Fables que nous avions de dessein de rapporter.

PROVINCES-UNIES.

UTRECHT. A. van Paddenburg a imprimé : *Dissertatio Philosophica Inauguralis de Elementis, quam -- pro gradu Doctoratus & Magisterii summisque in Philosophia & Artibus Liberalibus honoribus & privilegiis rite ac legitime consequendis, publico examini submittit*

mittit GERARDUS ARNOLDUS TAETS
 AB AMERONGEN, *Trajectinus*, ad diem
 22 Octobris 1773. in-4°. pp. 92. Ceux qui
 font des Recueils de bonnes Dissertations
 philosophiques, ne doivent pas négliger d'ac-
 quérir celle-ci: il en est peu qui méritent
 autant d'être conservées. Elle suppose beau-
 coup de lumières, de travail, & de sagacité;
 & l'on doit se réjouir de voir un jeune Gentil-
 homme cultiver les Sciences avec tant de
 goût & de succès. Les Elémens dont Mr.
 le Baron d'AMERONGEN traite sont les
 Elémens *physiques*, ou les *Elémens des corps*.
 Il expose dans un premier Chapitre & il
 discute les opinions des Philosophes sur ce
 sujet. Les uns supposent que les élémens
 ou les principes des corps sont purement
 métaphysiques, incorporels & sans étendue;
 les autres croient qu'ils sont matériels &
 corporels. Ces deux Sectes générales se
 subdivisent encore en diverses branches,
 que notre Auteur indique sommairement, &
 sur lesquelles il s'explique avec autant de
 justesse que de modestie. Pour lui il ne dou-
 te pas que tous les corps ne soient compo-
 sés de parties individuelles, élémentaires &
 matérielles, que l'art ne sauroit diviser, &
 que tous les changemens qui surviennent

que les corps ne peuvent altérer. Dans le second Chapitre il recherche quelles sont ces parties ou ces corpuscules simples & primitifs d'où résultent les corps. Ce sont, suivant lui, l'eau, la terre, le sel, le feu, le mercure, l'air, l'éther ou la matière électrique. Quant à l'air fixe, dont on parle tant aujourd'hui, & que l'on veut ériger en élément, Mr. D'AMERONOEEN croit que ce n'est autre chose que l'air commun, mais corrompu en quelque sorte par des particules aqueuses, salines & huileuses. Il rapporte à ce sujet diverses expériences curieuses faites par le célèbre Mr. *Hahn*, sous lequel il a eu le bonheur d'étudier, & il les accompagne de quelques figures très bien dessinées & gravées. Le troisième & dernier Chapitre n'est pas moins intéressant que les deux premiers. L'habile Auteur y recherche si les élémens peuvent se convertir l'un dans l'autre, & il se décide pour la négative. Ici encore on trouve plusieurs expériences qu'il a faites avec Mr. *Hahn*, & d'où il résulte que l'eau ne se convertit point en terre comme plusieurs Philosophes anciens & modernes l'ont cru.

Le même Libraire a imprimé : *Conspectus Historiae Criticae Comitatus Hollandiae & Zee-*

Zelandiae, Auctore A. KLUIT. *Accedit ejusdem Epistola ad Virum Amplissimum P. H. van de Wall, Delegatis Ordinum Hollandiae adscriptum, de nonnullis quae in nupera Editione Chronici vernaculi Rhythmici Aemilii Stoke occurrunt*; 1773. in 4o. pp. 85. M. KLUIT, dont nous avons eu occasion de parler diverses fois dans ce Journal; est connu pour être un des plus habiles Critiques de ces Provinces. On apprendra donc avec plaisir qu'il se propose de publier, dans une suite de Dissertations, une Histoire Critique du Comté de Hollande & de Zeelande. Ces Dissertations seront au nombre de quinze, dont la première contiendra la fameuse Chronique d'Hollande connue sous le titre de *Chronique d'Egmund* (1), & qui s'étend depuis l'an 647. jusqu'en 1203. Ce sont les plus anciennes Annales qu'il y ait de ce Pays. Feu M. Meermann en avoit un Manuscrit très bien conservé, & accompagné de variantes tirées des MSS. de Douze, de Sriverius, de Westphalen &c. Il permit à M. KLUIT d'en tirer copie, & le Public va désormais en jouir. Les sujets des 14. au-

treiz
(1) Elle porte ce nom parce qu'elle a pour Auteur un Moine d'Egmund.

tres Differtations font indiqués dans le *Proſpectus* que nous annonçons, & ils font bien propres à piquer la curiosité de ceux qui aiment l'ancienne Histoire de ces Provinces. Vient ensuite une longue & savante Lettre à M. *van de Wall*, Député de la Ville de Dordrecht aux Etats d'Hollande. Ce Seigneur, profondément versé dans l'Histoire de la Patrie, publia il y a trois ans & accompagna d'excellentes Notes une Chartre qui contient un Traité fait en 1200 entre *Henri I.* Duc de Brabant, & *Thierry VII.* Comte d'Hollande, Traité par lequel Thierry se déclare *Homme lige* ou *Vassal* du Duc, & reçoit de lui en fief toute la Sud-Hollande. Cette Chartre a paru suspecte au célèbre M. *Huydecoper*, & dans la belle Edition qu'il a donnée de *Melis Stoke* il a fait les plus grands efforts pour prouver qu'elle est supposée. M. *Kluit* en soutient au contraire l'authenticité, il examine les argumens de M. *Huydecoper*, & il nous paroît qu'il les réfute avec beaucoup de solidité.

Proeven van den tegenwoordigen smaak der Hoogduitschers in zaken van Godgeleerdheid en Wysgeerte; Tweede Stuk, behelzende drie Ver-

Verbandelingen over zeer gewichtige Onderwerpen, allen overgenomen uit D. JOHANN GOTTLIEB TÖLLNERS Theologische Untersuchungen of Godgeleerde Onderzoekingen. Met een voorbericht en ettelyke aanmerkingen van der Vertaler; c. à d. Essais du goût actuel des Allemands sur les matières de Théologie & de Philosophie, Seconde Partie contenant trois Discours sur des sujets très importants par M. le Dr. TÖLLNER &c. avec une Préface & quelques Notes du Traducteur; 1773. grand 8o. de 107. pp. chez J. van Schoonhoven & Comp. Lors que nous rendîmes compte, il y a quelque temps (2), de la première Partie de ces Essais, nous espérions qu'ils seroient continués, & nous le souhaitions vivement, persuadés comme nous l'étions qu'ils pourroient être de la plus grande utilité aux lecteurs Hollandois. Nous avons donc reçu cette seconde Partie avec beaucoup de joie; mais elle a été fort modérée en voyant dans l'Avertissement du Traducteur, qu'il est à craindre que cette excellente entreprise ne soit abandonnée, & notre surprise

(2) *Bibl. des Sc.* Tom. XXXIX. pag. 226. & suiv.

se est extrême d'apprendre que c'est parce que l'Ouvrage a très peu de débit. Il seroit presque incroyable qu'en Hollande, où certainement on lit autant & peut-être plus que dans quelque autre Pays que ce soit, un aussi bon Ouvrage que celui-ci trouvât si peu d'acheteurs, si depuis quelque temps il ne s'étoit répandu un préjugé contre plusieurs Théologiens & Philosophes Allemands. Quelques Orthodoxes rigides & intolérans leur font non seulement un crime de leur modération & de leur amour pour la Tolérance, mais les soupçonnent encore de penser trop librement sur certains dogmes, & de n'être pas même fort éloignés du Socinianisme. La première Partie des *Essais* auroit bien du cependant les rassurer, au moins sur le dernier article, car tous les morceaux qu'on y a traduits sont du Dr. TÖLLNER, l'un des plus habiles & des plus judicieux Théologiens de ce Siècle, & qui ne doit pas être soupçonné d'approcher des Sociniens depuis l'excellent Ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Mes Convictions*, & dont nous avons parlé dans ce Journal (3). Mais s'il pou-

voit

voit rester encore quelques doutes à ce sujet, ils ne sauroient manquer d'être dissipés par la seconde Partie des Essais que nous annonçons actuellement. Dans les trois Discours qui s'y trouvent, M. TÖLLNER s'explique de la manière la moins équivoque sur la Divinité & sur la satisfaction de Jésus Christ. C'est-ce qui a déterminé M. PETSCH (4) à traduire de préférence ces trois Ecrits, pour édifier ses Compatriotes sur l'Orthodoxie des Auteurs Allemands dont il se proposoit de leur faire connoître les Ouvrages. Il faut espérer que cette nouvelle tentative sera fructueuse, & que les amis de la Religion & de la vraie Philosophie se hâteront d'acquérir un Recueil si digne d'eux, & mettront ainsi le Traducteur & le Libraire en état de continuer à enrichir le Public Hollandois des productions de nos voisins. On peut s'en rapporter à M. PETSCH sur le

(4) C'est le nom du Traducteur: nous l'ignorions lors que nous annonçâmes la première Partie de ces Essais; mais ce n'est plus un secret, & nous espérons qu'il ne trouvera pas mauvais que nous l'ayons nommé: c'est la meilleure manière de recommander cette Traduction.

le choix : connu lui même par divers bons Ouvrages de Théologie & de Philosophie, il ne se déterminera que pour des morceaux exquis, & les notes dont il les accompagnera leur donneront un nouveau prix. Des trois Discours qu'il vient de traduire le premier roule sur *Heb. I. 10-12.* M. TÖLLNER y prouve que S. Paul attribue la Création du Monde à Jésus Christ, & que selon la doctrine de l'Apôtre le Fils de Dieu ne fauroit être une simple Créature. Le second Discours, qui est un des meilleurs que nous ayons jamais lus, est destiné à montrer par l'Ecriture & par la raison, que la reconnoissance & la confiance sont l'essentiel de la piété & de la Religion, & que la meilleure méthode que l'on puisse employer pour convertir les hommes & pour les sanctifier c'est de tâcher de leur inspirer ces sentimens. Enfin dans le troisième Discours, l'habile Auteur recherche quel est l'usage de la Philosophie dans la Religion, & ce que c'est que traiter philosophiquement des matières de Théologie.

Le même Libraire a mis en vente le second

cond Tome de l'*Itinéraire d'Italie*, par M. VOLKMANN. C'est un Volume in 8o. de 347. pp.

Instructions d'un Père à son Fils. Tendimus ad coelestem Patriam ; 1774. chez H. Spruit vol. in 8o. de 169. pp. Cet Ouvrage, qu'on ne sauroit trop recommander aux Pères de Famille, nous occupera le Tri-mestre prochain.

GRONINGUE. H. Spandaw a imprimé: *Dissertatio Medica Inauguralis de Respiratione Volucrum quam -- pro gradu Doctoratus summisque in Medicina honoribus ac privilegiis, rite & legitime capeffendis publico ac solemni examini submittet* LADISLAUS CHERNAK, Pannonius die 25 Aug. 1773 in 4°. C'est encore là une de ces Pièces Académiques qui font beaucoup d'honneur à leurs Auteurs, & qui méritent d'être connues & conservées. M. CHERNAK est un digne Disciple de M. Camper, & dans cette Dissertation sur la respiration des Oiseaux, il rapporte plusieurs expériences très curieuses que cet Homme célèbre a faites sur ce sujet. On sait qu'il a découvert que dans plusieurs Oiseaux la respiration

s'o-

s'opère aussi par les cavités des os. Notre jeune Médecin emploie le troisième & le principal Chapitre de sa Dissertation à prouver & à expliquer ce singulier mécanisme, après avoir traité dans les deux premiers Chapitres de la respiration en général, & de celle des Oiseaux en particulier telle qu'elle avoit été conçue par les Naturalistes avant les découvertes de M. Camper.

FRANKER. Nous devons aussi recommander une Dissertation très intéressante que G. Coulon a imprimée sous ce titre : *Specimen Historico-Politico Juridicum Inaugurale, exhibens nonnulla de Reformationibus Civitatum, quæ pro gradu Doctoratus, summisque in utroque Jure honor. ac privil. rite ac legit. conf. Eruditorum examini submittit* LAMBERTUS JULIUS VITRINGA, *Arnhemia-Gelrus - ad diem 15 Julii 1773. in 4º. pp. 81.* Il s'agit de la Réformation des Sociétés tant Ecclésiastiques que Politiques. L'Auteur traite ce sujet si délicat avec beaucoup de sagesse, & il recherche successivement dans trois Parties quels sont les cas où la réforme est nécessaire, quelles sont les personnes qui ont le droit de la demander & de l'opérer, enfin quelles sont les règles qu'il

qu'il faut suivre & les ménagemens qu'on doit observer en réformant.

AMSTERDAM. *Discours sur l'Histoire Ancienne des Egyptiens, des Cartaginois, des Assyriens, des Caldéens, des Perses, des Grecs; des Rois de Syrie, d'Egypte, de Pont, d'Arménie. Avec un Abrégé de la Géographie ancienne, & une Carte de l'ancien Continent. Pour faciliter aux jeunes Personnes de l'un & de l'autre Sexe, l'étude de l'Histoire, & l'intelligence des Auteurs anciens & modernes, & pour se former une idée générale du Gouvernement des Peuples de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe; chez J. H. Schneider 1774. grand in 12. d'environ 300. pp.* Le titre si détaillé de cet Ouvrage nous dispense d'en donner une notice étendue. On voit qu'il ne faut pas s'attendre à y trouver de la critique, de savantes recherches, des discussions Chronologiques. C'est un Discours sur les Nations les plus célèbres de l'Univers, & principalement sur le système de leur Gouvernement, de leur Politique, de leur ambition, & de leur Puissance. En parcourant ce tableau on pourra y discerner les causes de leur accroissement, de leur durée

rée & de leur chute. L'Auteur ne parle qu'en passant des Romains, parce que cette matière doit être traitée à part, ou plutôt parce qu'elle l'a déjà été dans divers excellens Ouvrages.

Lettres Secrettes touchant la dernière Guerre. Troisième Partie. Nouvelle Edition. Auxquelles on a ajouté des Remarques sur l'Ouvrage intitulé: Essai Général de Tactique; & une Notice historique de l'Etat Militaire de Prusse jusqu'au commencement de 1771. A Francfort, & se trouve à Amsterdam 1773 grand in 12. de 118 pp.

César Noel Guérin, a imprimé une Traduction Hollandoise de l'excellent Ouvrage de feu Mr. J. J. ZIMMERMAN, de *crimine baretificationis, ejus causis, & remediis*. Nous en rendrons compte le Trimestre prochain. Voici le titre de la Traduction: *De Kettermakery in baare verkeerdheid en waare oorzaaken voorgedragen, en de mid-delen daar tegen aangewezen; door J. J. ZIMMERMAN, in deszelfs Leeven Professor der H. Godgeleerdheid te Zurich, en Medelid van het Koninglyk Pruissisch Genootschap der Weetenschappen. Uit het Latyn vertaald; 1773. grand 8°. de 435 pp.*

DOR.

DORDRECHT. Mr. le Dr. BODDAERT vient de traduire en Latin & en Hollandois l'excellente *Histoire Naturelle des Dents de l'Homme*, écrite en Anglois par Mr. J. HUNTER. Ces Traductions forment un Volume in 4°. d'environ 200 pp. avec beaucoup de figures, imprimé chez A. Bluffé & Fils, 1773. Nous en rendrons compte le Trimestre prochain.

LA HAYE. *Magasin des petits Enfans, ou Recueil d'Amusemens à la portée de leur Age, suivi de deux Traités instructifs & éducatifs. Par Mademoiselle DE LOS-RIOS, Maîtresse de Pension.* Chez P. F. Goffe; & se vend à la Société Typographique, rue St. Jacques à Londres 1774. in-12. de pp. 144. Les Contes des Fées qu'on a coutume de donner aux Enfans pour leur inspirer le goût de la lecture, ont bien des inconvéniens; sans doute que Mlle. DE LOS RIOS les a sentis puis qu'elle n'a rien mis de merveilleux dans le petit Ouvrage qu'elle dédie à ses Elèves. Le titre qu'il porte réveille l'idée des *Magasins* de Mado. de Beaumont; cependant il est fait sur un tout autre plan. Les XXXIX Chapitres, qui composent à peu près la moitié du Volume, renferment chacun une petite histoire: ces ré-

cits offrent de bonnes leçons de morale & de conduite , & roulent tantôt sur les défauts auxquels les Enfans sont sujets & les suites fâcheuses que ces défauts entraînent, tantôt sur les bonnes qualités qu'ils doivent acquérir & les avantages qui en résulteront pour eux. Les morceaux qui remplissent le reste du Magasin ; ne sont pas destinés sans doute pour des lecteurs du même âge & nous paroissent devoir être mis en réserve. Ce sont des préceptes d'un Père à ses Enfans, sur ce qui regarde les divers incidens de la vie ; sur le genre de vie que l'on doit choisir & sur la manière dont on doit vivre dans sa profession ; sur les devoirs de la conscience ; sur la vraie & fausse dévotion &c. &c. Ce petit Traité est suivi du *Porte-Feuille de Milord Kint*, traduit de l'Anglois par Mlle DE LOS RIOS : c'est un recueil de sentences auxquelles on fait succéder encore d'autres maximes en vers & en prose.

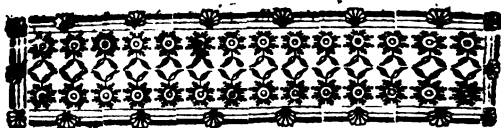
Le même Libraire a imprimé & débite un très bon Ouvrage, dont nous rendrons compte incessamment. En voici le titre : *Traité des Loix Civiles, par Mr. DE P. DE T.* 1774 grand 8o. deux Parties, dont la 1^{re} 216 pp. & la 2^e. 279.

Now

OCTOB. NOVEMB. DECEMB., 1773. 505

NOUS nous bâtons de faire part au Public de la LISTE des morts de différentes maladies dans le cours de l'année 1773. On peut toujours compter sur son authenticité & sur son exactitude : nous la tenons du respectable Magistrat qui a bien voulu nous communiquer les Listes précédentes.





T A B L E
D E S
M A T I E R E S,
Contenues dans le Quarantième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E.

A.

A *Académie Roy. des Sciences & B. L. de Berlin* 1r. Extr. du 1r. Tome de ses *Nouveaux Mémoires* 1. 11d Extr. 247.

Adam (MM. R. & J.), ann. de leurs Ouvr. d'Architecture, 207.

Addison, jugement sur ses *Remarques sur l'Italie*, 316.

Afflictions, leur utilité 139 & suiv. adoucissements qu'on y trouve 143 & suiv.

Agrigente, voyez *Girgenti*.

Ai.

TABLE DES MATIERES.

- Aikin* (MM. A. & A. L.); notice de leurs
Oeuvres mêlées 465.
- Alexandre le Grand*, son caractère. 29.
- Allégories*, Extr. d'une Differtat. sur les an-
ciennes Allégories 179. tout étoit allégo-
rique dans l'Antiquité 180 & suiv.
- Allemands*, voyez *Essais*.
- Alnooman*, trait de la vie de 'ce Roi des
Arabes, 217.
- Ame*, preuves de son immortalité 105. 412.
& suiv.
- Amenités Littéraires*, jugement sur cet Ouvr.
226.
- Amérongen*, (Mr. d'), notice de sa Differ-
tat. sur les Elémens 490-
- Ami*, qualités que doit avoir un vrai Ami,
163.
- André*, (Mr.), ann. de son Opéra Comique
intit. *Le Potier* 240.
- Anglois*, pourquoi les Suicides sont si fré-
quens parmi eux 302.
- Anguille tremblante*, précis d'un Mémoire
de Mr. Schilling sur ce poisson 12 &
suiv.
- Arc-en-Ciel* (description d'un triple), 18.
- Architecture*, ann. des Ouvr. de MM. R. &
J. Adam sur l'Architecture 207.

T A B L E

Art Dramatique, son origine, ses progrès
&c. 62.

Auguste, son caractère 39.

Avoine sauvage 395.

B.

B *Arbeu du Bourg* (Mr.), notice de la
Traduct. Franç. des *Oeuvres* de Mr.
Franklin, 471.

Borette, (Mr.), jugement sur son *Ouvrage*
sur l'*Italie* 319.

Beguelin (Mr.), notice de son *Mémoire*
sur l'*indifférence d'équilibre*. 20.

Bibliothèque Françaises de la Croix du Maine
& de du *Verdier de Vauprivas*, nouv. Edit.
1^r Extr. 353.

Biscari (le Prince de), va publier une des-
cription des *Antiquités* de Catane 398.

Bitaubé (Mr.), précis de son *Discours* sur
Molière 255 & suiv. 1^r. Extr. de son Poë-
me de *Guillaume* 334.

Bladb (Mr.), ann. de son Ouvr. sur les In-
sectes 210.

Blainville, jugement sur son *Voyage d'Italie*
317.

Boccage (Mme du), jugement sur ses *Let-
tres sur l'Italie*, 315.

B.

DES MATIÈRES.

Botaniste Universel (Le), ann. de cet Ouvr.
de Mr. *Weston*, 207.

Boubier (le Président), ses remarques sur
les *Biblioth. Franç. de la Croix du Maine* & de du *Verdier* 356.

Bres (Mr.), ann. de son Edition des *Ouvrages*
de *Molière*, avec des Remarques &c. 226.

Breval, (Mr), jugement sur ses *Observations*
sur l'*Italie* 316.

Burnet, jugement sur son *Voyage d'Italie*,
316,

Burnet de Manbodo (Mr.), Ir. Extr. de
son Ouvr. sur l'*Origine & les progrès du*
Langage 372.

Burnet (le Dr.), ann. de son *Etat présent de*
la *Musique* 208.

C.

C*aptifs* (Confrairie pour le rachat des),
385.

Castillon (Mr. de), précis d'un Mémoire
où il tâche de concilier *Descartes* & *Locke*
249.

Catane, beauté de cette Ville 397. ses anti-
quités 398.

Caton le Censeur, son caractère 31.

T A B L E

Catt (Mr. de), notice de son Discours sur
les *Physionomies* 271 & suiv.

Charybde, n'est presque plus redoutable.
406.

Chataigner d'une grosseur prodigieuse, 403.

Châtelain (Mr.), Extr. de son Ouvrage sur
l'Éducation des Enfans 149.

Chefs-d'Oeuvre Dramatiques, Extr. du I.
Tome de cet Ouvr. de Mr. Marmontel
59.

Chernak (Mr.), notice de sa Dissert. sur la
respiration des Oiseaux 499.

Chinois, voyez *Peau*.

Chinoise (Langue), son extrême difficulté
213.

Cochin (Mr.), jugement sur son *Voyage pit-
toresque* 313.

Comédie, son origine, ses progrès &c. 62.

Condorcet (Mr. le Marquis de), notice de
ses *Eloges des Académiciens* &c. 221.

Condottieri, brigands dans le moyen âge
323.

Cornuel (Made), bon mot de cette Dame
227.

Coutumes, (attachement aux anciennes),
24.

Croix (la) du *Maine*, nouv. Edit. de la
Biblioth. François I. Extr. 353.

Cur.

DES MATIERES.

Curtis (Mr.), ann. de son Ouvr. sur les Insectes 210.

D.

D *Annemarck*, naissances, morts, & mariages dans les Etats du Roi de Danemarck en 1772, 235.

Debrezin, (Terre de), sa description 7.

Délices de l'Italie, jugement sur cet Ouvr. 313.

Démofthène, son caractère 26 & suiv.

Descartes, voyez *Castillon*.

Dictionnaire du Nouveau Testament, ann. de cet Ouvr. de Mr. *Teller* 236.

Discours sur l'Histoire ancienne des Egyptiens, des Cartaginois &c. Ouvr. ann. 501.

Dissertation sur les Miracles, IIIe Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Farmer* 44.

Doeveren (van), voyez *Inoculation*.

Dramatique (Art), son origine 62.

Drury (Mr.), ann. de ses *Eclaircissemens sur l'Histoire Naturelle* 209.

Dumas (Mr.), I. Extr. de son *Traité du Suicide* 131. II. Extr. 283.

T A B L E

E.

Education des enfans, objet qu'il faut s'y proposer 151 voyez *Enfans*.

Egyptiens, voyez *Peau*.

Elémens des corps, précis d'une Dissertat. sur ce sujet 490 & suiv.

Elémens d'Histoire Générale, par Mr. Millot, II^d. Extr. 24. ann. des *Elémens de l'Hist. Moderne* 473.

Eloges des Académiciens de l'Acad. Roy. des Sciences depuis 1666 jusqu'en 1699, notice de cet Ouvr. de Mr. de Condorcet, 221.

Encre, voyez *Lambert*.

Encyclopédie d'Yverdon, Extr. du 24^e Tome de cet Ouvr. 411.

Endor, voyez *Pythoniſſe*.

Enfans, quand il faut les instruire de la Religion 154. diverses maximes sur l'éducation des enfans 156 & suiv. Extr. d'un Ouvr. de Mr. Châtelain sur l'éducation des enfans 149. *Questions pour être adressées aux Enfans*, notice de cet Ouvr. 228. *Magasin des petits Enfans*, notice de cet Ouvr. 503.

Envies des femmes grosses, voyez *Imagination*.

Eptire d'une Femme à son Mari 166.

Eptire

DES MATIÈRES.

Épître d'une Mère à sa Fille âgée d'un mois.
200.

Épopée, peut-elle se passer de merveilleux
342 & suiv.

Équilibre, voyez Liberté.

*Essais du goût actuel des Allemands sur les
matières de Théol. & de Philos, notice de
la 2e Partie de cet Ouvr. 494 & suiv.*

*Être éternel (Développement de la notion de
l'), précis de ce Mémoire de Mr. Sulzer*
248.

*Etna, vue admirable qui s'offre aux yeux
sur le sommet de ce Mont 400.*

F.

Fables, voyez *Mythologie.*

Fables nouvelles, par Mr. Imbert, Extr. 445.

— par Mr. Boissard, Extr. 445. *Le Ma-
ronnier d'Inde & le Fraiser 448. Le Co-
chet & la Pie 451. La Caille & la Per-
drix 451. L'Histoire 455. Les Lapins sur
les glaçons 487. notice des Fables de Mr.
le Monnier 486 & suiv.*

Fables, voyez Mythologie.

*Falconnet (Mr.), ses remarques sur les Bi-
blioth. de la Craix du Maine & de du Ver-
dier 356.*

Far.

T A B L E

Farmer (Mr.), IIIe Extr. de sa *Dissertas.*
sur les *Miracles* 44.

Fas & nefas, étymologie de ces mots 188.

Félice (Mr. de), Extr. du 24^e. Tome de
son *Encyclopédie* 411.

Ferber (Mr.), ann. de ses *Lettres sur l'Ita-*
lie, 233.

Fite (Mme de la), I^r. Extr. de sa Traduct.
Franç. de l'*Histoire de la Conversion du*
Comte Struensée 98.

Fontenelle, son éloge 224.

France, extrait d'un Discours sur les pro-
grès des Lettres dans ce Royaume 360
& suiv.

Franklin, (Mr.), notice de la Traduction
Françoise de ses *Oeuvres* 471.

G.

Gébelin (Mr. de), I^r. Extr. de son *Monde*
primitif analysé & comparé avec le
Monde moderne 170.

Générosité d'un Arabe 219.

Girgenti, agréable situation de cette Ville
388. monumens qui s'y voient de l'ancien-
ne Agrigente 389 sa population 391.

Gléditsch (Mr.), notice de son Mémoire
concernant la *Terre de Debrezin* 7.

Goens

DES MATIÈRES.

Goens (Mr. van), Lettre qu'il écrit aux Auteurs de la *Biblioth. des Sc.* 91.

Grains, moyen de les conserver plusieurs années 391.

Granger (Mr.), ann. de son Sermon sur le travail 465.

Grèce, Extr. d'un Voyage dans la Grande Grèce 381.

Grosley (Mr.), jugement sur ses Observations sur l'Italie 313.

Guillaume, 1r. Extr. de ce Poëme de Mr. Bitaubé 334.

Guisehardt (Mr.), ann. de ses *Mémoires Critiques & Historiques* &c. 235.

H.

H **Abermann** (Mr.), ann. de sa Dissertation sur l'abus d'enterrer dans les Villes 233.

Harpe (Mr. de la), notice de la Préface qu'il a mise à la tête d'un nouveau Vol. des Lettres de M^e. de Sévigné 479.

Hébreu (L') n'est pas la Langue primitive 174.

Hefs (Mr.), ann. de son *Histoire de la vie de Jésus Christ* 230.

His-

T A B L E

Histoire (Philosophie de l'), notice d'un Mé-
moire sur ce sujet 267.

Ecclesiastique (Remarques sur l'), ann.
de cet Ouvr. du Dr. Fortin 204.

————— par Mr. Schroeck, ann.
du 3^e Tome de cet Ouvrage 238.

————— de l'Art de l'Antiquité, par Mr.
Winckelmann, Prospectus de cet Ouvr. 92.

Naturelle (Eclaircissemens sur l'), ann.
de cet Ouvr. de Mr. Drury 209.

————— Générale (Elémens d'), 11d. Extr.
de cet Ouvr. de Mr. Millet, 24. ann. des
Elémens de l'Hist. Moderne, 473.

————— d'Irlande, par Mr. Leland, Ouvr.
ann. 205. par Mr. Wynne, jugement sur
cet Ouvr. 206.

————— de la Vie de Mahomet, par Mr. Tur-
pin, notice de cet Ouvr. 214.

————— Jésus-Christ, par Mr.
Hefs, Ouvr. ann. 230.

————— Nader Shab, par Mr.
Jones, Ouvr. ann 469.

————— du Bas Empire, par Mr. le Beau,
notice des T. 15 & 16. 473.

DES MATIÈRES.

I.

J *Aques* I: 5-8. explication de ce passage
124.

I dées innées, ce que Descartes entendoit
par là 250 & suiv.

Jésuites, bien & mal qu'ils ont fait 434 &
suiv.

Imagination des femmes grosses, ce qu'il
faut penser de la prétendue influence
qu'elle a sur l'enfant 428.

Immortalité de l'ame, preuves que la raison
en fournit 105. 412 & suiv.

Inoculation, voyez *Vieuxseux*. Elle est pra-
tiquée avec succès à Leyde par Mr. van
Doeveren 460.

Insectes, description de 220 espèces d'In-
sectes par Mr. *Drury* 209.

Introduction à la connoissance des Insectes,
par MM. *Bladb & Curtis*, Ouvr. ann.
210.

Instructions d'un Père à son Fils, Ouvr. ann.
499.

Jones (Mr. *W.*), ann. de son *Histoire de*
Nader Shab 469.

Fortin (le Dr.), ann. de ses *Remarques*
sur l'*Histoire Ecclésiastique* 204.

Ir.

T A B L E

Irlande (Histoire d'), ann. de cet Ouvr. de Mr. Leland 205. & d'une autre Hist. du même Pays par Mr. Wynne 206.

Italie (Lettres sur l'), ann. de cet Ouvr. de Mr. Ferber 233. *Itineraire d'Italie*, 1^r. Extr. de cet Ouvr. de Mr. Volkmann 308. jugemens sur les divers Voyages d'Italie 311 & suiv. fausseté des préjugés qu'on a contre l'Italie 321. ce Pays est bien différent de ce qu'il étoit il y a 2 ou 3 Siècles 322 caractère des Italiens modernes 325.

Juvigny (Mr. Rigoley de), 1^r. Extr. de sa nouv. Edit. des *Bibliothèques de la Croix du Maine & de du Verdier de Vauprivas* 353.

K.

K *Eyszler*, éloge de son *Voyage d'Italie*, 319.

Kluit (Mr.), notice de son *Prospectus* d'une *Hist. Critique du Comté de Hollande & de Zeelande*, 492.

Kretschmar (Mr.), ann. de sa nouv. Edit. des *Poésies de Lotichius* 237.

DES MATIÈRES.

L.

L Abat (le P.), jugement sur les Voyages
en Italie & en Espagne 313.

Lambert (Mr.), notice de son Mémoire sur
les Porte-lumières appliqués à la Lampe
10. & de ses Observations sur l'Encre &
le Papier 11.

Lampe, voyez *Lambert*.

Lande (Mr. de la), éloge de son Voyage
d'Italie 310. son Livre sert de base à l'I-
tinéraire de Mr. *Volkmann* ibid.

Langage (De l'origine & des progrès du),
1r. Extr. de cet Ouvr. 372.

Langue primitive, elle n'est point perdue,
elle existe dans toutes les Langues actuel-
les, & il n'est pas impossible de l'en re-
tirer 175.

—— *Françoise*, combien elle s'est perfec-
tionnée 364.

Lectiones Exoeticae, Extr. de cet Ouvr. de
Mr. *Nieuwland* 121.

Leland (Mr. T.), ann. de son *Histoire d'Ir-*
lande 205.

Lesfing (Mr.), ann. de son Ouvr. intit. *Pour*
l'Histoire & la Littérature 239.

Lettre aux Auteurs de cette *Bibl.* sur les
Tome XL. Part. II. S 12.

T A B L E

ravages que la petite Vérole a faits à Leyde 457.

Lettres, leurs progrès en France 360 & *suiv.*

Lettres édifiantes & curieuses des Missionnaires de la C. de Jésus, notice du 29^e Vol. de cet Ouvr. 210.

Secrettes touchant la dernière Guerre, ann. de la 3^e. Partie de cet Ouvr. 502.

Liberté d'indifférence, ce qu'il faut en penser 20.

Liste des morts à Leyde pendant 14 ans 463.

- - de différentes maladies à la Haye (en 1773. 506.

Locke, voyez *Castillon*.

Lotichius Secundus (P.), ann. d'une nouv.

Edit. de ses Poésies 226.

M.

M *Agustin des petits Enfans*, par Mlle de Les-Ries, notice de cet Ouvr. 503.

Magiciens de Pharaon, ce qu'il faut penser de leurs prestiges 44. & *suiv.*

Magistrats, on trouve un grand nombre de Magistrats dans la liste des Savans du Siècle passé 222.

Mahomet (Histoire de la Vie de), notice de cet Ouvr. de Mr. Turpin 214. ce qu'il faut penser de Mahomet 219.

Mal-

DES MATIERES.

Malthe, population de cette Isle 392. mœurs dépravées de ses habitans 393.

Marck (Mr.), ann. de ses *Observata Medica* 236.

Marggraff (Mr.), notice de son Mémoire sur la Tortue d'Allemagne 5. & suiv.

Marmontel (Mr.), Extr. de son Recueil intit. *Chefs-d'Oeuvre Dramatiques* 59.

Mazara, confrairie établie dans cette Ville pour le rachat des captifs 384.

Meckel (Mr.), ann. de son Mémoire sur les liquides secretoires du corps humain 9.

Mémoires (Nouveaux) de l'Acad. Roy. de Berlin 1r Extr. du Tom. I. 1. second Extr. 247.

—— *Critiques & Historiques*, par Mr. *Guisebardt*, Ouvr. ann. 235.

Merian (Mr.), notice de son Mémoire sur le *Problème de Molyneux* 21.

Merveilleux, en faut-il dans l'Epopée 342. & suiv. ses divers genres 347.

Massine, beauté de sa situation 404. le commerce y est presque entièrement tombé 405.

Méthodistes d'Angleterre, leur fanatisme 82 & suiv.

Millot (Mr. l'Abbé), IId. Extr. de ses *Elé-*

T A B L E

mens d'Histoire Générale 24. ann. de ses
Elémens de l'Hist. Moderne 473.

Miracles (Dissertation sur les), IIIe Extr.
de cet Ouvr. de Mr. Farmer 44. ann. des
Sermons du Dr. Owen sur les Miracles
205.

Molière, ann. d'une nouv. Edit. de ses
Oeuvres, avec des Remarques &c. par
Mr. Bret, 226. son éloge par Mr. Bitau-
bé 255 & suiv.

Molyneux, voyez *Mérian*.

Monbaddo (Mr. J. Burnet de), I. Extr.
de son Livre intit. *De l'origine & des pro-
grès du Langage*, 372.

*Monde (Le) primitif analysé & comparé
avec le Monde moderne*, I. Extr. de cet
Ouvr. 170.

Monnoye (Bernard de la), ses remarques
sur les *Biblioth. Franç. de la Croix du Mai-
ne & de du Verdier* 354.

Montagne (Michel de), n'étoit point un
Incrédule 471. ann. d'une Dissertat. de
*Dom de Vienne sur la Religion de Monta-
gne* 470.

Montesquieu (Mr. de), réfutation de ce
qu'il dit en faveur du Suicide dans une
de ses *Lettres Persannes* 288 & suiv.

Mum.

DES MATIERES.

Munter (Mr.), 1r. Extr. de la Traduct. Franç.
de son Ouvr. intit. *Histoire de la Converse*
son du Comte Struensee 98.

Musique, voyez *Burney*.

Mythologie, elle ne doit pas être expliquée
historiquement 182, mais allégoriquement
184 & *juiv.*

N.

N *Ader Shab*, Roi de Perse, son Histoire
par Mr. Jones 469.

Nicolas (Mr. F.), ann. de son Ouvr. intit.
La Vie & les opinions de Sebaldus Nothman-
ker 235.

Nieuwland (Mr.), Extr. de ses *Lectiones E-*
xegeticae 121

O.

O *Œuvres de Mr. Franklin*, traduites en
Français 471.

Oiseaux, notice d'une Dissert. sur leur res-
piration 499. dans quelques Oiseaux la
respirat. s'opère aussi par les cavités des
os 450.

Orbessan (Mr. le Marquis d'), jugement sur
ses *Lettres sur l'Italie* 315.

Orge sauvage 395.

P E T I T A I B L E

Origine & progrès du Langage, In. Extr. de
ce Livre 372.

Orr (Mr. J.), ann. de ses *Sermons* 464.

Owen (le Dr.), ann. de ses *Sermons-sur les*
Miracles 205.

P.

P *Alerme*, population de cette Ville 383.
Papier, voyez *Lambert*.

Peau (Mr. de), ann. de ses *Recherches sur les*
Egyptiens & les Chinois 234.

Pekin, le froid y est excessif en hiver aussi
bien que la chaleur en été 211.

Parnety, voyez *Phyonomie*.

Prejch, (Mr), notice de la 1^{re} Partie de ses
Essais du goût actuel des Allemands sur
les matières de Théol. & de Philosoph.
495 & suiv.

Pharaon, voyez *Magiciens*.

Phyonomie, notice de divers *Mémoires de*
MM. de Catt & Parnety sur la Science
physionomique 271 & suiv.

Pierres, comment les anciens s'y prenoient
pour élever des masses énormes de pier-
res 386.

Poèmes en prose, y en a-t-il? 337 & suiv.

Porte-lumières, voyez *Lambert*.

Pe-

DES MATIÈRES.

Poëter (Le), ann. de cet Opéra Comique 240.

Prière, si la confiance entière qu'on obtiendra ce qu'on demande à Dieu est une condition indispensable de la prière 124
& suiv.

Problème de Molyneux, voyez *Mérian*.

Prusse, naissances, morts, & mariages, dans les Etats du Roi de Prusse en 1772.
234.

Pythouisse d'Endor, ce qu'il faut en penser
54.

Q.

Questions pour être adressées aux Enfants, notice de cet Ouvr. 228.

Quichotte (Dom) Spirituel, Extr. de cet Ouvr. 80.

R.

Racine, écrivoit aussi bien en prose qu'en vers 262.

Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois, Ouvr. ann. 234.

Réformation des Sociétés tant Ecclésiastiques que Civiles, ann. d'une Dissert. sur ce sujet. 500.

T A B L E

- Riccoboni* (M^{de}), notice de la Collection
complète de ses Oeuvres 230.
- Richard* (Mr. l'Abbé), jugement sur son *Vo-*
yage d'Italie 311.
- Richardson*, jugement sur sa *Description des*
Tableaux, Statues &c. d'Italie 317.
- Riedesel* (Mr. de), Extr. de son *Voyage en*
Sicile & dans la Grande Grèce 381.
- Rigoley*, voyez *Juvigny*.
- Rios* (Mlle. de Los-), notice de son *Magasin*
des petits Eufans. 503.
- Romain Lécapène*, Emp. de Constantinople,
beau Discours qu'il adresse à Syméon R.
des Bulgares 477 & suiv.
- Rouffeau* (Mr. J. J.), réfutation de ce qu'il
dit en faveur du Suicide 298.
- Russes*, irruptions qu'ils font dans l'Empire
Grec en 864 & 941. 474 & suiv.

S

- S***avans*, ils ne sont pas incapables des pla-
ces d'administration 223.
- Savon de Debresin*, sa description 7.
- Schakespear*, son caractère 77.
- Schilling* (Mr.), notice de son Mémoire
sur l'*Anguille tremblante* 12 & suiv.
- Schroeckh* (Mr.), ann. du 3^e Tome de son
Histoire Ecclésiastique 238.
- Sciacca*, agréable situation de cette Ville 387.

Scien-

DES MATIÈRES.

- Sciences*, si elles corrompent les mœurs 369.
Sebaldus Notbanker (*Vie & opinions de*),
 Ouvr. ann. 236.
Selinunte, beaux monumens qui en restent
 385.
Sépultures dans les Villes, leur abus 233.
Sermons du Dr. Owen, sur les Miracles 205.
 ——— ——— Orr 464.
 ——— sur le travail, par Mr. Granger 465.
Sévigné (Me. de), ann. d'un nouveau Vol.
 de ses *Lettres* 479.
Sharp (Mr.), jugement sur ses *Lettres sur*
l'Italie, 318. 329.
Sicile (*Voyage en*), Extr. de cet Ouvr. de
 Mr. de Riedesel 381.
Siciliens, leur caractère 407 & suiv.
Smollett (Mr.), jugement sur son *Voyage d'I-*
talie 318.
Solitude (*Essai sur la*), ann. de cet Ouvr.
 de Mr. Zimmermann 237.
Storr (Mr.), ann. de ses *Observations sur*
les Versions Syriaques du N. T. 239.
Struensee (*Histoire de la Conversion du Com-*
te), 1r. Extr. de la Trad. Franç. de cet
 Ouvr. 98.
Suicide, combien il est criminel 131 & suiv.
 1r. Extr. du *Traité du Suicide* par Mr. Du-
 mas 131, 11d. Extr. 283.

Sul-

T A B L E

Sulzer (Mr.), précis d'un Mémoire où il développe la nation de l'Etre éternel 248.

Syriaque, voyez *Storr*.

Swift, bon mot de cet Auteur 228.

Syracuse, son Théâtre 396.

Système de la Nature, réfutation de ce qui est dit dans ce Livre en faveur du Suicide 297.

T.

Teller (Mr. G. A.), ann. de son Dictionnaire du N. Testament. 236.

Terre de Debrozin, sa Description, 7.

Thomas (Mr.), ann. de la nouv. Edit. de ses Oeuvres 220.

Töllner (Mr.), ann. d'une Traduct. Holl. de quelques uns de ses Ecrits 494 & suiv.

Terre-Mazza (le Prince de), publiera dans peu une description des Inscriptions de la Sicile 399.

Tortue d'Allemagne, sa description, 5. & suiv.

Tragédie, son origine, ses progrès &c. 62.

Traité du Suicide, I^r. Extr. de cet Ouvr. de Mr. Dumas 131. II^d. Extr. 283.

Tropani, les femmes sont très belles dans cette Ville 384.

Tra.

DES MATIERES.

Travail, ann. d'un Sermon sur le travail.
465.

Turpin (Mr.), notice de son *Histoire de Mahomet* 214.

V.

V *Vauprivas*, voyez *Verdier*.

Verdier (du) de *Vauprivas*, nouv. Edit. de
sa *Bibliothèque Franç.* 1^r Extr. 353.

Verole (*Petite*), ravages qu'elle a faits à
Leyde 457.

Vie & opinions de Sebaldus Notbanker, Ouvr.
ann. 235.

Vieusseux (Mr.), ann. de son *Traité sur*
l'Inoculation 232.

Vienne (Dom de), ann. de sa *Dissertat. sur la*
Religion de Montagne 470.

Vitringa (Mr. L. J.), ann. de sa *Dissertat.*
sur la Réformation des Sociétés 500.

Volkman (Mr.), 1^r. Extr. de la Traduct.
Hollandoise de son *Itinéraire d'Italie* 308.

Voyage en Sicile & dans la Grande Grèce,
Extr. de cet Ouvr. 381.

Vision Syriaque du H. J. p. 241.

W.

W *Eguelin* (Mr.), notice de son *Mémoi-*
re sur la Philosophie de l'Histoire
267. *Wes-*

TABLE DES MATIERES.

Weslan (Mr.), ann. de son *Botaniste Universel* 207.

Wiuckelmann (M.), Prospectus de son *Histoire de l'Art de l'Antiquité* 91.

Wright (Mr.), éloge de son *Voyage d'Italie* 317.

Wynne (M.), jugement sur son *Histoire d'Irlande* 206.

Z.

Z *Immermann* (Mr.), ann. de son Ouvr. intit. *De la Solitude* 237.

——— (Mr. J. J.), ann. de la Trad. Holland. de son Ouvr. intit. *de crimine baretificationis* 502.

F I N.



Maladies à la Haye

[illegible]

1717

naissance, ainsi que celui
ont elles font mortes . . 19

Nombre total des morts 1736